











# LETTRES

EDIFIANTES
ET CURIEUSES.

TOME XXVI.



## LETTRES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DESMISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

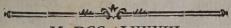
MÉMOIRES DES INDES ET DE LA CHINE.

TOME XXVI.



#### A PARIS

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.



M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROT

7518 7518 7518 740er

Hyer 5020

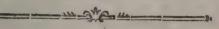
der der sonarring ar Parezzusz av Rore



## LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

DES MISSIONS ETRANGERES.



### MÉMOIRE

Sur la vie de M. Picquet, Missionnaire au Canada; par M. de la Lande, de l'Académie des Sciences.

Un Missionnaire, recommandable par son zele & par les services qu'il a rendus à l'Eglise & à l'Etat, né dans la même Ville que moi, & avec qui j'ai eu des relations particulieres, m'avoit mis à portée de donner une idée de set travaux; j'ai cru que cette notice méritoit de trouver place dans les Lettres édisiantes, ayant précisément le Tome XXVI.

même objet que les autres pieces de ce Recueil, & j'ai été flatté de pouvoir rendre un témoignage honorable à la mémoire d'un compatriote & d'un ami aussi estimable que M. l'Abbé Picquet.

François Picquet, Docteur de Sorbonne, Missionnaire du Roi, & Préfet

Apostolique au Canada, naquir à Bourg en Bresse, le 6 Décembre 1708. Les cérémonies de l'Eglise lui plurent dès son enfance, d'une maniere qui sembloit annoncer sa vocation; il apporta en naissant beaucoup de facilité: la bonne éducation qu'un pere estimable lui donna, seconda ses heureuses dispositions, & il fit ses premieres études avec les applaudissemens de tous ses Supérieurs & de ses Professeurs, quoique, dans la dissipation & le seu de la jeunesse, il se sût livré à des occupations tout-à-fait étrangeres à ses études. M. Picquet en effet aimoit à essayer ses goûts dans beaucoup de genres, & il semens avoient annoncé ses premiers penchans, & l'état ecclésiastique étoit sa principale vocation. Dès l'âge de 17 ans, il commença dans sa patrie les fonctions de Missionnaire avec succès, & à 20 ans l'Evêque de Sinope, Suffragant du Diocèse de Lyon, sui donna, par une exception flatteuse, la permission de précher dans toutes les Paroisses de la Bresse & de la Franche-Comté

qui dépendoient du Diocèse.

L'enthousiasme de son nouvel état lui fit désirer d'aller à Rome; mais l'Archevêque de Lyon lui confeilla d'aller à Paris faire sa Théologie. Il suivit ce conseil; il entra dans la Congrégation de Saint Sulpice. Bien-tôt on lui proposa la direction des nouveaux Convertis; mais l'activité de son zele sui fit chercher une plus vaste carriere, & l'entraîna au-delà des mers en 1733 dans les Missions de l'Amérique septentrionale, où il a demeuré pendant près de 30 ans, & où son tempérament affoibli par le travail, acquit une force & une vigueur qui lui ont procuré une santé robuste jusqu'à la fin de sa vie.

Après avoir long-temps travaillé en commun avec d'autres Missionnaires, à Mont-Réal, on le jugea digne de former seul de nouvelles entreprises, dont la France devoit profiter pour ramener la paix dans nos vastes Colonies.

Vers 1740, il s'établit près du lac des deux Montagnes, au nord de MontRéal, à portée des Algonquins, des Nipissings & des Sauvages du lac Témiscaming, à la tête de la Colonie, & sur le passage de toutes les Nations du nord, qui descendoient par la grande riviere de Michilimakina au lac Huron.

Il y avoit eu une ancienne Mission fur le lac des deux montagnes; mais elle étoit abandonnée. M. Picquet profita de la paix dont on jouissoit alors pour y construire un fort en pierres. Le fort commandoit les villages des quatre Nations qui composoient la Mission du lac. Il fit faire ensuite des enceintes à chacun de ces villages avec des pieux de cèdre; il les flanqua de bonnes redoutes. Le Roi paya la moitié de cette dépense; le Missionnaire sit faire le reste par corvées. Il y fixa deux Nations errantes des Algonquins & des Nipissings, en leur faisant bâtir un beau village, & les faisant semer & récolter, ce qui avoit paru jusques-là impossible. Ces deux Nations ont été dans la suite les premieres à donner du fecours aux François. Les douceurs qu'elles goûterent dans cet établissement, les attacherent à la France & au Roi, sous le nom duquel M. Picquet leur procuroit des secours d'argent, de denrées, &

tout ce qui pouvoit satisfaire les besoins

de ces Nations.

Il y fit élever un Calvaire, qui étoit le plus beau monument de la Religion en Canada, par la grandeur des croix qui y furent plantées sur le sommet d'une des deux montagnes, par les différentes chapelles & les différents oratoires, tous également bâtis de pierres, voûtés, ornés de tableaux, & distribués par stations, dans l'espace de trois quarts de lieue. Il s'appliqua dès-lors à entretenir une exacte correspondance avec les Nations du nord, par le moyen des Algonquins & des Nipiffings, & avec celles du fud & de l'oueft, par le moyen des Iroquois & des Hurons. Ses négociations réussirent si bien, que toutes les années, la veille de Pâques & de la Pentecôte, il baptisoit à la fois 30 à 40 adultes. Lorsque les Sauvages chasseurs avoient passé huit mois dans les bois, il les gardoit pendant un mois dans le village; il leur faisoit une espece de Mission, plusieurs entretiens par jour, deux catéchismes, des conférences spirituelles. Il leur appre-noit les prieres & les chants de l'Eglise: il imposoit des pénitences à ceux qui donnoient dans quelques désordres.

A iij

Une partie étoit fédentaire & domiciliée. Enfin, il parvint, contre toute espérance, à déterminer ces Nations à se soumettre entiérement au Roi, & à le rendre maître de leurs assemblées nationales, avec une pleine liberté d'y faire connoître ses intentions, & de nommer tous leurs chefs. Dès le commencement de la guerre de 1742, ces Sauvages montrerent leur attachement pour la France & pour le Roi dont M. Picquet leur avoit annoncé le caractere paternel, & qu'il leur avoit représenté comme le bien-aimé & Pidole de la Nation.

Voici un Difcours qu'adressoit au Roi dans son enthousiasme, un guerrier Sauvage du lac des deux montagnes, & que les trois Nations prierent le Gouverneur d'envoyer au Roi au commencement de la guerre. Je le rapporterai pour donner une idée de leur style & de leurs sigures oratoires. Si ce n'est pas mot à mot le Discours du Sauvage, on est sûr au moins qu'il a été rédigé par celui qui connoissoit le mieux leur style & leurs dispositions.

### Mon Pere,

\* Fais moins attention à ma façon

» de parler qu'aux sentiments de mon » cœur: jamais Nation ne sut capable » de me dompter, ni digne de me » commander. Tu es seul dans le monde » qui puisse régner sur moi, & je pré-» sere à tous les avantages que l'Anglois » peut m'offrir pour me faire vivre » avec lui, la gloire de mourir à ton » service.

» Tu es grand dans ton nom, je le sais; Onnontio (le Général) (1) qui me porte ta parole, & la Robe noire (le missionnaire) qui m'annonce celle du grand Esprit, Kichemanitou, (2), m'ent dit que tu étois le chef fils aîné de l'épouse de Jesus qui est le grand maître de la vie, que tu commandes un monde de guerriers; que ta Nation est innombrable; que tu es plus maître & plus absolu que les autres chefs qui commandent des hommes & gouvernent le reste de la terre.

» Maintenant que le bruit de ta » marche frappe mes deux oreilles; que » j'apprends de ton ennemi même que » tu n'as qu'à paroître, & les forts tom-

<sup>(1)</sup> Ils appellent le Roi Ononti-io-goa.
(2) lls appellent Matchimanitou le mauvais
esprit, ou le diable.

» bent en poussière & ton ennemi à la 
» renverse; que la paix de la nuit & les 
» plaisirs du jour cedent à la gloire 
» qui t'emporte; que l'œil pourroit 
» à peine te suivre dans tes courses & 
» au travers de tes victoires; je dis que 
» tu es grand dans ton nom & plus 
» grand par le cœur qui t'anime, que 
» ta vertu guerriere surpasse même la 
» mienne: les Nations me connoissent, 
» ma mere m'a conçu dans le seu d'un 
» combat, m'a mis au jour avec le 
» casse-tête à la main, & ne m'a nourri 
» qu'avec du sang ennemi.

» Eh! mon Pere, quelle joie pour » moi, si je pouvois à ta suite soulager » un peu ton bras, & considérer moi-» même le seu que la guerre allume

» dans tes yeux.

» Mais il faut que mon fang ré» pandu pour ta gloire fous ce foleil,
» te réponde de ma fidélité, & la mort
» de l'Anglois de ma bravoure. J'ai la
» hache de guerre à la main & l'œil
» fixé fur Onnontio qui me gouverne ici
» en ton nom. J'attends fur un pied
» feulement & la main levée, le fignal
» qu'il me doit donner pour frapper
» ton ennemi & le mien. Tel est, mon
» Pere, ton guerrier du lac des deux
» montagnes.»

Les Sauvages tinrent parole, & les premiers coups qui furent portés aux Anglois, dans le Canada, partirent de leurs mains.

M. Picquet fut des premiers à prévoir la guerre qui s'alluma entre les Anglois & les François vers 1742. Il s'y prépara long-temps d'avance; il commenca par réunir, dans sa Mission, tous les François dispersés aux environs, pour se fortifier & donner plus de liberté aux Sauvages. Ceux-ci faisoient tous les détachemens qu'il leur demandoit; ils étoient continuellement sur les frontieres pour épier les mouvemens des ennemis. M. Picquet apprit, par un de ces détachemens, que les Anglois faisoient des préparatifs de guerre à Sarasto, & poussoient leurs établissemens jusques surle lac du Saint-Sacrement. Il en donnaavis au Général, & lui proposa d'y envoyer un corps de troupes pour intimider au moins les ennemis, si nous ne pouvions pas en faire davantage. La partie fut liée. M. Ficquet y alla lui-même, avec M. Marin qui commandoit ce détachement; on brûla le fort, les établissemens de Lydius, plusieurs moulins à scie, les planches, les madriers, & autres bois de construction,

les amas de vivres, les provisions, les troupeaux, sur près de quinze lieues d'habitation, & l'on fit 145 prisonniers, sans avoir perdu un seul François, & même sans qu'aucun eut été blessé. Cette seule expédition empêcha les Anglois de rien entreprendre de ce côté-là pendant le

cours de cette guerre.

Après la prise de l'Isle-Royale, toute la Colonie étoit dans la consternation; l'on craignoit tout de la flotte Angloise à Québec, & des Nations seurs alliées dans le haut de la Colonie. M. Picquet répondit de cette partie; il sut attirer ces mêmes Nations au lac des Deux-Montagnes, les conduire lui-même à Québec, comme autant d'ôtages, au nombre de soixante chefs avec leur suite: il commença à leur prêcher l'Evangile, & les détermina à nous prêter la main contre les Anglois, s'ils venoient nous attaquer. M. Hocquart lui donna dès-lors le titre d'Apôtre des Iroquois. Cet heureux événement rassura entiérement la Colonie, malgré les alarmes que devoit nous causer la perte d'un combat naval. En effet, M. de la Jonquiere fut obligé de se battre, quoiqu'inférieur en nombre, lorsqu'il alloit en Canada pour en être Gouverneur général. Il fut fait prisonnier, & remplace

par M. de la Galissonniere.

M. Picquet sut bientôt, par ses Sauvages découvreurs, que les Anglois formoient un gros détachement auquel se joignoient quelques Sauvages, avec ordre de frapper en plusieurs endroits de la Colonie, pour jeter la terreur parmi les habitans. Il en prévint M. de la Galissonniere, qui sit tenir des troupes légeres prêtes à partir au premier fignal. Les ennemis furent furpris, on les prit presque tous avec leurs prisonniers, & ils furent conduits, chargés de chaînes, à Québec; le reste de ce détachement sut tué ou noyé au pied des cascades : quelques-uns qui s'échapperent périrent dans les bois. Depuis ce temps, aucun parti ne parut du côté du lac des deux Montagnes. Notre Missionnaire resta deux jours & deux muits, pendant cette expédition, sans fermer l'œil; mais la destruction de ce détachement fit que l'on demeura tranquille, comme dans la plus profonde paix, jusqu'à la fin de la guerre. La terreur qui s'étoit répandue parmi les ennemis, étoit telle, qu'ils ne se tenoient plus que sur la défensive.

Pendant cette guerre de 1742 à 1748,, M. Picquet contribua deux fois à la confervation de la Colonie; mais il ne paffa pas quatre nuits de fuite dans un lit, il veilloit fans cesse; on le voyoit coucher dans les bois & sur la neige, marcher à pied, en hiver, des journées entieres, souvent dans l'eau, passer le premier les rivieres, au milieu des glaçons, pour donner le bon exemple à ses guerriers, exposant sa vie comme un militaire, tandis que ses connoissances lui faisoient trouver des expédiens dans les occasions qui paroissoient les plus désespérées. Il prit possession, lui douzieme, d'un pays que les Anglois étoient sur le point d'occuper, & il s'y conserva, malgré leurs intrigues & leurs essorts.

Ses négociations reuffission auffi bien que les entreprises militaires qu'il dirigeoit: les chefs de la Colonie lui en confierent, dans les occasions les plus critiques & les plus intéressantes, & lui en témoignerent cent sois toute leur satisfaction. La paix ayant été rétablie en 1748, notre Missionnaire s'occupa du moyen de remédier pour l'avenir aux inconvéniens dont il avoit été témoin. La route qu'il avoit vu prendre aux Sauvages & aux partis ennemis que les Anglois envoyoient sur nous, lui sit choissir un poste qui pût à l'avenir intercep-

ter les passages des Anglois. Il proposa à M. de la Galissonniere de faire l'établissement d'une Mission de la Présentation, près du lac Ontario, qui a réussi au-delà de ses espérances, & qui a été le plus utile de tous ceux du Canada. M. Rouillé, Ministre de la Marine,

écrivoit le 4 Mai 1749 » un grand nombre d'Iroquois ayant déclaré qu'ils desiroient embrasser le Christianisme, il a été proposé d'établir une Mission du côté du fort Frontenac, pour y en at-tirer le plus qu'on pourra. C'est le sieur abbé Picquet, Missionnaire zélé, & auquel ces Nations paroissent avoir de la confiance, qui a été chargé de la né-gociation. Il a dû, l'année derniere, aller choisir un terrein propre à l'établissement de la Mission, & constater, le plus précisément qu'il aura été possible, à quoi l'on peut s'en tenir par rapport aux dispositions de ces mêmes Nations. Par une lettre du 5 Octobre dernier, M. de la Galissonniere a informé que, quoiqu'on ne doive pas prendre une confiance entiere dans celles qu'ils ont marquées, il est néanmoins d'une si grande importance de pouvoir les diviser, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut y contribuer : c'est par cette:

raison que Sa Majesté desire que vous suiviez le projet d'établissement proposé; s'il pouvoit avoir un certain succès, il ne devroit pas être difficile pour lors de faire entendre aux Sauvages, que le seul moyen de s'affranchir des prétentions des Anglois sur eux & sur leurs terres, c'est de détruire Choueguen, afin de les priver par-là d'un poste qu'ils ont principalement établi dans la vue de pouvoir contenir leurs Nations. Cette destruction est d'une si grande conséquence, tant par rapport à nos posses-sions que par rapport à l'attachement des Sauvages & à leur traite, qu'il convient de mettre tout en usage pour engager les Iroquois à l'entreprendre : cette voie est actuellement la seule qu'on: puisse employer pour cela, mais vous devez sentir qu'elle exige beaucoup de prudence & de circonfpection ».

Les qualités que le Ministre désiroit, pour réussir à ésoigner les Anglois de notre voisinage, M. Picquet les possédoit éminemment. Aussi, le Général, l'Intendant & l'Evêque s'en rapporterent absolument à lui pour le choix de l'établissement de cette nouvelle Mission; & malgré les essorts de ceux qui avoient des intérêts opposés, il sut chargé de

Kentzeprife.

Le fort de la Présentation est situé à 302° 40° de longitude, & à 44° 50° de latitude, sur la riviere de la Présentation, que ses Sauvages nomment Soëgatsi, 30 lieues au dessus de Mont-Réal, à 15 lieues du lac Ontario, ou du lac de Frontenac qui donne naissance au fleuve Saint Laurent, conjointement avec le lac Champlain; 15 lieues à l'occident de la fource de la riviere d'Hudson qui va tomber dans la mer à New-Yorck. On avoit bấti près de-là, en 1671, le fort de Frontenac, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois: la baie fervoit de port à la marine marchande & militaire, qu'on avoit formée dès-lors sur cette espece de mer où les tempêtes sont aussi fréquentes & aussi dangereuses que sur l'océan. Mais le poste de la Présentation parut encore plus important, parce que le port est très-bon, que la riviere y gêle fortir par les vents de nord, d'est & de fud, que les terres y étoient excellentes, & qu'on pouvoit fortifier cet endroit avec plus d'avantage.

D'ailleurs, cette Mission étoit propre, par sa situation, à nous concilier les Sauvages Iroquois des cinq Nations qui habitent entre la Virginie & le lac Ontario. M. le Marquis de Beauharnois, & ensuite M. de la Jonquiere, Gouverneur général de la Nouvelle-France, desiroient beaucoup qu'on parvînt à l'établir, sur-tout dans un temps où la jalousie des Anglois, irritée par une guerre de plusieurs années, cherchoit à éloigner de nous les Nations du Canada.

Cet établissement étoit comme uneclef de la Colonie, parce que les Anglois, les François, les Sauvages du haut-Canada ne pouvoient passer ailleurs que sous le canon du fort de la Présentation, lorsqu'ils descendoient du côté du fud; que les Iroquois au midi, & les Micissagués au nord, étoient à sa portée: aussi parvint-il, dans la suite, à en rassembler de plus de cent lieues de distance. Cependant les Officiers, les Interpretes & les Négocians regardoient alors cet établissement comme une chimere. La jalousie & les contradictions l'auroient fait échouer, sans la fermete de M. l'abbé Picquet, soutenue par celle de l'Administration. Cet établissement fervoit à protéger, à secourir & à soulager les postes déjà établis sur le lac Ontario: l'on pouvoit y construire lesbarques & canots pour transporter les

effets du Roi avec un tiers moins de dépense qu'ailleurs, parce que le bois y étoit plus commun, d'une meilleure qualité, & plus facile à exploiter, fur-tout quand M. Picquet y eut fait faire un moulin à fcie pour l'exploitation & le débit de ces bois. Enfin, il pouvoit faire, pour les Colons François, un établissement important, & un point de réunion des Européens & des Sauvages, qui 62y trouvoient très à portée de la chasse & de la pêche dans la partie supérieure du Canada.

M. Picquet partit avec un détachement de soldats ouvriers & quelques Sauvages; il se mit d'abord, le mieux qu'il lui fût possible, à l'abri des insultes de l'ennemi, ce qui lui réussit toujours

depuis.

Duis. Le 20 Octobre 1749, il avoit fait construire un fort de pieux, une mai-fon, un hangar, une écurie, une redoute, un four; il avoit défriché des terres pour des Sauvages. On estimoir ses travaux 30 à 40 mille livres: il les avoit fait pour 3485 1. mais il y mettoit autant d'intelligence que d'économie; il animoit les ouvriers, & l'on travailloit depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Quant à lui, son désintéressement étoit extrême; il ne recevoit alors ni appointemens, ni gratifications: il se soutenoit par son industrie & son crédit, car il ne touchoit pas même son patrimoine. Il n'avoit du Roi qu'une ration de deux livres de pain & une demilivre de lard; aussi les Sauvages, lui ayant apporté un chevreuil & des perdrix, lui disoient : nous ne doutons point, mon Pere, qu'il ne se fasse de mauvais raisonnemens dans ton estomac, de ce que tu n'as que du lard à manger; voilà de quoi raccommoder tes affaires. Les chasseurs lui fournissoient de quoi faire subsister les François, & de quoi traiter Jes Généraux, dans l'occasion. Il a eu des truites de quatre-vingt livres, que

fes Sauvages lui apportoient.

Lorsque la Cour lui eut fait un traitement, il ne l'employa qu'au profit de fon établissement. Il eut d'abord six chess de famille en 1749, quatre-vingt-sept l'année suivante, & trois cents quatre-vingt-seize en 1751. Toutes ces familles étoient des plus anciennes & des plus considérables, en sorte que cette Mission étoit dès-lors assez puissante pour nous attacher les cinq Nations, qui pouvoient faire en tout 25 mille habitans, & il

en compta jusqu'à 3 mille dans sa Co-lonie. En attachant à la France les cantons Iroquois, & les mettant bien dans nos intérêts, on étoit sûr de n'avoir rien à craindre des autres Nations Sauvages, & c'étoit le moyen de mettre des bornes à l'ambition des Anglois. M. Picquet profita avantageusement de la paix pour augmenter cet établissement, & il le porta, en moins de quatre ans, à la perfection que l'on pouvoit desirer, malgréles contradictions qu'il eût à combattre, les obstacles qu'il eût à surmonter, les railleries & les propos indécens qu'il lui fallût essuyer; mais son bonheur & sa gloire n'y perdirent rien : l'on vit, avec étonnement, plusieurs villages s'y élever presque à la sois, un sort commode, logeable, & agréablement situé; des défrichemens prodigieux couverts prefque en même temps du plus beau maïs. Plus de cinq cents familles, encore toutes infidelles, qu'il y rassembla, rendirent bientôt cet établissement le plus beau, le plus riant & le plus abondant de la Colonie. Il avoit dans ses dépendances la Présentation, la Gallette, Suegatzi, l'Isle aux Galots, & l'Isle Picquet dans le fleuve Saint-Laurent. Il avoit dans le

fort sept petits pierriers, & onze pieces

de quatre à six livres de balles.

Les familles les plus distinguées des Iroquois étoient distribuées, à la Présentation, en trois villages : celui qui étoit voisin du fort François contenoit, en 1754, 49 cabanes d'écorce, dont quelques-unes avoient 60 à 80 pieds de long, & suffisoient à trois ou quatre familles. L'endroit leur plaisoit à cause de l'abondance de la chasse & de la pêche

On auroit pu augmenter fans doute cette Mission; mais il auroit fallu avoir assez de terres défrichées pour faire semer toutes les familles, & les aider à subsisser, & pour que chaque canton eût un quartier séparé.

M. Picquer auroit desiré que, pour en tirer un grand parti, on fit défri-cher, pendant un certain temps, cent arpens de terre chaque année; qu'on aidat les Sauvages à se bâtir solidement, & à entourer leur village d'une palissade; qu'on fit construire une Eglise, & une maison pour sept à huit Missionnaires. Les Nations le desiroient, & c'étoit un moyen efficace de les fixer. Tout cela pouvoit se faire avec 15000 liv. par any & il proposoit de les assigner sur un Bénéfice, comme étant destinées au pro-

grès de la Religion.

En attendant, notre Missionnaire s'appliqua d'abord à instruire ses Sauvages; il en baptisa un grand nombre. M. l'Evêque de Québec, voulant être témoin & s'assurer par lui-même des merveilles que l'on racontoit de l'établissement de la Présentation, fit le voyage en 1749, accompagné de quelques Offi-ciers, des Interpretes du Roi, des Prêtres des autres Missions, de plusieurs autres Prêtres, & passa dix jours à exa-miner & à faire examiner les Cathécumenes; il en baptisa lui-même cent trente-deux, & ne cessa, pendant son séjour, de bénir le ciel des progrès de la Religion parmi ces infideles.

A peine furent-ils baptisés, que M. Picquet songea à leur donner une forme de Gouvernement : il établit un Conseil de douze anciens; il choisit les plus accrédités chez les cinq Nations, il les mena à Mont-Réal, où ils prêterent serment de fidélité au Roi, entre les mains de M. le Marquis du Quesne, au grand étonnement de toute la Colonie, où personne n'auroit osé espérer un pareil

événement.

Attentif au bien de l'Administration comme à celui de la Religion, M. Picquet avertissoit les chefs de la Colonie des abus dont il étoit témoin. Il sit, par exemple, un Mémoire contre l'établissement des traiteurs qui étoient venus s'établir au Long-Saut & à Carillon pour faire la traite ou le commerce, qui trompoient les Sauvages, en leur vendant fort cher des choses inutiles, & les empêchoient de venir jusqu'à la Mission, où on les auroit détrompés, instruits dans la Religion, & attirés à la France.

Les garnisons que l'on établissoit dans les Missions contrarioient beaucoup les projets de notre Missionnaire. » J'ai déjà vu, disoit-il dans un Mémoire, avec consolation supprimer celles qui étoient au Saut Saint-Louis & au lac des deux Montagnes, & je pensois que le Gouvernement, informé par d'autres que par moi du tort qu'elles sont tant à la Religion qu'à l'Etat, ne manqueroit pas de retirer bientôt celle qui est à la Présentation, où elle est aussi inutile & bien plus pernicieuse que dans les autres Missions. Personne ne connoît mieux que moi les désordres, qui augmentent à mesure que l'on rend cette

garnison plus nombreuse; la ferveur de nos premiers Chrétiens s'éteint peuà-peu par les mauvais exemples & les mauvais conseils; la docilité envers le Roi s'affoiblit aussi insensiblement; les difficultés se multiplient presque con-tinuellement entre des Nations dont les mœurs, le caractere & les intérêts sont si différents : enfin, les Commandants & les Garde-magasins opposent habituellement mille obstacles aux fruits du zele des Missionnaires.

Depuis près de 24 ans que je suis chargé de la conduite des Sauvages, j'ai toujours reconnu avec ceux qui ont étudié leurs mœurs & leur caractere, que la fréquentation des François les perdoit entiérement, & que, s'ils ne font que très-peu de progrès dans la Reli-gion, les mauvais exemples, les mauvais conseils & l'ame mercenaire & intéressée des Nations Européennes qui les fréquentent dans leurs villages, en sont la principale cause. De-sà vient quelquefois leur indocilité aux ordres des Gouverneurs, même leur infidélité au Roi, & leurs apostasies.

Il est de notoriété publique, qu'au Saut Saint Louis & au lac des deux Montagnes, Missions autrefois si ferventes, & qui ont rendu depuis près de 100 ans des services très-importans à la Colonie, les garnisons y ont causé des maux & des désordres presqu'irréparables; qu'elles y ont introduit non-seulement le libertinage & toute sorte de débauches, mais encore l'indépendance & la révolte ». M. Picquet craignoit sur-tout l'introduction d'un crime contre nature, heureusement inconnu chez les

Sauvages.

Les Commandants n'étoient occupés alors dans nos Missions qu'à diminuer la confiance des Sauvages en leurs Missionnaires : il sembloit que c'étoit une victoire gagnée, dès que l'on en avoit séparé quelques-uns, ou même quand l'on avoit su adroitement prévenir un Général contre les Missionnaires, & les noircir dans son esprit. Un faint Religieux, Missionnaire aussi infatigable pour le service du Roi, qu'il l'étoit pour celui de Dieu, succomba même sous le poids de l'autorité, au détriment de la Mission du Saut Saint Louis, à force d'accusations que les Commandans du fort inventerent contre lui. Alors l'irréligion, le libertinage, l'infidélité envers le Roi, & l'infolence des Sauvages prirent aussi-tôt la place de

de la piété, de l'attachement, de la soumission & de l'obéissance dont ils avoient donné tant de preuves depuis si longtemps sous la conduite des Missionnaires. Enfin, pour remédier à tant de maux, l'on supprima des garnisons qui avoient mis les deux Missions dans le plus grand danger; mais les Jésuites furent obligés de transporter leur Mission du Saut St. Louis au-dessus du Lac Saint François, pour éloigner les Sauvages de la fré-

quentation des François.

L'expérience a toujours prouvé que c'étoit par la Religion que nous réussififsions le mieux à nous attacher les Sauvages, & que les Missionnaires formoient & resséroient ces liens. En esset, nos Missions ont toujours perséveré dans la même fidélité, lorsque les Missionnaires y ont exercé librement leur mi-nistere : au lieu que l'on a vu déserter de beaux villages qui étoient établis au fort Frontenac, à Niagara, au-dessus du portage, & dans presque tous les autres postes du haut Canada. Les Commandants de ces mêmes postes, avec leurs garnisons, ont tellement dispersé & détruit ces Etablissemens, qu'il n'en restoit plus aucune trace du temps de M. Picquet. Ces Sauvages étant sans Tome XXVI. Missionnaires, sans conseils & sans consolateurs, avoient tous abandonné les postes François, pour se ranger la plupart du côté des Anglois, & ces fortes de transfuges étoient plus dangereux pour nous, que les Sauvages qui ne nous avoient jamais connus.

Avant que les Missionnaires nous eussent concilié les Peuples du haut Canada, ils conspiroient dans tous les postes contre les François: ils cherchoient l'occasson de les égorger. Ceux qui étoient pour nous, n'étoient presque d'aucun secours en temps de guerre. On n'en eut tout au plus que quarante dans les expéditions des premieres années de la guerre de 1755; & même, excepté les Chrétiens domiciliés, l'on ne voyoit presque point de Sauvages des pays d'en haut, pendant plus des trois quarts de l'année, malgré les invitations & les négociations continuelles; mais les Chrétiens domiciliés, lorsqu'ils étoient tranquilles avec leurs Missionnaires dans leurs villages, étoient toujours prêts au premier signal de la volonté des Gouverneurs généraux. On les a vu courir sur leur propre Nation, lorsqu'elle nous étoit contraire, & n'épargner pas même leur famille; car dans l'affaire de M. Dieshau,

ils tuerent tous leurs parens qu'ils avoient fait prisonniers; au lieu que dans la guerre de 1745, tandis qu'il y avoit des garnisons dans leurs villages, tantôt ils refusoient de prendre les armes, & vouloient demeurer neutres, tantôt nous trahissoient, ou servoient nos ennemis, & l'on ne pouvoit les faire marcher qu'à force de sollicitations, de caresses ou de présens, encore falloit-il que les Missionnaires se missent en marche avec eux.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les Gouverneurs généraux, MM. de Beauharnois, de la Galissonniere, de la Jonquiere, & du Quesne, ont eux-mêmes découvert, plusieurs fois, que les Sauvages avoient été poussés, par les Commandans des forts, à aller contre les ordres des Généraux, afin sans doute que pareilles fautes rejaillissent sur les Missionnaires, & diminuassent la confiance que ces Généraux paroissoient avoir en eux. Quand ils étoient parvenus à les écarter, rien ne s'opposoit plus aux excès qui étoient une suite du feu de l'âge, de la violence des passions, des habitudes invétérées de la plupart des Militaires. Les Commandans & les Garde-magasins étoient même plus dangereux que les foldats, les uns par leur autorité ou leur indépendance, & comme ayant en leur disposition les effets du Roi; les autres, par la facilité qu'ils avoient également de faire des présens; tous par la facilité des femmes de ces pauvres Nations, dont l'usage, avant leur conversion, étoit de rechercher les hommes. Tout cela introduisoit bientôt le libertinage dans une Mission, la division dans les mariages, la confusion dans les villages, & le mépris de la Nation; par conséquent l'éloignement général de ces peuples pour les François, quelques dispositions que les Missionnaires pussent leur inspirer pour les engager à se ranger de notre côté.

On pouvoit craindre cependant qu'il ne fût dangereux de supprimer la garnison dans les temps de guerre; mais M. Picquet étoit persuadé que cela seroit encore moins dangereux que de les y maintenir, parce que, disoit-il, les Anglois songeront moins à attaquer un village où il n'y aura que des Sauvages, que celui où il y auroit garnison; 1°. ils savent bien qu'il n'y a rien à gagner avec des Sauvages, qu'il est difficile de les surprendre, qu'un village ainsi rassemblé est comme un nid de guêpes, qui

paroissent s'envoler dans l'instant qu'on les chagrine, mais qui tombent bientôt sur leurs aggresseurs de tous côtés, & ne les abandonnent qu'à la derniere extrémité; 2º. les Anglois n'auroient plus, pour s'excuser, le prétexte de dire qu'ils n'en veulent qu'aux François; ils se mettroient à dos toutes les Nations, & les irriteroient d'une maniere à les rendre irréconciliables: c'eût été le coup le plus heureux pour les François; mais les Anglois n'avoient garde de l'entreprendre.

Au mois de Juin 1751, M. Picquet fit un voyage autour du lac Ontario, avec un canot du Roi & un canot d'écorce, où il avoit cinq Sauvages affidés, dans l'intention d'attirer des familles de Sauvages au nouvel établissement de la Présentation. Il s'est trouvé dans ses papiers un Mémoire à ce sujet, & je vais en don-

ner un extrait.

Il visita d'abord le fort Frontenac ou Cataracoui, situé à 12 lieues à l'occident de la Présentation; il n'y trouva point de Sauvages, quoique ce sût autresois un rendez-vous des cinq Nations. Le pain & le lait y étoient mauvais; il n'y avoit pas même de l'eau-de-vie pour panser une plaie.

Arrivé à l'endroit du lac Ontario,

que l'on nomme Kaoi, il y trouva un Negre fugitif de la Virginie; on lui affura, à cette occasion, qu'il ne seroit pas difficile d'avoir bientôt la plus grande partie des Negres & Negresses de la Nouvelle-Angleterre, dès qu'on les recevroit bien en Canada, qu'on les nourriroit pendant la premiere année, qu'on leur concederoit des terres comme aux habitans; les Sauvages leur ferviroient volontiers de guides; les Negres seroient les plus terribles ennemis des Anglois, prévoyant qu'il n'y auroit jamais de pardon à espérer pour eux, si les Anglois devenoient les maîtres du Canada: & ils contribueroient beaucoup à l'établifsement de cette Colonie par leur travail. Il y avoit même des Flamans, des Lorrains & des Suisses qui auroient suivi leur exemple, parce qu'ils étoient mal avec les Anglois, & qu'ils ne les aimoient

A la baie de Quinté, il visita la place de l'ancienne Mission, que M. Dolliers de Kléus & l'abbé d'Ursé, Prêtres du Séminaire de St. Sulpice, y avoient établie. L'endroit est charmant, mais le ter-

rein n'est pas bon.

Il visita le sort de Toronto, à 70 lieues du sort Frontenac, à la partie la

plus occidentale du lac Ontario; il y trouva de bon pain & de bon vin, & tout ce qui étoit nécessaire pour la traite, tandis que l'on en manquoit dans tous les autres postes. Il y trouva des Mississagues qui s'assemblerent autour de lui; ils parlerent d'abord du bonheur que leurs jeunes gens, les femmes & les enfans auroient, file Roi avoit pour eux les mêmes bontés qu'il avoit pour les Iroquois, à qui il procuroit des Missionnaires : ils se plaignoient de ce que, au lieu de leur bâtir une Eglise, l'on n'avoit placé auprès d'eux qu'un cabaret d'eau-de-vie. M. Picquet ne les laissa pas achever, & leur répondit que l'on les traitoit suivant leur goût, qu'ils n'avoient jamais témoigné le moindre zele pour la Religion, que leur conduite y étoit très-opposée, & que les Iroquois, au contraire, avoient marqué leur amour pour le Christianisme; mais, comme il n'avoit point d'ordre pour les attirer à la Mission, il évita une plus longue explication.

Delà il passa à Niagara, il examina la situation de ce sort, n'y ayant point de Sauvages à qui il pût parler. Il est situé très-avantageusement pour la défense, n'étant commandé d'aucun côté; on y

voit de très-loin, on y jouit de l'abord de tous les canots & barques qui y viennent jusqu'à terre, & y sont en sûreté. Mais le terrein s'y détruisoit peu-à-peu par les pluies, malgré les grandes dépenses que le Roi avoit faites pour le soutenir. M. Picquet pensoit que l'on pourroit remplir la distance qui est entre la terre & le quai que l'on avoit fait pour le soutenir, & y faire un glacis. Cette place étoit importante pour faire la traite, & pour assurer la possession du portage, de Niagara & du lac Ontario.

De Niagara, M. Picquet alla au Portage, qui est à six lieues de ce poste; il alla voir le même jour la fameuse chûte ou le saut de Niagara, par lequel les quatre grands lacs du Canada se déchargent dans le lac Ontario. Cette cascade est aussi prodigieuse par sa hauteur, & la quantité d'eau qui y tombe, que par la diversité de ses chûtes qui sont au nombre de six principales, séparées par une petite isse qui en laisse trois au nord & trois au sud: elles sont entr'elles une symmétrie singuliere & un esset étonnant. Il mésura la hauteur d'une de ces chûtes du côté du sud, & il la trouva d'environ 140 pieds.

Cet Etablissement du Portage qui étoit des plus importans pour le commerce, étoit le plus mal pourvu : les Sauvages qui y venoient en grand nombre, étoient dans la meilleure disposition d'y traiter; mais ne trouvant point ce qu'ils y cherchoient, ils alloient à Choueguen ou Choeguen, à l'embouchure de la riviere du même nom. M. Picquet y compta jusqu'à 50 canots. Il y avoit cependant à Niagara une maison de traite où le Commandant & le Traiteur étoient logés; mais elle étoit trop petite, & les essets du Roi n'y étoient pas en sûreté.

M. Picquet négocia avec les Sonnontoans qui lui promirent de se rendre à sa Mission, & lui donnerent 12
ensans pour ôtages en lui disant que
les parens n'avoient rien de plus cher,
& le suivroient incessamment, ainsi que
le chef du petit Rapide, avec toute sa
famille. Les jeunes Sauvages qui accompagnoient M. Picquet, avoient parlé à
ce vieillard en véritables Apôtres. M. Picquet s'étant éloigné pour dire son Bréviaire, les Sauvages & les Sonnontoans,
sans perdre de temps, s'assemblerent
tous pour tenir conseil avec M. de Joncaire qui le tira quelque temps après

en particulier, & lui dit : vos Sauvages & les Sonnontoans connoissant votre fermeté dans vos réfolutions, & fachant que vous aviez dessein de passer par Choëguen en vous en retournant, m'ont prié instamment de vous engager à n'en rien faire, ils sont informés des mauvaises dispositions des Anglois, qui vous regardent comme le plus redoutable ennemi de leur Colonie, & comme celui qui leur fait le plus de tort. Ils sont bien disposés à se faire tailler en pieces plutôt que de fouffrir qu'il vous arrive le moindre mal; mais tout cela n'aboutiroit à rien, & vos enfans, les Sauvages vous perdroient toujours par l'adresse de cette Nation qui vous hait. Pour moi, ajouta M. de Joncaire, je vous conjure en mon particulier de n'y point passer : les Sauvages m'en ont dit encore davantage. M. Picquet répondit à l'instant Ethonciaouin, cela sera comme vous le désirez, mes enfans.

Il se mit en marche avec tous ces Sauvages, pour revenir au sort Niagara: M. Chabert de Joncaire ne voulut point le abandonner. A chaque endroit où ses trouvoient des campemens, des cabanes, des entrepôts, ils étoient salués par la mousqueterie des Sauvages qui ne cessoient jamais de marquer leur considération au Missionnaire. M. Picquet avoit pris le devant avec les seuls Sauvages des côtes; MM. de Joncaire & Rigouille venant après lui avec la recrue, il s'embarqua avec 39 Sauvages, dans son grand canot, & il sut reçu en arrivant au fort dans le plus grand cérémonial, au bruit même du canon, ce qui flatta beaucoup ces Sauvages. Le lendemain il assembla pour la premiere fois les Sonnontoans dans la cha-pelle du fort, pour y faire des actes de Religion. di ar a

M. Picquet revint le long de la côte méridionale du lac Ontario : du côté de Choëguen une jeune Sonontoanne rencontra son oncle qui venoit de son village, avec sa femme & ses enfans; cette jeune fille parla si bien à son oncle, quoiqu'elle n'eût que peu de con-noissance de la Religion, qu'il vint promettre avec sa famille, qu'ils se rendroient à la Présentation dès le petit printems prochain, & qu'il espéroit gagner aussi sept autres cabanes des Sonnontoans dont il étoit le chef.

A 25 lieues de Niagara, il visita la riviere de Gascouchagou où il rencontra une foule de serpens à sonnettes. Les jeunes Sauvages fauterent au milieu d'eux, & en tuerent 42, fans avoir été mordus d'aucun.

Il visita ensuite les cascades de cette riviere: les premieres qui se présentent à la vue, en montant, ressemblent beaucoup à la grande cascade de Saint Cloud, excepté que l'on ne les a point embellis, & qu'elles ne paroissent pas si hautes; mais elles ont des beautés naturelles qui les rendent fort curieuses; les secondes à un quart de lieue plus haut, sont moins considérables, & font néanmoins remarquables; la troisieme aussi à un quart de lieue plus haut, a des beautés vraiment admirables par ses rideaux, ses chûtes qui font aussi comme à Niagara, une symmétrie & une variété charmante : elle peut avoir cent & quelques pieds de haut. Dans les intervalles qui sont entre les chûtes, il y a cent petites cascades qui présentent aussi un spectacle curieux; & si les hauteurs de chaque chûte étoient réunies ensemble, & qu'elles n'en fissent qu'une, comme à Niagara, elle auroit peut-être quatre cent pieds de haut; mais il y a quatre fois moins d'eau qu'à la chûte de Niagara, ce qui fera passer toujours celle-ci comme une

merveille qui est peut-être l'unique dans le monde. Les Anglois pour mettre le désordre dans cette nouvelle levée, envoyerent beaucoup d'eau-de-vie. Il y eut en esse des Sauvages qui s'enivrerent, & que M. Picquet ne put remmener. Aussi, désiroit - il beaucoup que l'on pût détruire Choëguen, & empêcher les Anglois de le rebâtir; & pour que nous sussions décidément les maîtres de la côte méridionale du lac Ontario, il proposoit de bâtir un fort près de-là, dans la baye des Goyongoins, qui feroit un très-beau port & un très-beau mouillage. Il n'y avoit pas d'endroit plus commode pour établir un fort.

Il examina attentivement le fort de Choëguen, l'établissement le plus pernicieux à la France que les Anglois eussent formé. Il étoit commandé presque de tous les côtés, & l'on pouvoit aisément en temps de guerre en faire les approches; c'étoit une maison à deux étages fort bas, pontée sur le haut comme les navires, & un machicouli qui se levoit par-dessus, le tout entouré d'une enceinte de pierres; flanquée seulement de deux bastions du côté de l'éminence la plus proche. Deux batteries, chacune de trois canons de douze, auroient été

plus que suffisantes pour réduire en cendres cet Etablissement. Ce poste nous étoit encore plus préjudiciable par la facilité qu'il donnoit aux Anglois d'avoir relation avec toutes les Nations du Canada, que par le commerce, qui s'y faisoit autant par les François de la Colonie, que par les Sauvages; car Choëguen étoit fourni de marchandises qui n'étoient propres qu'aux François, au moins autant que de celles qui ne convenoient qu'aux Sauvages; ce qui indiquoit un commerce illicite. Si les ordres du Ministere avoient été exécuordres du Ministere avoient été exécutés, le commerce de Choëguen seroit presque tombé, du moins avec les Sauvages du haut Canada; mais il falloit fournir Niegara, & sur-tout le Portage, plutôt que Toronto. La dissérence qu'il y a entre ces deux premiers postes & celui-ci, est que trois ou quatre cents canots peuvent venir chargés de pelleteries au Portage, & qu'il ne peut aller à Toronto de canots que ceux qui ne peuvent passer devant Niagara, & au fort Frontenac, comme les Otaois du fond du lac, les Missifagues; de sorte que Toronto ne pouvoit que diminuer le commerce de ces deux postes anciens qui auroient été plus que suffisants

pour arrêter tous les Sauvages, si les magasins avoient été fournis des marchandises qu'ils aiment. L'on 'avoit voulu imiter les Anglois dans les bagatelles qu'ils vendoient aux Sauvages, comme des braffelets d'argent, &c. Les Sauvages les avoient confrontés & pesés, comme l'assuroit le Garde-magasin de Niagara, & il s'étoit trouvé que les brasse-lets de Choëguen, qui étoient aussi pefants, d'un argent plus pur & d'un meilleur goût, ne leur coûtoient que deux castors, tandis que l'on vouloit les vendre dans les postes du Roi, dix castors. Ainsi, l'on nous avoit décrédités, & cette argenterie restoit en pure perte dans les magafins du Roi. L'eau-de-vie Françoise avoit la présérence sur celle des Anglois; mais cela n'empêchoit pas les Sauvages d'aller à Choëguen. Il auroit fallu pour faire tomber le commerce, que les postes du Roi fussent munis des mêmes marchandises que Choëguen, & au même prix; on auroit dû aussi empêcher les François d'y envoyer les Sauvages domiciliés; mais cela eût été fort difficile.

M l'Abbé Picquet revint ensuite au fort Frontenac; jamais réception ne sur plus solemnelle. Les Nipissings & les

Algonquins qui alloient en guerre avec M. de Belestre, se mirent d'abord en haye de leur propre mouvement, plus haut que le fort Frontenac où l'on avoit arboré trois drapeaux: ils firent plusieurs décharges de leur mousqueterie, & les cris de joie étoient sans fin; on leur répondit dans le même goût, de tous les petits navires d'écorce. M. de Verchere & M. de la Valtrie firent en même temps tirer les canons du fort, & les Sauvages transportés de joie de l'hon-neur qu'ils recevoient, faisoient aussi un feu continuel avec des cris & des acclamations qui réjouissoient tout le monde. MM. les Commandants & les Officiers vinrent recevoir notre Missionnaire sur le rivage. Il ne sut pas plutôt débarqué que tous les Algonquins & Nipissings du lac vinrent l'embrasser en lui disant qu'on leur avoit dit que les Anglois l'avoient arrêté, & que fi cette nouvelle s'étoit confirmée, il les auroit bientôt vu le débarrasser; enfin, lorfqu'il fut de retour à la Présentation, il fut reçu avec cette affection, cette tendresse que des enfants pourroient éprouver en recouvrant un pere qu'ils auroient perdu.

En 1753, M. Picquet vint en France

pour y rendre compte de ses travaux, & solliciter des secours pour le bien de la Colonie.

Il amena avec lui trois Sauvages dont la vue pouvoit intéresser davantage au succès de ses établissemens, & qui, en qualité d'ôtages, pouvoient servir à contenir sa nouvelle Mission pendant son absence. Les Nations assemblées y consentirent, & parurent même le desirer, ainsi que les chess de la Colonie. Il conduisit ses Sauvages à Paris & à la Cour; ils furent reçus avec tant d'agrément & de bienveillance, qu'ils dissient sans cesse: il seroit à souhaiter que nous le caractere & la bonté des François, elles n'auroient bientôt qu'un même cœur & des intérêts communs avec la France.

Tandis que M. Picquet étoit à Paris en 1754, M. Rouillé, alors Ministre de la Marine, lui fit faire divers Mémoires, spécialement un Mémoire général sur le Canada, dans lequel il proposoit des moyens infaillibles de conserver à la France cette Colonie. Il fit aussi ses observations sur les hostilités que certains esprits inquiets, imprudens & brouillons occasionnoient dans le Canada. Le Ministre l'approuva fort, & l'as-

fura qu'il écriroit au Général, pour prévenir dans la fuite de pareils défordres, qui ne pouvoient être que pernicieux dans une Colonie encore foible, & tropéloignée des fecours qui lui étoient nécessaires,

Le Ministre voulut lui donner une pension de millé écus, mais M. de Laporte, premier Commis, la transporta à l'abbé Maillard. Le Ministre en sut mécontent; cependant M. Picquet n'eut qu'une gratissication de mille écus, dont, à la vérité, l'ordonnance étoit conçue dans les termes les plus honorables, & des livres dont le Roi lui sit présent; & lorsqu'il prit congé, le Ministre lui dit: Sa Majesté vous donnera bientôt de nouvelles marques de son contentement. Le Roi lui témoigna les mêmes sentimens toutes les sois qu'il eut occasion de lui parler à Versailles, ou à Bellevue.

Cependant M. de Laporte fut mécontent de ce voyage de l'abbé Picquet, parce qu'il étoit en liaison avec un autre Ecclésiastique; jaloux de l'impression que faisoit à la Cour & à la Ville M. l'abbé Picquet, il lui sit désendre de continuer à montrer ses Sauvages, & le réduisit même à se justifier de l'avoir fait.

Enfin, il repartit à la fin d'Avril 1754,

& retourna à la Présentation avec deux Missionnaires. Le séjour des trois Sauvages en France produisit un très-bon effet parmi les Nations du Canada. La guerre ne fut pas plutôt déclarée en 1754, que les nouveaux enfans de Dieu, du Roi, & de M. Picquet, ne songerent qu'à donner des preuves de leur fidélité & de leur valeur, ainsi que l'avoient fait ceux du lac des Deux-Montagnes dans la guerre précédente. Les Généraux durent à M. Picquet la deftruction de tous les forts, tant sur la riviere de Corlac que sur celle de Choë-guen. Ses Sauvages se distinguerent sur-tout au fort Georges, sur le lac On-tario, où les seuls guerriers de la Préfentation, avec leurs canots d'écorce, détruissirent la flotte Angloise, commandée par le Capitaine Beccan, qui fut fait prisonnier avec quantité d'autres, & cela à la vue de l'armée Françoise, commandée par M. de Villiers qui étoit dans l'Isle au Galon Les postes qui étoit dans l'Isse au Galop. Les postes de guerre qui sortoient & rentroient continuellement, remplissoient la mission de tant de prisonniers Anglois que plusieurs fois leur nombre passoit celui des guerriers; ce qui obligeoit d'en vider les villages, & de les envoyer

au Général. Enfin, une infinité d'autres expéditions dont M. Piquet étoit le principal auteur, ont procuré l'avancement de beaucoup d'Officiers; mais quelques-uns avouoient qu'il n'y avoit ni graces, ni pensions, ni gratifications, ni avancemens, ni marques de distinction accordées par le Roi à ceux qui avoient servi en Canada, qui ne dussent être un titre pour M. Picquet.

M. du Quesne, à l'occasion de l'armée du Général Bradoc, lui recommandoit

d'envoyer le plus qu'il seroit possible, de détachemens Sauvages, & lui donnoit à cette occasion tout pouvoir. En esset, les exhortations que M. Picquet leur faisoit de donner l'exemple du zele & du courage pour le Roi leur pere, & les instructions qu'il leur donnoit, produisirent enfin la défaite entiere de ce Géneral ennemi, dans l'été de 1755, près du fort du Quesne sur l'Ohio; cet événement qui a fait plus d'honneur aux armes du Roi que tout le reste de la guerre, on le dut principalement aux soins que se donna M. Picquet pour l'exécution des ordres de M. le Marquis du Quesne dans cette expédition, & par le choix qu'il fit de guerriers aussi si-deles qu'intrépides. L'assurance qu'il leur donna qu'ils vaincroient l'ennemi, échauffa tellement leur imagination, qu'ils croyoient dans le combat voir le Missionnaire à leur tête les encourager & leur promettre la victoire, quoiqu'il sût éloigné d'eux de près de 150 lieues; c'étoit là une de leurs superstitions dont il avoit bien de la peine à les faire revenir.

Il se trouvoit lui-même souvent avec ses Sauvages à l'avant-garde, lorsque les troupes du Roi avoient ordre de marcher à l'ennemi. Il se distingua surtout dans les expéditions de Sarasto, du lac Champlain, de la pointe de la Chevelure, des Cascades, du Carillon, de Choëguen, de la riviere de Corlac, de l'Isle au Galop, &c. Les Etablissemens qu'il avoit formés pour le Roi, mirent à couvert la Colonie pendant toute la guerre.

M. du Quesne disoit que l'Abbé Picquet valoit mieux que dix régimens: il lui écrivoit le 23 Septembre 1754: je n'oublirai jamais un aussi bon citoyen; je me souviendrai, tant que je vivrai, des preuves que vous m'avez données de votre générosité & de votre zele inépuisable pour tout ce qui concourt au bien.

Le 9 Juin 1755, M. du Quesne, sur le point de partir, lui mande que les Anglois pensent à enlever Niagara; il ajoute, les précautions doivent toutes émaner de votre zele, prudence & prévoyance.

Les Anglois tâchoient alors & par menaces & par promesses de gagner les Sauvages, sur-tout depuis la leçon que M. du Quesne leur avoit donnée dans

la belle riviere.

Au mois de Mai 1756, M. de Vau-dreuil l'engagea à députer les Chefs de fes Missions vers les cinq Nations des Sonnontoans, Goyangoins, Notaguès, Thascarorins & Onnoyotes, pour les

Thaicarorins & Onnoyotes, pour les attacher de plus en plus aux François; les Anglois avoient furpris & tué leurs neveux dans les trois villages loups.

M. de Vaudreuil le prioit de former des partis qui pussent fe succéder pour inquiéter & dégoûter les Anglois : il lui demandoit ses projets, pour former un camp, le prioit de donner un libre cours à ses idées, & lui marquoit de fon côté la plus grande confiance, en lui faisant part de toutes les opérations qu'il se proposoit de faire, & lui disant que le succès de ces opérations seroit l'ouvrage de M. Picquet. Les Lettres de M. de Vaudreuil depuis 1756 jusqu'en 1759, qui sont parmi les papiers de notre Missionnaire, sont remplies de ces témoignages de confiance & de satisfaction; mais comme les Lettres de M. Picquet ne s'y trouvent point, il m'auroit été difficile d'y chercher de quoi faire l'histoire de ces événemens, auxquels on voit seulement que M. Picquet avoit

beaucoup de part.

A mesure que les circonstances devenoient plus embarrassantes pour nous, le zele de M. Picquet devenoit plus précieux & plus actif. En 1758, il détruisit les forts Anglois sur la rive de Coriac; mais ensin, la bataille du 13 Septembre 1759, où M. le Marquis de Montcalm sut tué, entraîna la perte de Quebec & bientôt celle du Canada. M. de Vaudreuil, retiré à Mont-Réal, au mois d'Octobre négocioit encore avec les Sauvages par le moyen de M. l'Abbé Picquet; mais le Général Amherst qui avoit une armée à Choëguen, ne tarda pas à s'emparer de tout le Canada.

Alors M. Picquet termina cette longue & pénible carriere par sa retraite, le 8 Mai 1760; mais il ne s'y détermina que de l'avis & du consentement du Général, de l'Evêque & de l'Intendant, & lorsqu'il vit que tout

étoit désespéré, afin de ne pas tomber entre les mains des Anglois. L'estime entre les mains des Anglois. L'etime qu'ils avoient pour son mérite, les éloges qu'ils en faisoient dans le particulier, auroient pu lui faire trouver de l'avantage à y rester; mais il ne se seroit jamais déterminé à prêter serment de sidélité à une autre Puissance, quelque séduisants que sussent des Mission. tifs que plusieurs François, des Mission-naires même & des Sauvages, lui pro-posoient, pour l'y engager, en lui faisant envisager les avantages qui en résulteroient. Il espéroit encore dans cette retraite emmener avec lui les grenadiers de chaque bataillon, suivant l'avis de M. le Marquis de Levis, pour sauver ainsi les drapeaux & l'honneur de leur corps; mais il n'en fut pas le maître. Il étoit bien sûr de les faire subsister abondamment; mais il fut obligé de se contenter ment; mais il fut obligé de 1e contenter de vingt-cinq François qui l'accompagne-rent jufqu'à la Louisiane, & il échappa ainsi avec eux aux Anglois, quoiqu'il eût été le plus exposé pendant la guerre, & qu'il n'eût pas reçu le moindre se-cours pour un si long voyage; mais il avoit avec lui deux petits détachemens de Sauvages dont l'un le précédoit de quelques lieues, & l'autre l'accompagnet gnoit,

gnoit, & ils étoient relevés successivement par de pareils détachemens, à mesure qu'il trouvoit dissérentes Nations. Celle qui le quittoit, le remettoit à une autre Nation, en le recommandant comme un pere. Par-tout on lui faisoit des réceptions admirables, malgré les circonstances déplorables où nous étions; par-tout il trouvoit les Sauvages dans les meilleures dispositions, & recevoit leurs protestations de zele & d'attachement inviolable envers le Roi leur pere. Il passa à Michilimachina entre le lac Huron & le lac Michigan; mais les Sauvages entendoient tous l'Iroquois ou l'Algonquin, en sorte que M. Picquet n'y étoit point embarrassé (1).

Il revint ainsi par le haut Canada, le pays des Ilinois & la Louisiane : il passa 22 mois à la Nouvelle-Orleans où il ne s'occupa qu'à réunir les esprits, en calmant une espece de guerre civile

<sup>(1)</sup> J'aurois bien voulu trouver dans ses papiers des Mémoires sur les mœurs des habitans du Canada; mais j'ai oui dire à M. Picquet que cet article étoit assez bien traité dans l'Ouvrage du Pere Lafitau qui avoit habité pendant cinq ans au Saut Saint-Louis, vers Mont-Réal.

qu'il y avoit entre le Gouverneur & les habitans, & à précher la paix en public & en particulier. Il eut la fatisfaction de l'y voir regner assez heureusement pendant son séjour.

Le Général Hamerst, en prenant posseffion du Canada, s'informa d'abord du lieu où M. Picquet pouvoit s'être réfugié, & sur l'assurance qu'on lui donna qu'il étoit parti pour retourner en France par l'ouest, il disoit hautement, l'en suis fâché; cet Abbé n'auroit pas été moins fidele au Roi d'Angleterre, s'il lui avoit une fois prêté serment de fidélité, qu'il l'a été au Roi de France: nous lui aurions donné toute notre confiance, & nous aurions gagné la fienne.

Ce Général se trompoit, M. Picquet avoit un amour extrême pour sa patrie; il n'auroit pu en adopter une aurre. Aussi, les Anglois avoient-ils fini par le proscrire & mettre sa tête à prix comme celle d'un ennemi dangereux.

Cependant les Anglois eux-mêmes ont contribué à établir la gloire & les services de cet utile Missionnaire : on lisoit dans une de leurs Gazettes : Le Jésuite de l'ouest a détaché de nous toutes les Nations, & les a mis dans les intérêts des François. Ils le nommoient le Jésuite de l'ouest, parce qu'ils n'avoient pas encore vu alors son rabat, ni les boutons de sa soutanne, comme lui écrivoit en plaisantant M. le Marquis de la Galissoniere qui lui envoyoit l'extrait de cette Gazette; ou pour parler sé: rieusement, parce que le zele des Jésuites, si connu dans le nouveau Monde, faisoit croire qu'un aussi grand Missionnaire ne pouvoit être qu'un Jésuite. Il y en avoit qui le représentoient comme l'auteur de toutes les pertes des Anglois & des avantages que la France remportoit sur eux. Quelques-uns même insinuoient qu'il y avoit quelque chose de surnaturel. En effet, nos ennemis se croyoient perdus lorsqu'il étoit à l'armée, à cause de la troupe nombreuse de Sauvages aguerris qui le sui-voient toujours. Ils ne parloient que de Picquet & de son bonheur : c'étoit même un proverbe qui avoit cours dans la Colonie.

Un Officier Anglois, ayant voulu le faire enlever & mettre sa tête à prix, les Sauvages parvinrent à prendre ce Chef Anglois; ils l'amenerent en sa présence, & dansant autour de lui avec leurs casse-têtes, demandoient le signal au Missionnaire qui ne répondit qu'en

faifant grace à l'ennemi.

Aussi, l'on essaya tous les moyens possibles pour l'engager à être au moins neutre entre les Anglois & ses François. On eut recours à la médiation des Sauvages; on lui offrit de lui laisser annoncer librement la foi catholique aux Nations, même aux Européens domiciliés; de lui payer deux mille écus de pension, avec tous les secours nécessaires pour son établissement; de ratisser la concession du lac Gannenta & de ses environs, lieu charmant que les six cantons Iroquois avoient donné à M. Picquet dans la plus célebre assemblée qui se soit tenue au Chateau de Quebec.

Les Colliers qui sont les contrats de ces Nations, furent déposés dans son ancienne Mission du lac des deux Montagnes; mais il déclara qu'il préféreroit toujours la ration que le Roi lui donnoit, & qui étoit tout le traitement qu'on lui faisoit alors, à tous les avantages que pouvoit lui offrir une Puissance étrangere; que le mot de neutralité dans les circonstances où l'on étoit, outrageoit sa fidélité; ensin, que l'idée seule lui en faisoit horreur. Il auroit pu

faire fortune sans eux, mais son caractere étoit bien éloigné de cette espece de cupidité. Les services, la fidélité & le désintéressement de M. Picquet lui mériterent la plus haute considération.

mériterent la plus haute confidération.

Aussi, les Généraux, les Commandans, les troupes, lui marquoient, par des honneurs militaires, leur estime & leur reconnoissance d'une maniere extraordinaire, mais digne de la nature de ses services. Il recevoit ces honneurs, foit à l'armée, soit à Quebcc, à Mont-Réal, aux trois rivieres, dans tous les forts où il passoit, & même sur les escadres, malgré la jalousie de quelques sujets médiocres, tel que M. de \* \* \* qui avoit cherché à affoiblir la gloire du Missionnaire; mais celui-ci n'en a été que trop vengé par le procès & la condamnation qu'a essuyé son détracteur. Nous l'avons vu à Bourg, même long-tems après, recevoir des mar-ques de vénération & de reconnoissance des Officiers d'un Régiment qu'il avoit vu en Canada.

On voit dans plusieurs lettres des Ministres les témoignages que l'on rendoit à son zele & à ses succès; elles lui sont d'autant plus d'honneur, qu'on y voit les inquiétudes de la Cour sur les

Ciij

obstacles qu'il y avoit à surmonter; & sur l'ancienne inimitié de ces Nations avec lesquelles nous avions été presque toujours en guerre; mais leurs liaisons avec les Anglois avoient fait liaisons avec les Anglois avoient fait place à leur attachement pour la France, dont le Ministere eut des preuves par la conduite que ces Nations ont tenue pendant le reste de la guerre, & longtemps après. On voit dans l'Ouvrage de G. T. Raynal (T. VIII. p. 295) que les Sauvages avoient une prédilection marquée pour les François; que les Missionnaires en étoient la principale cause; mais ce qu'il dit à ce sujet est principalement applicable à l'Abbé Picquet. Picquet.

Pour donner créance à ce que j'ai dit de ses services, il me sussir de transcrire le témoignage que lui rendoit en 1764 le Gouverneur-Général, après leur retour en France & la perte du

Canada.

» Nous, Marquis du Quesne, Com-» mandeur de l'Ordre royal & militaire » de Saint-Louis, Chef d'Escadre des » armées navales, ancien Lieutenant-» général, commandant la Nouvelle-» France & les Gouvernemens de Louis-» bourg & de la Louisianne,

» Certifions que sur les témoignages » avantageux qui nous ont été rendus » en Canada, des services de l'Abbé » Picquet, Missionnaire du Roi parmi » les Nations fauvages, de la confiance » que lui avoient donnée nos prédé-» cesseurs dans cette Colonie, & de la » grande réputation qu'il s'y étoit ac-» quise par les beaux établissemens qu'il » y avoit formés pour le Roi; les con-» versions nombreuses & surprenantes » des Infideles qu'il n'attachoit pas » moins à l'Etat qu'à la Religion par » son zele, son désintéressement, ses » talents, & son activité pour le bien » du service de Sa Majesté: nous l'avons » employé à différents objets du même » service pendant tout le temps de notre » gouvernement général, & qu'il a » toujours réussi à notre satisfaction, » même au - delà de nos espérances. » Il a ainsi servi la Religion & l'Etat, » avec un succès incroyable, pendant » près de trente années. Il avoit d'abord » rendu le Roi maître absolu des As-» semblées nationales des quatre Na-» tions qui composoient sa premiere » Mission du lac des deux Montagnes, » avec la liberté de nommer tous leurs » Chefs à sa volonté : il a fait prêter

Civ

» ferment de fidélité à sa Majesté entre » nos mains par tous les Chefs des Na-» tions qui composoient sa derniere » Mission de la Présentation où il a fait » des Etablissemens admirables: en un » mot, il s'est rendu d'autant plus di-» gne de notre reconnoissance, qu'il a » mieux aimé retourner au Canada, » & continuer ses services, que de » vivre dans sa patrie, & requeillir » l'héritage de ses parens qui l'ont » déshérité, comme nous l'avons ap-» pris, pour n'avoir pas voulu rester en » France, il y a dix ans, lorsqu'il y vint » accompagné de trois Sauvages. Nous » pourrions de vive voix détailler les » services importants que cet Abbé a » rendus, si Sa Majesté ou ses Ministres » l'exigeoient, & lui rendre la justice » qui lui est due, pour lui obtenir du » Roi les marques de satisfaction qu'il » a lieu d'esperer; en soi de quoi nous » avons signé le présent certificat, & » scellé de nos armes. Signé, le Marquis » du Quesne. »

M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi, dans toute la Nouvelle-France, certifioit de même, en 1765, que M. Proquet avoit servi pendant près de 30

ans dans cette Colonie, avec tout le zele & la distinction possible, tant par rapport aux intérêts de l'Etat, que relativement à ceux de la Religion; que ses talens pour gagner l'esprit des Sauvages, ses ressources dans les momens critiques, & son activité, lui avoient mérité constamment les éloges & la confiance des Gouverneurs & des Evêques; qu'on avoit sur-tout éprouvé l'utilité de ses services dans la derniere guerre, par différentes négociations auprès des Iroquois & des Nations domiciliées, par les Etablissemens qu'il avoit formés, & qui avoient été d'un grand secours, par les soins infatigables & continuels qu'il s'étoit donnés pour maintenir & fortifier les Sauvages dans leur attachement à la France, en même temps qu'il les affermissoit dans le Christianisme.

M. de Bougainville, devenu célebre par ses expéditions maritimes, & qui sit ses premieres armes dans la guerre du Canada, certisioit, en 1760, que M. l'Abbé Picquet, Missionnaire du Roi, connu par les Etablissemens utiles qu'il a faits dans ce pays-là pour le bien de la Religion & de l'Etat, dans toutes les campagnes où il s'étoit trouvé avec lui,

avoit contribué par son zele, son activité & ses talens, au bien du service du Roi & à la gloire de ses armes; que son crédit auprès des Nations sauvages & ses ressources personnelles, avoient été de la plus grande utilité pour les affaires tant militaires que politiques.

Tous ceux qui étoient revenus du Canada s'empressoient à faire valoir des fervices aussi longs & aussi constants, rendus aux François pendant près de trente ans ; à faire connoître le mérite d'un citoyen qui s'étoit expatrié pour remplir les intentions de la Cour, qui avoit sacrifié sa jeunesse, son héritage, des espérances dont on le flattoit en France, qui avoit exposé mille & mille fois sa vie, sauvé souvent les sujets du Roi & la gloire de ses armes, & qui pouvoit même dire qu'il n'y avoit point eu d'actions glorieuses à la France, pendant son séjour en Canada; auxquelles il n'eût eu grande part. Ses services n'eurent pas le même effet dans la derniere guerre pour la conservation du Canada, les actions brillantes & presqu'incroyables auxquelles il contri-bua, ont au moins conservé dans l'esprit des Nations sauvages la haute idée qu'elles avoient de la valeur Françoise,

Expeut-être que dans la suite ces mêmes dispositions pourront encore nous être utiles.

Je voudrois pouvoir rapporter toutes les lettres des Ministres, des Gouverneurs généraux & particuliers, des Evêques, des Intendans & autres personnes en place, & l'on y verroit avec éton-nement les projets, les négociations, les opérations dont ce Missionnaire sut chargé, les félicitations qu'il recevoit sur des succès aussi prompts qu'inespérés, sur ses ressources, sur les expédiens que lui suggéroient son zele & son expérience dans les occasions critiques, & que son activité mettoit toujours en exécution. Je lui ai souvent demandé d'en faire l'histoire, elle seroit curieuse & honorable à la France; on trouve une partie de ces lettres dans ses papiers: j'ai vu entr'autres celles de M. de Montcalm qui l'appelle mon cher & trèsrespectable Patriarche des cinq Nations.

M. le Marquis de Levis désiroit surtout de faire valoir les travaux & les succès de M. Picquet dont il avoit été témoin, & qu'il avoit admiré, ainsi que son désintéressement tant à l'égard de la France que vis-à-vis des Anglois, après la conquête du Canada; & j'ai été té-

C vj

moin des follicitations que M. de Levis lui faifoit pour exciter fon ambition, ou diriger vers quelque place importante un zele qu'il favoit être bien digne

de l'Episcopat.

Le témoignage des Supérieurs Ecclésiastiques ne pouvoit être qu'également favorable au zele de notre Misfionnaire. L'Evêque de Quebec, en 1760, partant pour l'Europe, après s'être transporté dans la nouvelle Mission que M. Picquet avoit établie parmi les Iroquois, & y avoir baptisé plus de cent adultes, enjoignoit à tous les Prêtres de son Diocèse de l'aider autant qu'ils le pourroient; lui donnoit tous ses pouvoirs, même ceux d'approuver les autres Prêtres, & d'absoudre des cenfures réservées au souverain Pontise.

M. Picquet de retour en France, passa quelques années à Paris; mais une partie de son temps sut employé à exercer le ministere dans tous les endroits où M. l'Archevêque de Paris jugea qu'il pourroit être utile. Son activité pour le travail, le sixa assez long-temps au mont Valérien où il sit reconstruire un

clocher.

Il avoit été obligé, pour faire son voyage, de vendre les livres dont le Roi lui avoit fait présent en 1754: on lui avoit retiré le traitement qu'on lui avoit fait au Canada; & quoiqu'il fut réduit à un très-petit patrimoine, il ne pouvoit se résoudre à employer son activité pour obtenir les récom-penses qu'il avoit si bien méritées.

Cependant l'Assemblée générale du Clergé de 1765, lui offrit une gratification de 1200 liv., en chargeant M. l'Archevêque de Rheims & M. l'Archevêque d'Arles de solliciter une récompense du Roi. L'Assemblée suivante en 1770 lui donna encore une gratification semblable; mais son départ de Paris empêcha le fuccès des espérances que ses amis avoient conçues des ré-

compenses de la Cour.

En 1772, il voulut se retirer en Bresse où une samille nombreuse le défiroit, & le reçut avec un extrême empressement. Il alla d'abord à Verjon où il fit bâtir une maison dans l'intention d'y faire un établissement d'éducation pour de jeunes filles. Il préchoit, il catéchisoit; il confessoit, & son zele n'avoit jamais assez de quoi s'exercer. Le Chapitre de Bourg lui décerna le titre de Chanoine honoraire. Les Dames de la Visitation le demanderent pour Directeur : on l'attira ainsi dans la Ca-

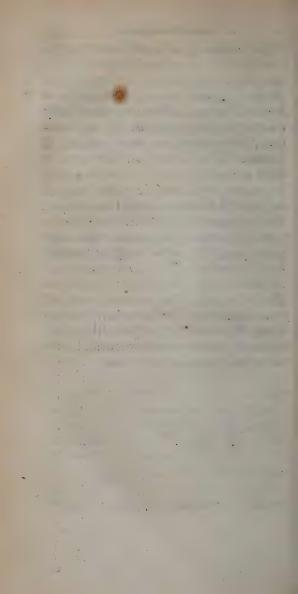
pitale de la Province.

En 1777 il fit un voyage à Rome où sa réputation l'avoit devancé, & où le Saint Pere le reçut comme un Missionnaire qui devoit être cher à l'Eglise, & lui donna une gratification de 5000 l. pour son voyage. On fit des efforts inutiles pour l'y fixer; il revint en Bresse, & il y apporta des reliques, qu'il exposa à la vénération des sideles dans l'Eglise Collégiale de Bourg.

La réputation de l'Abbaye de Cluny & l'amitié que M. Picquet avoit pour un de ses neveux établi à Cluny, le porterent vers cette habitation célebre dans le Christianisme. Il acquit même dans les environs, en 1779, une maison & un terrein qu'il vouloit faire valoir; mais en 1781, étant revenu chez sa sœur à Verjon, pour ses affaires, il sut attaqué successivement d'un rhume opiniâtre, d'une hémorragie qui l'affoiblit beaucoup, & d'une espece d'hydropisie; ensin, une hernie qu'il avoit depuis long-temps, ayant empiré, lui causa la mort le 15 Juillet 1781.

M. Picquet étoit d'une taille avantageuse & imposante; il avoit une physionomie ouverte & engageante; il étoit d'une humeur gaie & amusante. Malgré l'austérité de ses mœurs, il ne respiroit que la gaîté; il faisoit des conversions au son des instrumens; il étoit Théologien, Orateur, Poëte; il chantoit & composoit des cantiques soit en François, soit en Iroquois, avec lesquels il récréoit & intéressoit les Sauvages. Il étoit enfant avec les uns, héros avec les autres. Son industrie même en mécanique le faisoit quelquesois admirer des Sauvages. Enfin, il savoit employer tous les moyens propres à attirer des prosélytes, & à se les attacher : aussi, eut-il tout le succès qu'on pouvoit attendre de son industrie, de ses talens & de son zele. C'est pour cela que j'ai cru devoir faire connoître un compatriote & un ami'digne d'être offert pour exemple à ceux qu'enflammeroit le zele de la Religion & de la Patrie.



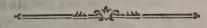




## HISTOIRE

D E

L'ASTRONOMIE CHINOISE,



## AVERTISSEMENT.

Les Auteurs Chinois qui ont écrit depuis l'an 206 avant Jesus-Christ, avouent que depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, on n'a pu savoir les méthodes des anciens Astronomes Chinois, que d'une maniere fort consuse. S'il y a eu une méthode réelle, ce n'est que dans ce qui reste d'anciens livres, ou fragmens des livres, qu'on peut trouver cette méthode, ou des vestiges de cette

méthode. Les livres ou fragmens des livres faits avant l'incendie des livres Chinois (1), sont en petit nombre; ce qu'il y a sur l'Astronomie Chinoise, se réduit à peu de chose. C'est dans ces livres & fragmens des livres, que j'ai examiné ce qui s'y voit sur l'ancienne Astronomie. J'avois déjà envoyé en Europe en divers temps le fonds de ce que j'envoie aujourd'hui; mais c'étoit sans ordre, & dans des mémoires détachés, & dont plusieurs avoient besoin d'être éclaircis; c'est ce qui m'a déterminé à examiner ces mémoires, & à les ranger selon l'ordre des temps, depuis la fondation de l'Empire Chinois, jusqu'à l'an

<sup>(1)</sup> Année Ou-sté, 34° du cycle de 60, avant Jesus-Christ 213.

206 avant Jesus-Christ. Le feu Pere Etienne Souciet a publié l'histoire de l'Astronomie Chinoise depuis l'an 206 avant Jesus-Christ, jusqu'à la fin (1) de la Dynastie appellée Yuen. Il y a quelques années que j'adressai à M. de Mayran la suite de l'histoire de l'Astronomie Chinoise depuis la fin de la Dynastie Yuen, jusqu'à l'entrée des Jésuites au tribunal d'Astronomie. Ainsi, on a toute l'histoire de l'Astronomie Chinoise depuis la fondation de la Monarchie Chinoise, jusqu'au temps où les Chinois ont adopté l'Astronomie Européenne.

Dans le fecond & le troifieme Recueil du Pere Etienne Souciet

<sup>(1)</sup> De Jesus-Christ 1367.

fur l'Astronomie Chinoise, il y a quelques articles qui auroient besoin d'être mieux éclaircis, & le tout me paroît devoir être mis en meilleur ordre. J'ai écrit plusieurs sois là-dessus au Pere Souciet & à d'autres; j'espére que tout cela se fera selon les vues de plusieurs Savans.

J'ai envoyé, en son temps, ce que j'ai pu trouver sur les étoiles Chinoises; M. Freret en a fait quelque usage dans sa nouvelle & savante dissertation sur la Chronologie Chinoise. J'ai envoyé aussi un Recueil d'observations Chinoises des planettes, des étoiles & des cometes. Ces Recueils sont entre les mains de M. de l'Isle. J'ai refait & mis en meilleur ordre le Recueil d'éclipses de soleil & de

lune; je l'enverrai à la premiere occasion, avec quelques mémoires de Géographie que je n'ai pas encore achevé de mettre en ordre. Ce que nous pouvons faire ici de mieux, est d'envoyer des mémoires tirés des livres Chinois. Les Savans d'Europe & fur-tout les Membres de l'Académie voyent bien mieux que nous, ce qu'on en peut tirer d'utile au progrès des Sciences; ils voyent aussi mieux que nous ce qu'on doit penser des Auteurs Européens, dont les uns me paroissent trop louer la Nation Chinoise, & les autres me paroissent la trop mépriser; peu ont pris le juste milien.

Sans divers obstacles & occupations, plusieurs Missionnaires auroient déjà fait mieux que moi ce que j'ai entrepris; ceux qui viendront dans la suite, pourront mieux faire, & achever ce que je n'ai pu, faute de certaines connoissances & de quelques secours qu'il est dissicile d'avoir dans un pays si éloigné des Savans d'Europe, sur-tout pour la matiere que j'ai traitée.

Dans les points qui supposent la connoissance de la Chronologie Chinoise, je suppose qu'on est instruit des fondemens de cette Chronologie, soit par ce que M. Freret & d'autres ont dit, soit par le Traité que j'ai envoyé sur cette matiere, à l'Académie des Inscriptions & belles - Lettres, en cas qu'elle ait jugé à propos d'en faire usage.

# HISTOIRE

DE

## L'ASTRONOMIE CHINOISE,

Depuis le commencement de la Monarchie Chinoise, jusqu'à l'an 206 avant Jesus-Christ; par le Pere Gaubil, Missionnaire à Pekin.

Le Prince appellé Fou-hi, ou Pao-hi, ou Tay-hao fut, selon le témoignage de Consucius, le premier Roi ou Empereur Chinois. Ce Prince donna des regles pour l'Astronomie; mais on n'a aucun détail.

Confucius dit que Yen-ti, ou Chinnong succéda à Fou-hi, & que Hoangti sut successeur de Chin-nong. L'Empereur Hoang-ti eut des Astronomes; il sit faire des instrumens de Mathématique. On faisoit de son temps des Calendriers: on avoit un cycle de 60' pour 60 jours & pour 60 années: on observoit les astres. On n'a point de détail des observations de ce temps-là.

#### NOTES.

1º. On n'a aucun mémoire avant l'incendie des livres fur les années ces regnes de Fou-hi & de Chin-nong.

2°. On peut supposer que l'an 2677 avant J. C. sut la premiere du regne de Hoang-ti: on peut aussi supposer que cette premiere année sut l'an 2593 avant J. C. Nulle démonstrarion pour cette époque; mais il paroît démontré que la premiere année du regne de Hoang-ti est plus de 2400 avant J. C.

Le Gouvernement de Chao-hao, successeur de Hoang-ti, sut très-soible. Il y eut de grands désordres; des Devins & des Magiciens gâterent les mœurs: tout sut consondu dans les cultes religieux: les Peuples étoient séduits par les Devins qui se faisoient passer pour gens extraordinaires, qui avoient communication avec le ciel.

L'Empereur Tchouen-hiu (1) ayant fuccédé à l'Empereur Chao-hao, entre-prit de remédier aux défordres. Pour cela, il ordonna aux Princes Tchong-Ly d'avoir soin du calendrier & des affaires de Religion, confondues avec les affaires civiles. Par ce moyen on sur à quoi s'en tenir, pour les cultes

religieux.

<sup>(1)</sup> Il regna 78 ans. Premiere année de fon regne, 2493 avant J. C. Sa Cour fut au pays on est Tong-tchang-fou, ville de la Province du Chantong. Latitude 36° 28'6: longitude 0° 20', ouest de Pekin.

religieux: tout fut en paix. Tcheouenhiu fit faire des instrumens pour observer les astres: par ses Astronomes il fit déterminer les temps des solstices & des équinoxes: il assigna les parties du ciel qui répondent aux parties de l'année.

## REMARQUE.

L'Astrologie judiciaire étoit en grande partie la source des désordres au temps de Chao-hao. En conséquence de ce qu'on débitoit sur les phénomenes célestes, on faisoit craindre ou espérer les Peuples, selon l'intérêt des Devins. C'est par le moyen des Astronomes que Tcheouenhiu remédia au mal. Le texte de l'ancien livre Koue-yu (1), dit que l'Empereur Tchouen-hiu coupa la communication du ciel avec la terre. Le texte de ce livre sur les désordres introduits par les Devins du temps de Chao-hao, & sur le remede employé par Tcheouen-hiu, est un monument remarquable de l'antiquité de l'Astronomie; car ce texte dit que les Astronomes eurent ordre de

<sup>(1)</sup> Dans la Chronologie, j'ai donné la notice de cet ancien livre, fait avant l'incendie des livres.

bien exécuter les anciennes regles de leur emploi. On voit les Astronomes chargés des affaires de Religion & des cérémonies religieuses.

L'Empereur Yao (1) étoit petit-fils de l'Empereur Tcheouen-hiu. Hi & Ho furent les Astronomes de Yao. Selon l'ancien livre Koue-yu, les Astronomes étoient descendans des Princes Tchong, Ly. Les Devins entreprirent de renouveler les désordres qu'ils avoient causés au temps de Tcheouen-hiu. Yao, pour y remédier, prit les mêmes mesures que l'Empereur son grand-pere avoit prises. Yao ordonna aux Astronomes Hi, Ho, de garder les regles prescrites aux Astronomes Tchong, Ly, leurs ancêtres. Voici ce que le livre classique Chouking (2) rapporte des ordres donnés par Yao.

Yao ordonne d'abord à Hi, Ho, de

(2) Chou-king, chapitre Yao-tien, il y a plufieurs années que j'ai envoyé la traduction du livre Chou-king. Elle est entre les mains de M, de l'Isle & de nos Peres de Paris.

<sup>(1)</sup> Premiere année de fon regne, l'an 2342 avant J. C. Sa Cour fut dans le pays de Pingyang-fou, ville de la Province du Chanfy. Latitude 36° 6′ 60″, longitude 4° 56′ ouest de Peking.

le ressouvenir dans leur poste du respect dû au respectable ciel. Ensuite il enjoint à Hi, Ho, de mettre par écrit une méthode pour calculer le mouvement du soleil, de la lune & des astres. Il leur ordonne de marquer les conjonctions du soleil & de la lune dans le ciel, & de se servir d'instrumens, pour observer. Il dit de faire part avec attention aux Peuples & des calculs & des observations.

Yao entre dans le détail pour reconnoître les folflices & les équinoxes.

Yao ordonne à un de ses Astronomes d'aller à un lieu oriental voir le lever du soleil. L'équinoxe du printemps se reconnoît par l'égalité du jour & de la nuit, & par l'astre ou astérisme Niao (1).

Un autre Astronome sut nommé pour aller à un lieu austral. Le solstice d'été se reconnoît par le jour le plus long, & par l'astre ou astérisme Ho (2).

Un troisieme Astronome se rendit par ordre de Yao à un lieu occidental, voir le coucher du soleil. L'équinoxe d'automne se reconnoît par l'égalité de la nuit & du jour, & par l'astre ou astérisme Hiu (3).

<sup>(1)</sup> Niao, oiseau. Constellation, Sing. (2) Ho, feu. Constellation, Fang.

<sup>(3)</sup> Constellation de ce nom.

Un quatrieme Astronome sut mandé pour aller à un lieu boréal. Le solstice d'hiver se reconnoît par le jour le plus court & par l'astre ou astérisme Mao(1).

Yao dit enfin à ses Astronomes qu'il y a une période de 360 jours, plus six jours, & que la lune intercalaire sert pour déterminer les quatre saisons & l'année.

## NOTES.

1°. Les quatre Aftronomes dont on parle, étoient des familles Hi, Ho. Le respect pour le ciel ordonné par Yao, fait allusion aux désordres des Devins & aux obligations des Aftronomes chargés des affaires de Religion.

2°. L'origine du respect des Chinois pour les Astronomes, & du grand cas qu'ils ont toujours fait du tribunal d'Astronomie, vient de ce que sous les anciens Empereurs, les chess du tribunal d'Astronomie étoient des Princes, & de ce qu'ils étoient chargés du soin des cérémonies, des cultes religieux, de la doctrine; par-là ces Astronomes étoient sur un grand pied à la Cour, & les Empereurs avoient grand soin de s'instruire des principes de la science des astres.

3°. Il faut prendre garde aux interprétations, des Auteurs postérieurs qui ont expliqué les anciens textes du chapitre Yao-tien que j'ai

<sup>(1)</sup> Constellation de ce nom, Voyez les Constellations,

rapporté : il ne faut pas confondre ces interprétations avec les textes. Quelques Européens qui ont traduit des textes Chinois sur les interprétations, n'ont pas fait assez d'attention à cela, & sans y penser, ont donné pour texte ancien, des interprétations postérieures.

4º. Il faut remarquer dans le texte le terme six jours mis après 360, & ensuite le terme de lune intercalaire pour régler les saisons

& l'année.

5°. L'Empeureur Tcheouen-hiu eut pour succeffeur son fils Tyco. Il régna 63 ans. Tyco eut pour successeur son fils Tchi. Tchi, après 10 ans de regne, fut déposé : on proclama Empereur fon frere Yao.

L'Empereur Yao suppose la connois-fance des 28 constellations dont on voit le nom dans le catalogue (1). Remarquez que, divisant le nombre de 28 par 7, les constellations Mao, Sing, Fang, Hiu, se trouvent chacune au milieu de sept constellations. Le cercle Chinois est divisé en 3650 1. Divisant en 4 3650 1, on a pour chaque quart 91031' & quelques secondes Chinoises (2). L'année est aussi divisée en 365

nutes, & chaque minute en 100".

<sup>(1)</sup> Les 28 constellations rapportées à l'équateur, selon l'ancienne méthode Chinoise, sont le nombre de 365° 31', &c.
(2) Divisez le degré en cent parties ou mi-

jours 4, & chaque quatrieme année se trouve de 366 jours. Yao suppose claire-ment la connoissance de cette année julienne de 365 jours 1 : Yao veut dire que les solftices & équinoxes répondent aux quatre constellations Mao, Sing, Fang, Hiu. Chacune de ces constellations a une partie éloignée d'une partie de l'autre de 910 31', &c. Chinoises. Chacune des quatre saisons est éloignée de l'autre de 91 jours, 7 heures & 30'. Cela étant du temps de Yao, le solstice d'hiver étant le 9e Janvier au lieu qu'habitoit la Cour, on voit, par l'addition de 91 jours 7 heures 30', les jours des équinoxes & du solstice d'été, le solstice d'hiver étoit donc vers le 7º de Hiu, l'équinoxe du printemps vers le 4° de Mao, le solstice d'été vers le 5° de Sing, & l'équinoxe d'automne vers le premier degré de Fang. Dans le calcul, il faut avoir égard au mouvement en ascension droite. Jusqu'à l'entrée des Jéfuites au tribunal d'Astronomie, les Astronomes Chinois ont divisé l'année civile & astronomique pour seur année lunifolaire, en quatre parties égales, donnant à chaque jour un degré Chinois & une petite partie portionnelle qu'ils gardoient pour la quatrieme année

de 366 jours & en degrés 366°. Quand les Chinois connurent bien long-temps avant la venue des Jésuites, l'inégalité des espaces des faisons, ils marquoient bien les équinoxes vrais & moyens; mais pour leur lune intercalaire, ils calculoient les saisons comme étant égales entr'elles.

Le catalogue des 28 constellations, est très-ancien, de même que leur arrangement, & c'est sans doute un monument du temps de Yao.

#### NOTE:

On voit que le cercle étant divisé en 365° ½, un degré Chinois comparé à un degré du cercle divisé en 360°, est de 59' 8" 15" 18"", ¾ peu-près.

On ne spécifie pas dans le livre Chouking l'année où Yao parla à ses Astronomes; on ne sait pas au juste le degré de précision que pouvoit avoir la méthode de Yao. On peut dans le calcul se tromper de 2° & 3°; & pour fixer la premiere année de Yao, il saut avoir recours à d'autres méthodes; c'est ce que j'ai tâche de faire dans la chronologie.

Le discours de Yao suppose une année solaire de 365 jours 1/4, & une année

lunisolaire, où, par le moyen de l'intercalation, l'année lunaire de 354 jours puisse s'accorder avec l'année solaire, & cela fuppose dans Yao la connoissance d'une année lunaire, d'un mois lunaire, des épactes pour trouver l'année où il y a 13 lunes qui font 384 jours : une de ces 13 lunes est intercalaire. C'est sans doute pour cela que Yao suppofant la connoissance de l'année & du mois lunaire, parle du nombre six à ajouter au nombre 360, pour apprendre ou faire remarquer à ses Astronomes la différence de 12 mois de 30 jours, avec le nombre 365 4 & 366; de même que la différence entre le nombre de 360 qui fait 12 mois de 30 jours, avec le nombre de 354 qui fait l'année lunaire, afin que ces deux différences servent à savoir l'année qui doit avoir 13 lunes, & le quantieme de ces lunes doit être l'intercalaire, fachant la différence entre le mois lunaire & le mois de 30 jours.

On verra plus bas que c'étoit le foir avant le coucher du foleil, qu'on examinoit les étoiles à leur passage par le méridien. Il falloit donc que Yao sût conclure le temps du passage par le méridien des étoiles, non-seulement au

temps du folftice d'hiver, mais encore au temps des équinoxes & du folftice d'été. Yao devoit encore connoître la diffance mutuelle des conftellations, l'éloignement de chacune au foleil, & il devoit avoir une méthode pour réduire à l'équateur les conftellations qui

ont quelque latitude.

Toutes ces connoissances, qui me paroissent avoir dû être dans Yao, sont bien disserentes de celles des bergers & paysans, & je ne suis nullement du fentiment de quelques Missionnaires & de quelques Européens qui ont réduit les connoissances de Yao à celles des bergers & des paysans. Ce que Yao indique sur la lune intercalaire & sur la période de 360 plus 6 jours, me paroît démontrer le contraire.

C'est sans doute par la longueur des ombres que Yao vouloit qu'on reconnût sur-tout le plus grand & le plus petit jour. Ayant ainsi connu à peu-près le jour du solssite, il pouvoit savoir le jour des équinoxes en ajoutant 91 jours, & le temps qui répond à nos 7 heures 30 minutes.

On fait, par les anciens monumens, que dans le calendrier de Yao, l'équinoxe du printemps devoit être dans

la feconde lune de l'année civile; le solflice d'été devoit être dans la cinquieme lune; l'équinoxe d'automne devoit être dans la huitieme lune, & le solstice d'hiver devoit être dans la onzieme lune. Le regne de Yao fut de 100 ans.

### REMARQUE.

L'Empereur Yao avoit ordonné à des Grands d'observer au pays de Tay-yuen-fou, Capitale de la Province du Chan-sy, les étoiles d'Orion, & d'observer les étoiles du Scorpion, au pays de Kouey-te-fou, Ville de la Province du Honan: on n'a point le détail de ces observations.

Yao à la soixante-treizieme année (1) de son regne, associa Chun à l'Empire. Cette cérémonie se sit avec éclat.

Chun fit faire un instrument pour observer les mouvemens des sept planettes. Il y avoit un tube sur un axe mobile. Cet instrument, selon le texte du Chun-tien (2), avoit des pierres précieuses. Il est inutile de rapporter des

(1) An 2270 avant J. C.

<sup>(2)</sup> Chapitre du livre classique Chou-king.

interprétations des Auteurs qui, 2000 ans & plus après le temps de Chun, décrivirent l'instrument de Chun sur des spheres ou globes faits de leur temps, & qu'ils avoient fous les yeux. On n'a pas les observations que Chun fit ou fit faire avec son instrument. Le chapitre Chun-tien dit que Chun à la feconde lune visitoit la partie orientale de l'Empire; à la cinquieme lune, la visite étoit pour la partie australe; à la huitieme lune, la visite se faisoit à la partie occidentale, & à la onzieme lune, la visite étoit dans la partie boréale. Le solstice d'hiver, comme on a vu, étoit à la onzieme lune. Yao l'avoit fait observer au nord; le solstice d'été étoit à la cinquieme lune : ce folftice s'observoit au sud : l'équinoxe du printemps s'observoit à l'orient; il étoit à la seconde lune : l'équinoxe d'automne s'observoit à l'occident; cet équinoxe étoit à la huitieme lune. Le chapitre Chun-tien donne à la premiere lune le nom de Tching-yue; c'est encore le nom Chinois de la premiere lune de l'année civile.

On fait encore tous les ans dans la Ville Impériale des cérémonies à la feconde lune : dans la partie orientale

de la Ville, c'est au jour de l'équinoxe du printemps : à la huitieme lune, au jour de l'équinoxe d'automne, on fait des cérémonies à la partie occidentale de la Ville : à la cinquieme lune, au folstice d'été, on fait des cérémonies au nord de la Ville; on en fait au sud de la Ville, au jour du solstice d'hiver, dans la onzieme lune. Il y a de beaux & vastes emplacemens pour ces cé-rémonies.

Après la mort de Yao, Chun regna feul. L'an 2242 avant Jesus-Christ, fut la premiere année de son regne. L'an 2210 avant Jesus-Christ, il associa Yu à l'Empire. L'an 2193 sut la dernière année du regne de Chun. Yu fut son fuccesseur.

Le chapitre Yu-kong (1) contient le détail des grands ouvrages que fit le Prince Yu par ordre de l'Emperur Yao, pour réparer les dommages causés par l'inondation extraordinaire qu'on nomme le déluge de Yao. Ce chapitre est sans contredit un des plus sûrs & des plus eurieux monumens de l'antiquité de la Monarchie Chinoise. On y recon-

<sup>(1)</sup> Nom du chapitre de l'ancien livre classique Chou-king.

noît aisément la Chine, la partie de la Tartarie au nord & à l'ouest de la Chine, le cours de plusieurs rivieres, comme le Hoang-ho, le Kiang, le Han, le Ouey, &c. On y reconnoît la situation de plusieurs montagnes & lacs remar-

quables.

Le fragment (1) d'un livre fait plus de 1111 ans avant Jesus-Christ, assure que le Prince Yu, dans ses ouvrages, se servit de la connoissance des propriétés du triangle rectangle; quoiqu'on ne dise pas en détail les opérations de Yu. En conséquence de ce qu'il savoit sur les propriétés du triangle rectangle, on voit assez l'usage qu'il en dût faire, pour connoître les distances, les hauteurs; pour niveler, pour observer divers angles, & autres opérations. Pour réparer les dommages de l'inondation, il fallut creuser bien des canaux, bien connoître le lit des rivieres, &c. (2)

Yu fit fondre neuf grandes urnes; ou vases, ou tables de métal: on y

<sup>(1)</sup> Je parlerai en son lieu de ce curieux & important fragment.

<sup>(2)</sup> Le Prince Koen, pere de Yu, fut le premier Chinois qui fit des murailles aux Villes.

voyoit la carte de l'Empire & sa description. Ce beau monument se perdit durant les guerres de l'Empire, bien des années avant Jesus-Christ. Dans le chapitre Yu-kong, on parle du ly, me-fure terrestre: on la suppose connue. Un ancien Auteur qui a écrit avant l'in-cendie des sivres, dit qu'un ly comprend 1800 pieds; que, seson les uns, 5 pieds font un pas, & selon d'autres, un pas comprend 6 pieds. Ainsi, ceux qui ont dit que 300 pas font un ly, ont parlé d'un pas de 6 pieds : ceux qui ont dit que 350 pas font un ly, parlent d'un que 350 pas sont un ty, parient d'un pas de 5 pieds. Les ty sont plus grands ou plus petits, selon que le pied est plus grand ou plus petit; mais de quelque grandeur que soit le pied, un ty contient toujours 1800 pieds.

Le Pere Martini dans son Atlas, dit que Yu sit répondre les divers pays de Chine à certaines étoiles, ou conficulations qu'il rapporte. C'est une

Le Pere Martini dans son Atlas, dit que Yu fit répondre les divers pays de Chine à certaines étoiles, ou conftellations qu'il rapporte. C'est une méprise du Pere Martini : les sivres Chinois dont ce Missionnaire se servit pour faire son ouvrage, après avoir dit les noms que les pays de Chine avoient au temps de Yu, rapportent tout de suite les noms des constellations où répondent ces pays. Le Pere Martini a

pris tout cela comme un arrangement fait par Yu; il falloit diviser les phrases. Cette application ou rapport des pays aux constellations, signes célestes, est fort postérieure au temps de Yu; c'est un des principaux points de l'Astrologie Chinoise. On l'appelle Fen-ye. Cet article a fait & fait encore perdre bien du temps de l'Astrologie Chinoise. du temps aux Astrologues & Astronomes Chinois, & a fait bien du tort au progrès de l'Astronomie Chinoise, où il a mis le trouble & la confusion.

On a vu que la Cour de l'Empereur Yao fut dans le pays de Pingyang-fou, Ville du Chansi. Celle de Chun fut à Pont-cheou, Ville (1) du Chansi. La Cour de Yu fut aussi dans le Chansi,

près de la ville Gan-y-hien (2). L'année 2192 avant Jesus-Christ sut la premiere année du regne de Yu. Il regna 8 ans. Son fils Ki fut son héritier & successeur. Yu rendit héréditaire l'Empire dans fa famille. Il fonda la Dynastie Hia. Il suivit la forme du calendrier de Yao, pour l'année civile.

<sup>(1)</sup> Latitude 34° 56' 6"; longitude 6° 12" ouest de Peking.

<sup>(2)</sup> Latitude 35° 7' 60"; longitude 5° ouest de Peking.

Le commencement du jour civil fut vers le lever du foleil, apparemment au lever équinoxial du foleil. Yu détermina la grandeur du pied; la figure s'en est conservée. Selon cette figure, le pied déterminé par Yu, contient 9 pouces 4 lignes & demi du pied de roi françois.

L'année 2184 avant Jesus-Christ, sut la premiere du regne de l'Empereur Ki, sils de Yu. Ce Prince leva une armée contre un Prince dont l'état étoit vers le pays de Sigan-fou, Capitale du Chan-si. Un des crimes qu'on reprochoit au Prince rebelle, étoit de ne pas suivre le calendrier de la Cour Impériale. Depuis ce temps-là, on a vu à la Chine des guerres entreprises pour le même sujet.

Tay-kang, fils de l'Empereur Ki, fut Empereur après la mort de son pere. Un rebelle s'empara de la Cour Impériale, & l'Empereur Tay-kang sut obligé d'aller tenir sa Cour au lieu appellé aujourd'hui Tay-kang-hien (1), Ville du troisieme ordre dans la Province du Honan. Tay-kang eut pour successeur son frere Tchong-kang. Il tint

<sup>(1)</sup> Latitude boréale 34° 7′ ou 8′; longitude à l'est de Paris, 7 heures 30′ 30″ ou 40″.

aussi sa Cour à Tay-kang-hien, les rebelles étoient maîtres dans la Cour des

Empereurs Yu&Ki.

La premiere année du regne de Tchong-kang est l'année 2155 avant J. C. Le chapitre Yu-tching (1) rapporte une éclipse de soleil au commencement du regne de Tchong-kang. Dans ce chapitre, il est dit que l'éclipse sut vue au premier jour de la troisieme lune d'automne: le texte dit que l'éclipse sut dans Fang. Ce texte ajoute que les Astronomes Hi, Ho, négligerent l'observation de l'éclipse (2), & qu'au lieu de s'acquitter de leur devoir, ils ne pensoient qu'à boire. L'Empereur Tchong-kang nomma un Général pour mettre à la raison Hi, Ho (3), par la voie des armes.

Tchun veut dire printemps. Hia signisse été. Tseou est l'automne. Tong est

l'hiver.

Meng-tchun, premiere lune du printemps & de l'année.

<sup>(1)</sup> Nom d'un chapitre du livre classique Chou-king.

<sup>(2)</sup> Voyez à la fin le calcul de cette éclipse.
(3) Ces Princes Astronomes étoient de la même famille que les Princes Hi, Ho, du temps de Yao, & que les Princes Tchorg, Ly, du temps de Tchouen-hiu.

Tchong-tchun, feconde lune du printemps. Ki-tchun, troisieme lune du printemps.

## ÉTÉ.

Meng-hia, premiere lune. Tchong-hia, seconde lune. Ki-hia, troisieme lune.

#### AUTOMNE.

Meng-tsieou, premiere lune. Tchongtsieou, seconde lune. Ki-tsieou, troisieme lune.

#### HIVER.

Meng-tong, premiere lune. Tchong-tong, feconde lune. Ki-tong, troisieme lune.

Voilà une expression Chinoise des 12 lunes ou mois lunaires. Le texte rapporte l'éclipse du soleil au premier jour de Ki-tsieou, c'est-à-dire, au premier jour de la neuvieme lune (1).

On a vu que dans le calendrier des Empereurs Yao, Yu, l'équinoxe du printemps doit être dans la feconde lune; celui d'automne, dans la huitie-

<sup>(1)</sup> La Chronique Tchou-chou marque une éclipse de soleil à la cinquieme année du regne de Tchong-kang, neuvieme lune, premier jour Keng-su; l'année est marquée Kouey-sse.

me lune, c'est-à-dire, que, dans la seconde & huitieme lune, le soleil doit entrer dans les signes Aries & Libra. Ainsi, dans la neuvieme lune, le soleil devroit entrer dans le signe Scorpius.

#### NOTE.

Les caracteres de l'éclipse de foleil dans la Chronique Tchou-chou, ne conviennent qu'au 13 Octobre de l'an 2128 avant J. C. A la fin de ce Traité, voyez un éclairciffement sur cette éclipse de la Chronique Tchou-chou.

L'an 2154 avant Jesus-Christ, le solstice d'hiver sut à Paris vers 9 heures 43' 56", soir 7 Janvier. Ce solstice sut donc à Tay-kang-hieu, le 8 Janvier au matin.

Pour favoir le jour de l'équinoxe Chinois d'automne, comme on l'a expliqué dans l'Astronomie de Yao, entre l'équinoxe d'automne Chinoise, de l'an 2155, & le folstice d'hiver de l'an 2154, il y a 91 jours, 7 heures 30'; donc à Tey-kang-hien l'equinoxe sut le 8 Octobre 2155, vers les 9 heures 43' du foir.

On a dit qu'au temps de Yao, l'équinoxe Chinois d'automne répondoit vers le premier degré de la constellation Fang. Cette constellation a une petite étendue, comme on voit dans le catalogue. En vertu du texte qui rapporte le lieu du soleil à la constellation Fang, on voit qu'au premier jour de la lune Ki-tsicou, ou de la neuvieme lune, le soleil avoit passé depuis peu de temps

l'équinoxe d'automne.

La détermination que fit Yao pour les folftices & équinoxes, suppose la connoissance de l'étendue de chaque constellation; le degré de la constellation Fang qui répondoit à l'équinoxe d'automne, devoit être distant du degré de Hiu qui répondoit au solstice d'hiver, de 91° 31′ & quelques secondes Chinoises, & en temps de 91 jours, 7 heures & 30′, ou temps qui répond à 7 heures, 30′ Européennes. Ainsi, sachant le jour du solstice d'hiver, on pouvoit aisément savoir celui de l'équinoxe d'automne, en donnant par jour au soleil un degré Chinois de mouvement en ascension droite, selon la méthode ancienne Chinoise.

En supposant même que la détermination de Yao sut à la premiere année de son regne, l'espace entre cette premiere année, & l'année de l'éclipse n'alloit pas à 200 ans, & supposant en-

core qu'au temps de Tchong-kang, on n'avoit pas connoissance du mouvement propre des fixes, l'erreur du calcul pour le jour de l'équinoxe, & l'application du lieu du foleil aux constellations ne pouvoit pas être fort remarquable. Quoique, selon les apparences, on ne fût pas bien en état de déterminer le moment du folstice, même à peu-près, on ne devoit guere se tromper au-delà de deux ou trois jours. Il étoit plus facile de conclure le jour de l'équinoxe par le folstice, que par l'observation immédiate du vrai équinoxe, & par-là du

moyen Chinois.

Si on veut vérifier l'éclipse du livre classique Chou-king, il faut 1° trouver une éclipse visible au pays de Tay-kanghien; il faut 20, que l'éclipse soit à la neuvieme lune, dans la forme du calendrier de la Dynastie Hia, c'est-àdire, il faut que, dans le cours de cette lune, le soleil entre dans le signe Chinois Scorpius; il faut 30. que cette éclipse représente le lieu du soleil, ou dans la constellation Fang, ou bien près, c'està-dire, que le temps de l'éclipse doit être peu éloigné de l'équinoxe Chinois d'automne, puisque la constellation Fang, de petite étendue, ou étoit encore dans le temps de Tchong-kang, à l'équinoxe Chinois, ou en étoit trèsprès. On doit comparer l'ascension droite du soleil à celle de la constellation Fang; pour vérisser l'éclipse, il faut 4° que l'éclipse soit dans un temps qui ne soit pas contraire à d'autres époques bien prouvées.

L'an IIII avant Jesus-Christ, fut la premiere année de la Dynastie Tcheou; cette époque est certaine. La Dynastie Chang, qui fut avant celle de Tcheou, regna au moins 600 ans. Selon les monumens historiques, la Dynastie Hia, qui précéda la Dynastie Chang, regna au moins 400 ans. Ainsi, la premiere année de la Dynastie Hia fut au moins l'an 2111 avant Jesus-Christ. Le plus petit intervalle qu'on puisse mettre en-tre la premiere année de la Dynastie Hia & la premiere année du regne de Tchong-kang, peut aller à 50 ans ou environ. C'est donc vers l'an 2060 environ, avant Jesus-Christ, qu'il faut placer la premiere année du regne de Tchong-kang. En admettant les espaces les plus petits dans la chronologie Chinoise, dans les éclipses solaires, audessous de l'an 2060 avant Jesus-Christ, il n'y a point d'éclipse qui puisse être regardée comme celle dont parle le livre Chou-king. Yu fut le premier Em-pereur de la Dynastie Hia. Le Chou-king marque clairement 150 ans entre la premiere année du regne de Yu & la pre-miere année de Yuo. Ainsi, la premiere année de Yao est au moins l'an 2261 avant Jesus-Christ. Je mets ici les ter-

mes les plus courts.

D'un autre côté, les plus longues durées qu'on puisse raisonnablement donner aux deux Dynasties Chang, Hia, vont à près de 1100 ans. Ainsi, l'époque de l'an 1111 avant Jesus-Christ, étant supposée, l'an 2211 avant Jesus-Christ seroit la premiere année de la Dynastie Hia, c'est le terme le plus long qu'on puisse assigner, selon les monumens de l'histoire; ajoutez le nombre de 150 ans pour les deux regnes de Chun & Yao, on trouvera que l'an 2361 avant Jesus-Christ, est la premiere année du regne de Yao; c'est le terme le plus long: on pourroit peut-être faire remonter la premiere année de Yaq jusques vers l'an 2400 avant Jesus-Christ. Une éclipse de soleil qu'on calculeroit, & d'où il suivroit que Yao a regné avant l'an 2400 avant Jesus-Christ, seroit clairement différente de celle du Chou-hing.

On voit donc que la vérification de l'éclipse folaire dont parle le livre Chouking, est très-importante dans la chro-

nologie Chinoise.

M. Freret me fit l'honneur, en son temps, de me communiquer un calcul d'éclipse solaire; d'où M. Freret concluoit, que l'an 2007 avant Jesus-Christ étoit une des années du regne de Tchongétoit une des années du regne de Tchong-kang. Il ajoutoit que cette éclipse de l'an 2007, est celle du Chou-king. Je répondis à M. Freret que le calcul qu'il avoit eu de M. Cassini, quoique très-exact, ne me paroissoit pas donner l'éclipse dont le Choug-king fait men-tion; je rendois compte à M. Freret des raisons que j'avois pour ne pas admettre l'éclipse de l'an 2007. Depuis ce temps-là M. Freret a publié le calcul de M. Cassini, dans sa nouvelle Disserde M. Cassini dans sa nouvelle Dissertation. Dans la chronologie, j'ai dit en détail ce que j'avois à objecter contre l'époque de 2007, établie par M. Freret, comme une des années du regne de Tchong-kang. Je suis toujours dans le sentiment qu'en vertu du texte du Chouking fur l'éclipse, l'an 2155 avant Jesus-Christ, est la premiere année du regne de Tchong-kang. Les nouveaux calculs de l'éclipse du foleil sur des tables nouvelles,

nouvelles, me paroissent bien prouver l'époque de l'an 2155 (1). En Europe, on sera mieux en état qu'ici de bien

examiner cette époque.

Le texte du livre Chou-king n'exige nullement une grande éclipse; une éclipse assez visible suffit. La frayeur, ou pour mieux dire, la confusion indiquée dans le texte, ne vint pas de la quantité de l'éclipse; elle vint d'une cause clairement marquée. Les Astronomes n'avoient pas annoncé l'éclipse: à la vue du soleil éclipsé, les Mandarins qui ne s'y attendoient pas, furent obligés de se préparer & d'aller au Palais en désordre : cette confusion dut nécessairement alarmer le Peuple qu'on n'avoit pas averti, selon la regle, d'une éclipse de soleil. Dans ces occasions, les Mandarins devoient aller au Palais avec l'arc & la fleche, comme pour être au secours de l'Empereur qui passe pour l'image du foleil. Cette cérémonie est décrite dans les anciens livres des Rits. L'intendant de la musique, qui étoit un aveugle, frappoit un tambour : les Mandarins offroient des pieces de soie

<sup>(1)</sup> Eclipse de soleil, vérifiée au 12 Octobre, an 2155 avant J. C., à Tay-kan-hien. Tome XXVI.

à l'honneur de l'Esprit: l'Empereur & les Grands gardoient un jeune, & étoient simplement vêtus: on ne s'attendoit pas à faire ces cérémonies; elles ne purent être faites qu'en désordre; c'est ce qui dût causer quelque confusion. Cela indisposa l'Empereur contre les Astronomes. Les éclipses de soleil sont regardées en Chine comme de mauvais pré-fages & comme un avis donné par le ciel à l'Empereur, pour examiner ses fautes, & se corriger. De-là vient qu'en Chine, une éclipse de soleil a toujours été regardée comme une affaire de conséquence pour l'Etat. De-là vient aussi qu'on a été toujours fort attentif au calcul & à l'observation des éclipses de foleil, & aux cérémonies à garder dans ces conjonctures.

Quelques Missionnaires peu instruits sur ces matieres, ont dit que le texte du Chou-king ne fait aucune mention d'éclipse. Outre les circonstances du texte sur les cérémonies, & l'expression de la discorde entre le soleil & la lune, l'ancien livre Tsot-chouen, dont l'auteur vivoit plus de 480 ans avant Jesus-Christ, cite le texte du Chou-king comme rapportant une éclipse de soleil, & cet ancien auteur se sert du terme formel

d'éclipse de soleil. Je ne parle pas d'un ou deux autres Missionnaires qui, par un trop grand desir devoir dans le texte une écliple conforme à leurs fouhaits, ont cru voir dans le texte une éclipse entre 7 & 9 heures du matin. L'expression de la conjonction par un caractere qui est le même (1)que celui d'aujourd'hui,pour le temps de 7 à 9 heures du matin, trompa les Missionnaires. Ils ne savoient pas que le caractere Tchin est l'expression de la conjonction, selon ce que dit formellement le Tsot-chouen que j'ai cité (2). Ils ne savoient pas aussi que l'usage de 12 caracteres du cycle de 12 pour exprimer les heures du jour, est postérieur de bien des siecles au temps de Tchong-kang.

D'autres Missionnaires & d'après eux quelques Européens, ont fait une autre objection plus spécieuse, non pas aux yeux des Chinois & des Missionnaires qui ont lu l'histoire de Chine, mais aux yeux des Européens qui ne sont pas à portée de vérisier les textes Chinois. Ces Missionnaires ont traité de fable les circonstances du texte Chinois

<sup>(</sup>I) Tchin.

<sup>(2)</sup> Les Interprêtes s'accordent à suivre la définition donnée par le Tsot-chouen.

fur l'éclipse. Une armée commandée par un Général, pour punir des Astronomes, ou négligens, ou mauvais calculateurs, a paru à ces Missionnaires un roman. C'est, disent-ils, comme si, à l'occasion d'une éclipse mal calculée, les Cours de France, d'Angleterre, de Prusse, de Russie & autres levoient des troupes contre les Astronomes des Observatoires. De ce que la levée des troupes contre les Astronomes seroit une fable, il ne s'ensuivroit pas que l'éclipse fût un trait fabuleux de l'histoire; d'ailleurs l'histoire Chinoise détruit entièrement l'objection.

Les Astronomes Hi, Ho, étoient Princes. Ils avoient des terres & des vassaux; ils ne se trouverent pas à la Cour, au temps de l'éclipse. Ils se cantonnoient & se fortissionent dans leurs terres, liés secretement avec les rebelles qui avoient pris la Cour Impériale du Chan-si, & qui, soutenus de bonnes troupes, vouloient, détruire la famille Impériale.

Tchong-kang instruit de la persidie des Princes Hi, Ho, ordonna à un Général de les attaquer; ce que le texte dit des loix portées par les Anciens contre les calculateurs qui représentoient ou trop tôt, ou trop tard, les observations dans leurs calculs, sait voir une grande antiquité dans l'Astronomie Chinoise. Ces loix étoient pour obliger les Astronomes à être attentiss. Quand, dans les Astronomes Chinois, il n'y a eu d'autre faute qu'une négligence, ou défaut dans les calculs, la peine a toujours été ou la privation des appointemens, ou la charge ôtée, ou une sévere reprimande, & choses pareilles. La peine de mort, ou d'exil, étoit pour d'autres crimes commis dans le poste de chef d'Astronomie.

## REMARQUE.

Sur l'autorité de quelques abrégés d'histoire, & des Missionnaires, je croyois que la Cour de Tchong-kang étoit la même que celle des Empereurs Ki & Yu; mais ayant lu exactement l'histoire, j'ai vu que la Cour de Tchong-kang étoit Tay-kang-hien, comme j'ar dit.

On voit aisément les connoissances astronomiques supposées dans Yao, ou du temps de Yao. La connoissance du triangle rectangle dans Yu, n'est pas moins remarquable. Le texte du Chouking, qui fait mention de l'éclipse de soleil au commencement de Tchongkang, fait bien regretter la perte des

E iii

méthodes si anciennes, que le Chou-king suppose pour un calcul d'éclipse de soleil, où le lieu du soleil est rapporté à une constellation. Les anciens Légissateurs étoient sages & éclairés, & puisqu'avant le temps de Tchong-kang, ils avoient porté des soix pénales contre les Astronomes du tribunal, qui calculeroient mal, on devoit avoir une méthode assez sûre & bien détaillée; sans cela les loix auroient été très-injustes: cette injustice ne peut pas être attribuée à ces anciens

Législateurs.

Cette méthode pour le calcul des éclipses de soleil, dans un temps si ancien, & dans un pays si éloigné de celui où se sit la dispersion des Nations après le déluge, est un point qui me semble bien digne de remarque & d'attention, & je crois que les Fondateurs de l'Empire avoient des premiers Patriarches, ou même de Noé, bien des connoissances sur l'Astronomie. J'ai bien de la peine à me persuader que les Chinois (1) sur leurs propres observations & réslexions, ayent pu venir à bout d'avoir les connoissances supposées dans ce que dit l'Empereur Yao, &

<sup>(1)</sup> Dans les anciens temps.

dans ce que dit le Chou-king sur l'éclipse de foleil.

## REMAROUES.

10. L'époque de l'Empereur Tchongkang, jointe au nombre d'années marquées dans l'ancienne chronique Tchou-chou, peut donner l'époque de la premiere année de l'Empereur Yu, je veux dire de la premiere année de son regne. Cette époque connue donne celle de la premiere année du regne de Yao; car le livre Chou-king compte 150 ans depuis la premiere année du regne de Yao, jusqu'à la premiere année du regne de Yu.

2º. Il paroît que la connoissance d'une période de 19 ans pour les conjonctions & les oppositions, est en Chine au moins depuis le temps de Yao. On avoit peut-être une période pour les éclipfes.

C'est du temps de l'Empeur Yu, ou près de ce temps-là , que fut dressé un calendrier nommé *Hia-siao-tching*. Un fragment de ce calendrier s'est conservé; voici ce qu'on y lit:
Dans Tching-yue (1), l'année com-

<sup>(1)</sup> Premiere lune dans la forme du calendrier de l'Empereur Yu.

mence au commencemement du crépuscule du soir. Tsan (1) passe au méridien; Teou-ping (2) est au-dessous.

Seconde lune.

Troisieme lune. Tsan est dans les rayons du soleil.

Quatrieme lune. On voit Mao (3) au commencement du crépuscule du soir;

Nan-men (4) est au méridien.

Cinquieme lune. On voit *Tfan*. Dans cette lune sont les longs jours, c'est-àdire, que le solstice d'été est dans le cours de cette lune. Au commencement du crépuscule du soir, *Ta-ho* (5) est au méridien.

Sixieme lune. Au commencement du crépuscule du soir, Teou-ping est au méridien, au-dessus.

Septieme lune. Teou-ping est audessous, près du crépuscule du matin.

Huitieme lune. Tchin est dans les rayons du foleil.

<sup>(1)</sup> Constellation Tsan.

<sup>(2)</sup> Etoile de la grande ourse.

<sup>(3)</sup> Constellation Mao.

<sup>(4)</sup> Porte du sud.

<sup>(5)</sup> Nom général des constellations Fang, Sing, Ouy:

## NOTES.

1º. Nan-men. Ces deux caracteres Chinois défignent un aftérisme qui contient deux étoiles du Centaure. La plus orientale & australe de ces deux étoiles est au pied du Centaure. Cette grande étoile devoit être bien visible à la Cour de l'Empereur Yu. Latitude boréale

35° 7' (1).

désigne ici, selon les uns, l'épi de la vierge (2), selon les autres, le cœur du Scorpion, ou en général, les constellations Fang, Sing, Ouy. Si le texte disoit le matin ou le soir, on verroit lequel des deux astérismes le texte indique. Par un texte suivant, il paroît qu'il s'agit du cœur du Scorpion, ou de la constellation Sing.

3°. Dans le texte de la feconde lune, le fragment a deux caracteres Ting-hay. La vingt-quatrieme place dans le cycle de 60, a ces deux caracteres Ting-hay, & on ne voit pas à quel jour ou année ces deux caracteres ont

été rapportés.

# Suite du texte du Hia-siao-tching.

A la neuvieme lune, Ho (3) est sous l'horizon, c'est-à-dire, que cet astérisme se couche avant le soleil, & ne se voit

(3) C'est Ta-ho.

<sup>(1)</sup> Ceci dénote une grande antiquité en général. (2) Ou pour mieux dire, la constellation Kio qui commence par l'épi de la vierge.

pas. Tchin est lié avec le soleil, c'est-àdire, qu'il est fort près du lieu du soleil. Il paroît donc qu'il s'agit ou de l'étoile Cor Scorpii, ou de la constellation Sing.

Dixieme lune. Au commencement du erépuscule du soir, on voit Nan-men: les nuits longues sont dans cette lune. Tchi-nu (1) est au nord près du crépuscule du matin.

Onzieme lune. Douzieme lune.

#### NOTES

1º. Le caractere Tchin qu'on voit ici à la neuvieme lune, est le mome que le Tchin qu'on a vu à la huitieme lune. Ainsi, on voit que ce Tchin dénote le Scorpion, & apparemment l'étoile Cor Scorpii, ou la constellation Sing.

2º. Les Interprêtes croyent qu'il y a eu quelque altération, ou transposition dans le texte de la dixieme lune. On y dit les nuits longues : cette expression dénote le solstice d'hiver. Or ce solstice étoit certainement dans la onzieme

3º. Dans la feconde, onzieme, douzieme lune, on ne voit rien, parce que le texte ne fait pas mention de quelque étoile.

4º. M. Freret (2) à qui j'avois fait commu-

<sup>(1)</sup> Femme ou fille brodeuse, c'est l'étoile lucida lyra. (2) Dans la nouvelle Differtation sur la Chronologie Chinoise.

niquer ce que j'avois ramassé sur les divers catalogues Chinois d'étoiles, & en particulier le fragment Hia-siao-tching, a dit que, dans ce fragment il s'agit du premier jour de la lune. Le texte ne dit rien du jour de la lune, ni de l'année où le calendrier sut fait. On peut supposer qu'il s'agit du premier jour de la lune : on peut supposer aussi qu'il s'agit du cours de la lune en général, ou du milieu de la lune.

5°. Il me paroît qu'il faut faire une grande différence entre le Hia-fiao-tching, & ce qu'on a vu du chapitre Yao-tien sur les étoiles. Ce que dit le Yia-tien n'est nullement pour le simple peuple & paysan. Le Hia-fiao-tching est un ca-

lendrier populaire.

6°. Je n'ai mis que les textes qui regardent les étoiles; les autres nont point de rapport à

l'Astronomie.

M. Freret, dans sa nouvelle dissertation sur la chronologie Chinoise, a ajouté bien de bonnes notes & des réslexions sur ce que je sui avois envoyé sur les étoiles Chinoises, & il donne en particulier un beau jour à ce que je sui avois indiqué sur les étoiles Nan-men, & les étoiles Tien-y & Tay-y. Je sui indiquois les conséquences à tirer pour le texte sur Nan-men, & pour Tay-y & Tien-y. Etoiles que je crois avoir été les étoiles polaires en Chine, & observées comme telles en Chine.

Par le fragment Hia-siao-tching & se

Chou-king au chapitre Yao-tien, on voit que les Chinois avoient dans ce temps-là des noms pour les étoiles, & qu'il y avoit des Astronomes qui observoient leur lever, coucher, pasfage par le méridien, & lieu dans le Ciel: on voit encore sur-tout par le texte où est l'éclipse solaire au temps de Tchong-kang, que les Chinois rapportoient au lieu des étoiles le lieu du Soleil. Il est hors de doute que ces Chinois astronomes observoient l'étoile polaire, & qu'ils lui donnoient un nom Chinois. Dans le Chou-king chapitre Hong-fan (1), l'Empereur est désigné par le caractère de pole. Cette idée de l'Empereur sous le titre de pole, est clairement marquée par Confucius. L'Empereur est regardé en Chine de tout temps comme le fils du ciel, & comme le ciel même. Les caracteres Chinois Tien-y, unité du ciel, Tay-y grande unité ont à-peuprès le même sens & expriment le ciel. Confucius, en disant que le ciel est un grand, fait clairement allusion au caractere du ciel, Tien composé du caractere un - & du caractere

<sup>(</sup>I) Grande regle.

Ta qui signifie grand. On peut aussi dire unité grande. Cela supposé, les étoiles Tay y (1) & Tien-y (2) qu'on voit dans les plus anciens catalogues Chinois, & qui sont dans la queue du dragon, paroissent avoir été successivement les étoiles polaires; se-lon ces catalogues ces deux étoiles désignent le Souverain.

#### NOTES.

1º. L'an 2259 avant Jesus-Christ, l'étoile Tay-y sur le plus près du pole, & étoit l'étoile polaire, & l'an 2667 avant Jesus-Christ, l'étoile Tien-y étoit la polaire. L'étoile a (3) de la queue du dragon sur avant ce temps-là la polaire (4); mais son caractere Chinois ne désigne pas une étoile polaire. Ainsi, c'est entre les ans 2259 & près de 2780 ans avant J. C. qu'il faut fixer le commencement des observations. Chinoises de l'étoile polaire, & sans doute d'autres observations.

2°. Dans ces anciens temps, les Chinois n'ont donc pas cru une étoile fixe & immobile au

<sup>(1)</sup> Au commencement de l'an de J.C. 1730: longitude australe, 25° 24' 20": latitude boréale, 64° 13' 00'.

<sup>(2)</sup> Longitude méridionale, 0° 4' 25": lati-

tude boréale, 65° 21' 38".

(3) Longitude méridionale, 3° 37' 40": latitude boréale, 66° 21' 40'.

<sup>(4)</sup> an 2851 ayant J. C.

pole, comme les Chinois le crurent dans la fuite.

3°. L'étoile Tay-y se voit à la vue simple. Je ne la vois pas dans les catalogues Européens que nous avons ici.

Par ce qu'on vient de dire sur l'étoile polaire, on doit conclure que l'an 2851 avant J. C., temps où l'étoile de la queue du dragon étoit l'étoile polaire, il n'y avoit pas en Chine des Astronomes observateurs des étoiles du pole,(1) car s'il y en avoit eu, on auroit donné un nom convenable à cette étoile comme la polaire, le nom qu'elle a, lui a été donné enfuire.

Après la mort de Tchong-kang, les rébelles devinrent plus formidables que jamais; Siang fuccesseur & fils de Tchong-kang fut assassiné par les intrigues des rébelles, la famille Impériale fut à deux doigts de sa perte (2). Chaokang fils de Siang, vint ensin à bout de réduire & d'exterminer les usurpateurs, il reprit la cour Impériale de l'Empereur Yu. Je crois que c'est vers l'an 197 avant J. C. qu'il faut placer

(2) Voyez la Chronologie.

<sup>(</sup>I) Note de l'Editeur. La Chine alors n'étoit vraisemblablement pas peuplée.

le temps du prince Kong-lieou, un des ancêtres de l'Empereur Ou ouang (1) premier Empereur de la Dynastie Tcheou. Le prince Kong-lieou descendoit de Heoussi frere de Yao. Il étoit l'intendant général de l'Agriculture. Les guerres civiles l'obligerent de se retirer dans le pays où est aujourd'hui Sigansou capitale du Chiensy; Kong-lieou y sut prince d'un petit état, il sut toujours sidele à la famille Impériale; par ce que rapporte le livre classique Chi-king, en voit que Kong-lieou observoit les ombres du soleil; il faisoit sans doute d'autres observail faisoit sans doute d'autres observa-

Il fassoit sans doute d'autres observa-tions, mais on ne les a pas.

La premiere année de la dynastie.

Hia sut l'an 2192 avant J. C., sa derniere année de cette dynastie sut l'an 1761 avant J. C. Selon un sys-tême assez bien sondé, la derniere an-née de la dynastie Hia peut être placée à l'an 1738. La durée de la dynastie Hia devient par-là douteuse, mais elle a les deux termes entre l'an-née 1728 & 2102 avant J. C. & entre née 1738 & 2192 avant J. C. & entre Pannée 1761, & 2192 avant J. C.

<sup>(1)</sup> Premiere année de son regne, l'an IIII avant Jesus-Christ.

C'est du moins ce qui me paroît mieux que d'autres systèmes qu'on peut faire.

On a vu que l'étoile Tien-y (1) avoit été l'étoile polaire, & observée comme telle par les Chinois; c'est la premiere étoile polaire que les Chinois ont eue & observé. Le titre de Tien-y est celui du prince Tching-tang qui détruisit la Dynastie Hia. Tching tang étoit prince d'un pays du Hon-an où est la ville de Kouey-te-fou (2). C'est dans ce pays que fut fa cour. La premiere année de son régne fut l'an 1760 avant J. C. And Programme and the second

Tching-tang ordonna que la douzieme lune du Calendrier de Ya seroit la premiere lune de l'année, & que le jour seroit compté au moment de midi. Le pied dont se servit la cour de ce prince, est, selon la figure qui s'en est conservée, au pied de Roi François, comme 1000 est à 1016, ou 125, à 127. C'est ce pied que l'Empeur Kanghi donna aux Missionnaires pour la mesure de la carte qu'ils firent des Etats de Sa

<sup>(1)</sup> Unité du ciel. (2) Laritude boréale, 34° 28′ 40″: longi-tude, ouest de Peking, 0° 37′ 30″.

Majesté. L'an passé je reçus une lettre de M. l'Abbé Sallier qui me faisoit l'honneur de me domander mon avis sur une difficulté proposée à l'occasion d'un pied Chinois, le même dont on s'est servi pour la carte, envoyée par le P. Parrenin Jésuite François à Peking, à M. de Mayran. J'ai vu quelque petite différence dans les pieds ou d'yvoire, ou de cuivre, faits au palais. Celui que le P. Parrenin envoya a pu fouffrir quelque altération dans le voyage de mer ; je répondis à M. l'Abbé Sallier, ma réponse étoit selon le pied que le P. Benoît & moi avons, & qu'on assure être le même que celui de la carte, nous en prîmes exacte-ment la dimension, & le comparâmes au pied de Roi; c'est en consequence de cette comparaison que je sis ma réponse à M. l'Abbé Sallier, pour expliquer ce qu'on disoit de la juste messure du Ly (1), dont 200 sont marqués pour un degré de latitude. M. l'Abbé fera de ma réponse l'usage qu'il jugera à-propos. On aura vu pourquoi selon le pied envoyé par le P. Parennin,

<sup>(1)</sup> Mesure Chinoise terrestre: un li contient 1800 pieds.

un degré de latitude a moins de 200 Ly. C'est véritablement une difficulté qu'il falloit éclaireir.

# REMARQUES.

1. Dans la forme du calendrier de l'Empereur Tching tang, la troisieme lune devoit avoir l'équinoxe du printemps. Le solstice d'hyver étoit dans la fixieme lune, l'équinoxe d'automne étoit dans la neuvieme, & le solstice d'hyver étoit dans la douzieme. L'ancien auteur du Tsotchouen dont j'ai parlé, a parlé expressément, & plusieurs sois, de cette forme d'année établie par l'Empereur Tching-tang.

2. Dans la chronologie, j'ai rapporté ce qu'on dit de la famine qui fut au

temps du régne de ce prince.

L'Empereur Tching-tang régna treize ans; après lui, deux de ses fils régnerent; les deux régnes surent en tout de six ans (1), c'est ce que dit sormellement Mengise dont l'ouvrage sait avant

<sup>(1)</sup> Le Pere Couplet, d'après quelque abrégé Chinois d histoire, a omis ces deux regnes. Le Pere Duhalde, dans sa chronique, les a aussi omis; c'est une faute à corriger.

l'incendie des livres, est classique en Chine.

Après les fix ans de ces deux régnes, Tay-kia petit fils de Tchingtang, monta sur le trône. L'année 1741 avant J. C. fut la premiere année de

fon regne.

Le livre classique Chou-king chapitre Y-hiun dit qu'au jour Y Tcheou (1) de la douzieme lune. (2) Tay-kia fit une grande cérémonie, & cefut comme une installation sur le trône. Cette douzieme lune étoit la douzieme lune de l'année qui avoit commencé dans l'année 1741. Le 20 Janvier 1740 fut le jour de la conjonction, & le premier jour de l'an Chinois, le folitice d'hyver, étoit arrivé le foir du quatrieme Janvier 1740, & selon le calcul des jours Chinois, le quatrieme Janvier eut les caracteres Y-Tcheou. Cela étant le quatrieme Janvier fut dans la douzieme lune de l'année marquée dans le texte, premiere année de Tay-kia, & cette premiere année commença dans les commencemens de l'année Julienne 1741 avant J. C. Cette année peut donc être marquée l'an 1741,

<sup>(1)</sup> Second jour du cycle de 60. (2) De la premiere année.

Le jour du solstice a toujours été en Chine un grand jour de cérémonie, (1) voilà pourquoi le quatrieme Janvier de l'an 1740 me paroît préférable aux autres jours Y-tcheou, qu'on ne fauroit trouver dans les années de ce temps-là, être dans la douzieme lune, & jour de cérémonie; il n'y a que le 4 Janvier 1717, qui puisse le disputer au quatrieme Janvier 1740. Le 4 Janvier de l'an 1717, eut les caracteres Y-tcheou, ce fut jour de solstice (2). Ce jour fut dans la douzieme lune de l'année. Cui comment de l'année. l'année qui commença dans l'année 1718. La nouvelle lune se trouva quelques jours après le folstice. Voilà pourquoi j'ai dit que selon un système assez bien sondé on pourroit placer la derniere année de la dynastie Hia à l'an 1738 avant J. C. Je présère l'an 1761, à cause 10. que l'ancienne chronique du livre Tchou-chou marque 431, ou 432 ans pour la durée de la dynastie Ya, & 2°. parce que je suppose la premiere année de Tchong-

<sup>(1)</sup> J'en parlerai ensuite en parlant de

<sup>(2)</sup> Le folstice sut à Paris le soir du 4 Janvier; mais à la Chine, ce sut le 5 Janvier au matin.

Kang bien fixée à l'an 2155 avant

# NOTES.

1°. Dans la Chronologie Chinoise j'ai fait voir les erreurs de calcul dans les Astronomes Chinois postérieurs, qui ont examiné les caracteres du jour Y-tcheou de la douzieme lune.

2°. M. Freret a fait bien des calculs, pour tâcher de fixer l'époque de Tay-kia, par les caractères Y-tcheou dans un jour de la douzieme lune. Il dit très-bien que, quelque fystème qu'on suive, le jour Y-tcheou doit être dans une douzieme lune du calendrier de l'Empereur Tching-tang.

On peut faire une objection contre le jour du solffice d'hyver. Le calcul des jours est fait dans la supposition du commencement du jour à minuit, ainsi tout notre quatrieme Janvier Julien sut Y-tcheou. Dans le calendrier de Tching-tang le jour Y-tcheou commença à midi de notre troisieme Janvier Julien, & le moment de midi du quatrieme Janvier, sut le commencement du jour Ping-yn troisieme du cycle. Le solffice sut donc dans le jour Ping-yn & non dans le jour Y-tcheou.

Je ne crois pas qu'il faille chercher dans les anciennes observations du folstice, ou plutôt dans les déterminations, la même exactitude que dans les tables d'aujourd'hui, pour le calcul des lieux du foleil, & on ne fauroit trouver dans ces temps-là, d'autres folstices au jour Y-tcheou qui foit en même temps dans la douzieme lune.

L'Astronome Ou-hien vivoit vers l'an 1620 avant J. C., fous le régne de l'Empereur Tay-ou. Cet Astronome fit un grand catalogue d'étoiles. Les Chinois qui, depuis l'an 206 avant J. C., ont fait des catalogues d'étoiles, & des recueils sur cette matiere, disent tous que les étoiles de Ou-hien font dans leurs catalogues, il feroit très-bon d'avoir l'original de ce que fit Ou-hien : les catalogues postérieurs ont marqué bien des étoiles qui n'étoient pas sans doute dans le catalogue de Ou-hien; des noms ont été changés, & on ne sauroit reconnoître au juste les étoiles de Ou-hien sous le nom & caractere de ce temps-là. L'antiquité de Ou-hien fait regretter la perte de Ion catalogue d'étoiles.

Par le livre classique Chou-king, il compte qu'il y a eu un catalogue des années des régnes des Empereurs de la Dynastie Chang. Le nombre des

années de quelques régnes, s'est conservé, le reste s'est perdu. La Dynastie de Chang eut des Astronomes, & des observateurs: leurs méthodes se sont perdues.

Le dernier Empereur dela Dynastie Chang, étoit Cheou, ou cheou, prince vicieux qui fut détrôné par le prince Ou-ouang. La derniere année de la Dynastie Chang fut l'an 1112 avant I.C.

Ou-ouang fils du prince Ou-en-ou-ang fut le premier Empereur de la Dynastie Tcheou; la premiere année de son empire fut l'an 1111 avant J. C. (1)

Tcheou est le nom de la principauté de Ou-en-ouang & de sa famille, dans le pays de Siganfou capitale du Chensi. Ou-ouang étant Empereur, donna ce

nom à sa Dynastie.

. Un fragment (2) d'un livre fait au temps de la Dynastie Tcheou, dit qu'à la trente-cinquieme année du régne de Ou-en-ou-ang prince de Tcheou au jour pingtse (3) de la nouvelle lune,

<sup>(</sup>I) L'examen de la Chronologie fixe cette époque.

<sup>(2)</sup> Je parlerai de ce fragment. (3) Treizieme du cycle de 60.

à la conjonction il y eut éclipse de lunc. Le fragment ajoute qu'à la vue de l'éclipse le prince sit la cérémonie, (1) & ne ditrien ni du temps, ni des phases de l'éclipse. Ou-en-ou-ang étoit tributaire de l'empire de Chang, il suivoit le calendrier de Chang. Selon ce calendrier le jour commençoit au moment de midi, & la premiere lune étoit celle dans le cours de laquelle le soleil entroit dans le signe du Ver-seau.

Le 29 Janvier (2) de l'an 1137 avant J. C. au foir, fut la conjonction; il y eut éclipse de lune totale cum mord. La table des jours du cycle suppose le commencement du jour à minuit, & selon cette supposition, le 30 Janvier commença à minuit; ce trentieme Janvier s'appelloit pingtse. La Dynastie Chang régnoit alors, le jour pingtse commença à midi du 29 Janvier. Au temps de la conjonction le soleil étoit dans les derniers degrés du signe du Taureau. Dans cette lune le soleil entra

(1) Le fragment suppose la cérémonie connue.

<sup>(2)</sup> Dans le clycle de 60, les caractères de cette année sont Kia-tse ceux de la première année du cycle.

donc dans le Verseau: c'étoit donc la premiere lune de ce temps-là. Dans les années avant & après l'an 1137, on ne trouvera pas, au moins dans l'espace de bien des années, une éclipse de lune au jour pingtse, d'une premiere lune dans le calendrier de la Dynastie. Le livre classique Chouking (1) donne à Ouen - ouang 50 ans de régne. L'an 1124 fut donc la cinquantieme année du régne de Ououang qui lui succédadans la principauté.

Le livre Chou-king dit que Ou-ouang (2), à la premiere année de son empire, comptoit la treizieme année de la principauté: dès l'année 1123, il commença donc à compter les années de la principauté, & l'année 1123 fut comp-

tée la premiere.

# NOTE.

Dans la Chronique Tchou-chou, les caracteres Kia-tse sont à la trente-septieme année du regne de Ouen-ouang. Ainsi, par-là on corrige les nombres du fragment pour l'année; au lieu de 35, il a dû dire 37 : ce n'est qu'à l'année Kia-tse que l'éclipse de lune sut au jour Pingtse de la première lune. L'an avant J. C. 1124

<sup>(1)</sup> Chapitre Ou-y.
(2) 1111 ans avant J. C.
Tome XXVI.

fut donc la cinquantieme & derniere année du regne de Ouen-ouang.

Le livre classique Chou-king dit qu'entre la premiere & la quatrieme lune de la premiere année de l'empire de Ou-ouing, il y eut une lune intercalaire; c'est au moins la conclusion qu'on tire en comptant l'espace entre les jours marqués dans la premiere & quatrieme lune dans le livre. Ces jours marqués dans le Chou-king, ne sauroient se vérifier (1) qu'à l'an 1111 avant J. C. dans la forme du calendrier de Ou-ouang. Les Historiens, après l'expédition de ce prince, marquerent les lunes dans la forme du calendrier de Tcheou, en partant de l'expédition de Ou-ouang.

Par le calcul des jours marqués dans le Chou-king, on voit que le 29 Novembre (2) fut le premier jour de la lune & le premier de l'année; dans la forme du calendrier de Ou-ouang, que le 28 Décembre de l'an 1112 avant J. C. fut le dernier jour de la premiere

(2) An III2 avant J. C.

<sup>(1)</sup> On le voit dans l'examen de la Chropologie.

lune & le jour du solstice d'hiver. Les Astronomes de la Dynastie Chang, négligerent sans doute les calculs & observations du solstice. Cette erreur du solstice, qui sut le premier jour de l'an 1111, ne doit pas être attribuée aux Astronomes de Tcheou. Selon la régle de l'intercalation, on ne dût point dire premiere lune (1) intercalaire, à moins qu'on n'attendit la seconde lune; car les Astronomes postérieurs ont dit qu'anciennement on n'intercaloit pas la premiere lune.

# NOTES.

1°. L'examen & le calcul des jours marqués dans le livre Chou-king, font voir que le 30 Novembre de l'an 1112; Ou-ouang partit de sa Cour du Chensy pour sa grande expédition; que le 26 Décembre 1112, il passa le sleuve Hoang-ho à Meng-tsin (2); que le 31 Décembre, l'armée fut rangée en bataille dans la campagne de Mou-ye (3); que le premier Janvier de l'an 1111, il y eut bataille; Ou-

<sup>(1)</sup> Cette premiere lune intercalaire auroit du commencer le 29 Octobre de l'an 1112.

<sup>(2)</sup> Ville du Honan: latitude boréale près de 35° 51'; longitude 3° 50' ouest de Peking.

(3) Campagne dans le district de Ousy-hosy-

<sup>(3)</sup> Campagne dans le district de Ousy-hosyfou, ville du Honan: latitude boréale 35° 27'40"; longitude 2° 12'0" ouest de Peking.

ouang fur yainqueur; Cheou ou Tcheou, der nier Empereur de la Dynastie Chang, perdit l'Empire: il se brûla. On voit aussi qu'après le troisieme jour de la quatrieme lune dans l'année 1111, Ou-ouang repartit pour sa Cour, & que le 14 Avril IIII, il fut salué & reconnu Empereur, avec grande pompe.

2º. Le Chou-king marque que, lorsque Ououang arriva à Meng-tsin, c'étoit Tchun : à la lettre, c'est printemps; mais ici, cela vent dire premiere faison de l'année. On verra des expressions pareilles pour le temps du solstice d'hiver; cela ne veut dire dans le livre pour ce temps-là, que le commencement de l'année, ou premiere saison de l'année.

Le solstice d'hiver devoit être dans la premiere lune du calendrier de l'Empereur Ou-ouang. Ce prince or-donna que le commencement du jour

seroit à minuit (1).

L'Empereur Ou-ouang détermina la mesure du pied: Selon la figure qu'or voit de ce pied, il contient 7 pouces & un peu plus de 5 lignes du pied de Roi. C'est le plus petit pied qu'on aic employé en Chine.

On attribue à Tcheou-kong, frere cadet de Ou-ouang, de belles con

noissances d'Astronomie.

Tcheou-kong fixa le solstice d'hiver

<sup>(1)</sup> Cet usage a duré jusqu'aujourd'hui.

à la constellation Nu 2º: il trouva que le signe céleste Hiuen-hiao commencoit par Nu 20. Ainsi le signe Hiuenhiao commençoit par le capricorne 0º 0' o". Voici les 12 fignes célestes au temps de Tcheou-kong. On peut supposer au commencement de l'an 1111 avant J. C.

I Hiuen-hiao, %.

2 Tseou-ste, ===.

3 Kiang-leou. )(. 4 Ta-leang, Y.

5 Che-chin , 8.

6 Chun-cheou , H.

7 Chun-ho, 50.

8 Chun-ouy, Q.

9 Cheou-sing, my.

II Simou . m. 12 Sing-ki, +

Voilà une des expressions de douze signes Chinois; cette expression est en-core en usage pour les douze signes, mais d'une maniere différente.

Ayant le commencement du signe Hiuen-hiao, on a le commencement des autres signes dans les constellations, par l'addition de la douzieme partie du cercle Chinois de 3650 1. On voit dans un catalogue l'étendue équatorienne de chaque constellation, on la peut supposer telle pour le temps de Tcheou-kong.

<sup>. (1)</sup> Cette constellation commence par l'étoile E du xx.

Les douze signes du temps de Tcheou-kong sont en ascension droite, ou selon l'équateur, suivent le mouvement propre des sixes, & supposent le cercle divisé en 3650 \(\frac{1}{4}\). Le signe Hiven-hiao, par exemple, doit toujours être, selon les idées de ce temps-là, à Nu 20 en ascension droite, comptant Nu 20 à la Chinoise. (1) Il en est de même

des autres signes.

A la fin de l'année de J. C. 1689, Nu 10 58' 16" 30" &c. en ascension droite répondoit selon l'écliptique à Verseau 90 15 ou 20' à peu-près : ainsi depuis la détermination de Tcheou-kong, le mouvement est de 39° 15' ou 20'. Ce mouvement répond à 2826, ou 2832 ans. Entre la fin de l'an 1689 de J. C. & l'an 1111 avant J. C. il y a 2800 ans. On voit donc que Tcheou-kong rapporta assez bien le fossice d'hiver à Nu 2° à la Chinoise. L'examen, de la chronologie Chinoise fixe bien mieux l'époque de l'an 1111 avant J. C., que la détermination de Tcheou-kong, outre qu'elle ne pût pas se faire d'une manière bien exacte,

<sup>&</sup>amp;c. On peut négliger le reste.

je vois que dans les tables de MM. Halley, Cassini, Zanotti, &c. le mouvement des fixes pour un degré, n'est pas le même; d'où il faut conclure que le mouvement propre des fixes pour un degré, par exemple, n'est pas encore bien constaté: le calcul que i'ai rapporté, est dans l'hypothèse de 72 ans pour un degré, il est sur une carte céleste, & non en vertu de la Trigonométrie.

Le fragment qui rapporte l'éclipse de lune de l'an 1137 avant J. C., rapporte la maniere d'intercaler la lune, Cette doctrine étoit du temps de Tcheou-kong, & apparemment du temps de l'Empereur Yao. Le fragment est d'un livre fait sur les mémoires de la Dynastie Tcheou, & au temps de cette Dynastie avant l'incendie des livres. Le nom du livre est Tchrou-chou, livre de Tcheou. Voici ce que dit le fragment fur l'intercalation.

Il y a quatre saisons dans l'année:

chaque faison a trois Tchong-ki.

La saison Tchun (printemps) a trois Tchong-ki; Yu-chou-y, Tchun-fen (1), Kou-y-u.

<sup>(1)</sup> Equinoxe du printemps.

Il y a trois Tchong-ki dans la faison Hia (été); Siao-man, Hia-tchi (1), Tachou.

Il y a trois Tchong-ki dans la faison Tshou (automne); Tchou-chou, Tshou-fen (2), Choang-kiang.

La faison Tong (hiver) a trois Tchongki, Siao-sue, Tong-tchi (3), Tahan.

Les douze Tchong-ki des saisons ont encore le même nom & le même arrangement.

## NOTE.

On voit donc que l'an IIII avant Jesus-Christ Tcheou-hong supposoit que les douze signes célestes rapportes aux astres, répondoient aux douze signes immobiles dont le commencement est un Tchong-ki.

Outre les douze Tchong-ki, le fragment rapporte les noms de douze Tseki; les voici:

1 Li-tchun.
2 King-tche.
3 Tfing-ming.
4 Li-hia.
7 Li-tseou.
8 Pelou.
9 Hanlou.

4 Li-hia. 5 Mant-tchong. 6 Siao-chou. 11 Ta-fue. 12 Siao-han.

(1) Solstice d'été.

(2) Equinoxe d'automne.

(3) Solftice d'hiver.

## NOTES.

\*\*No. Le milieu de l'espace entre deux Tchong-ki, est appellé Tsie-ki. Par exemple, entre les Tchong-ki, Ta-han & Yu-chou-y, le milieu de l'espace est un Tsie-ki appellé Li-tchun. Ta-han est le commencement du signe &; Yu-chou-y est le commencement du signe )(; le Tsie-ki, Lit-chun, commence le 16° de ; le Tsie-ki, King-tche, commence le 16°. des

)(, ainsi des autres.

2°. L'espace entre deux Tchong-ki est la douzieme partie du cercle, & en temps la douzieme partie de l'année solaire. L'espace entre le Tsie-ki & le Tchong-ki est la vingt-quatrieme partie du cercle & en temps la vingt-quatrieme partie de l'année solaire. Tous ces espaces sont égaux entr'eux. Si on réduit les lieux moyens du soleil au vrai lieu, les Tchong-ki & Tsie-ki moyens deviennent vrais Tchong-ki & vrais Tsie-ki. On ne voit dans l'Astronomie, avant l'incendie des livres, aucun livre, ni fragment qui parle de la méthode pour réduite les lieux moyens aux vrais lieux.

3º Les espaces entre les douze Tste-ki & douze Tchong-ki, sont les douze signes célestes sixes & immobiles, comme nos douze signes, & sont l'année julienne & solaire. Dans l'ancienne Astronomie, on ne voit pas marquée une année solaire différente de la julienne de 365 jours 4; mais je crois qu'on connoissoit, par la comparaison de plusieurs solstices d hiver, éloignés les uns des autres, une

année solaire moindre que la julienne.

Dans le calendrier de la cour de l'Empereur Ou-ouang, la premiere lune étoit celle dans les jours de laquelle le Tchong-ki dit Tong-tchi (solftice d'hiver) entroitàla seconde lune, le Tchongki-ta-han, où le Lion, commencement du Verseau, devoit se trouver, ainsi des autres lunes. C'est-à-dire à la premiere lune du calendrier de Ou-ouang, le soleil devoit entrer dans le signe Caper; à la feconde lune, le foleil devoit entrer dans le signe Verseau ainsi de suite.

Le fragment du livre cité, dit que la lune Jun (1) n'a point un Tchongki, c'est-à-dire, le soleil n'entre dans aucun signe, dans le cours de la lune intercalaire. La lune intercalaire ajoutée aux autres douze lunes, fait treize lunes; l'année qui a une lune intercalaire, a treize lunes, & en tout 384 jours; l'année ordinaire a douze lunes qui font 354 jours.

Par exemple dans le calendrier de l'année Chinoise. 1754 de J. C., le jour Sin-hay (23 Janvier) est le pre-jour de l'année ou de la premiere lune; le 10 Février de l'an 1755 (jour K*iasu*) est le dernier jour de l'an. L'année a donc

<sup>(1)</sup> Intercalaire.

384 jours & treize lunes; il y en a donc une intercalaire, ou une lune qui n'à pas un Tchong-ki, selon la régle expliquée par Tcheou-kong. Dans le ca-lendrier de l'an Chinois 1754, la quatrieme lune est marquée intercalaire, c'est-à-dire, après la quatrieme lune, qui a son Tchong-ki propre, vient une lune qui n'a point de Tchong-ki; & elle a le nom de quatrieme lune intercalaire.

Le trentieme & dernier jour (1) de la quatrieme lune, à une heure 58' après midi, on marque l'entrée du foleil dans le signe Gémeaux, c'est le Tchong-ki-siao-man. Le moment de minuit du 22 Mai, commence une lune; & le 22 Mai est le premier jour de cette lune. Le 29 Juin est marqué le dernier jour de cette lune. A minuit du 20 Juin, on commence à compter le premier jour de la cinquieme lune, depuis minuit du 22 Mai jusqu'à la fin du 19 Juin, le soleil est toujours dans le signe Gémeaux. Dans cet espace de temps, cette lune n'a point un Tchong-ki; elle est donc intercalaire, & comme elle suit la quatrieme lune,

<sup>(1)</sup> Jour Ki-y-eou, 21 Mai.

on l'appelle quatrieme lune intercalaire, ou quatrieme lune postérieure, ou seconde quatrieme lune. Aujourd'hui on fe fert des vrais Tchong-ki; auciennement c'étoit les moyens, mais la méthode est la même. Ceux qui ont soin du calendrier doivent savoir le lieu du soleil dans les conjonctions de l'année, afin d'être attentifs à la lunaison, dans le cours de laquelle le soleil n'a pas un Tchong-ki, il falloit donc qu'au temps de Tcheou-kong, on sût la quantité des mois folaires & lunaires, & leurs différences de mois & d'années, afin de savoir à quelle des douze sunes ces différences accumulées faisoient l'espace d'une conjonction, & devoient faire une lune intercalaire.

Tcheou-kong dit distinctement, comme on voit, en quoi consiste la méthode de placer la lune intercalaire; il paroît certain que dès le temps de Yao, cette méthode étoit connue dans le Chouking, chapitre Yao-tien, Yao a voulu sans doute désigner cette méthode.

La méthode Chinoise, pour l'intercalation, est certainement ingénieuse. Jusqu'à l'entrée des Jésuites au Tribunal d'Astronomie, les Chinois, à l'exemple des anciens, ont constamment divisé les parties de l'année de même que le cercle, dans la supposition d'égalité entre les parties dites Tchong-ki & Tsie-ki. Le soleil étoit supposé faire par jour un degré Chinois: c'est ainsi qu'ayant déterminé le solstice d'hiver, par exemple, & ayant divisé l'année en quatre parties égales, & ces quatre parties en d'autres égales, ils comptoient, par l'addition des degrés diurnes du soleil relatifs aux jours, l'entrée du soleil dans les signes. jours, l'entrée du soleil dans les signes, dans les Tchong-ki & Tsie-ki. C'est selon cette égalité des saisons, & des parties des saisons, que jusqu'à la venue des Jésuites, ou leur entrée au Tribunal, les Chinois ont réglé leur année & leurs lunes, pour trouver la lune intercalaire. Ou nont même ils ont se leurs lunes. tercalaire. Quand même, ils ont su bien des siécles avant la venue des Jésuites, l'inégalité des saisons, & des parties des saisons, & quand ils ont su en même temps la méthode, du moins à peu-près, pour réduire au vrai le moyen mouvement, & les Tchong-ki & Tsie-ki moyens aux vrais Tchong-ki & Tsie-ki, ils se sont contentés d'être instruits sur ce point, mais il conste que dans seurs calendriers & éphémérides, ils ont constamment rangé les saisons & parties de faisons comme si elles étoient

égales entre elles, & cet usage, constant depuis l'an 206 avant J. C. jusqu'à l'entrée des Jésuites au Tribunal, paroît démontrer que c'étoit l'ancien usage, soit du temps de Tcheou-kong, soit du

temps de Yu & Yao.

La méthode pour la lune intercalaire, paroît bien supposer la connoissance du cycle de 19 ans, où il y a 235 conjonctions dont sept sont intercalaires. Cette connoissance du cycle de 19 ans, qui est clairement expliquée, par les Astronomes Chinois, plus de 105 ans avant J. C., venoit sans doute des anciens & des premiers Astronomes Chinois; les Chinois attribuent cette connoissance à Yao, d'autres la font remonter jusqu'au temps de Ho-ang-ti; elle est sans doute très-ancienne à la Chine.

Chaque lune avoit son Tchong - ki propre, & chaque Tchong-ki étoit le commencement des signes célestes sixes. Au temps de Tcheou-kong, les douze caracteres Tchi (1) où les caracteres du cycle de douze désignoient les douze signes en cet ordre, Tse étoit le Capricorne, Tcheou le Verseau, Yn les Poissons, Mao le Bélier. Tchin le Taureau,

<sup>(1)</sup> Voyez la table de douze Tchi.

Sse Ies Gémeaux, Ou l'Ecrevisse, Ou-ey le Lion, Chin la Vierge, Yeou la Balance, Sule Scorpion, Hay le Sagittaire. Dans le cours de chaque lune, le soleil entroit dans le figne qui répondoit à la lune. Par exemple, dans le cours de la lune Tse, le soleil entroit dans le signe Caper ou Tse, nom de la lune où étoit le solstice d'hiver. Dans le cours de la lune Yn, le soleil entroit dans le signe des Poissons, ou Hay, nom de la lune Yn. Durant le cours de la lune Mao, le foleil entroit dans le figne du Bélier, nom de la lune Mao: l'équinoxe du printemps devoit être dans cette lune. Le solstice d'été devoit être dans lalune Ou, nom du figne Ecrevisse & de la lune Ou. Dans la lune ou le cours de la lune Yeou, le foleit devoit entrer dans le signe Yeou, nom du signe de la Balance, ainsi des autres. L'ufage qui étoit au temps de Tchcou-kong étoit sans doute plus ancien. Le solstice d'hiver dénote le Nord. Le solstice d'été dénote le Sud. Les deux caracteres Tse, Ou, joints enfemble, signifient Nord & Sud. L'équinoxe du printemps dénote l'Orient. L'équinoxe d'automne dérote l'Occident. Les deux caracteres Mao, Yeou, désignent l'Orient & l'Occident.

Jusqu'aujourd'hui, les lunes de 'année ont les caracteres Tse, Tcheou, Yn, Mao, &c. & les signes célestes qui leur répondent, sont ceux que j'ai marqué. Mais depuis la réforme ou renouvellement d'Astronomie l'an 105 avant J. C. les signes célestes, quoique marqués par les douze caracteres du cycle, n'ont pas les caracteres dans l'ordre que j'ai marqué au temps de Tcheou-kong, les douze signes marqués par les caractères du cycle de douze, étoient des fignes fixes. Aujourd'hui les douze caracteres du cycle de douze, désignent les douze signes fixes en cet ordre. Tse se Verseau, Hay les Poissons, Su le Bélier, Yeou le Taureau, Chin les Gémeaux, Ouey l'Ecrevisse, Ou le Lion, Sse la Vierge, Tchin là Balance, Mao le Scorpion, Yn le Sagittaire, Tcheou, le Capricorne. Il est certain qu'au tems de Tcheou-kong, Tse, Ou, étoient les noms des signes du Capri-corne & de l'Ecrevisse. Cela joint à la régle de faire répondre les fignes à chaque lune, comme j'ai dit, me fait croire que les autres signes avoient les noms que j'ai rapporté. Je pourrois me tromper, il n'y a pas des textes avant l'incendie des livres, sur tous les signes.

désignés chacun par les douze Tchi.

Les deux mots Chinois Pe-teou (1), désignent les étoiles de la grande ourse. Au sud de l'équateur, il y a un astérisme nommé Nan-teou (2), parce que cet astérisme approche beaucoup de la figure de Pe-teou. Les caracteres Peteou & Nan-teou sont fort anciens, de même que les caracteres Teou-ping, qui désignent les étoiles de la queue de la

grande Ourse.

Le nom de boisseau vient de ce que les anciens Astronomes Chinois se servoient des observations des étoiles de la grande Ourse, pour examiner & régler le mouvement des Astres (3); on ne sait pas les méthodes des anciens en détail, mais on peut juger, que par les hauteurs méridiennes des étoiles de l'Ourse, & par le temps de leur passage par le méridien, soit dans la partie supérieure, soit dans l'insérieure, & par leur comparaison avec le temps du passage par le méridien dans les autres étoiles, & astres, les anciens régloient le mouvement des as-

<sup>(1)</sup> Boisseau du nord.

<sup>(2)</sup> Boiffeau du sud : c'est le nom d'une conftellation. Voyez la table des constellations.

<sup>(3)</sup> C'est comme si on disoit qu'avec le boisseau du nord on mesuroit les astres.

tres. Par les gnomons & autres méthodes, on cherchoit le tems du folftice; par-là on avoit le lieu du foleil dans le Capricorne & l'Ecrevisse, & de-là dans les autres signes; on rapportoit aux étoiles les lieux du foleil, mais on examinoit toujours les étoiles de la grande Ourse, sur-tout celles de la queue appellée Teou-ping, ou manche du Teou. Dans le fragment de Hia-siao-tching, on a vu

qu'on parle du Teou-ping.

Les anciens ont dit que les étoiles de la grande Ourse, sur-tout celles de Teouping, servoient à régler les temps & les faisons, ils vouloient dire que par l'observation de ces étoiles, on pouvoit régler le lieu des astres, & sur-tout celui du soleil dans toutes les saisons. Le pessage de la constellation Kio (1) par le méridien, n'est pas bien éloigné du temps du passage de Teou-ping par le méridien; par cette raison les anciens Astronomes firent grande attention à la constellation Kio, & la mirent à la tête des constellations, & dirent aussi qu'elle régloit les temps & les faisons, ils ont dit à peu-près les mêmes choses, d'Arc-

<sup>(1)</sup> Constellation: l'épi de la Vierge en est le commencement.

turus, qu'ils nommerent le grand Kio à cause du rapport qu'on trouvoit entre

Kio constellation & Acturus.

Le fragment du livre Tcheou, déjà cité, dit que le folssice d'hiver est dans la premiere lune (1). Que Teou-ping (2) érige ou établit Ise, c'est le nom de la lune où est le solstice d'hiver, c'est aussi le nom du signe du Capricorne (3) fixe & immobile. Le fragment ajoute qu'à la lune intercalaire, Teou-ping désigne & indique l'espace entre deux li-

gnes célestes.

Le fragment veut dire que par les observations de Teou-ping, on peut conclure l'entrée du soleil dans les signes célestes; que par le calcul fait sur ces observations, on sait le temps de la premiere lune, c'est-à-dire, celui où le soleil entre dans le signe du Capricorne Tse; que par le même calcul, on sait le temps où dans le cours d'une lune, le soleil n'entre dans aucun signe & parcourt un espace qui est tout dans le même signe, & que la fin de la lune pré-

<sup>(</sup>I) C'est la forme d'année dans le calendrier de l'Émpereur Ou-ouang.

<sup>(2)</sup> Etoiles de la queue de la grande ourse. (3) C'étoit le nom au temps de Tcheou-kong.

cédente, & le commencement de la fuivante, sont deux Tehong-ki, & qu'ainsi cet espace étant sans Tehong-ki, est la sune intercalaire, selon la régle de Tcheou-kong rapportée en termes exprès par le fragment.

Les Astronomes Chinois postérieurs, & sur-tout les Astrologues ont débité bien des fables sur cette propriété attribuée à Teou-ping, pour régler les temps & les saisons, & sur-tout pour faire déterminer la lune intercalaire.

Tcheou-kong observa l'étoile polaire, on n'a pas les observations qu'il sit, mais il paroît certain que les Chinois vers l'an 1111 avant J. C., regardoient la Lucida-humeri, de la petite Ourse comme la polaire. Cette étoile a le nom de Ti (1); on dit que c'est le siège de la grande unité, expressions qui désignent en Chine le pole, ou l'étoile polaire, quand il s'agit des étoiles qui sont, ou ont été près du pole. L'an 1113 avant J. C., cette étoile sut dans l'Écrevisse oo o' o', en supposant un degré de mouvement pour soixante-douze ans, elle sut donc dans sa plus grande proximité du pole. L'étoile X de la queue du

<sup>(1)</sup> Ti, fouverain Empereur.

dragon pourroit être regardée commela polaire Chinoise vers ce temps-là, mais le nom Chinois de l'étoile X ne désigne nullement une étoile polaire, ce qu'on dit de cette étoile ne dénote en nulle saçon le pole, ou l'étoile du pole; c'est ce qui me fait juger que la Lucida-humeri de la petite Ourse, étoit l'étoile polaire que Tcheou-kong observa.

## REMARQUE,

celui où on a vu que l'étoile Tay-y étoit la polaire Chinoise, il n'y a aucune autre étoile qui aie un nom Chinois, qui convienne à une étoile polaire, on ne dit rien aussi d'aucune autre étoile qui dénote le pole, ou l'étoile solaire. Il paroît donc que l'étoile Tay fut longtemps la polaire Chinoise, & qu'après que Tay-y cessa d'être polaire, la Lucida-humeri de la petite Ou e sut la polaire Chinoise

2. Dans les fragmens ou livres anciens, ni dans les catalogues Chinois qui subsuffent, on ne voit aucun fondement de croire que l'étoile X de la queue du dragon ait eu le nom d'étoile polaire, ou que les Chinois ont changé le nont depolaire qu'a pu avoir l'étoile X. Peutêtre dans ces temps anciens l'étoile X ne se voyoit pas bien, ou étant vue étoit regardée moins confidérable que les étoiles Tay-y, & la Lucida-humeri.

Tcheou-kong, de même que son pere le prince Ou-en-ouang, & un de ses ancêtres le prince Kong-lieou dont on a parlé, aimoit à observer les ombres des Gnomons. A la Ville de Tching-Tcheou (1), il traça une méridienne avec soin, il nivela le lieu de l'observation, il mesura l'ombre avant midi, après midi; la nuit, il observa l'étoile polaire. Ce prince fit faire aussi des observations à des lieux à l'Ouest, à l'Est, au Nord, au Sud de Tchin-tcheou.

A la Ville Tching-tcheou, un Gnomon de 8 pieds donnoit au midi du jour du solstice d'été, une ombre d'un pied pouces (2). La déclinaison du soleil étant supposée de 23° 29'; l'observation de Tcheou-kong donne une latitude bornée de 34º 22' 3". Le centre de la Ville de Hon-an-fou a été observé (3) à la hauteur

pouce en 10 lignes, &c.

<sup>(</sup>I) Honan-fou du Honan, ou bien près de cette Ville; latitude boréale 34° 43′ 15″; longitude, ouest de Peking, 4° 0′ 50″.

(2) Le pied étoit divisé en 10 pouces, le

<sup>(3)</sup> Dans le mois de Juin 1712, selon une

de 34° 43' 15" avec un instrument de Cha-pou-tot, par plusieurs hauteurs du soleil. Différence de l'observation des Missionnaires, avec celle de Tcheou-kong, 21' 10", dont Hon-an-fou seroit plus boréal, que selon l'observation de Tcheou-kong. Quoiqu'on ne puisse pas savoir au juste l'emplacement de la Ville Tchong-Tcheou. Il paroît certain que la différence avec Hon-an-fou, ne fauroit donner une différence de 21' 10". Le défaut d'exactitude dans les observations, sur-tout du Gnomon, pourroit produire une bonne partie de la différence. Les Missionnaires supposoient une déclinaifon de l'écliptique de 23° 29', ils se servoient des refractions, parallaxes, diametre du soleil, selon les nouvelles tables de M. de la Hire, & ils se croyoient assurés de la vérification de l'instrument. La différence peut venir aussi de quelque changement dans l'obliquité de l'écliptique.

#### NOTES.

1°. Le texte ancien Chinois exprime la meridienne par Ti-tchong; à la lettre, c'est me-

observation 34° 52'8"; selon une autre, 34° 46' 15": celle de 34° 43' 15" est présérable.

lieu de la terre (1); mais c'est sûrement dans le texte, méridienne. Sur cette idée de Titchong pour Hon-an-fou, ils ont dit que ce lieu est le milieu du monde.

2°. Tcheou-kong fit bâtir la ville Tchingtcheou: il y fit bâtir un beau Palais Impérial & de grands fauxbourgs. Selon l'ancien fragment cité du livre Tcheou, une des faces des murailles de la Ville, avoit 17300 pieds; la Ville étoit quarrée dans la direction du nord au sud: elle avoit de circuit 69200 pieds.

3°. A Teng-fong (2), Ville du Honan, on fait voir des vestiges anciens qu'on dit être des restes de l'Observatoire de Tcheou-kong. Près de la ville de Jouning-fou (3) du Honan est la petite montagne Tien-tchong-chan. On dit que c'est un des lieux où Tcheou-kong

avoit un Observatoire.

Selon la tradition Chinoise, cheoukong connoissoit la propriété de l'aimant, pour faire connoître le Nord, & on ajoute en particulier qu'il avoit l'usage de la Boussole. On dit qu'il apprit ce secret à des envoyés d'un pays au Sud de la province du Y-un-nan. Ce pays devoit être entre Siam, Camboge, &

(2) Latitude 34° 30' 10"; longitude 30° 27'

10" ouest de Peking.

la

<sup>(1)</sup> On peut aussi dire milieu du terrein, lieu, emplacement, &c.

<sup>(3)</sup> Latitude 33° I'O"; longitude 2° 7' 30' ouest de Peking.

la province de Y-un-nan. Par le moyen de la Boussole, les envoyés retournerent facilement dans leur pays, & dans bien moins de temps qu'ils n'avoient employé pour aller de leur pays à la cour de l'Empereur de Chine (1).

Selon une autre tradition, l'Empereur Ho-ang-ti avoit l'usage de la Boussole, & il s'en servit utilement à la poursuite du mauvais prince Tchi-y-eou. La guerre de l'Empereur Ho-ang-ti contre Tchiy-cou & la défaite de celui-ci est un fait attesté par l'ancien livre Tso-tchou-en, & le livre chou-king (2). Če qu'on dit des envoyés d'un pays au Sud du Y-unnan, est un trait d'histoire qui n'a rien qui ne puisse être vrai, mais pour l'usage de la Boussole au temps de Ho-ang-ti, & de Tcheou-kong, je n'oserois pas assurer le fait, je le voudrois voir clairement marqué, ou au moins indiqué dans ce qui reste de livres saits avant l'incendie des livres; tout se réduit peut-être à la connoissance des étoiles du Nord, que Tcheou-kong apprit aux étrangers, ou

<sup>(1)</sup> Voyez la Chronologie au temps de Hoang-ti & Tcheou-kong.

<sup>(2)</sup> Chapitre Lu-hing il faut dire que ce chapitre indique le fait rapporté par Tso-schoven.

à la méthode de connoître le Nord & le Sud par une ligne méridienne, ou par les étoiles, sur-tout les polaires de ce temps-là, & celles de la grande Ourse.

Une autre connoissance attribuée à Tcheou-kong est mieux prouvée, c'estcelle de la propriété du triangle-rectangle. On la voit dans le fragment d'un ancien livre fait avant l'incendie des livres, & ce beau monument n'est pas révoqué en doute: je donne ici la notice de ce fragment.

TEXTES du Livre, ou Fragment du Livre Tcheou-pey.

Premier texte. Anciennement Tcheoukong interrogea Chang-lao (1) & dit: J'ai oui dire que le grand (Vous) est habile dans les nombres (dans le calcul) on dit que Pao-hi (2) donna des régles pour mesurer le ciel.

Second texte. On ne peut pas monter au ciel, on ne peut pas avec le pied & le pouce mesurer la terre, je vous prie de me dire les fondemens de ces

nombres (de ce calcul).

<sup>(1)</sup> Nom d'un Grand de la Dynastie Chang.
(2) Cest l'Empereur Fou-hi.

Troisieme texte. Chang-kao répondit : les fondements des nombres (du calcul) ont leur source dans le Yu-en (1), & le Fang (2).

Quatrieme texte. Le Yu-en (rond)

vient du Fang.

Cinquieme texte. Le Fang vient du

Sixieme texte Le Ku vient de la multiplication de 9 par 9: cela fait 81.

Septieme texte. Si on sépare (3) le Ku en deux, on fait le Keou large de trois,

& un Kou long de quatre. Une ligne King, joint les deux côtés Keou, Kou fait des angles, le King est de cinq.

## NOTES.

1°. Chang-kao fait clairement allusion dans le septieme texte, à l'ancienne figure d'un triangle - rectangle dont un côté est 4, un autre 3 & la base 5. Cette figure s'appelle Keou-kou. En Chine, ces deux noms sont fameux, à cause que, par ces deux mots on défigne le triangle - rectangle, & parce que ceux qui passent pour bien savoir le Keou-kou, ont la réputation de posséder une science sublime & profonde.

2º. Ni dans ces sept textes, ni dans les sui-

droit: c'est aussi un polygône régulier. (3) On dit aussi si on divise.

<sup>(1)</sup> Rond. (2) Quarré, ou figure dont les côtés font un ang

vants, on ne trouve pas la réponse de Changkao sur les connoissances d'Astronomie dont Tcheou-kong avoit entendu parler, & qu'on

attribuoit à l'Empereur Fou-hi.

3°. La propriété effentielle du triangle-rectangle, est dans le septieme texte. Le nombre 5 (1) attribué à la base du triangle-rectangle, est une conclusion tirée de deux côtés qui font un angle droit; 3, 4, 5, sont trois nombres qu'on prend pour rendre sensible la propriété. On veut donc dire que, si un des côtés est 4 & l'autre 3, la base doit nécessairement être 5, c'est-à-dire, que si on quarre chaque côté, les deux quarrés ensemble sont égaux au quarré de la base 4×4=16,3×3=9. Ces deux quarrés = 25, dont la racine quarrée est la base ou 5; or 5 × 5 = 25.

4°. Le nombre 9 est le dernier & le plus grand des nombres célestes impairs d'un à dix : on prend son quarré 81 pour exemple du quarré.

## Suite des textes du Tcheou-pey.

Huitieme texte. Voyez la moitié du Fang.

Neuvieme texte. Le Fang ou le plat

(2) fait les nombres 3, 4, 5.

Dixieme texte. Les deux Ku font un long Fang de 25; c'est le Tsi-ku, total des Ku.

Onzieme texte. C'est par les conois-

<sup>(1)</sup> Ce nombre 5 n'est pas un nombre mis

<sup>(2)</sup> C'est la traduction du caractere Chinois.

fances des fondements de ces calculs, que Yu (1) mit l'Empire en bon état.

#### NOTES.

1°. Le caractere Ku (2) exprime une équerre, ou deux lignes ou côtés, qui font un angle droit. Ce caractere veut aussi dire un nombre ou une ligne multipliée par elle-même.  $4 \times 4$  est un Ku de 4;  $3 \times 3$  est le Ku de 3;  $5 \times 5$  est le Ku de 5; le Ku de 4 & de 4 est aussi  $4 \times 4$  de 5 est aussi  $4 \times 4$  de  $5 \times 4$  de  $5 \times 4$  est aussi  $4 \times 4$  de  $5 \times 4$  de  $5 \times 4$  de  $5 \times 4$  est aussi  $4 \times 4$  de  $5 \times$ 

2°. 4×3 fait un parallélograme qu'on peut appeller Fang: ce Fang est de 12, dont la moitié est 6.

3°. 3 × 4 = 12. Ce Fang de 12 = aux 3 nombres du triangle rectangle 3, 4, 5: un côté multiplié par la moitié de l'autre, égale ½ = 6: un côté multiplié par l'autre, fait un parallélograme de 12: le triangle rectangle fait par la diagonale, est la moitié du parallélograme.

Dans le onzieme texte on fait allusion aux grands travaux que Yu sit au temps du regne de l'Empereur Yao, pout réparer les dommages causés par la grande inondation qu'on a nommé le déluge

<sup>(1)</sup> C'est le Prince Yu qui fut le premier Empereur de la Dynastie Hia.

<sup>(2)</sup> Ku exprime aussi un compas.

de Vao. Il faut joindre à ce texte les fuivants qui comprennent des connoif-fances plus détaillées pour l'usage du triangle-rectangle.

Suite des textes du Tcheou-pey.

Douzieme texte. Tcheou-Kong dit: voilà qui est grand, je souhaite savoir comment se servir du Ku. Chang-kao répondit: le Ku applani ou uni, est pour niveler (on peut dire pour régler) le niveau.

Treizieme texte. Le Yen-ku est pour voir le haut ou les hauteurs.

Quatorzieme texte. Le Fou-ku est pour

mesurer le prosond.

Quinzieme texte. Le Go-ku est pour savoir l'éloigné.

Seizieme texte. Le Ou-an-ku est (1) pour le rond.

Dix-septieme texte. Le Ho-ku (2) est

<sup>(</sup>t) On veut parler de la mesure des angles par la mesure des arcs de la circonférence du cercle qu'on peut mesurer en faisant courir le compas, ou une branche d'une équerre mobile, sur son centre, sur la circonférence du cercle.

<sup>(2)</sup> Le caractere Ho désigne l'union: joignez deux équerres, ou deux Ku semblables, on en fait par cette union un Fang, ou sigure de

pour le Fang (figures de 4 côtés à

angles droits).

Dix-huitieme texte. Le Fang est du ressort de la terre. Le Yu-en est du ressort du ciel. Le ciel est Yu-en. La terre est Fang.

Dix - neuvieme texte. Le calcul du Fang est Tien. Du Fang vient le Yu-en.

#### NOTES.

1°. Les Chinois ont anciennement divisé les nombres en célestes & terrestres : comptex d'un à dix, 1, 3, 5, 7, 9 font les cinq nom-bres célestes: ils ne sauroient se diviser exactement en parties ou nombres égaux, non plus que leurs quarrés; 2, 4, 6, 8, 10 font les cinq nombres terrestres. On peut les diviser en parties égales, de même que leurs quarrés. Le caractere Tien du dix-neuvieme texte exprime une mesure divisible en deux parties égales. Dans le dix - neuvieme texte, de même que dans le quatrieme texte, on veut dire que la mesure d'une circonférence de cercle, se dois chercher dans le quarré. On prétend dire que le cercle n'est qu'un polygône qu'on peut connoître par le Keou-kou, ou triangle-rectangle, c'est-à-dire, en quarrant la base du triangle, pour favoir les côtés.

2º. Puíque par le triangle-rectangle on peut connoître, selon les textes, le haut, l'éloigné

quatre côtés à angles droits. Fang veut aussi dire poligône régulier.

le profond, on indique & fuppose la méthode de déduire dans un triangle-rectangle, ce qui n'est pas connu par ce qui est connu, & cela suppose que Chang-kao savoit que les trois angles d'un triangle-rectangle sont égaux à deux droits; cela suppose aussi que Chang-kao, par la propriété des triangles-rectangles semblables, de ce qu'on connoissoit dans le triangle, on déduisoit ce qui n'étoit pas connu. Sans ces deux connoissances, on n'auroit pas pu dire qu'on pouvoit connoître l'éloigné, le haut, &c. La seule connoissance que les quarrés de deux côtés = le quarré de la base, n'auroit pas pu donner très-souvent le haut, le loin, &c.

Suite des textes du Tcheou-pey.

Vingtieme texte. La figure Ly est pour représenter, décrire, observer le ciel. On désigne le ciel par une couleur brune & noire. La terre est désignée par une couleur mêlée de jaune, & d'incarnat.

Les nombres & le calcul pour le ciel font dans la figure Ly. Le ciel est comme une enveloppe; la terre se trouve au-dessous de cette enveloppe, & cette figure ou instrument sert à connoître la vraie situation du ciel & de la terre.

Vingt-unieme texte. Celui qui connoît la terre s'appelle Sage & habile. Celui qui connoît le ciel, s'appelle Ching (1).

<sup>(1)</sup> Fort fage, fans passions.

La connoissance du Keou-kou donne la Sagesse, on connoît par-là la terre; par cette connoissance de la terre, on parvient à la connoissance du ciel, & on est fort sage & sans passions, on est Ching. Les côtés Keou & Ku ont leurs nombres; la connoissance de ces nombres procure celle de toutes choses.

Vingt-deuxieme texte. Tcheou-kong dit:

il n'est rien de mieux.

## NOTES

1º. Le caractere Ly exprime la figure d'un demi-cercle, comme par exemple une calotte: c'est donc dans le texte la représentation du ciel visible sur l'horizon; il paroît qu'on parle d'un globe ou demi-globe fur lequel on représentoit le ciel, c'est-à-dire, le cours des astres, & tout ce qui étoit décrit dans le ciel se rapportoit à la terre. Je laisse aux Lecteurs à examiner les connoissances qu'indique le vingtieme texte; je dis la même chose des autres textes: je ne dois que bien expliquer les textes Chinois.

2°. Ce que dit le vingt-unieme texte doit se lier avec ce que d'autres textes ont dit que le rond vient du quarré. Ce qu'on voit dans les vingt-uniemes textes qui restent du Tcheou-pey, fait bien regretter la perte des livres & méthodes qu'on avoit sans doute au temps de

Chang-kao.

3° L'instrument Ly est peut-être l'instrument dont on a parlé en parlant du livre Chou-king,

chapitre Chun-tien.

4°. Le premier nombre céleste ou impairest 1: le contour d'un cercle dont le diametre est 1, est 3. Les anciens Chinois ont désigné le ciel par 1 & par 3. Le premier nombre terrestre (1) est 2; son quarré est 4. C'est pour cela que le Tcheou-pey a pris pour les côtés du triangle les nombres 3, 4. La base est 5. Ce nombre 5 est nécessairement & par une conclusion nécessaire, celui que doit avoir la base, si les côtés 4, 3 font un angle droit.

On voit encore une ancienne figure qui étoit du temps de Confucius, & dont il parle dans les appendices à son commentaire, sur le livre classique Yking. Dans cette figure, on voit les quarrés des côtés Keou-kou & de la base King joints ensemble; cela fait cinquante petits quarrés. Au milieu de la figure, on voit un quarré qu'on retranche du nombre de cinquante quarrés, restent quarante-neuf quarrés. Cette figure est avec celle du triangle-rectangle, & toutes les deux étoient sans doute du temps de Tcheou-kong, & de Changkao. Confucius donne de grands éloges à cette figure de cinquante quarrés dont, dit-il, on ôte un quarré dans l'usage; il appelle le nombre de ces cinquante quarrés, le nombre de la grande

<sup>(1)</sup> C'est le nombre pair.

expansion ou étendue (1), à cause des grandes connoissances que donne celle du triangle-rectangle.

#### NOTE.

Confucius me paroît ici indiquer une propolition que voici:

Soit le triangle dont la dif-

férence des côtés soit d.

Le double du quarré de chaque côté, moins le quarré de d, = le quarré de la fomme de deux côtés, ab, bc.

Dans les mémoires que j'avois envoyés fur l'Astronomie, j'avois dit (2) que par l'ombre du Gnomon, les Chinois pouvoient connoître la hauteur du pole, & savoir, tous les jours de l'année, la déclinaison du foleil. C'étoir en conféquence du triangle-rectangle fair par le rayon du soleil, le Gnomon, & la longueur de l'ombre. Cela donne l'angle au Zénith, & par conséquent l'éloignement du Soleil au pôle, & à

<sup>(1)</sup> Yen.

<sup>(2)</sup> P. Et. Souciet dans ses Recueils, second Tome, page &

l'équateur. Car les Chinois, au temps dont je parlois, savoient que l'équateur est éloigné du pôle de la quatrieme partie de 3650 1. Ils savoient qu'aux solstices d'été & d'hiver, où ils supposoient qu'aux folftices d'hiver & d'été, le foleil étoit éloigné au Sud, & au Nord, de l'équateur, de 24º Chinois. Puisque la connoissance du triangle - rectangle selon le texte du Tcheou-pey, connu des Chinois, dont je parlois, donne la connoissance du haut ou hauteur, du profond, du loin, &c. la hauteur du Gnomon, l'angle droit, la longueur de l'ombre, trois élémens connus, devoient donner l'angle au Zénith & par-là la distance du soleil au pôle & à l'équateur. Quelques personnes ont cru que ce que je disois étoit contradictoire à ce que j'assurois, que les Chinois, avant le temps de Co-cheou-king, (1) ne savoient pas la Trigonométrie.

Je parlois de la Trigonométrie sphérique, & non des fondements de la Trigonométrie des triangles-rectangles.

(2) D'ailleurs, dans le fait en question,

(1) Vers 1277 après J. C.

<sup>(2)</sup> Rectangles, rectilignes; les Chinois ont toujours affez su ces fondemens depuis Tcheou-kong.

on favoit que la route du foleil étoit du Nord au Sud, entre les espaces où le foleil a 24° Chinois de déclinaison; on avoit des cercles du méridien gradués; on favoit que les degrés du cercle sont la mesure des angles; on avoit des compas. On marque, pour ce temps-là, que (1) sur un terrein de niveau, on attachoit un fil délié sur le terme de l'ombre qui alloit au bout du Gnomon; par-là on avoit un triangle-rectangle, & independamment de la méthode du Tcheoupey, pour comoître l'angle au Zénith, on pouvoit machinalement mesurer cet angle, sans connoissance même des principes pour connoître un des angles obliques du triangle-rectangle,

<sup>(1)</sup> Indépendamment de cette pratique, la hauteur du Gnomon & la longueur de l'ombre étant connues avec l'angle droit, on pouvoit quarrer ces quantités connues: on favoit que les quarrés de ces deux quantités == le quarré de la b.se, ou de l'espace entre l'extrémité de l'ombre & le bout du Gnomon; on favoit tirer la racine quarrée: on connoissoit donc en pieds & en pouces cet space. Ensuite il é\*oit bien facile de faire sur le papier un triangle-rectangle dont les deux côtés & la base eussent les momes quantités en pieds & pouces, & on pouvoit sans peine avec un cercle on demi-cercle, savoir ses deux angles obliques.

dont on connoît l'angle droit & les deux côtés. Il est vrai que les Chinois qui faisoient ces observations au temps dont je parlois, n'étoient pas bons observateurs, mais ils pouvoient toujours savoir, quoique grossiérement, & la hauteur du pôle, & la déclinaison du soleil. On savoit que le Gnomon prolongé alloit au Zénith; que le rayon du soleil avec le Gnomon faisoit l'angle du Zénith au soleil.

Par l'éclipfe de lune dont on a parlé & par ce que dit le livre Chou-king des années des régnes de Ou-en-ouang & Ououang, comme princes du pays de Tcheou, on a vu qu'on déterminoit assez sûrement la premiere année de l'empire de Ou-ouang premier Empereur de la Dynastie Tcheou à l'an IIII avant J. C. Ououang régna fept ans. Ainsi la premiere année de Tching-ouang, fils & successeur de Ou-ouang fut l'an 1104 avant J.C. & la septieme année sut l'an 1098. On peut voir, dans la chronologie, le calcul que j'ai fait de plusieurs jours du cycle, marqués dans des chapitres du Chou-king aux régnes de l'Émpereur Tching-ouang, & de son fils Kang-ouang, pour démontrer que la septieme année de Tching-ouang, est l'an 1098

avant J. C., & la derniere année est l'an 1068 avant J. C. de même, par la même voie, j'ai démontré que l'année 1056 est la douzieme année du régne de l'Empereur Kang-ouang.

### NOTES.

1º. M. Freret, dans sa nouvelle & seconde Differtation, a adopté la conclusion que je tirois pour les époques des Empereurs Kangouang, Tching-ouang. Il a confirmé cette conclusion, par ses propres calculs, sur les textes. Chinois du Chou-king, que je lui avois envoyés. Il a vu la nécessité d'une correction de 60 ans à ajouter à la chronique du livre Tchouchou, pour la Dynastie Tcheou, correction à laquelle il ne pouvoit pas penser dans sa première Differtation, faute de mémoires détaillés.

2°. Dans des pieces antiques qui étoient au Palais à la mort de l'Empereur Tching-ouang, on en trouve une qui ales caracteres Tien-kieou. Les Interprêtes se contentent de dire que c'étoit une belle ou ancienne pierre précieuse. Les deux caracteres Tien-kieou expriment un globe, une boule céleste, & le caractere latéral de Kieou est celui de pierre précieuse. It est très-probable que ce Tien-kieou est un ancien instrument dans le genre du Ly dont parlent les textes de l'ancien livre Tcheou-vey. Le caractere de pierre précieuse à côté du caractere Kiou, paroît désigner une sphere, ou globe céleste, ou autre semblable à l'instrument de l'Empereur Chun dont on a parlé.

Les plus anciens textes pour la latitude du lieu de la sphere, marquent 36 degrés Chinois. Ces textes ne remontent pas plus haut que les temps voisins de l'époque de Jesus-Christ. It n'y a que le lieu de la Cour de l'Empereur Chun, qui convienne à cette latitude Chinoise, & ce qu'on dit de cette sphere montée pour la latitude de 36° Chinois, paroît être un vestige assez authentique d'une sphere au temps de l'Empereur Chun.

L'histoire marque un météore de brillantes couleurs, qui parut l'an 1002 (1) avant J. C. dans la partie du ciel, où les étoiles sont toujours sur l'horizon. La chronique du livre Tchou-chou dit que c'étoit une comete; elle la marque dans la même partie du ciel, & dit que c'étoit dans la saison du printemps, mais selon cette chronique non corrigée, ce sur l'an 963 avant J. C.; & selon la correction de 60 ans à ajouter à cette chronique pour ce temps-là, l'année est 1023 avant J. C.

Les Astronomes & Astrologues Chinois ont désigné l'étoile desta de Céphée par les deux caracteres Tjao-fou. C'est le

<sup>(1)</sup> Selon la Chronologie corrigée, c'est la quarantieme & dernière année du regne de l'Empereur Tchao-ou-ang le anétéore pourroit bien être une aurore boréale.

nom d'un prince de la cour de l'Empereur Mou-ouang (1). Tsao-fou avoit le fecret de faire aller le char de l'Empereur avec une vîtesse incroyable. Du temps de Mou-ouang, l'Astrologie judiciaire étoit en vogue à la Chine; à la Cour on commençoit à donner dans les idées de ce qui fut depuis appellé secte de Tao, qui cherchoit Pimmortalité. Mou-ouang fit beaucoup de voyages dans diverses parties de l'Empire, soit pour faire la guerre à des barbares tributaires peu obéissants, soit pour la chasse. Le voyage qu'il fit dans les pays à l'ouest de la province du Chansi, entre le Thibet & le pays de Coconor, est fameux; il alla peut-être plus loin(2). Ce voyage est le sujet d'une espece de Roman, fait avant l'incendie des livres; on y voit les visites que l'Empereur recut d'un prince du pays d'Occident (3), les conférences qu'ils eurent ensemble, les repas qu'ils se donnerent; ce prince

J. C.; il regna 55 ans.

(3) Nommé Sy-ou-ang-mou; j'en ai parlé

dans la Chronologie.

<sup>(1)</sup> Premiere année de son regne 1001 avant

<sup>(2)</sup> Les connoissances astronomiques sur le foleil, les étoiles, le feu, pourroient bien être venues des pays occidentaux en Chine, sous le regne de l'Empereur Mou-ou-ang.

étranger est représenté comme un homme qui cherchoit l'immortalité, & même comme un immortel; des auteurs postérieurs ont placé son pays dans celui entre la mer Caspienne, la Méditerranée, & autres voisins comme la Judée, &c.

# REMARQUES.

1. L'Empereur Mou-ouang, fit faire de beaux réglements pour les procédures criminelles. C'est le sujet d'un chapitre

(1) du livre Chou-king.

2. Sous le régne de l'Empereur Chitsou (2) de la Dynastie Yu-en, il y avoit
à la cour de Chine d'habiles Persans;
à la cour de Perse, il y avoit aussi
d'habiles Chinois. Les Persans prétendoient que du temps de Mou-ouang,
Tsao-fou sit un voyage en Perse.

L'année 827 (3) avant J.C. fut la premiere année du régne de l'Empereur Su-en-ouang; ce prince négligea la cé-

(2) C'est l'Empereur Mogol Koublay-han:

il mourut le 23 Février 1294 de J. C.

<sup>(1)</sup> Le nom est Lu-hing. Ce chapitre indique le regne de Ho-angti & la guerre contre le Prince Tchi-y-eou.

<sup>(3)</sup> C'est l'année Kia-su, onzieme du cycle de 60.

rémonie Chinoise, de labourer la terre au printemps: là-dessus, un grand lui offrit un très-beau Placet. L'ancien livre Kou-eyen, a conservé le précis de cette remontrance. C'est un beau monument de l'antiquité. Le grand Chinois dit dans son Placet qu'anciennement on observoit soigneusement le matin, le passage de la constellation Fang (1) par le méridien. & l'entrée du soleil & de la lune, dans la constellation Ché. Par ces observations, on étoit instruit du temps où devoit être le printemps, on en avertissoit l'Empereur dans une supplique. L'Empereur faisoit alors tout disposer pour la cérémonie du labourage; il faisoit lui-même avec respect cette cérémonie; après avoir gardé le jeûne. Le Mandarin disoit qu'un prince qui négligeoit cette cérémonie, risquoit de perdre l'Empire. Quelque tems après, l'armée Impériale fut défaite près du champ que l'Empereur auroit dû labourer au printemps. On regarda la perte de la bataille comme une punition du ciel, parce que l'Empereur avoit négligé la cérémonie du labourage.

<sup>(1)</sup> Voyez la Table des Constellations.

#### NOTES.

1º Les anciennes observations Chinoises de la constellation Fang à son passage par le méridien au matin (1), ont donné occasion à l'opinion Chinoise qui subsiste encore aujourd'hui, que la con tellation Fang a du rapport à l'agriculture. Il conste que depuis environ 2500 ans, cette con? llation a le titre d'étoile du labourage. On est encore attentif au temps où la lune passe au milieu, ou au Nord, ou au Sud de cette con ellation; & de ce passage on tire de bons ou de mauvais augures pour la récolte. Les Mongous, ou Tartares Mogols; voisms de la grande muraille de Chine, ont des terres qu'ils cultivent, ou font cultiver par des Chinois. Ils ont soin de s'informer du tribunal Chinois d'Astronomie sur ces passages de la lune par la confellation Fang, au Nord, au Sud, pour savoir ce qu'ils ont à craindre, ou à espérer pour la récolte.

2°. Le Prince Ki, frere de l'Empereur Yao, avoit le titre de Heou-th, parce qu'il fut nommé pour présider à l'agriculture. Ce Prince Heou-th est la tige des Empereurs de la Dynastie Tcheou: par cette raison, les Princes de cette famille s'étoient toujours fait de l'agriculture une affaire d'Etat, & l'Auteur de la

remontrance insiste fort là-deffus.

<sup>(1)</sup> Du temps des Empereurs Yao & Yu, on a vu qu'on observoit cette constellation au méridien, au crépuscule du soir. Elle indiquoit le temps de l'équinoxe d'automne: l'observation se faisoit dans le cours de la lune où étoit se solstice d'été.

Le livre classique Chi-king (1) dit dans une Ode: Kiao de la dixieme lune, conjonction du jour Sin-mao (2), éclipse de soleil.

Cette Ode est du temps de Yeou-ouang, Empereur de la Dynastie Tcheou, sa cour fut à Sigan-fou capitale du Chense

(3).

La chronique de Tchou-chou rapporte cette éclipse à la sixieme année de l'Empereur Yeou-ouang au jour Sin-mao premier de la dixieme lune. Dans le livre Y-tcheou (4), sont les caracteres de l'année.

Le caractere Chinois Kiao, exprime les nœuds de la lune; selon la régle de l'ancienne Astronomie Chinoise, si, à la conjonction, la lune se trouve dans le Kiao ou près du Kiao, il y a éclipse de foleil. Le texte du Chi-king fait allusion à cette régle, & veut dire qu'il y a éclipse de soleil, parce qu'à la conjonction, la lune se trouve dans le Kiao, ou fort près du Kiao.

70 33' 40". (4) Second du cycle de 60: c'est l'an 776

avant J. C.

<sup>(1)</sup> Dans la Chronologie j'ai parlé de ce

<sup>(2)</sup> Vingt-huitieme jour du cycle de 60. (3) Latitude boréale 34° 16' ouest de Peking

On a vu que dans le calendrier de la Dynastie Tcheou, la dixieme lune est la huitieme lune du calendrier de la Dynastie Hia; ainsi dans le cours de cette lune, le soleil devoit entrer dans le signe de la Balance, ou bien, dans le cours de cette lune, étoit le Tchongki-tsieou-fen, ou équinoxe d'automne. Les caracteres du jour de la conjonction & de la lune, ne conviennent, pour le tems de l'Empereur Yeou-ouang, qu'au sixieme Septembre, l'an 776 avant J. C. La conjonction fut le sixieme Septembre à Sigan-fou (1); ce jour eut les caracteres Sin-mao, le soleil étoit vers le 5º de Virgo (2); Tous ces caracteres ne conviennent qu'au 6 Septembre de l'an 776 avant J. C., dans la dissertation que je fis sur cette éclipse, il y a quelques années (3), j'avois marqué 47' de lat. bor. J'ai averti de cette erreur; la latitude étoit au moins de 52' & peut-être 53'. Il y eut bien éclipse, mais très-petite à Sigan-fou; elle fut ailleurs plus grande vers le Nord. L'éclipse rap-

le cours de la lune.

<sup>(1)</sup> Conjonction au matin vers les 9 heures. (2) Donc le foleil entra dans la Balance dans

<sup>(3)</sup> P. E. Souciet, fecond Recueil, ou Tome fecond.

portée par le Chi-king, n'est peut-être que le calcul des Astronomes du Tri-bunal, ossert à l'Empereur selon la coutume; ce que le texte dit de ce qu'il y a d'hideux, & de mauvais présage dans l'éclipse, a pu se dire par le poëte auteur de l'Ode sur un calcul publié, comme sur une observation; quoi qu'il en soit, les seuls caractères de la conjonction du jour de la lune, étant des Astronomes contemporains, pourroient sixer l'époque de l'an 776, pour la sixieme année de l'Empereur Yeou-ouang; on a d'ailleurs d'autres preuves & d'autres fondements pour assurer cette époque.

Le livre Chi-king parle des constellations Nu, Teou, Pi, Ki, Che, des étoiles du Scorpion, de la voie Lactée, de la Lyre. En parlant de la Lyre, le livre rapporte en termes difficiles à bien expliquer, de l'arc diurne qu'elle parcourt sur l'horizon. Il parle encore des ombres du Gnomon, il parle aussi de l'observation de la construction Che au méridien, pour la construction d'un Palais. Cette constellation devoit être observée alors, ou du moins on croyoit utile de l'observer au méridien: quand on vouloit construire un Palais, outre la méridienne qu'on traçoit, on obser-

voit l'étoile polaire; & pour que tout fûr dans l'ordre, on vouloit encore obferver l'étoile Che au méridien.

Le régne de l'Empereur Ly-ouang, pere de Su-en-ouang, fut malheureux. Su-en-ouang avoit de grandes qualités, il sut se faire respecter des princes tributaires; fon fils Yeou-ouang mit l'Empire & sa famille à deux doigts de leur perte. L'Empereur fut tué dans une bataille; après sa mort, les princes tributaires ne le furent que de nom. L'Empereur Ping-ouang, fils de Yeou-ouang, étoit un prince timide & peu éclairé, il ne sut pas Se faire respecter des princes feudataires. il se fit haïr de ses grands & de ses sujets, en abandonnant sa cour du Chensi, pour la transporter à la Ville qu'or appelle aujourd'hui Ho-nan-fou du Ho nan. C'est selon les Chinois l'époque de la ruine des Sciences & sur-tout de l'Astronomie; les bons Astronomes si disperserent, plusieurs allerent au pay des Barbares, du Nord & de l'Oues (1); on négligea lès observations & le

calculs

<sup>(1)</sup> On a dit depuis ce temps-là que ces Ai tronomes & Savans Chinois communiqueren aux pays étrangers leurs méthodes & les sciences Chinoises.

calculs, les Historiens n'étoient pas exacts à marquer les fastes, on négligeoit le calendrier, & l'étude de l'Astronomic fut comme abandonnée.

## REMARQUE.

Des Chinois Astronomes ayant vu avec douleur les Chinois obligés de recourir aux Européens, pour l'Astronomie dont ils avoient perdu la vraie méthode, ont cherché à diminuer la gloire qu'ils croyoient en revenir aux Européens. Ces Chinois ont dit que les Européens ont eu leur Astronomie des Mahométans, ceux-ci de Ptolemée, & que Ptolemée l'a eue des anciens Chinois. On ite l'époque de la dispersion des Astro-10mes Chinois, dans les pays occilentaux, vers le temps de l'Empire le Ping-ouang. On dit que ces Chinois urent les maîtres de ceux dont Ptoemée eut les connoissances de la vraie Astronomie. L'Empereur Kang-hi-a dit que l'Empereur Yao apprit l'Astronomie tous les Peuples Chinois & étrangers ; que c'est de ceux-ci que les Européens ont eu, & qu'ils ont été plus soigneux que les Chinois à cultiver ce qui venoit le Yao; par-là l'Empereur Kang-hi a Tome XXVI.

voulu instruire ses sujets, que l'Astronomie Européenne étoit la vraie ancienne Astronomie Chinoise, qui avoit passé de Chine aux pays occidentaux, & que les Européens n'ont fait que rendre aux Chinois ce qu'ils en avoient reçu. L'Empereur Yong-tching sils de Kang-hi, a dit que l'Empereur fon pere a mis dans un ordre très-clair & très-méthodique, ce que les Européens ont dit d'une maniere qui n'étoit pas assez claire, & intelligible,

L'Empereur Ping-ouang mourut l'an 720 avant J.C. le quatre d'Avril, à la cinquante-unieme année de son régne C'étoit la troisieme année du régne de Yn-kong, prince de Lou. Les prince de Lou étoient descendants du prince Tcheou-kong. La principauté de Lou étoi dans la province de Chun-tong, dans le pays où est la ville de Yen-tcheou-fou

C'est par la premiere année (1) de régne du prince Yn-kong, que Confucius commence son histoire du Tchuntsseou. Cette histoire comprend les régne de douze princes de Lou, depuis l'ar 722 jusqu'à l'an 481, quatorzieme an née du régne de Gai-kong, douziem

<sup>(</sup>I) Année 722 avant J, C.

prince de Lou. Les Historiens contihuerent cette histoire jusqu'à l'année 497, année de la mort de Confucius. Tfo-kieou-min, Historien public contemporain de Confucius, fit un commenraire sur le livre Tchun-tsieou, c'est ce qu'on appelle Tso-tchouen, ou tradition de Tso. L'éclipse solaire de l'an 481 n'est pas dans le livre de Confucius, c'est dans le commentataire de 150-

kieou-min qu'on la voit.

Si on avoit marqué même à-peu-près. le temps & les phases des éclipses du soleil, rapportées dans le Tchun-tsieou, elles seroient d'une grande utilité pour les Astronomes, mais on se contente de dire qu'il y eut éclipse de soleil; il y en a de marquées totales, il y en a marquées observées, d'autres ne sont que des calculs du Tribunal; cette histoire du Tchun-tsieou apprend qu'on calculoit les éclipses de soleil: on avoit donc une méthode, mais on ne trouve rien de cette méthode dans ce qui reste de monuments astronomiques, avant l'année 206 avant J. C. Les éclipses du Tchun-tseou fixent la chronologie de ce temps-là (1).

Confucius mit en ordre les livres

<sup>(1)</sup> Voyez la Chronologie.

classiques Y-king, Chou-king, Chi-king, Ly-ki. Il composa l'histoire du Tchun-tsieou, & fit un beau commentaire sur les textes du prince Ou-en-ouang, & de son sils Tcheou-kong. Ces textes concis, & souvent énigmatiques, expliquent les figures, ou Koua attribuées à l'Empereur Fou-hi. Confucius dit encore quelque chose sur les figures Hotou, Lo-chou. Lo-chou a dit-on pour auteur l'Empereur Yu, & l'Empereur Fou-hi passe pour auteur du Hotou.

Fou-hi passe pour auteur du Hoiou. Consucius en rangeant & mettant en ordre les livres classiques, rejetta beaucoup d'articles qui lui parurent suspects ou fabuleux, & par là sit sans doute beaucoup de tort à l'ancienne histoire, & à la vraie religion; car les Chinois étant si près du temps du déluge, & ayant tant de connoissances, marquerent sans doute ce qui regardoit la création du monde, les premiers Patriarches, le déluge, la dispersion des Nations; il est certain qu'ils firent leur histoire, & qu'elle existoit au temps de Confucius : on attribue à l'incendie des livres la perte de beaucoup d'anciens monuments (1). Une partie de la perte doit s'attribuer à la critique de (I) La Géographie, l'Astronomie, l'His-

Confucius; une partie doit aussi s'attribuer à la grande négligence des Historiens Chinois, depuis le temps de l'Empereur Ping-ouang jusqu'à celui de l'in-cendie des livres, & aux guerres de ce temps-là qui troublerent toute la Chine éteignirent presqu'entiérement l'amour de l'étude & des Sciences, & introduisirent ou affermirent les fausses sectes.

Confucius, dans ses commentaires sur les textes de Ou-en-ouang & Tcheoukong, a fait beaucoup d'attention à co que disent ces deux Princes, d'une ancienne révolution de 7 jours (1), dont le septieme est pour penser à s'examiner & à se corriger. Confucius ajoute à ces textes qu'anciennement les jours des folftices étoient des jours d'une grande fête, qu'on n'exerçoit pas la justice, qu'on ne faisoit pas le commerce, & qu'un septieme jour n'étoit employé qu'à examiner ses fautes, à s'en corriger, &c.

toire souffrirent un grand dommage : on voit donc pourquoi tant d'anciens livres Chinois le font perdus.

<sup>(1)</sup> Les Chinois fur-tout dans leurs cérémonies pour les morts; usent encore du caractere Th7, pour désigner une semaine: ils disent un Tfi, 2 Tfi, 3 Tfi, 4 Tfi, &c., pour dire une, 1,3,4 femaines, 82c.

Un habile Juif Chinois au temps de l'Empereur Kang-hi, offrit à ce prince un Placet où il expliquoit les dogmes de sa religion, qu'il prétendoit être conforme à l'ancienne religion Chinoise; il assure que ce que Oven-ouang, Tcheoukong, & Consucius disent de la révolution de sept jours, est la sanctification du sabat. Les noms de soleil, lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, pour les sept jours de la semaine, ne sont connus & introduits à la Chine, que depuis Tay-tsong, deuxieme Empereur de la Dynastie Tang (1):

Les princes de Lou avoient un Tribunal chargé d'écrire l'histoire, & de ce qui regarde les calculs & les observations astronomiques; ils avoient un Observatoire. Les princes des autres Etats tributaires qui étoient de l'empire Chinois, avoient aussi dans leur Cour un Observatoire, un Tribunal pour l'Astronomie, & pour écrire l'histoire. Les princes de Lou suivoient la forme du calendrier de l'Empereur Ou-ouang; c'est-à-dire, que le moment de minuit commençoit le jour, & que le solstice

<sup>(1)</sup> Premiere année du regne de Tai-tsong, \$27 après J. C.

d'hiver devoit être dans la premiere lune de l'an civil. L'Empereur est traité dans le Tchun-tsieou, de fils du ciel, de Roi céleste, & ordinairement de Ouang, ou Roi. Confucius n'approuvoit pas la forme d'année de la Dynastie Tcheou; il auroit voulu que l'année fût dans la forme de la Dynastie Hia, il croyoit cette forme d'année plus conforme au ciel. C'est pour cela qu'au commencement des années, il met ordinairement lune du Roi, pour faire entendre que, selon le ciel, on auroit dû marquer autrement les lunes; c'est pour cela aussi qu'il a affecté de mettre le ca-ractere Tchun, printemps, à la lune du solftice d'hiver, comme voulant dire que le printemps de la Dynastie Tcheou n'est pas le printemps du ciel. C'est par cette raison qu'il a eu soin de dire dans le Chou-king, que l'orsque Ou-ouang fut à Meng-tsin pour passer le fleuve Hoangho, & attaquer l'Empereur de la Dynastie Chang, c'étoit Tchun, ou printemps, quoique ce fut le fort de l'hiver. L'auteur du Tso-tchouen étoit dans les mêmes sentimens que Confucius, sur la forme d'année.

On a vu la méthode Chinoise de ranger les douze lunes de l'année civile

& de déterminer la lune intercalaire; il faut bien faire attention au jour que les Chinois ont marqué le solstice d'hiver, parce que c'est du jour de ce solstice qu'ils commençoient leurs calculs, & que pour déterminer les jours ou heures, ou moments de l'entrée du soleil dans les Tchong-ki & Tsie-ki, ayant divisé l'année en parties égales, ils commençoient par le moment du solstice d'hiver à compter ces parties égales. C'est la méthode qu'ils ont conftamment tenue jusqu'à l'entrée des Jésuites au Tribunal d'Astronomie, temps où on commença à marquer dans les éphémerides, l'entrée du soleil dans les signes selon le mouvement vrai, & parlà les Tchong-ki & Tsie-ki qui contenoient des espaces égaux de temps, devinrent des Tchong-ki & Tsie-ki, qui contenoient des espaces inégaux de temps. Ce n'est pas selon les régles introduites par les Jésuites dans le calendrier, qu'il faut examiner les lunes marquées dans l'histoire, & sur-tout dans le Tchun-tsieou; mais selon les régles de la méthode Chinoise que j'ai expliquées. En suivant cette méthode, on voit clairement que dans les éclipses solaires du livre Tchun-tsieou, il y

a des lunes mal marquées. Cette erreur est venue quelquesois des Astronomes, qui, n'ayant pas fait attention aux régles pour le jour de l'entrée du soleil dans les signes, ont mal déterminé la premiere lune. Quand on lit le Tchuntsieou, on voit que dans les cas de cette erreur, on la corrigeoit dans quelques lunes suivantes. L'erreur des lunes mal marquées, est quelquefois la faute de ceux qui copierent & publierent le Tchun tsieou, ils n'étoient pas en état de bien juger des fondements du calen-Irier Chinois (1).

<sup>(1)</sup> Le P. E. Soucier dans ses Recueils, tone 3, a publié le catalogue des éclipses du Schun-tseou, avec quelques-unes de mes notes. 'z mes calculs. Je n'avois pas fait ces calculs ans une exactitude rigoureuse; cela n'étoit pas écessaire pour ce que je me proposois; savoir, i l'année marquée avant J. C. étoit bien maruée, & s'il y avoit eu éclipse. Cela suffisoit our la Chronologie que j'examinois. J'avoisrié le P. E. Souciet de communiquer à MM. Jaraldi & Cassini, & autres Gens bien versés n ces matieres, non-seulement le Recueil desclipses du Tchunt-seou, mais encoré tout ce ue je lui adressois sur l'Astronomie Chinoise. e priois le Pere de ne rien publier qu'après ue ces MM. auroient tout vu & corrigé. J'ais u que le Pere n'avoit pas fait tout ce dont jes avois prié. LA COLL TO COURT THE

A la troisieme année du prince Yn-Kong, on voit une éclipse marquée à la deuxieme lune, au jour Kisse. Le calcul des jours fait voir que c'est le 22 Février de l'an 720 avant J. C. Par le calcul du lieu du foleil, on voit qu'on auroit dû marquer, non deuxieme lune mais troisieme lune, dans le calendrier qu'on suivoit. En lisant le Tchun sseou, on voit un jour Keng-su à la troisseme lune, à la quatrieme lune, un jour Sin-mao, à la huitieme lune, un jour Kingtchin, à la douzieme lune, un jour Kouey-ou-ey. Ces jours suivent l'erreur du jour Kisse de la deuxieme lune. Mais à la quatrieme année, on voit à la deuxieme lune, un jour King-su; ce jour King-su n'a pu être marqué à la seconde lune de l'année quatrieme, que dans la supposition que la premiere lune de l'année quatrieme sût bien marquée, on corrigea donc l'erreur de la deuxieme lune marquée à la troisseme année.

REMARQUE.

L'erreur de la deuxieme lune de la troifieme année n'infirme en rien l'époque de l'an 720, fixée en vertu de l'éclipse de folcil. Dans toutes les années avant & après l'an 720, il n'y a pas eu d'éclipse de soleil dans les premieres lunes qui ait eu les caracteres du jour Kisse; & puisque le 22 Février 720, sut Kisse, & jour d'éclipse, cette éclipse du 22 Février 720, est certainement l'éclipse dont le livre parle. Les Chinois ont pu d'abord errer d'une lune, mais non de deux ou trois.

Riccioli marque une éclipse de soleil le 17 Juillet de l'année 709 avant J. C. Le 17 Juillet eut en Chine les caracteres Gin-tchin, (vingt-neuvieme du cycle.) Le livre Tchun-tsieou marque une éclipse de soleil, totale au jour Gintchin, premier de la septieme lune, à la troisieme année du régne de Hoankong, prince de Lou, successeur du prince Yn-kong. Les caracteres Gintchin pour ce temps là, ne conviennent qu'au dix-septieme Juillet de l'an 709. Le prince Yn-kong à la onzieme année de son régne, au jour Gin-tchin (1), mourut. L'an 720 étant le troisieme du régne, l'an 712, fut le 11. L'an 711 fut donc le premier du régne de son successeur, & l'an 709 fut le troisieme. Le jour Gin-tchin marqué premier de la septieme lune, avec sa septieme lune à la troisieme année, Hoan-kong dé-

<sup>(</sup>I) 18 Octobre.

montre cette époque de Hoan-kong; au temps de la conjonction le foleil étoit vers l'Ecrévisse, 16° 2' ou 3' dans cette lune. Le foleil entra donc dans le signe Leo; ce sut donc la huitieme lune & non la septieme. C'est donc une erreur du livre pour les lunes, mais l'époque est toujours sure; l'erreur des lunes peut bien être d'une lune, mais non de deux ou trois, & dans ce temps-là, le seul jour 17 de Juillet a pu être réuni à la conjonction de la lune, & être jour d'éclipse de soleil, & avoir les caracteres Gin-tchin, (vingtneuvieme du cycle.)

A l'année avant J. C. qui répond à l'an 695, le Tchun-tsieou marque une éclipse de soleil à la dixieme lune, premier jour. On ne marque pas les caracteres Chinois pour le jour, & l'auteur du Tso-tchouen reproche cette négligence aux Astronomes du Tribunal. Cette dixieme lune est mal marquée encore dans le calendrier de Lou. L'équinoxe devoit être dans la dixieme lune. Il y eut éclipse de soleil, le dix Octobre (1); au temps de la conjonction le soleil étoit entre le 9° & 10°

<sup>(1)</sup> Le 10 Octobre dut avoir les caracteres du cycle Ken-gou.

du signe Balance. En calculant, à la Chinoife, l'automne, l'équinoxe Chinois d'automne étoit passé. Cette lune fut donc la onzieme & non la dixieme de l'année Chinoise.

Au jour qui répond au 23 Mars de l'an 687 avant Jésus-Christ, on rapporte que la nuit on ne vit pas les étoiles qu'on doit voir. Le Tso-tchouen ajoute que la nuit on voyoit clair. Confucius ajoute que les étoiles paroissoient tomber comme de la pluie, au milieu de la nuit. Voilà tout ce qu'on rapporte de ce phénomene qui paroît être quelque aurore boréale.

### NOTE.

A la fin de ces mémoires on verra un éclaircissement sur l'éclipse de soleil, marquée par Tchun-tsieou à la troisieme lune de la dixhuitieme année de Tchoang-kong, Prince de Lou; c'est l'an 676 avant J. C.

Le Tchun-tsicou marque une éclipse de foleil au jour Sin-ouey, premier de la fixieme lune, à la vingt-cinquieme année de Tchoang-kong, Prince de Lou. La suite des regnes, depuis celui du Prince Yn-kong, fait voir que cette vingt-cinquieme année est l'an 669 avant Jesus-Christ, & les caracteres d'éclipse de foleil, & Sin-ouey pour le jour, ne peuvent convenir qu'au 27 Mai (1) de l'an 669. L'éclipse est marquée observée, & on fit les cérémonies dont j'ai parlé au regne de Tchong-kang, Empereur de la Dynastie Hia. Les Astronomes postérieurs depuis la Dynastie Han (2) out supposé que le solstice d'été fut le vingt-cinquieme Juin. Delà ils ont prétendu que le Tchun-tsieou auroit dû dire septieme lune, parce que le solstice d'été doit se trouver dans la cinquieme lune de la Dynastie Hia & dans la septieme de la Dynastie Tcheou dont le calendrier est celui du Ichun-tsieou. Du syftême faux de ces Astronomes, il suit que la lune suivante auroit dû être la septieme lune intercalaire. Puisque le Tchun-esicou a marqué la sixieme lune, le solstice d'été ne fut pas marqué dans cette lune, & il ne dut pas l'être. Le solstice ne sut pas même marqué le 26 Juin (3); car si cela eût été, la sixieme

(2) L'an 206 avant J. C. fut le premier de

cette Dynastie.

<sup>(1)</sup> Fremier de la fixieme lune, le foleil au temps de la conjonction, vers le 27° du taureau.

<sup>(3)</sup> Delà il s'enfuit que le folffice d'hiver Chinois ne fut pas marqué le 25 Décembre; ce qu'il faut remarquer.

lune auroit été marquée sixieme lune intercalaire; car, selon la regle, si un Tchong-ki est au premier jour d'une lune, la lune précédente est intercalaire; & si le Tchong-hi est au dernier jour de la lune, c'est la lune suivante qui est

intercalaire.

Les mêmes Astronomes Chinois dont je viens de parler, prétendent que l'équinoxe Chinois d'automne fut le 25 Septembre, l'an 664, trentieme du Prince Tchoang-kong. De-là ils concluent que le Tchun-tsieou, à cette année-là, auroit dû marquer à la dixieme lune & non à la neuvieme lune, au jour Kengou (1), l'éclipse du soleil. Au temps de la conjonction, le soleil étoit au 270 du lion, puisqu'on marqua neuvieme lune. Le 25 Septembre ne fut pas l'équinoxe dans le calendrier. Cet équinoxe ne fut pas même marqué le 26 Septembre; car s'il avoit été marqué le 26 Septembre, ce jour-là étant l'équinoxe, la lune suivante auroit dû être marquée intercalaire. L'équinoxe d'automne devoit être dans la dixieme lune du calendrier du Tchun-tsieou, & selon le système des Astronomes cités, le 26

<sup>(3) 28</sup> Août.

Septembre, on auroit dû dire, premier jour de la dixieme intercalaire, puifque, felon eux, l'équinoxe devoit être marqué le 25 Septembre, dernier de la lune. Il suit encore de-là que le folstice d'hiver ne sut pas marqué cette année-là le 25 Décembre, ce qu'il faut

remarquer.

La cinquieme année de Hi-kong, Prince de Lou, commença vers la fin de Décembre de l'an 656 avant Jesus-Christ. Selon le texte du Tjo-tchouen, le premier jour de la premiere lune de cette cinquieme année, fut le jour Sinhay (1), & le folstice d'hiver est marqué dans ce livre, ce même jour Sinhay, premier de la premiere lune. Le calcul des jours démontre que ce jour Sin-hay fut le 25 Décembre de l'an 656. On marque à cette cinquieme année une éclipse de soleil, au jour Ou-chin, premier de la neuvieme lune. Ce jour Ouchin fut le 19 Août de l'an 655 avant Jesus-Christ. Ce que le Tso-tchouen marque encore dans cette cinquieme année, doit être examiné.

<sup>(4)</sup> Le folftice ne fut que le 28 Décembre; la conjoction fut le 26 : ainsi voilà deux erreurs. On parlera ensuite de ce solstice.

Le Tso-tchouen à la cinquieme année de Hi-kong, dit que le jour Pin-tse (1) fut le premier de la douzieme lune; que le Prince de Tsin, assiégeant une Ville à la huitieme sune, voulut savoir d'un Astronome & Astrologue le succès du siege. L'Astronome calcula le lieu du soleil & de la lune pour les deux lunes suivantes, de même que le passage du figne céleste Chun-ho par le méridien. Il trouva que le jour Pin-tse seroit le premier de la dixieme lune; que le soleil dans cette conjonction, seroit dans la constellation Ou-y (2); que la lune seroit à l'étoile Tche, au crépuscule du jour Pin-tse, & qu'alors le signe Chunho passeroit par le méridien.

La Ville qu'on nomme présentement Tay-yu-en-fou (3), Capitale du Chan-si, étoit la Cour du Prince de Tsin dont on parle. Dans cet état on suivoit la forme du calendrier de la Dynastie Hia, selon ce que rapporte Tso-tchouen. Dans le temps qu'à la Cour de l'Empereur, & à celle des Princes de Lou, on disoit dou-

<sup>(</sup>I) Is Novembre.

<sup>(2)</sup> Voyez la Table des Constellations. (3) Latitude boréale 37° 53' 30"; 3° 55' 30" ouest de Peking.

zieme lune, à la Cour de Tai-yu-en-fou, on disoit dixieme lune. Dans le calendrier de Hia, le temps, vers les six heures du matin, commençoit le jour civil. Ainsi, le jour Pin-tse commença à Tayyu-en-fou, le 15 Novembre à six heures du matin, & finit le 16 avant le temps de six heures du matin; & ce qu'on dit crépuscule, étoit le temps du 16 Novembre au matin; on peut dire aussi à l'aurore, à la premiere aurore, aussi bien que crépuscule. Le caractere Chinois du texte exprime tout cela, même quelque peu de temps avant l'étoile Tche, est l'étoile Fou-y-ue nébuleuse dans le Scorpion. A la fin de l'an de Jesus-Christ 1629, le Pere Adam Schail piacoit cette étoile dans le Sagittaire 22° 30', latitude australe 13° 15'. On a vu qu'au temps de Tcheou-kong, l'an 1111 avant J. C., le figne Chun-ho étoit le figne de l'Ecrevisse: au temps du Prince Hi-kong, ce signe Chinois mobile s'étoit, comme les étoiles, avancé à l'orient de quelques degrés.

La conjonction fut à Tay-yu-en-fou le matin du 16 Novembre, vers trois heures 45 minutes, lieu du foleil & de la lune vers le Scorpion, 17° 1' ou 2'; latitude australe de la lune, près de 4° 59'

Au lieu de la lune, ajoutez, si vous voulez, 32' 33" pour le mouvement horaire, afin d'avoir le temps Chinois qui répond à l'aurore, ou premiere pointe du jour; savoir, 4 heures 45 minutes du matin, & la lune auroit près de 4º 59' 10", latitude australe, ascension droite de la lune, 223º à peu-près & quelques minutes. Le texte du Tso-tchouen, en disant que la lune seroit à l'étoile Tche, entend l'ascension droite qui seroit la même dans la lune & dans l'étoile. Le texte ne rapporte qu'un calcul, & n'en' dit pas les circonstances. On ne dit pas le lieu du soleil par rapport aux Tchong. ki. L'expression du lieu du soleil à la constellation Ou-y, désigne un lieu trop vague, à cause de l'étendue de cette constellation. Le lieu de la lune, rapporté à l'étoile Tche, est plus précis; mais on ne dit rien du temps qu'on calculoit pour la conjonction, ni du lieu qu'on calculoit pour la lune, soit par rapport aux étoiles; soit par rapport aux Tchong-ki. Si on croit un peu important le calcul de l'Astronome Chinois, 655 ans avant J. C., on peut exactement, par observation, savoir la longitude & latitude de l'étoile Tche. Ce calcul fait toujours voir que, dans ce

temps-là, on devoit avoir des catalogues d'étoiles, & qu'on avoit d'affez bonnes connoissances sur le mouvement de la lune : on ne devoit pas ignorer la latitude des étoiles ; sans cette connoissance, comment rapporter son lieuà l'équateur, & assez bien pour ce-

temps-là?

L'étoile Tche est l'étoile Fou-y-ue (1), nom d'un célebre Ministre Chinois de Ou-ting, Empereur de la Dynastie Chang. Ce Ministre étoit natif du pays où est la ville de Pinglo-hien (2), dans le Chansy. C'est cette Ville que le Prince de Tsin assiégeoit; ainsi, dans le temps de ce Prince, cette étoile devoit passer pour avoir quelque rapport avec le Ministre Fou-y-ue, & apparemment dès ce temps-là l'étoile Tche en portoit le nom comme aujourd'hui.

#### NOTES.

1°. Tcheou-kong marque distinctement le folstice d'hiver à la constellation Nu 2° Chi-

(2) Latitude boréale 34° 48' 5° 25' ouest de

Peking, the ranks there eithe not sid i

<sup>(1)</sup> Dans ce que j'envoyai fur les étoiles, je marquois que l'étoile Fou-y-ue ne portoit pas le nom de l'ancien Ministre; je me trompois.

nois (I), qu'on peut rapporrer à l'équateur. Ici on ne dit pas clairement le temps de la conjonction de l'étoile Tche avec la lune, en ascension droite; mais on marque que c'étoit un temps qui répond ou au crépuscule du matin, ou au commencement de l'aurore. Dans les livres d'Astronomie Européenne, on n'a point de lieux d'étoiles de cette antiquité bien conftatés. Si les lieux du soleil, marqués au temps de Yao & au temps du fragment Siao-tching étoient rapportés clairement à un degré déterminé d'une constellation, on pourroit par-là peut-être à cause de l'antiquité, déterminer le mouvement annuel des fixes, & voir quel est celui qu'on doit choisir des Tables de MM. Cassini, Halley, Zanotti & autres Astronomes célebres.

2º. Chun-ho étant signe céleste, comprend une douzieme partie du cercle. Ce signe Chinois étoit l'Ecrevisse au temps de Tcheou-kong. Il est facile de voir à quel degré de l'Ecrevisse commençoit Chun-ho, l'an 655 avant J. C., & par-là le temps de son passage par le méridien. La constellation Ou-y, le signe Chun-ho, le temps de la dixieme lune, &c. devoient avoir dans l'Astrologie de ce temps-là bonne place pour les Astrologues. Les lettres Chinoises pour le jour, étoient aussi examinées.

3°. Il y a de fortes raisons pour soupçonner de quelque altération le texte du Tfo-tchouen, sur le solstice réuni à la conjonction; c'est ce

qu'on examinera ensuite.

4°. Puisqu'au pays de Tsin on avoit su conserver la forme du calendrier de Yao & de

<sup>(1)</sup> Nu est le nom de la constellation qui commence par l'étoile E du Verseau.

l'Emperent Yu, pendant un si long espace de temps, le système de M. Freret sur les changements des commencements de l'année Chinoise, soussire une grande dissiculté. Quand il me communiqua ce système, je lui dis ma pensee, & je lui opposai la forme du calendrier du pays de Tsin. Le pays d'un autre Tsin (1) dans le Chen-sy, des Princes dans le Hou-koang, dans le Honan & ailleurs, avoient toujours conservé la forme du calendrier de l'Empereur Yu; aux Cours de Lou, de l'Empereur & quelques autres pays, on suivoit la forme du calendrier de Ou-ou-ang.

Il y avoit des cérémonies réglées pour les éclipses de soleil; j'ai oublié la principale qui étoit d'immoler un bœus. Cette cérémonie étoit dans d'autres occasions, pour l'honneur des ancêtres; dans les éclipses de soleil, c'étoit pour honorer le ciel. Le caractere Chinois avertir(2) est composé du caractere bœus, nieou, & du caractere bouche Keou. Dans les cérémonies au ciel, aux ancêtres, on se servoit & on se sert en core du mot Chinois avertir, & c'est paun bœus égorgé & immolé, que se sais soit cette cérémonie, ou cet avertissement au ciel & aux ancêtres. Tous le

<sup>(1)</sup> Les caracteres Chinois sont différents (2) En Chinois Kao.

premiers jours de la lune, il y avoit aussi des cérémonies; c'est ce qu'on appelloit avertir du premier jour. Dans une grande salle pour les cérémonies, il y avoit douze places pour chaque lune. A la lune intercalaire, la cérémonie se faisoit à la porte : le caractere Chinois Jun intercalaire est composé du caractere Ou-ang, Roi, Empereur, Prince souverain, & du caractere Men, porte. Le Tso-tchouen, à la cinquieme année du Prince Hi-kong, remarque qu'aux jours des folstices, des équinoxes & autres parties de l'année, ou saisons où il y avoit des cérémonies, ou des fêtes, les Princes montoient à l'Observatoire, jettoient les yeux sur l'horizon en examinoient tout, & l'on en tenoit un Registre exact; c'est-à-dire, qu'à ces jours le Prince examinoit tout lui-même, voyoit les Registres des calculs & des observations, & faisoit mettre tout au net & en état. L'Auteur du Tso-tchouen parle de ce qui auroit dû se faire selon ce qui étoit prescrit par les rits; mais dans ce temps-là on négligcoit bien ces anciennes coutumes. Actions

L'éclipfe de feleil du 3 Février 626 avant J. C., est marquée à la premiere

année de Ouen-kong(1), avec les caracteres du jour Kouey-hay (2). C'est une erreur pour la lune; car le soleil étant dans le Verseau, entre le 70 & 80, dans cette lune il entra dans les poissons; c'étoit donc le premier jour de la troisieme lune. Le 3 Février on corrigea cette erreur par une lune intercalaire extraordinaire contre les regles de l'intercalation ordinaire. Dans la quatrieme lune de cette premiere année Ouen-kong, on voit un jour Ting-se (3). En comptant les jours du cycle, l'espace entre le jour Kouey-hay & le jour Ting-se, exige entre deux une lune intercalaire; c'est ce qu'on dut faire pour réparer la faute faite.

Le Tse-tchouen nous apprend que ce suit la troisseme lune qu'on intercala; c'étoit contre les regles de l'intercalation. Cet Auteur se récrie contre la négligence ou ignorance des calculateurs. A cette occasion le Tso-tchouen parle des regles de l'intercalation, & on entend aisément ce qu'il veut dire, après qu'on

(1) Prince de Lou.

(2) Soixantieme jour du cycle.

<sup>(3)</sup> Cinquante-quatrieme du cycle de 60. 29 Mars: le premier de la cinquieme lune fur Sin-y-eou, cinquante-huitieme du cycle, 2 Avril.

a su ce qui est dit dans le fragment du

livre Tcheou-chou (1).

Il dit que, sous les anciens Princes, pour régler les temps, on calculoit bien in commencement, ou point fixe; ensuite on déterminoit le Tchong (2). Les estes étoient réservés pour la fin. Puisque le Tso-tchouen se récrie contre l'inercalation faite contre les regles, il prétend donner les regles de la vraie ntercalation, qui consistent à bien fixer e lieu du foleil & de la lune, au prenier jour de la premiere lune de l'aniée; ensuite bien marquer les Tchongi propres de chaque lune; en troisiene lieu, retenir les différences entre es mois lunaires & solaires, & en faire ne lune intercalaire, lorsque ces difféences sont égales à un mois lunaire. dans la notice du fragment du livre cheou-chou, on a parlé de ces regles.

A la septieme lune de l'an 613 avant C., on vit une comete vers les étoiles e la grande-Ourse. On peut entendre ue la comete entra dans l'Ourse; on eut aussi entendre que la comete cessa e paroître dans l'Ourse: c'est tout ce

<sup>(1)</sup> Livre Tcheou-chou.

<sup>(2)</sup> Milieu; c'est le Tchong-ki. Tome XXVI.

qu'on dit de cette comete; on ne dit

pas le jour de la septieme lune.

Les cérémonies observées au jour Sin-tcheou (1), premier de la sixieme lune, à la quinzieme année du Prince Ouen-kong, pour l'éclipse du soleil, marquée à ce jour dans le Tchun-tseou sont voir que l'éclipse fut observée. Le 27 Avril su le dernier jour de la cinquieme lune: en remontant vers le temps de la premiere lune, on trouve que le 2 Décembre de l'an 613 avan Jesus-Christ, sut le premier de la premiere lune: la seizieme année de Ouen kong dut donc avoir 13 lunes; car sancela la premiere lune de cette seiziem année n'auroit pas pu avoir le solstic d'hiver.

Le Tso-tchouen à l'année 564 (2) avan Jesus-Christ, indique les cérémonies o le Président ou Mandarin du seu (3) pr sidoit. Ce titre de Mandarin étoit des temps de l'Empereur Tchouen-hiu. C Mandarin étoit aussi un des chess c tribunal d'Astronomie; on l'appello

(2) C'est la neuvieme année de Siang-kon

Prince de Lou.

<sup>(1) 38°.</sup> du cycle de 60: 28 Avril, and 612 avant Jesus-Christ.

<sup>(3)</sup> Ho, feu, Tching, Président.

aussi Nan-tching, où Président du sud. Ce Mandarin fut chargé dans la suite des temps, des cérémonies aux étoiles du Scorpion, désignées par le nom de Ta-ho, grand feu; il faisoit aussi des cérémonies aux étoiles du Lion: un des noms de ce signe étoit Tchou (1). Le caractere Tchou désigne la couleur rouge (2). Au temps du regne du Prince Siang-kong, & au temps de Tcheoukong, les étoiles du Scorpion étoient ou dans les rayons du foleil, ou fous 'horizon à la neuvieme lune du calenlrier de Hia, ou onzieme lune de celui le Tcheou, à la troisseme lune du calenlrier de Hia, ou cinquieme de celui le Tcheou. Les étoiles du Lion passoient u méridien vers le soir. A cette troiieme lune, le Peuple faisoit des seux, omme des feux de joie; à la neuvieme une, on défendoit ces feux. Yao orlonna à Y-pe, un de ses freres, d'obserer au pays de Kouey-te-fou du Honan, es étoiles du Scorpion, & à Che-ching, in autre de ses freres, d'observer les

<sup>(</sup>I) Ce caractere exprime le bec & le cri des iseaux.

<sup>(3)</sup> Les étoiles du Lion étoient représentées du la figure d'un oiseau rouge.

étoiles d'Orion, au pays de Tay-yu-enfou, Capitale du Chansi aujourd'hui. Dans la suite on fit des cérémonies à ces étoiles, & même aux deux freres de l'Empereur Yao, comme esprits des étoiles du Scorpion & d'Orion. Le Tso-tchouen qui instruit de ces usages, parle en général des Mandarins qui gouvernoient le Peuple depuis les premiers jusqu'aux derniers, & il y en avoit ur qui veilloit sur cinq familles, d'autres sur 10, 100, 1000, &c. Par le nombre de ces familles, on distinguoi les hameaux, villages, bourgs, villes pays, provinces, &c. Le Mandarin qu présidoit au feu, devoit avoir soin sur tout de prévenir les incendies, ou d'a faire apporter un prompt remede, 8 on avoit soin de faire des visites par tout. Le pays de Kou-ey-te-fou, qui étoi un état d'un Prince tributaire, passoi dans le temps du Prince Siang-kong 8 avant, comme étant dépendant de étoiles du Scorpion. Celui de Tay-yu en-jou passoit pour être comme de l jurisdiction des étoiles d'Orion; la Cou & les Cours des Princes tributaires, & généralement tous les pays de Chine avoient chacun des étoiles qui leur ré pondoient : ces étoiles, ou leur esprit

étoient censés présider à ces pays. Les Chinois en conséquence de l'idée que le ciel est le lieu où il faut examiner la terre, transporterent au ciel tout ce qui regarde leur pays (1), leur Cour, leurs Princes, leurs Tribunaux. C'est au ciel qu'ils cherchoient par l'étoile polaire & autres étoiles qui passoient au méridien, la distance des pays nord & sud. Ils la cherchoient aussi par les gnomons, pour savoir la hauteur méridienne du soleil, & par-là la hauteur du pole. On ne voit pas dans l'ancienne Astronomie Chinoife des regles pour chercher les distances terrestres d'orient en occident: mais les rhumbs de vent, & les termes pour exprimer le no sudo, n e, se, &c. en parlant des lieux, étoient très-famiiers aux Chinois. Dans cette même année 564, Tso-tchouen parle d'une révoution de Jupiter; elle est marquée de 12 ans.

<sup>(1)</sup> Au temps dont il s'agit pour le regne de Siang-kong, & avant, on voit par le Tso-tchouen qu'on cherchoit dans les figures ou Koua du livre Y-king, dans l'apparition des cometes, dans toutes les parties du ciel, éclipses, lieux les astres, de quoi régler les Peuples; on cherchoit des présages: les Astrologues étoient fort consultés.

Le Tchun-tseou parle d'une éclipse totale du soleil, au jour Kiasse (1) premier de la septieme lune, à la vingtquatrieme année de la principauté de Siang-kong, prince de Lou; ces caracteres sont ceux du dix-neuf Juin de l'an 549 avant J. C.

P. Adam Schall vérifia cette époque, il trouve une éclipse totale après midi

à la Chine.

A là lune suivante, au jour Kouesse (2) premier de la lune, le Tchun-tseou marque encore une éclipse de soleil. Le Tchun-tseou marque encore deux éclipses de soleil à deux lunes de suite l'une au vingtieme Août de l'an 552, & l'autre au premier jour de la lune sui vante.

Le même P. Adam Schall trouve une éclipse de sept doigts Chinois, ou 86 24' à l'Européenne, à la Chine vers les 8 heures du matin, le 13 Octobre de l'année 546 avant Jesus-Crist. C'est l'éclipse rapportée par le Tso-tchouen au jour Y-hay, premier de la onzieme

<sup>(1)</sup> Premier du cycle, 19 Juin.

<sup>(2)</sup> Trentieme du cycle de 60, 18 Juillet.

lune (1), à la vingt-septieme année du

régne du prince Siang-kong.

Dans ce que dit le Tso-tchouen, cette année 546, on voit l'usage de marquer les signes célestes, ou les douze sunes, (2) par les caracteres du cycle de douze, & on voit dans les Astronomes de ce temps-là beaucoup de négligence.

Le P. Adam Schall, dont je viens de parler, est un Jésuite Président du Tribunal d'Astronomie, à Peking. Dans les relations de Chine, on voit ce qu'il a fait & souffert pour la Religion, L'Astronomie complete qu'il a rangé en Chinois, avec d'autres Jésuites, & d'habiles Chinois, est un très-bel ouvrage (3). Cet ouvrage dût coûter bien du temps & de la peine, pour l'habiller la Chinoise, d'une maniere èlaire & méthodique. Il y a quantité de belles recherches sur les dissérentes parties de l'Astronomie Européenne, & sur la Chinoise, en usage dans ce temps-là. Ce

<sup>(1)</sup> Le Tchun-tseou marque douzieme lune. Le Tso-tchouen corrige cette erreur.

<sup>(2)</sup> Je n'oserois décider : je crois pourtant que c'est & des signes & des lunes qu'il parle.

<sup>(3)</sup> On a cet Ouvrage en divers lieux d'Europe; je suppose qu'on l'a à la Bibliotheque royale.

n'est pas à moi à m'étendre beaucop sur les éloges de la Science astronomique du P. Adam Schall, & de ses Compagnons; mais ces Missionnaires, respectables d'ailleurs par ce qu'ils ont souffert pour la Religion, ne méritent nullement les termes méprisants, dont plusieurs Européens se sont servis, en parlant de ce que le P. Adam & ses Compagnons savoient en Astronomie: l'illustre Kepler n'en jugeoit pas de même, sur ce qu'il avoit su, quoiqu'en général, de ce qui se faisoit à Peking.

#### NOTE.

On voit le calcul du P. Adam Schall dans un livre Chinois qu'il fit, & dont le titre est, Examen des éclipses anciennes & nouvelles. Il examine & calcule dans ce livre les éclipses solaires, rapportées dans les livres classiques, Chou-king, Chi-king, les deux du Tchun-tsieou dont j'ai parlé, & plusieurs autres des Dynasties Han & suivantes, il y en a de la Dynastie passée Tay-ming. Ce Pere voulut donner aux Chinois des preuves sensibles de la bonté des Tables d'Europe, & le fait à son ordinaire d'une maniere fort claire & très-intelligible. Outre ses livres d'Astronomie, ce Pere fit d'excellents livres en Chinois fur la Religion; & ceux qui, en Europe, ont fait part au Public des livres des Jésuites en Chinois, sur les Sciences, sans dire un seul mot de ceux qu'ils ont

fait en Chinois pour la Religion, auroient bien pu parler de ces derniers livres; mais ils avoient leurs raisons pour n'en rien dire: d'autres que des Jésuites l'ont fait, & ont reconnu que les Jésuites en Chine, ont fait leur capital de tâcher de remplir les devoirs de l'état de Missionnaire.

La lune, dans le cours de laquelle arriva le folftice d'hiver en Décembre de l'année 546 avant Jesus-Christ, sut la premiere lune de la vingt-huitieme année du regne de Siang-kong, Prince du Lou. Cette lune sut la premiere de l'an Chinois 545. Le Tso-tchouen dit qu'au commencement de cette vingt-huitieme année de Siang-kong, Jupiter qui devoit être dans le signe Sing-ki, passa tout-à-coup & contre les regles qu'on supposoit pour le lieu de Jupiter, dans se signe Hiuen-hiao. Le Tso-tchouen ajoute que la constellation Hiu est au milieu du signe Hiuen-hiao.

# NOTES.

1°. Le Tso-tchouen suppose que 12 ans sont la révolution de Jupiter, & il ne dit rien de sixe sur le lieu de cette planette. L'Auteur de ce livre, en disant quelquesois le lieu de Jupiter, se contente de dire en général le signe, sans faire connoître comment il désigne ou

détermine ce lieu en général. Les Chinois postérieurs qui affurent qu'avant l'incendie des livres, il y avoit des méthodes pour les calculs aftronomiques, avouent que dans ces anciens temps, on ne savoit pas les fondemens des calculs pour les rétrogressions & stations des planettes de Saturne, Jupiter, Mars, Vénus & Mercure.

2º. On a vu l'ordre & le nom de douze fignes Sing-ki, Hiven-hiao, &c. Des Chinois postérieurs ayant voulu expliquer la raison du nom Sing-ki (chronique des étoiles, ou ciel), ont dit que ce signe portoit ce nom à cause du folftice d'hiver où est le commencement de ce signe; que tous les calculs commencent par le premier degré du Capricorne, ou par le solstice, & que tous les mouvemens des planettes se rapportent à ce commencement du Capricorne Ces Chinois ont tenu ce langage dans un temps où le solstice d'hiver étoit vers les premiers degrés du signe Sing-ki, ou du moins dans ce figne. Ils n'ont pas fait attention au mouvement propre des fixes que ce signe suit. Plufieurs d'entr'eux n'ont pas été au fait sur ce mou vement, & ils n'ont pas penfé au temps de Tcheou-kong. Quand ce Prince Astronome vit que le folstice d'hiver étoit à la constellation Nu 2º, & que le folffice étoit le commencement du signe Hiuen-hiao, le signe Sing-k étoit notre signe du Sagittaire. Ce n'est donc pas le solstice d'hiver qui a fait donner le non de Sing-ki. Les Aftrenomes antérieurs ne pouvoient tirer ce nom du solstice d'hiver, puis que le solstice n'étoit pas dans Sing-ki. Cem qui, les premiers, donnerent ce nom, avoien conc un autre principe de cette dénomination

. 3°. Dans le catalogue des confrellations, on voit l'étendue équatorienne de la conffellation Hiu, & par quelle étoile elle commence, puifque le figne Hiuen-hiao commence par la conffellation Nu 2°. Quand le Tso-tchouen dit que Hiu est au milieu du signe Hiuen-hiao, il parle de Hiu 5°, & un peu plus de 31' Chinoifes dont 100 font un degre Chinois. Voyez dans la Table l'étendue équatorienne des constellations Nu & Hiu.

4°. On fait le temps entre Tcheou-kong & la vingt-huitieme année du Prince Siang-kong. On voit donc par où commençoit & finissoit le signe Hiuen-hiao au temps de Siang-kong.

L'an 543 (1) avant J. C., au jour Kouey-ouey (2) de la troisieme lune, on
voulut savoir l'âge d'un vieillard du pays
de Tay-yu-en-fou (3), dans le Chansi.
Il se trouvoit alors dans le pays de Lou.
Ce vieillard dit qu'il ne savoit pas compter comme on comptoit au pays de
Lou; mais que le jour de sa naissance sut
le jour Kia - tse, premier de la sune;
que depuis ce jour Kia-tse jusqu'au jour
Kouey-ouey, il comptoit 444 cycles de
60 jours, & 20 jours du 445°. cycle.
Cette somme de jours sait 73 ans jusiens,

<sup>(1)</sup> Trentieme année du Prince Siang-kong Tfo-tchouen.

<sup>(2)</sup> Vingtieme dit cycle, soptieme Février.(3) C'est le pays qu'on appelloit Tsin.

moins cinq jours, en comptant le jour Kouey-ouey. Ainsi, le vieillard naquit le 11 Février de l'an 616 avant J. C. Le 11 Février fut un jour Kia-tse. Dans le pays de Tsin, le jour Kia-tse commença le 11 Février, vers les six heures du ma-tin, & sinit à la sin du temps qui répond à la fin de cinq heures du matin, le jour suivant. Le jour Kia-tse sut la conjonction. C'étoit sur la fin du jour Kia-tfe, au pays de Tsin: au pays de Lou, le jour suivant Y-tcheou commença à minuit. Au pays de Tsin, on suivoit la forme d'année de la Dynastie Hia. Au temps de la conjonction, le soleil étoit entre le 14 & le 150 du Verseau. Dans cette lune, le soleil entra dans le signe des Poissons; c'étoit donc la premiere lune du calendrier de Tsin, & la troisieme du calendrier de Lou.

Le vicillard voulut faire voir fans doute que, quand on compte les années de son âge, & quand on veut savoir au juste son âge, il faut se servir de l'an folaire, & non de l'année lunaire, ou lunisolaire.

Supposons un Chinois, né le 3 Décembre 1715, c'est l'an 54 (1) du regne

<sup>(</sup>I) Dans le cycle de 60, c'est l'année Y-

de Kang-hi; c'étoit le huitieme jour de la onzieme lune. L'an 1754 a dans le cycle de 60 les caracteres Kia-su, c'est la dix-neuvieme année du regne Kienlong. Le huitieme de la onzieme lune, est le 21 Décembre. Le Chinois, né le 3 Décembre 1715, fait le 21 Décembre 1754 l'anniversaire de sa naissance. Il compte la cinquante-quatrieme année de Kang-hi pour la premiere année de sa naissance, & la dix-neuvieme année Kien-long, pour la quarantieme; en sorte que des la premiere lune de cette année dix-neuvieme de Kien-long 1754, il dit qu'il a 40 ans. Il n'a cependant réellement que 39 ans, le 3 Décembre 1754. Le vieillard de Chansi vouloit sans doute faire voir le défaut du compte ordinaire pour l'âge en Chine.

## NOTE.

1°. A cette année 543, le Tso-tchouen après avoir parlé du jour Kisse de la septieme lune (1), dit que Jupiter étoit, selon un calcul, dans le signe Kiang-leou, & selon un autre, dans le signe Tscou-tse.

2°. L'an 542, le Tso-tcohuen dit que l'Empeur Yao sit aller son frere Che-ching au pays

<sup>(1) 23</sup> Juillet-

Tay-yu-en-fou (1), pour y observer les étoiles d'Orion. Le signe céleste Che-ching est désigné par les mêmes caracteres, Che-ching, que le frere de Yao. On peut dire que le nom du frere de Yao lui sut donné, parce qu'il observoit le signe Che-ching. On peut aussi dire que le nom Chinois du signe Che-ching vient du nom du frere de Yao. Les étoiles d'Orion sont fort remarquables, & sont les principales du signe céleste Che-ching.

Le prince qui régnoit au pays de Tayyuen-fou du Chansi, voulut savoir l'an 535 avant J. C., l'explication du texte de l'éclipse solaire du Chi-king; on sui répondit que les éclipses de soleil sont des malheurs, ou indiquent des malheurs pour punir les princes qui gouvernent mas. Les questions du prince furent à l'occasion d'une éclipse de soleil le 18 Mars (2). On voit que les dix caracteres appellés Kan dans le cycle, étoient alors un cycle de dix jours.

A la onzieme lune de l'an 534, on voit dans le Tso-tchouen, une tradition

(1) Ce pays s'appelloit Tahia anciennement;

on l'appella depuis Tsin.

<sup>(2)</sup> Cette éclipse est dans le Tchun-tsien, septieme année du regne de Tcheo-kong, Prince de Lou, jour Kia-tchin, premier de la quatrieme lune.

qui portoit que la planete Jupiter étoit au signe céleste Chun-ho, à la mort de l'ancien Empereur Ttchouen-hiu. A cette onzieme lune de l'an 534, on place Jupiter dans le signe céleste Simou, au lieu appellé le Gué de Simou. C'est un lieu de la voie la ctée, qu'on représente

comme un grand fleuve.

On ne voit pas bien s'il s'agit d'une étoile nouvelle, ou d'une étoile, ou d'une étoile, ou d'une comete qu'on apperçut à la premiere lune, dans la constellation Nu; plusieurs dirent que dans cette comete, ou étoile nouvelle, étoit l'esprit d'un ancien prince, & on en tira des présages. On dit que Jupiter étoit

dans le signe Hiuen-hiao.

L'an 525, le calcul fait voir une éclipse de soleil, le vingt-deuxieme Août au temps de la conjonction, le soleil vers 21° 26' de Lion, c'étoit donc la neuvieme lune dans le calendrier de Tcheou, ou la septieme dans celui Hia. Le 22 Août a les caracteres Chinois Kiasu dans le cycle, & il n'y eut pas dans ce temps-là, avant & après l'an 525, une éclipse de soleil à un jour Kiasu. C'est donc l'éclipse de soleil marquée dans le Tchun-tsieou à la dix-sep-

tieme année (1) du prince Tchao-kong. Au jour Kiasu premier de la sixieme lune, il y a eu quelque dérangement ou faute des copistes dans le caractere de la lune. L'éclipse fut observée, & à l'occasion de l'éclipse, les Savans citerent le texte du livre Chou-king, où on parle des cérémonies en usage au temps des éclipses de soleil. Ces Savants voyoient donc une éclipse de foleil dans le texte du Chou-king. Quelque temps après l'éclipse, on appercut une co-mete à l'ouest du Scorpion, ou des étoiles du Scorpion. Le texte peut auffi-bien s'expliquer, en difant que la comete s'étendoit jusqu'à la voie lactée, qu'en difant qu'elle alla par son mouvement jusqu'à la voie lactée. Tso-tchouen dit que la constellation Hiu désigne de grandes eaux. Le signe céleste Hiuenhiao a le nom de la constellation Hiu, & les deux caracteres Chinois Hiuenhiao expriment des eaux très-profondes.

## NOTE.

Dans l'éclipse de l'an 525, on voit l'utilité du cycle de 60 jours. Dans les textes qui rapportent les éclipses & les phénomenes sur les textes du Pere Couplet pour les éclipses de

<sup>(1)</sup> Année 525 avant Jefus-Chrift.

foleil, M. Cassini (1) a dit qu'on ne pouvoit faire aucun fonds sur le calendrier Chinois. Le Pere Couplet, en rapportant sans choix, sans critique & sans caracteres, des jours pour les éclipses, a donné lieu à la remarque de M. Cassini. Si cet illustre Astronome avoit vu les fondemens du calendrier Chinois pour régler l'année & la lune intercalaire, il auroit porté un autre jugement.

Un Savant qui se disoit descendant de l'Empereur Chao-hao, dit l'an 526, que les Empereurs Tay hao (2), Y-enti (3), Hoang-ii avoient donne des titres à leurs Mandarins. Il dit en particulier que l'Empereur Tchouen-hiu avoit nommé un Grand pour présider au calendrier; que d'autres Grands ou Mandarins calculoient les solstices, les équinoxes & les autres parties de l'année; d'autres Mandarins avoient soin des mesures, &c. (4) Il rapporte le nom de ces Mandarins; le Tso-tchouen qui instruit de ce détail, ajoute que Confucius fut charmé du discours du Savant, & en fit l'éloge.

<sup>(1)</sup> Regles de l'Astronomie Indienne.

<sup>(2)</sup> C'est un titre de l'Empereur Fou-hi.

<sup>(3)</sup> C'est un titre de l'Empereur Chin-nong. (4) Cette année 526, le 5 Novembre, on vit une comete; on n'en dit ni le lieu, ni combien de temps elle fut yue.

Il y a eu du dérangement ou altération dans les textes pour le calendrier de l'an 522, vingtieme année du regne

du Prince Tchoa-kong.

On marque dans la seconde lune le jour Ki-tcheou (1), jour du solstice d'hiver. Le folstice d'hiver étoit toujours dans la premiere lune. Le premier de la septieme lune, est marqué Ou-ou, & dans la onzieme lune on voit un jour Sin-mao. Ces jours font voir qu'entre les deux, il'y eut une lune intercalaire. Elle fut contre les regles ordinaires, & cette lune intercalaire fut nécessairement placée pour remettre les lunes dans l'ordre, selon les regles du calendrier. L'année suivante, on voit une éclipse de soleil au jour Gin-ou, premier de la septieme lune. Ce jour Gin-ou fut le 10 Juin de l'an 521. Il y eut éclipfe au temps de la conjonction: le soleil fut entre le 11 & le 120 des Gémaux; ce fut donc la septieme lune, & le solstice d'été fut dans cette lune; les lunes furent donc bien marquées. Le 25 Décembre ne fut pas le jour du folstice d'hiver de l'an

<sup>(1)</sup> Le jour Ki-tcheou fut nécessairement le 27 Décembre 523. La seconde lune n'eur pas de jour Ki-tcheou, 26°. du cycle de 60.

\$23. Ce solstice fut avant midi, le 27

Décembre, au pays de Lou.

Outre l'altération qui paroît avoir été faite au texte du Tso-tchouen pour l'expression des textes, pour l'ordre des lunes au commencement de la vingtieme année de Tchao-kong, je crois en particulier que le texte original du livre n'a pas eu pour les folstices d'hiver des années 656 & 523 avant J. C., les caracteres qui désignent le 25 Décembre pour le jour du solstice. On a vu par l'examen de quelques jours, que le Tchun-tsieou & le Tso-tchouen placoient le solstice d'hiver même au-dessus du 26 Décembre (1). D'ailleurs, si le 25 Décembre de l'an 656 avant J. C., premier jour de la premiere lune de la cinquieme année de Hi-kong, avoit été jour de solstice & premier de la lune, la douzieme lune précédente auroit été marquée intercalaire. Or, cette douzienie lune ne fut pas marquée intercalaire: on trouve même un jour ou Chin marqué à la douzieme lune de la quatrieme année du Prince Ei-kong. Or, ces caracteres Ou-chin (2) font certai-

<sup>(1)</sup> On le verra encore dans la fuite.

<sup>(2)</sup> Quarante-cinquieme jour du cycle de 60.

nement ceux du 22 Décembre de l'an 656 avant J. C. Dans le temps on retrouva l'ancien livre Iso-tchouen, au temps de l'Empereur Outi, de la Dynastie de Han avant J. C. Ceux qui rangerent ce livre dans la suite, tenoient pour indubitable que le jour du solstice d'hiver étoit toujours au jour qui répond à notre 25 Décembre julien. Ces Chinois étoient les Astronomes & les Historiens, en vertu de leur système de l'année julienne de 365 jours i qu'ils ne distinguoient pas de l'année solaire, ils placerent, en remontant jusqu'au regne de Tay-kia, Empereur de la Dynastie Chang, les folssices d'hiver au 25 Dé-cembre, c'est-à-dire, à un jour qu'on voit, par un calcul aisé, répondre au 25 Décembre julien. Ayant cru voir vers leur temps un solstice d'hiver à minuit du 25 Décembre, réuni à la conjonction de la lune & du soleil, ils firent une suite de ces solstices réunis à la conjonction, jusqu'au temps de l'Empereur Tay-kia de la Dynastie Chang. On voit dans leur Recueil les solstices marques ainsi pour les vingtiemes années de Tchao-kong, & la cinquieme année de Hi-kong, Princes de Lou. Ces folftices étoient selon eux les premieres années

d'un cycle de 19 ans. Je suis très-porté à croire que ces Auteurs, voyant dans l'original de Tsot-tchouen les caracteres du jour du solftice, qui ruinoient leur système, substituerent les caracteres qui favorisent le leur. Ils ne penserent pas à changer les textes des autres années où sont les caracteres des jours pour des éclipses & autres événemens, & ils ne pensoient pas qu'en combinant ces caracteres, on pouvoit voir aisément que le Tchun-tsieou & son Commentateur Tso-kieoumin, Auteur de Tso-tchouen, mettoient & supposoient le solstice même au-dessus du 26 Décembre.

## NOTES.

1°. Les folstices de la cinquieme année de Hi-kong & vingtieme année de Tchao-kong, ont pour expression les deux mots Chinois Nan, Tchi, dont les caracteres signifient terme de la route du sud. Ce terme Chinois désigne fort bien le folstice d'hiver; ce terme est ancien. Le folstice d'été devoit donc s'exprimer par le terme Pe-tchi, ou terme de la route du nord. C'étoit les termes de la route du soleil, & ils désignoient par-là l'écliptique. La déclinaison du soleil de 24° Chinois que les Astronomes Chinois supposoient l'an 105 avant J. C., & avant, n'étoit pas l'esset de leurs observations & de leurs recherches. Ils supposoient fort ancienne cette déclinaison du soleil aux deux solssices.

& la donnoient comme un vestige de l'ancienne Astronomie, de même que la connoissance du triangle-rectangle, & l'usage des cercles gradués d'est à l'ouest & du nord au sud, placés sur le méridien pour observer le passage des astres par le méridien & la différence de ces

passages.

2º. Plusieurs Astronomes Chinois, avant la venue des Missionnaires, n'ont pas fait difficulté de traiter d'erreur les solstices d'hiver marqués au 25 Décembre, aux années 523 & 656 avant J. C. D'autres au contraire & des plus habiles, comme Cocheou-king (1) & autres, quoique bien instruits sur la quantité de l'année folaire & l'espace entre leur temps & celui des Princes Hi-kong & Tchao-kong, regardant les textes de Tso-tchouen comme livres facrés, & n'osant les contredire, ont admis ces anciens solstices au 25 Décembre julien, & pour cela ont déterminé seulement pour le cas des anciens solstices des équations bisarres & sans fondement pour l'année solaire, & en cela ils ne sont pas excusables. Ce n'est pas ici le lieu de parler de ces équations & de leur principe.

3°. On a vu quelques raisons des erreurs dans l'arrangement des lunes : en voici une autre. Au temps du Tchun-tsieou les Astronomes du tribunal avoient des instrumens de léton, soit anciens, soit faits de leur temps, qui faisoient voir l'ordre des Junes & l'année où il failoit intercaler. Ces sortes d'instrumens étoient

<sup>(1)</sup> Je crois que ce qu'on attribue à Cocheou-King, doit être attribué à ceux qui tangerent ce qu'on trouva de fon Astronomie.

Souvent peu exacts; les Astronomes, par négligence & pour s'épargner la peine du calcul, & de bien ajuster leurs instrumens, faisoient trop vîte les éphémerides pour l'année courante. Les jours des solstices faisbient bientôt voir l'erreur; c'est pour cela qu'on voit, comme j'ai dit, l'erreur des lunes corrigée. D'autres fois les Astronomes de Lou, sans penser d'abord à la différence des calendriers, se servoient, par exemple, de celui d'un état voisin, appellé Song. La Cour de ces Princes Song, defcendants de l'Empereur Tching-tang, fondateur de la seconde Dynastie Impériale Chang, étoit à Kouey-te-fou, Ville du Honan. Le calendrier du pays de Song étoit celui de l'Empereur Tching-tang. Dans ce calendrier , la premiere lune de la Dynastie Tcheou étoit la douzieme de l'année : la troisieme lune étoit celle qui avoit l'équinoxe du printemps, &c. Ce que je dis ici fur ce dernier point comme fource de l'erreur des lunes dans le calendrier de Lou, n'est qu'une conjecture que je fais; je la mets ici, parce qu'elle me paroît bien fondée.

4°. Dans ce que dit le Tso-tchouen (1) de plusieurs distances dans quelques pays, quelques Savants Chinois ont cru voir que ces distances donnoient pour un degré de latitude, 225 Lys. Cette regle ne pouvoit pas être générale, parce que, dans dissérents pays le pied étoit dissérent; le nombre des Lys devoit donc être dissérent: comme 1800 pieds sont un Ly, on voit combien de Lys sont un degré,

<sup>(1)</sup> Tso-tchouen, premiere année du regne de Tcha-Kong, Prince de Lou.

en se servant du pied (1) de l'Empereur Ououang. Cette recherche particuliere me paroît inutile; on ne voit pas dans ces anciens temps des distances itinéraires marquées en vue d'examiner combien de Lys doivent être dans un degré.

Dans le mois de Décembre 522 avant Jesus-Christ, sut la premiere lune de la vingt-unieme année du Prince Tchao-kong. Le Tso-tchouen dit que c'est le temps où l'Empereur Kin-ouang, sit sondre des cloches. L'ancien livre Koue-yu rapporte (2) que l'Empereur, avant la sonte des cloches destinées à l'usage de la musique de la Cour Impériale, interrogea un Savant en Musique, en Astrologie & en Astronomie. Ce Savant sit un grand étalage de sa science dans cette occasion: le Koue-yu fait quelque détail du discours de ce Savant.

Ce Savant rappelle à l'Empereur le fouvenir de l'expédition de l'Empereur Ou-ouang, décrite dans le livre Chouking. Il s'agit de l'année où Ou-ouang partit de sa Cour dans le Chenfy, passa le fleuve Hoang-ho dans le Honan, & après avoir remporté la victoire sur le

(2) Regne de K.n-ouang.

<sup>(</sup>I) J'ai dit la mesure de ce pied.

dernier Empereur de la Dynastie Chang, sur déclaré & reconnu Empereur de la Chine.

Le Savant dit que dans cette expédition de Ou-ouang, la planete Jupiter étoit dans le signe céleste Chun-ho, le soleil dans la partie de la voie lactée qui est près du signe Sy-mou; que la lune ut dans la constellation Fang; que la conjonction de la lune & du soleil fut un manche de la constellation Teou (1), & que Mercure fut au signe Hiuen-hiao. I fait remarquer l'espace depuis Hiuenuno jusqu'au signe Sy-mou, à la confellation Nieou & aux étoiles Kien-sin; que le signe Hiuen-hiao est la place du iord. Par l'Astrologie judiciaire, l'Asronome ou Astrologue fait voir que es lieux du Soleil, de la Lune, de Jupiter x de Mercure, conviennent au pays de la Lour de Ouou-ang, à ses ancêtres, &c. I veut dire que c'est l'image de la graneur de la famille Impériale Tcheou, & le la perte de la famille de Chang.

<sup>(1)</sup> Etoiles Lamda, Mu, dans le Sagittaire, In veut qu'on fasse attention aux sept signes, liuen-hiao, Sing-ki, Sy-mou, Taho, Cheoung, Chun-ouy, Chun-ho: on examine bien ce ombre sept, & on le compare à un nombre pt pour la Musique.

## NOTES.

1°. On a vu que l'étoile Fang, ou constellation Fang, étoit la constellation Fang. Heou-tsi, tige de la famille Impériale de Tcheou, étoit frere de l'Empereur Yao, & il eut l'intendance de l'Agriculture. J'ai fait remarquer l'attention des Chinois au passage de la Lune par cette constellation. Le pays de Tcheou dans le Chansy, étoit assigné aux étoiles du signe céleste, Chun-ho. Les Princes attendoient fort l'année où Jupiter devoir entrer dans le signe céleste où leur état étoit

assigné.

2º. L'Auteur du Koue-yu suppose connu ce qu'il rapporte du signe Hiuen-hiao, comme ayant rapport à la famille Impériale, de même que le lieu où sut la conjonction du Soleil & de la Lune. Il ne dit pas le temps où Mercure suit dans Hiuen-hiao, où la lune sut dans Fang où se fit la conjonction. Les lieux de Jupite & de Mercure, assignés en général aux signes sont une expression bien vague. On avoit l connoissance du cycle de 19 ans; on pouvoi ainsi calculer les conjonctions. On supposo 12 ans pour une révolution de Jupiter: on se voit le mouvement de la lune dans un jour on avoit sans doute quelque révolution pou calculer les lieux de Mercure.

3°. L'Auteur du Koue-yu suppose un rappos des nombres des calculs astronomiques, au nombres des tons, sons, accords, aux non bres des parties pour toutes sortes d'instrumes de Musique, & leurs diverses dimensions. Jes suis pas en état de bien exprimer ce que le

Chinois ont dit fur ces rapports.

On voit dans le Tchun-tsieou une éclipse de Soleil au jour Ping-yn de la onzieme lune, à la douzieme année du regne de Ting-kong, Prince de Lou. C'est l'an 498 avant J. C. Plusieurs années avant & après l'an 498, on ne trouve d'éclipse de soleil à un jour Ping-yn, que l'éclipse de foleil qu'on trouve par le calcul le 22 Septembre de l'an 498. Au temps de la conjonction le Soleil étoit dans Virgo 216 à peu-près. C'étoit donc la dixieme lune, c'est-à-dire, celle qui avoit l'équinoxe d'automne. Cette éclipse du 22 Septembre est nécessairement celle du Tchun-tsteou. Le caractere marqué de la onzieme lune, ne peut convenir à aucune des formes du calendrier Chinois de ce temps-là. Dans plusieurs pays de Chine, on suivoir le calendrier de Hia; dans ce calendrier, l'éclipse est à la huitieme lune. Dans d'autres pays, on suivoit le calendrier de la Dynastie Chang; dans ce calendrier, l'éclipse seroit à la neuvieme lune. La Cour Inpériale & le pays de Lou avoient le calendrier de Ou-ouang. Dans ce calendrier, l'éclipse est à la dixieme lune. A la Chine, il n'y avoit pas de calendrier différent de ces trois. L'éclipse au jour

Ping-yn, 22 Décembre de l'an 498, est réelle ; il faut conclure qu'il s'est glissé quelque erreur dans les caracteres qui

désignent la lune.

Le 14 Novembre de l'an 511 avant Jesus-Christ, on trouve par le calcul, une éclipse visible dans le pays de Lou. C'étoit la trente-unieme année du regne de Tchao-kong, Prince de Lou. Le jour a les caracteres Sin-hay. A la conjonction, le soleil étoit dans la Vierge, près de 160; c'étoit donc la douzieme Îune Chinoise. Le Tchun-tsieou marque une éclipse observée au jour Sin-hay, premier de la douzieme lune, à la trente-unieme année du regne de Tchaokong. C'est, comme on voit, l'éclipse du 14 Novembre de l'an 511. Si on compte les jours & les lunes, en remontant jusqu'à la premiere lune de cette année, on trouvera que le solstice d'hiver fut après le 26 Décembre dans le Tchun-tsieou, & cela fait voir que dans ce temps-là on ne marquoit pas au 25 Décembre le solstice, ce qui fortifie bien les soupçons que j'ai proposés en parlant des solstices d'hiver des années 523 & 656 avant J. C. Ces foupcons sont encore bien confirmés par la vé-

rification de l'éclipse marquée par le Tchun-tsieou, au jour Keng-tchin (1), premier de la huitieme lune, à la quinzieme année de Ting-kong, Prince de Lou. En comptant les jours des lunes, en remontant, on trouve la conjonction à la premiere lune le 27 Décembre (2), dans le Chantong. Le folstice d'hiver fut donc dans cette lune; donc il ne fut pas le 25 Décembre. Le 27 Décembre fur le jour du solstice dans le calendrier de Lou. La lune précédente fut donc la douzieme lune intercalaire de la quatorzieme année du regne du Prince Ting-kong. Selon le calcul, l'an 445, le solstice fut après minuit du 27 Décembre, dans le Chan-tong, temps moyen, & en temps moyen, la conjonction sut dans le Chan-tong le 27 Décembre, près de trois heures après midi. En Chine, depuis l'an 1111 avant J. C., l'on a compté le premier jour de la lune dès le moment de minuit qui commence le jour de la conjonction, quand même

(2) Année 495 avant J. C.

<sup>(1) 22</sup> Juillet, vers 11 heures du matin; conjonction dans l'Ecrevisse, 21° 35' 25", nœud ascendant de la Lune dans l'Ecrevisse, 22°31'2", l'an 194 avant J. C.

cette conjonction seroit à 10 heures, à 11 heures, à 11 heures \frac{1}{2} du soir.

L'année 482 avant J. Č. fut la treizieme année du regne de Gai-kong, Prince de Lou. Cette année on marque une Comete vue vers l'orient. On ne dit rien sur le temps, ni le lieu, ni le cours de la Comete.

Le Pere Riccioli rapporte une éclipse de Soleil le 19 Avril de l'an 481 avant J. C. C'est l'éclipse rapportée par les Historiens de la Cour de Lou, au jour Keng-chin, premier de la cinquieme lune, à la quatorzieme année du Prince Gai-kong, c'est-à-dire, l'an 481 avant J.C. Le calcul des jours fait voir que les caracteres Keng-chin sont ceux du 19 Avril, & le Soleil étant au temps de la conjonction, vers midi, dans le Bélier 220 & plus de 47': on voit que ce sut la cinquieme lune Chinoise de la Cour de Lou. Le nœud ascendant de la lune étant alors la Balance 220 & près de 27, on voit qu'il y eut éclipse. Scaliger rapporte aussi une éclipse de Soleil, le 19 Avril de l'an 481 avant J. C.

## NOTES.

1º. Le Tchun-tsieou fait par Confucius, finit

à la quatorzieme année (1) du regne de Gaikong. Il commence à la premiere année (2) du regne de Yn-kong. Les Historiens de Lou continuerent le Tchun-tsieou jusqu'au temps de la mort de Confucius arrivée l'an 479, le 14 Avril (3). Confucius naquit l'an 551 avant J. C., le 4 Octobre (4).

2°. L'auteur du Tfo-tchouen finit son livre à la vingt-septieme année (5) du regne de Gai-kong. Il y parle d'un jour Ki-hay (6) de la quarrieme lune. Tso-kieoumin, Auteur du Tso-tchouen, étoit Historien public; il étoit

connu & estimé de Confucius:

3°. Tfo-kieoumin passe pour Auteur du livre Kouc-yu: ce livre Koue-yu est au moins d'un Auteur de ce temps-là, & apparemment des Historiens publics. Ce livre finit à l'an 453 avant J. C., seizieme année du regne de l'Empereur Tchingting-ouang. Supposé que Tfo-kieoumin ait travaillé à ce livre, on le continua après sa mort jusqu'à l'an 453. Le Koue-yu est presqu'égal en autorité à Tso-tchouen, & tous les deux sont livres très nécessaites à tous ceux qui veulent bien savoir les vraies antiquités Chinoises. Tso-tchouen est généralement plus estimé que le Koue-yu, & tient le premier rang après les livres classiques.

4°. Dans les livres classiques appellés Sfechou, on voit un passage où Consucius compare l'Empereur au pôle, ou à l'étoile polaire. Il

<sup>(1)</sup> An 481 avant J. C.

<sup>(2)</sup> An 722 avant J. C.

<sup>(3)</sup> Quatrieme lune, jour Y-tcheou.
(4) Jour Ke g-tse dans la onzieme lune.

<sup>(5)</sup> An 479 avant J. C.

<sup>(6) 16</sup> Mars.

parle d'un point immobile & fixe. S'il a eu en vue l'étoile polaire, il croyoit qu'une étoile est fixe & immobile au pole. Il paroît que bien des Chinois ont eu cetté idéc. Ce que je dis du pole d'après les Sfechou, fut dit par des Disciples de Confucius.

La premiere année du regne de l'Empereur Ling-ouang, fut l'an 571 avant J. C. La derniere année fut l'an 545.

La premiere année de la principauté du Prince Ouen-ouang, pere de l'Empereur Ou-ang, fut l'an 1173 avant J. C.,

& la derniere fut l'année 1124.

Le fragment du livre de Tcheou passe pour contenir ce qui regarde cet intervalle de temps. Cependant celui qui a rédigé le livre dont on a le fragment, doit avoir été plus récent par ce qu'il dit du solstice d'hiver. Dans ce fragment, on voit le fossice d'hiver au commencement de la constellation Nieou(1). Le commencement de cette constellation est l'étoile de Caper qui, au commencement de 1700 de J. C., étoit dans

<sup>(1)</sup> Indépendamment du solstice, on sait certainement que ce qu'on voit dans le fragment, est un monument avant le temps de l'incendie des livres.

le Capricorne 29° 51' 48", latitude boréale 4° 37' 2". En supposant 72 ans pour un degré de mouvement propre dans les fixes, l'Auteur du livre seroit de l'an 450 avant J. C. à peu-près. Il ne s'agit pas ici d'avoir une époque fixe, il suffit de voir en général l'antiquité du livre.

On ne fait pas si bien l'antiquité d'une espece de Dictionnaire Chinois, appellé Enlya; mais il est avant le temps de l'incendie des livres (1), & bien des Chinois croient que le Prince Tcheou-kong en est l'Auteur, ou du moins que ce qui y est rapporté, est pris des Mémoires de Tcheou-kong.

On voit dans ce qui reste de ce livre, qr'on avoit alors l'usage du cycle de 60 ans. On y voit que les 10 caracteres dits Kan, faisoient un cycle particulier

de 10 jours.

Le pôle est appellé Pe-ki & Pe-tchin. On ne dit pas quelle étoile étoit la polaire.

Les constellations Kio, Kang font

<sup>(1)</sup> L'Auteur du livre étoit sans doute instruit du solstice d'hiver, fixé par le Prince Tcheou-kong, à la constellation Nu 2°; on étoit donc alors instruit sur le mouvement propre des fixes.

marquées dans le figne célefte Cheoufing (1). Les constellations Fang, Sin, Ouy, sont placées dans le figne Ta-ho

qu'on appelle aussi Ta-tchin.

Le signe Sy-mou est désigné par le caractere Tsin (2), qui signifie un gué de riviere, & on place ce gué dans Hantsin, qui désigne la voie lactée, & ce Hantsin est mis entre les constellations Ki & Teou.

Les constellations Teou, Nieou sont

dans le signe Sing-ki.

Par la constellation Hiu, on désigne le signe Hiuen-hiao. On donne aussi le nom de l'Empereur Tchouen-hiu à la constellation Hiu. On dit que cette constellation désigne le pays du nord, ou le nord; on veut dire que c'est le lieu des anciens solstices d'hiver.

Les constellations Che & Tong-pi sont dans la bouche, (Keou, quadrilataire) du signe Tseou-tse. On désigne la figure des

(1) Voyez les constellations & les signes; il paroît que Enlya met aussi la constellation

Ti dans le signe Cheou-sing.

<sup>(2)</sup> Aux années 206 & 105 avant Jesus-Christ, & plusieurs années après, on voit les Astronomes Chinois supposer que le solstice d'hiver étoit à la fin de la constellation Tcou.

deux étoiles qui sont les commencemens de ces constellations, & dont la figure est une figure de quatre côtés.

Les constellations Kou-ey, Leou sont

dans le signe Kiang-leou.

Par la constellation Mao, on désigne le signe Ta-leang; & par la constellation Li-eou, on désigne le signe Chunho: on ne voit pas les signes Chun-ouy,

Chun-cheou & Che-ching.

L'espace de temps entre la fin du Tchun-tsieou, & l'an 249 avant J. C. est appellé Tchen-koue, deux caracteres qui signifient guerres entre les Royaumes, parce que tous les pays de Chine, gouvernés par des Princes tributaires de l'Empereur de la Dynastie Tcheou, étoient désolés par les guerres de ces Princes qui n'étoient tributaires que de nom. L'Empire fut dans le trouble; les Sciences & les Arts souffrirent beaucoup. L'ancienne doctrine des livres classiques fut presque anéantie; quel-ques Lettrés la soutenoient encore: beaucoup de Sectes contraires à cette doctrine se fortifierent. C'est dans ces temps de trouble & de confusion, que deux Astronomes (1) firent chacun un

<sup>(1)</sup> Un s'appelloit Kan, l'autre se nommoit Ché. K vi

catalogue d'étoiles. Les Astronomes postérieurs disoient que leurs catalogues contenoient les étoiles de deux Astronomes, aussi bien que celles de Ou-hien dont on a parlé; mais ces Astronomes postérieurs n'ont pas fait le détail des noms anciens & nouveaux pour les étoiles (1). L'Astrologie judiciaire étoit en vogue, & on cherchoit encore des mysteres & des présages dans les figures Koua, attribuées à l'Empereur Fou-hi.

C'est dans le temps du Tchen - kone que vivoit le Philosophe Mong-tse, natif de la Province du Chan-tong, grand zélateur pour la doctrine de Consucius & de ses Disciples. Le livre de ce Philosophe est réputé classique en Chine; il étoit fort estimé vers l'an 333 avant J. C., & quelques années avant & après. Dans un endroit de son livre, Mong-tse dit: Le ciel est bien élevé, les étoiles, astres & lieux des conjonctions du Soleil & de la Lune sont fort éloignés de nous: cependant sans peine on peut savoir un solssice de 1000 ans.

On voit que dans ce texte il ne s'agit

<sup>(1)</sup> Il y a long-temps que j'ai envoyé en France ces catalogues; avec quelques remarques & explications.

nullement d'une ancienne observation de solstice réuni à la conjonction, à une année & un jour d'un regne d'un ancien Empereur. On peut seulement conclure qu'au temps de Mong-tse, on avoit une méthode qu'on croyoit aisée pour calculer un ancien folflice quelconque, réuni à la conjonction, & rapporté aux étoiles : par ce texte on ne fauroit fixer quelqu'ancienne époque(1).M. Freret qui m'écrivoit fort sagement qu'il auroit grand foin de distinguer les interprétations postérieures des Chinois, & les textes Chinois des livres anciens, sans y penser, a pris des interprétations postérieures pour le texte de Mong-tse que je viens de rapporter, & c'est de ces interprétations & non du texte de Mong-tse, qu'il a tâché de conclure son époque de Hoang-ti, époque qu'on doit chercher par une autre voie, si on peut bien établir quelque époque vers le temps de l'Empereur Tchon-kang, ou autre ancien; on peut assez bien établir celle de Hoang-ti en remontant par les années marquées pour Chun & Yao que Tchou-chou met au-dessus du temps de Yao.

<sup>(1)</sup> Voyez la nouvelle Differtation de M. Freret.

L'arrangement qu'on va voir ici, est dans le livre du Lu-pou-ouey. Il ne marque pas l'année; il ne dit pas le jour de la Lune; il n'assigne pas les degrés des constellations. Cet Auteur écrivoit plus de 148 ans avant J. C.

voit plus de 140 ans avant J. C.				
1/10	du Soleil dans les Constell	PASSAGE des conf- tellat. au Méridien Soir au crépuf.	des conf- tellat, au Méridien Marin au	
Prem. lune. * Sec. lune.			Etoile Kien	Equinoxedu print. dans cette lune.
Troif. lune.	17° conf.			
	Tsing.	KANG.	OUEY.	Solsti. d'été dans cette l.
AUTOMNE.			ise conf.	
Sec. lune.	Y. K10	NIEOU.	P I.  19 <sup>e</sup> conf.  T s E.	Equin d'au-
Troif. lune.		Hiv.		Coerte lune.
Prem. lune.				Co. 10. 111.
Sec. lune.				Solft, d'hiver dans cette h

<sup>\*</sup> Dans cette lune, le grand Historien doit bien examiner l'état des livres, soit livres classiques, soit autres, soit ceux qui regardent l'Astronomic.

La Table des 28 constellations est prise du livre de Lu-pou-ouey. Dans la chronologie j'ai donné une notice du livre; fon nom est Luchi-tchun-tsieou.

Dans chaque lune, on marque les cé-rémonies à observer, la musique dont on devoit se servir à chaque lune & les autres usages & coutumes, selon la saison.

Les lunes sont selon la forme du calendrier de la Dynastie Hia. Lu-pou-ouey assure qu'on examinoit exactement la méthode pour trouver le premier & le dernier jour de la lune : on examinoit donc la quantité du mois lunaire. Lu-pou-ouey dit que sous l'équateur, à midi, le soleil ne donne pas d'ombre; qu'au pole, il y a alternativement des

temps fans nuit & fans jour.

Il dit encore qu'au jour Y-mao de la seconde lune du printemps, au temps de l'Empereur Hoang-ti, le soleil étoit dans la constellation Kou-ey; c'est la quinzieme constellation. On voit bien qu'on ne peut faire aucun fonds fur cette observation, ou calcul; on ne marque pas une année déterminée de regne; on ne dit pas le quantieme de la lune étoit le jour Y-mao. Quoique on n'ait pas une époque précise pour une des années du regne de Hoang-ti,

on fait qu'il a regné environ 3360 ans avant Jesus-Christ (1). A la seconde lune est l'équinoxe du printemps, & au temps de Hoang-ti, le soleil n'a puêtre dans aucun des degrés de la constellation Kou-ey. Pour faire usage du texte de Lu-pou-ouey, & le faire convenir au temps de Hoang-ti, il faudroit supposer une forme du calendrier qui représentât pour ce temps-là le lieu du soleil dans la constellation Kou-ey, à la seconde lune du printemps, & ce seroit sans nul fondement.

Lu-pou-ouey, de riche Marchand qu'il étoit, s'éleva jusqu'à la dignité de Prince & de Ministre d'Etat. Il devint suspect à l'Empereur Tsin-chi-hoang. Lu-pou-ouey sus exilé, & il s'empoisonna, allant au lieu de son exil. C'étoit un homme fort savant, fort attaché à la Secte de Tao. Il sit de grandes dépenses pour avoir des Mémoires de Savants, & d'anciens livres & monumens. De ces vastes Recueils il sit son livre, qui n'est pas aujourd'hui en entier. Ce sont des Mémoires sur quantité de sujets: un peu plus d'ordre & de critique rendroit ce

<sup>(1)</sup> Note de l'Editeur. C'est reculer ce regne au-delà de toute vraisemblance, & calculer sans point fixe & d'après des données incertaines.

livre bien plus utile; mais tel qu'il est, il est très-utile pour connoître l'antiquité Chinoise, les samilles des Princes, les Loix du Gouvernement, les cérémonies civiles & religieuses; & dans tous les articles, sur ces différents sujets, il y a des traits de l'ancienne Histoire.

La Dynastie de Tsin dont la premiere année est marquée l'an 248 avant J. C., saisoit, à la dixieme lune (1) du calendrier de Hia, les cérémonies du premier jour de l'année; mais le calendrier comptoit les lunes comme celui de Hia. Les Princes de cette Dynastie regnoient dans le Chensi; c'est-là qu'étoit leur Cour. Avant d'être maîtres de tout l'Empire, ils suivoient le calendrier de la Dynastie Hia.

Entre les années 436 avant J. C. & l'année 248 avant J. C., on voit quelques éclipses de Soleil & une de Lune. Il n'y a point de temps marqué pour les phases; les textes de ces éclipses ne donnent aucune lumiere distincte qui puisse être de quelque utilité pour avoir connoissance de l'Astronomie de ce temps-là. On peut en faire usage pour la chronologie de cet espace de temps; mais on a cette chronologie

<sup>(1)</sup> Au premier jour.

d'une manière aussi sûre par la suite des années des regnes marqués par les Historiens publics. Cette suite d'années se joint aux années du Tchun-tseou dons les époques sont démontrées, soit pour la somme totale des années, soit pour

. chaque année en particulier.

L'an 219 avant J. C., on marqua à Sigan-fou (1), Capitale du Chensi, le folstice d'hiver au jour Y-tcheou (2) premier de la onzieme lune dans le calendrier de la Dynastie Hia, qu'or suivoit; mais on retint l'usage étable par Ou-ouang pour le commencement du jour à minuit. On ne dit pas le tempe du solstice, ni de la conjonction. Selor la regle, on dut intercaler la dixieme lune. Le calcul fait bien voir le solstice d'hiver & la conjonction au 25 Décembre (3), à Sigan-fou; mais ce ne su pas au moment de minuit, qui sut le commencement du 25 Décembre, que le solstice se trouva réuni à la conjonc

(2) 25 Décembre.

<sup>(</sup>I) Cette Ville étoit alors Capitale d'Empire.

<sup>(3)</sup> Le moment du folssice ne fut pas le temps de la conjonction; il y eut quelque intervalle: M. Freret rapporte le calcul qu'il a fait & du solssice, & de la conjonction.

rion, comme l'ont prétendu les Astro-10mes & Historiens de la Dynastie Han want J. C. Dans le Recueil de leurs foltices réunis à la conjonction au monent de minuit, ils n'ont pas fait nention de celui-ci. On voit pourtant qu'ils s'en sont servis pour époque de es solstices qu'ils appellent Tfou-tan. Le sont les commencemens des cycles le 19 ans. M. Freret, dans sa nouvelle Differtation, parle du foissice & de a conjonction au 25 Décembre de 'an 219, & releve fort bien l'ignorance les Astronomes Chinois, sur leur sysême d'une période de 1520 ans, qui amenoit la conjonction au même point lu jour, au même lieu du soleil, & u même jour du cycle de 60. De cette ausse supposition, ils conclurent un space de 1520 ans entre l'an 219 & a premiere année de l'Empereur Taycia de la Dynastie Chang, parce qu'ils upposoient sans fondement 10. qu'au noment de minuit du jour Y-tcheou, 'an 219 fut le folstice d'hiver & la conjonction; 20. que le Chou-king, au chapitre Y-hiun, marque le solstice l'hiver réuni à la conjonction, au jour V-tcheou de la douzieme lune de la remiere année de l'Empereur Taykia. Cependant le Chou-king ne parle ni de folstice, ni de conjonction; il se contente de dire jour Y-tcheou de la douzieme lune, premiere année de Tay-kia. Outre cela, au temps de Taykia, le folstice ne pouvoit pas être au

25 Décembre.

L'an 213; Tsin-chi-hoang ordonna de brûler les livres : dans l'Histoire or voit les motifs qui porterent ce Prince à porter cet Arrêt: dans la chronolo-gie j'en ai parlé. Il faut faire attentior aux livres qui furent brûlés, à cew qui furent conservés, à ceux qu'on re trouva dans la suite, & à la maniere dont on s'y prit pour tâcher de réparei la perte des livres perdus. Les Chinois attribuent à cet incendie la perte de leurs anciennes méthodes d'Astronomie Il est certain que, supposé que le anciens livres eufsent une bonne méthode pour l'Astronomie, la perte su très-grande & presqu'irréparable : sup posé que les anciens Chinois eussen tenu registre de leurs observations de puis qu'ils commencerent à observer les astres, la perte des livres où étoien ces observations, fut inestimable; cette longue suite d'observations; quand mê me elles auroient été faites sans une

grande exactitude, étoit capable de ormer de bons Astronomes: on a vu que la négligence des Astronomes sit reaucoup de tort à l'Astronomie, & es vestiges qui restent, indiquent bien qu'on avoit quelque méthode; mais sussi ils font voir des Astronomes peu abiles au temps du Tchun-tsieou. Ce que M. Fourmont a dit sur l'incendie, besoin de quelque résorme, & cela l'est pas surprenant; ceux même qui ont été long-temps en Chine, & qui ont étudié le Chinois, font souvent des autes, en parlant des livres Chinois,

x de ce qu'ils contiennent.

Par ce qui reste de l'ancienne Astronomie, & parce qui reste des livres sur l'autres sujers, on voit que l'étude de Astrologie devoit nécessairement arrêer les progrès de la vraie Astronomie. Dutre cela il falloit joindre l'étude de 'Astronomie à celle de la Musique. On upposoit un grand rapport entre la Musique & l'Astronomie, & cela est évilent par ce qui reste de l'ancienne Muique. Les Chinois, sur-tout les Astronomes, en cherchoient la théorie. Ils herchoient les sondemens des nombres our les instrumens, les tons, les sons, es accords. Chaque saison avoit sa

musique, ses instrumens: on y trouvoi une intercalation, & on cherchoit ce rapport avec la lune intercalaire. Ces nombres pour la musique étoient sup posés relatifs aux nombres de l'année solaire, de la lunaire, du mois lunaire du mois solaire & de la différence en tre les mois lunaires & folaires: on cher choit ce même rapport des nombres de la Musique avec les nombres de diverses périodes & cycles. La Musique de même que l'Astronomie étoit une affaire importante, selon les Chinois pour l'Etat, la Religion, le Gouvernement. Le Pere Amiot, Jésuite François a bien étudié la Musique ancienne de Chinois; il a tâché d'en découvrir le théorie. Il envoie ce qu'il a fait là-dessus & cela me paroît digne d'être commu niqué aux Savans.

Un habile Critique Chinois du temp de l'Empereur Cang-hi fit des remar ques sur l'Histoire, les anciens livres les usages & dénominations Chinoises les anciens tombeaux des Princes & autres points; le tout est traité bies clairement, d'une maniere concise & instructive (1). Ce Critique dit qu'or

<sup>(1)</sup> Le nom du livre est, Getchi-lou; il su fait l'an 34 du regne de Cang-hi, de J. C 1695.

ne voit pas bien avant l'année 206 avant J. C., l'usage des caracteres pour les cinq-veilles de la nuit (Ou-keng), & pour les douze heures (Che-eultchi). Il dit que cet usage des cinq veilles est venu d'occident.

Ce Savant prouve bien que le terme formel de Che-eultchi pour les douze heures est nouveau; mais il ne démontre pas qu'avant l'année 206 avant J.C. les Chinois n'avoient pas l'usage de 12 parties pour diviser le jour. Il paroît que les 12 Tchi pour le cycle de 12, étoient les caracteres qui expriment les 12 parties du jour; ou les 12 heures. On s'en servoit aussi pour exprimer les 12 signes célestes & les 12 lunes, ou mois lunaires.

On voit que, du moins depuis le temps de Tcheou-kong, on divisoit en 100 parties (1) le jour. Au moment de minuit on commençoit à compter. On avoit pour cela des clepsydres & des horloges de sable. Un Mandarin étoit préposé pour marquer les 100 Ke & leurs parties. Il y avoit pour cela des catalogues, & chacun pouvoit savoir la nuit & le jour le nombre de Ke;

<sup>(1)</sup> Ces parties s'appelloiert Ke.

depuis minuit, on en avertissoit le Peuple.

On avoit des pieces de métal ou de bois, qu'on frappoit de temps en temps. On disoit outre cela : le soleil se leve, set entre le lever & le midi, entre le midi & le coucher; c'est le temps du repas du matin, du repas du soir, la pointe du jour, le crépuscule du matin, le crépuscule du soir, la moitié de la nuit, les divers chants du coq. On désignoit le temps de la nuit, selon les faifons, par les étoiles, à leur lever, leur coucher, leur passage par le méridien. On choisissoit sur-tout les étoiles de la grande-Ourfe, fur-tout la derniere de la queue, la Lyre, Arcturus, l'épi de la Vierge, les étoiles du Lion, Orion, celles du Scorpion, la constellation Che & autres étoiles remarquables. On avoit l'usage des méridiennes; un bout avoit le caractere Ou pour le sud ou midi; l'autre avoit le caractere Tse pour le nord ou minuit. Plusieurs Chinois, en disant que les 12 heures, ou pour mieux dire, l'usage de 12 heures est venu d'occident, ont voulu sans doute parler de 12 heures divisées en 96 quarts qu'on nomma Ke en Chine. Chaque heure avoit

avoit huit Ke. Cet usage pour 96 Ke, sut introduit en Chine par les occidentaux, plus de 300 ans après le temps de Jesus-Christ; mais il ne sut guere suivi : quelques Astronomes s'en servirent pour leurs calculs.

On parle d'un Auteur (1) qui vivoit au temps appellé temps du Tchen-koue. Cet Auteur disoit que le soleil alloit d'orient en occident : le commencement de son mouvement étoit à la constellation Nieou. Il disoit que la terre alloit d'occident en orient, & le commencement de son mouvement étoit aux constellations Pi, Mao.

L'Auteur Chinois (2) qui rapporte ce que je viens de dire, ajoute que, selon un Auteur qu'il cite, une des cérémonies de la Secte de Tao, étoit pour la terre (c'est-à-dire, son esprit), comme commençant son mouvement aux constellations Pi, Mao, c'est-à-dire,

entre les deux constellations.

On voit, dans un fameux Astronome Chinois appellé Tching-hiuen, qui écri-

(I) Son nom étoit *Chi-kia*; il étoit avant l'incendie des livres.

<sup>(2)</sup> C'est l'Auteur du livre Tien-yuen-lili; 'en ai parlé dans la chronologie : il écrivoit lous le regne de Cang-hi.

voit quelque temps après J. C., quelque vestige de connoissance ou tradition sur un mouvement de la terre mais cela est si confus, qu'on ne voit pabien ce qu'il veut dirè. Ce que di l'Auteur Chi-kia du mouvement du soleil & de la terre, pourroit s'entendre de deux mouvemens dont l'un est réel & l'autre apparent; mais le détail man que dans ce qu'on fait dire à ce Auteur.

Dans ce que j'ai vu de livres (1) ou fragmens de livre, avant l'incendie de livres, je n'ai rien trouvé de particulie sur l'Arithmétique. On suppose toujour connu l'Art des nombres pour l'Addi tion, la Soustraction, la Multiplication & la Division, le tout selon un tout di visé en 10, en 100, en 1000, en 10000 On favoit tirer les racines quarrées & cubiques en nombres, & en multiplian un nombre en 100, 1000, 10000, &c on avoit un nombre approchant de l racine des nombres qui ne sont pa quarrés ou cubiques. On voit l'usag d'élever un nombre jusqu'à la cinquie me, fixieme & feptieme puissance, &c Quand les anciens Chinois ont voul

<sup>(1)</sup> Sur l'Arithmétique Chinoise.

chercher en nombres les proportions de leurs cinq tons, on verra tout celà dans ce que le Pere Amiot envoie sur l'ancienne Musique. L'instrument Chinois, appellé Souan-pan, passe pour un monument de la premiere antiquité. Je ne crois pas devoir parler de cet instrument; il est connu depuis longtemps en Europe. Avec cet instrument, les Chinois sont, avec beaucoup de acilité, les calculs ordinaires, non-culement pour le commerce & les regles de trois, mais aussi pour la meure des terres, &c.

Avant de finir ces Mémoires sur l'antienne Astronomie Chinoise, je crois devoir rapporter ce que dit Hoay-nantse iur une rétrogression ancienne du soleil. I dit que du temps du Tchun-tsieou, in Prince du pays de Lou, combattit vec un Général du pays de Han; le ort du combat sut vers le temps du toucher du soleil: alors le Prince leva on sabre comme pour donner un signal iu soleil, le soleil rétrogada de trois The (1). Che exprime le mouvement

<sup>(1)</sup> Les 28 conftellations sont aussi dites les

Les Chinois ont divisé le mois lunaire en 18 parties dites Che, hospice, logement.

propre de la lune dans un jour. Ainsi, la rétrogression du foleil sut de 39 à

40 degrés Chinois.

Hoay - nantse vivoit du temps de Outi (1), Empereur de la Dynastie Han, Hoay-nantse étoit de la famille Impériale; il avoit dans fon Palais beaucoup de Savans; il étoit lui-même fort savant, & ramassoit toutes les anciennes traditions & traits historiques: il les fai-Soit chercher dans les anciens livres dons il fit des recherches avec de grande: dépenses. Du temps de Hoay-nantse, i y avoit beaucoup de Juifs en Chine : cer Juifs étoient entrés dans l'Empire au temps de la Dynastie Tcheou, & ce fui selon les apparences, entre le temps de la fin du Tchun - tsieou (2), & l'ai 248 avant J. C. Les Chinois eurent de conférences avec ces Juifs étrangers sur leurs coutumes & fur-tout fur leurs li vres ; ces Juifs & de Savans Chinoi comparerent la chronologie (3) de deu

(2) 479 ans avant J. C.

<sup>(1)</sup> Premiere année de son regne, l'an 13 avant J. C.; derniere année, l'an 87.

<sup>(3)</sup> Dans la chronologie, j'ai parlé du pa' sage de Hoay-nantse: les Peres Bouvet & d'En trecolles, anciens Missionnaires Jésuites François en Chine, avoient depuis long-temp

Nations. Il est hors de doute que les Chinois apprirent des Juiss beaucoup de choses sur l'ancien temps, & il n'est pas surprenant que Hoay-nantse ait eu quelque connoissance des miracles que l'Ecriture rapporte au temps de Josué & au temps du Roi Ezéchias. Hoay-nantse réduit à un seul événement les deux rapportés dans la sainte Bible.

### NOTES.

1°. Le Tchun-tsieou, dont j'ai souvent parlé, est celui que sit Consucius, & que l'Auteur du Tso-tchouen commenta. Les Princes de cet Etat avoient une Histoire appellée Tchun-seeou; elle commençoit par le Prince Tcheou-tong, premier Prince de Lou. Cette Histoire s'est perdue; ou par tradition, ou par fragment, on avoit un catalogue des noms & des années des Princes de Lou, depuis Tcheou-tong. On les voit dans l'Histoire Chinoise. L'Histoire du Tchun-tsieou, qui s'est perdue, est celle que Hoay-nantse indique.

2°. Je ne sais pas au juste où étoit alors un pays appellé Han; il devoit être ou dans le Honan, ou dans le Chanfy, sur les limites

du Chantong.

envoyé en France ce passage. Dans la chronologie, j'ai rapporté ce qui reste de la comparaison que les Juiss sirent de leur chronologie avec la Chinoise.

3°. Au temps de la Dynastie Tcheou, les Juiss étant venus en Chine par terre, du pays de la Bactriane & voisins, il y avoit sans doute d'autres personnes qui vinrent de ce pays-là en Chine; & des uns & des autres, les Chinois purent avoir des connoissances sur l'Astronomie & les temps anciens. Les Savans Chinois reconnoissent sans peine que leur origine vient du pays occidental. Dans les anciens caracteres Chinois, il y en a un qui m'a toujours paru remarquable, c'est le caractere Yn. Ce caractere exprime le refpect intérieur & la pureté de cœur, requise dans les cérémonies religieuses; c'est ce qu'ont toujours dit les Chinois, en expliquant cet ancien caractere. Il désigne la cérémonie faite au ciel, & sur-tout aux ancêtres morts. Ce caractere composé en a trois : un est Chi; il veut dire, voir, regarder. Un est Sy; il veut dire, occident. Un est Tou; il veut dire, terre, pays, &c. C'est donc comme si on disoit, dans les cérémonies religieuses, ayez les yeux sur le pays ocidental.

Il peut se faire que les anciens Chinois, Auteurs de ce caractère, avoient en vue un pays de Chine, où on honoroit la mémoire de quelque ancien Prince ou Sage, pays occidental par rapport à celui où on faisoit la cérémonie Yn. Il peut se faire aussi que les anciens Chinois ont eu en vue le pays occidental d'où sont venus les premiers Princes & Légissateurs Chinois, comme si on avoit voulu laisser un monument de l'origine des Chinois.

On a reproché, avec quelque justice, à quelques Missionnaires, l'abus qu'ils ont fait

de l'analyse de quelques anciens caracteres; mais il est certain qu'il y a quelques caracteres Chinois anciens qu'on peut décomposer affez sûrement; les Savans Chinois l'ont fait de tout temps. Dans l'ancien temps, il n'y avoit pas tant de caracteres qu'aujourd'hui. Les premiers inventeurs des caracteres Chinois ont voulu exprimer leurs idées simples & compolées, & les caracteres Chinois ont été d'abord composés de signes d'institution, pour exprimer les idées; mais en voilà affez: il ne faut pas être ennuyeux. On peut, si on veut, retrancher tout ce que j'ai cru pouvoir dire fur le caractere Yn, étranger à l'Astronomie. Je ne l'ai fait qu'à l'occasion de mes conjectures sur ce que les Chinois ont pu anciennement savoir d'Astronomie, par le moyen des Juifs & autres venus en Chine au temps de la Dynastie Tcheou.

# ADDITIONS ET ÉCLAIRCISSEMENS.

10. Sur le mouvement propre des fixes.

Quoique dans le Yueling Lu-pou-ouey ne marque point les degrés des conftellations où étoit le foleil à la feconde, quatrieme, huitieme & onzieme lune de l'année, ces lunes étant celles où étoient les équinoxes & les folftices, on voit qu'il a fixé les équinoxes & les folftices dans un des degrés des constellations Kou-ey, Teou, Kio, Tsing: & parce qu'il faut dans

le système de ce temps-là, que les espaces entre les équinoxes & les solstices soient égaux pour le temps & pour les degrés (1), Lu-pou-ouey dut fixer les folftices vers l'an 248 avant J. C., vers Teou 24° & Tfing 29°, & les équinoxes vers Kio 8°, & vers la fin de la

constellation Kouey. Lu-pou-ouey pouvoit aisément savoir la fixation antérieure du solstice d'hiver au commencement de la constellation Nieou; la fixation du même solstice à la constellation Nu 20. Par les étoiles du Yao-tien, il pouvoit voir ce solstice dans la constellation Hiu. Ce Savant, outre cela, étoit sans doute instruit de diverses étoiles qui avoient été successivement les polaires. De tout cela, il paroît qu'il faut conclure qu'au temps de Lu-pou-ouey, on avoit des connoissances sur le mouvement propre des fixes. Ce que je dis pour le temps de Lu-pou-oney, doit s'appliquer au temps où le folstice fut fixé au commence-

<sup>(1)</sup> Chaque espace de temps de 91 jours est le temps qui répond à 7 heures 30 minutes. Chaque espace en degrés 91° 31' & quelques secondes Chinoises; la somme de quatre espaces, 365 jours 4, en temps, en degrés 3650 4, à la Chinoise.

nent de la constellation Nieou & au emps de Tcheou-kong, de même qu'au emps où on commença à prendre l'étoile Tay-y pour la polaire, après que l'étoile

Tien-y cessa d'être polaire.

On peut objecter que, quoique tout ela fut connu, ou pût être connu du emps de la Dynastie des Han antérieurs J.C., les Astronomes assuroient poitivement que les étoiles fixes étoient ans mouvement propre, & qu'ils cal-culoient les lieux des étoiles fixes pour e temps, par exemple, de Tcheou-kong, comme pour leur temps 900 & 1000 ns après Tcheou-kong. Je réponds à ela que ces Astronomes de Hans'étoient ait des systèmes, sans presque nul prin-ipe bien réel(1) d'Astronomie, & qu'on oit qu'ils n'examinoient pas trop exactenent les choses. Quelques années après . C., les Aftronomes ayant mieux xaminé, trouverent du mouvement propre dans les fixes; mais ils n'en urent pas encore bien les regles. Ce qui lémontre l'ignorance & le peu d'atten-

<sup>(1)</sup> Ils faisoient de mauvaises observations; is n'étoient sûrs sur presque aucun fondement le calcul : on peut bien accuser les Astronones de négligence avant l'incendie des livres, nais non de telle ignorance.

tion des Astronomes des Hanantérieurs, c'est 1° qu'ils avoient devant les yeux des figures où le solstice d'hiver répondoit autresois à la constellation Hiu; c'est 2° que les signes célestes qu'ils employoient, étoient, selon leurs livres avancés vers l'orient de la moitié d'un signe, depuis le temps de Tcheou-kong.

# 2°. Sur les caracleres de 12 heures Chinoifes.

On a vu une éclipse de soleil le 1: Octobre 546 avant J.C.: cette éclipse fut observée. L'Auteur du Tsu-tchouer reproche, dans cette éclipse, deux faute au Directeur du calendrier ou des éphé merides; la premiere, d'avoir marqu le Tchin (1) à Chin (2); la seconde, d s'être trompé pour l'intercalation.

Le texte du Tchun-tsicou marquoi douzieme lune; il falloit dire onziem lune, comme le marque Tso-tchouen & cette erreur des éphémerides veno clairement de n'avoir pas fait attentio à la méthode prescrite pour l'entrée d soleil dans les signes, & par-là savoi l'arrangement des lunes, & savoir quell

<sup>(1)</sup> Signe céleste ou conjonction d'une lune (2) Neuvieme Tchi dans les douze Tchi.

est celle qu'on doit intercaler. L'autre aute est d'avoir placé le Tchin à Chin; or, il me paroît que le Chin est ici heure de trois à cinq après midi.

Tous conviennent qu'au temps du

Tous conviennent qu'au temps du Tchun-tsieon, les douze Tchin étoient es douze lunes de l'année, les douze ignes célestes : le caractere Tchin en particulier, veut dire la conjonction du soleil & de la lune : les douze conjonctions dans une année s'appelloient aussi les douze Tchin sont sussi les douze Tchin sont sussi les douze Tchin contrussi les douze Tchin contrussi les douze Tchin du cycle de 60.

On a vu l'ordre & le nom des signes s'élestes, on ne peut pas expliquer le Chin par le caractere Chin, pour un igne céleste. On ne peut pas dire aussi que ce Chin soit le caractere de la lune, puisque le Tso-tchouen marque expressément l'erreur dans l'intercalation ou dans l'ordre des lunes. On ne peut pas dire aussi que Chin puisse s'expliquer par le caractere qui est dans le cycle de 60 jours ou 60 années. Il paroît donc qu'il s'agit de l'heure Chinoise Chin de trois à cinq heures après midi. Au pays (1) où l'éclipse sur le caracterée,

<sup>(1)</sup> Yen-tcheou-fou dans le Chantong, lati

la conjonction fut vers les 9 heures r'i' ou 12' du matin. Le fort de l'éclipse fut plus d'une heure avant le temps de la conjonction; c'étoit donc une grande erreur d'avoir assigné l'heure Chin pour le temps de l'éclipfe. Malgré ce que je dis sur l'heure Chin, les Interpretes ne disent rien de cette erreur pour Chin. Ils n'ont pas cru que, dans le texte du Tso-tchouen, il s'agisse de Chin, comme signifiant l'heure de trois à cinq heures après midi. Ces Interpretes disent que le calendrier de Lou étoit si fautif, que la lune qui auroit dû être Su, se trouvoit Chin, & qu'ainst le calendrier avoit une erreur de deux lunes. Cette interprétation me paroît fausse : cette année 546, le calendrier marquoit douzieme lune, au lieu de onzieme lune. Selon d'autres, l'erreur de deux lunes n'étoit pas véritablement dans les éphémerides de l'an 546 : elle étoit dans un instrument du Tribunal d'Astronomie à la Cour de Lou. Cet instrument étoit destiné à marquer l'ordre des lunaisons dans le calendrier de Lou, & cet inftrument marquoit pour l'an 546, non

tude boréale 35° 41', à l'orient de Peking

la onzieme lune, mais la neuvieme du calendrier, à cause de l'interprétation des Chinois, contraire à celle que je propose sur le caractere Chin. Je n'oserois assurer que mon explication est la vraie, & qu'en conséquence il faille regarder comme sûr que l'an 546 avant J. C., les douze caracteres Tchi servoient pour les douze heures. Un autre passage Chinois me paroît faire voir cet usage.

L'an 522 avant J. C., on a vu le passage du livre Koue-yu sur l'expédition de Ou-ouang. Dans ce passage, on voit que le jour que le Prince Ou-ouang rangea son armée, ou sit disposer tout pour donner bataille, étoit Kouey-hay (1) de la seconde lune. On voit encore que c'étoit la nuit, & que le Tchin étoit sur Su. Su ici ne peut avoir que le sens de 7 à 9 heures du soir, temps désigné par le caractere Su (2). Ce Su exprime la onzieme lune du calendrier de Tcheou: ici il ne sauroit avoir ce sens. Su exprime un des signes du Zo-

Les douze caracteres Tehi du cycle ont le nom général de douze Tchin.

<sup>(1)</sup> Soixantieme jour du cycle de 60.

<sup>(2)</sup> Voyez les Tables. Dans ce que j'ai rapporté à l'an 522, j'avois omis ces circonstances du passage de Koue-yu.

diaque; Ou le signe du Sagittaire, selon l'ancienne méthode, au temps du Tchuntsieou & de Tchcou-kong, comme je le crois, felon la méthode, depuis la Dynastie de Han, jusqu'à aujourd'hui; Su exprime le signe Aries. Ainsi, dans le passage, le caractere su ne peut pas s'exprimer par un des douze fignes célestes; il ne peut donc s'entendre que du temps Su, dont le caractere dénote l'heure de 7 à 9 heures du foir. On voit dans la chronologie & dans ce que j'ai dit au temps du regne de Ou-ouang, que le 31 Décembre de l'an 1112 avant. J.C., eut les caracteres Kouey-hay, & que c'étoit dans la seconde lune. Pour ce qui regarde le passage cité de Koueyu, on doit prendre garde 10. que ce qu'il dit du lieu de la conjonction de la lune & du soleil, des lieux de Jupiter, de la Lune, du Soleil & de Mercure, est le calcul particulier d'un Astronome de l'an 522 avant J. C.; 20. que, ce qu'il dit du jour Kouey-hay de la seconde lune, est pris ou conclu clairement du texte du Chou-king qui rapporte l'expédition de Ou-ouang.

En parlant de l'éclipse folaire du Chou-king, l'an 2155 avant J. C., j'ai dit qu'en ce temps-là on n'avoit pas

l'usage de 12 Tchi pour exprimer les 12 heures (1), je le croyois ainsi sur l'autorité du critique Chinois que j'ai cité; mais ayant examiné ce qui est dit aux années 522, par le Koue-yu, & 546, par le Tso-tchouen, je crois voir qu'en ce temps-là les 12 Tchi marquoient les 12 heures: étoit - ce de même l'an 2155 avant J. C.? cela me paroît douteux. Quoi qu'il en soit, il est certain que le caractere Tchin du passage du Chou-king qui rapporte l'éclipse, n'est pas le Tchin de 7 à 9 heures du matin, & que là il exprime la conjonction du soleil & de la lune.

3°. Sur l'année de l'éclipse de lune de l'an 1137 avant J. C.

L'éclipse de lune, marquée à un jour du cycle Ping-tse, n'a pu être dans ce temps-là qu'à l'an 1137, & c'est certainement l'année de l'éclipse dont le livre Tcheou-chou parle. Ce livre n'a pas des caracteres cycliques pour les années. On voit que les caracteres cycliques font très-utiles & importants pour la détermination

<sup>(1)</sup> Si, dans le passage du Chou-king, Tchin exprimoit le temps de 7 à 9 heures, la phrase auroit les caracteres rangés autrement.

des années & des jours pour les époques. Les caracteres Kia-tse conviennent à l'an 1137; ces caracteres de l'année ne peuvent convenir que 60 ans devant ou après, & ainsi de suite, avant & après,

pour toutes les années.

Le livre marque l'éclipse de lune à la trente-cinquieme année de la Principauté de Ouen-ouang. Si le livre avoit désigné cette trente-cinquieme année ou une année de celles de Ouen-ouang, ce feroit bien mieux pour assurer cette époque. La chronique du Tchou-chou a mis les années du regne de Ouen-ouang avec les caracteres du cycle. Ce livre fait regner Ouen-ouang 52 ans. Le Chou-king marque ce regne de 50 ans; & comme l'autorité du Tchou-chou est moindre que celle du Chou-king, la critique Chinoise exige qu'on s'en tienne au Chou-king, livre classique. La chronique du Tchou-chou marque la trenteseptieme année du regne de Ouen-ouang par les caracteres du cycle Kia-tse. Ainsi, il est mieux de dire que l'année 1137est l'année trente-septieme du regne de Ouen-ouang: par conséquent le Chouking lui donnant 50 ans de regne, l'an 1124 fera la cinquantieme année de son regne, & l'année 1123 sera la premiere

année de la Principauté de Ou-ouang; l'an IIII avant J. C. fera donc la treizieme année de la Principauté de Ou-ouang, & la premiere de fon Empire. Le Chou-king dit que la premiere année de l'Empire de Ou-ouang étoit la treizieme année, c'est-à-dire, la treizieme année de sa Principauté.

# '4°. Sur la Lune intercalaire.

Dans ce que j'ai dit à l'an 1112 & 1111 avant J. C., j'ai marqué que le calcul des jours faisoit voir que le 28 Décem-bre de l'an 1112 fut marqué dans le calendrier, jour du solstice d'hiver; c'étoit le dernier jour de la premiere lune Ainsi, selon la regle, on auroit dû dire, premiere lune intercalaire, aulieu de dire, seconde lune, comme il conste qu'on dit le 29, 30, 31 Décembre de an 1112 avant J. C., premier Janvier & suivants de l'an 1111 : la raison de cela vient, comme je l'ai indiqué, d'une exception à la regle de l'intercalation, quand cela regardoit la premiere lune. On ne disoit pas premiere lune intercalaire; quand le cas arrivoit, on intercaloit la seconde lune. Je croyois que ce qu'on disoit de cette exception pour l'intercalation de la premiere lune, n'étoit pas assez bien fondé. J'ai vu depuis que cela est bien fondé, & j'en ai vu nouvellement des exemples dans des lunes, depuis le temps de J. C.

## 5°. Sur une observation de la Planete de Mars.

Lu-pou-ouey, dont j'ai parlé, dit dans fon Ouvrage qu'au temps du regne de Kin-kong, Prince de Song, la Planete de Mars se trouva à Sin, c'est le nom Chinois de l'étoile Antares: c'est aussi le nom d'une constellation appellée Sin(1). Lu-pou-ouey ne dit pas s'il s'agit de l'étoile Sin, ou de la constellation du nom Sin.

On a vu que les Princes de l'Etat de Song étoient descendants de l'Empereur Tching-tang, premier Empereur de la Dynastie Chang. La Cour des Princes de Song étoit dans le Honan, au pays où est Kouey-tefou, Ville de cette Province.

Dans les annales de ce temps-là, on voit que le Prince Kin-kong regna 37 ans, & que la trente-septieme année de son regne répond à la quinzieme année

<sup>(1)</sup> Voyez le Catalogue des Constellations

lu regne de Gai-kong, Prince de Lou. L'examen des éclipses du Tchun-tsieou, ait voir que la quatorzieme année de Gai-kong est l'an 481 avant J. C.; c'est ıne époque démontrée. La trente-sepieme année de Kin-kong, Prince de Song, est donc l'an 480 avant J. C., & a premiere année de son regne est l'an 16. C'est à la trente - septieme année lu regne de Kin-kong, c'est-à-dire, à 'an 480 avant J. C., que Sse-matsien (1), lans ses Annales, rapporte l'observation le Mars à l'étoile ou constellation Sin; ar il ne fait pas la distinction. Il ajoute que Mars fut vu stationnaire, & de mêne que Lu-pou-ouey, il ne rapporte ni e mois, ni le jour. Cette apparition de Mars, qui désigne le feu, de même que 'étoile & la constellation Sin, fit peur u Prince Kin-kong. Les étoiles du Scorpion étoient, comme j'ai dit, dans le lépartement du pays de Song (2); le Prince en étoit instruit, & il y sit granle attention : dans la crainte où il étoit, l consulta un de ses Mathématiciens ou

<sup>(1)</sup> Historien fameux; il vivoit l'an 105 ivant J. C. Ses Annales sont fort estimées.

<sup>(2)</sup> Voyez ce que j'en ai dit dans l'histoire le l'Astronomie pour le temps de Tchun-tsieou.

Astrologues. Celui-ci suggéra au Prince plusieurs expédients, pour éviter le malheur dont il se croyoit menacé. Le Prince, dans cette occasion, sit trois réflexions qui dénotoient un Prince qui aimoit son Peuple, & qui avoit beau-coup de probité. L'Astronome, ou Astrologue (1) assura le Prince que ses trois sages réslexions étoient un présage certain de bonheur pour son regne, & à cette occasion, il indiqua une révolution de la Planete de Mars, qui se fait dans 21 ans; selon lui, & dans 21 ans, on devoit revoir Mars au même lieu. Si on juge cette observation de Mars de quelque utilité, quoique ex-primée en termes si vagues, on peut l'examiner dans l'espace de temps entre les années 516 & 480 avant J. C.

Lu-pou-ouey, dans ce qu'il dit de l'observation, rapporte une fable; c'est que le soir même du discours de l'Astronome, Mars quitta le lieu de Sin & s'en éloigna de près de quarante degrés Chinois. Il l'avoit, dit Lu-pou-ouey, assuré au Prince, & s'offroit à mourir, si cela n'arrivoit pas. L'Histo

<sup>(</sup>I) L'Astronome Chinois ne prétendoit paparler d'une révolution exacte.

rien Ssema-tsien n'a pas cru devoir mettre dans ses Annales cette fable de Lupou-ouey. Au reste, Lu-pou-ouey fait dire à l'Astronome que le ciel avoit entendu le discours du Prince, & que

le ciel le récompenseroit bien.

Les Chinois avoient soin d'observer les retours de la lune & des planetes aux mêmes étoiles. Ces observations les dirigeoient pour déterminer les mouvemens & les révolutions de la lune & des planetes. On tenoit registre de tout, & on ne sauroit trop regretter tant de catalogues perdus, d'une si longue suite d'anciennes observations Chinoises.

60. Sur une éclipse de soleil, marquée dans le Tchun-tsieou à la troisieme lune de la dix-huitieme année du regne de Tchoang-kong, Prince de Lou; c'est l'an 676 avant J. C,

Le Tchun-tsieou ne marque pas les caracteres du jour; il ne marque pas non plus le caractere Chinois qui exprime la conjonction & le premier jour de la lune. Ni ce livre, ni le commentaire Tso-tchouen ne donne aucune lumiere sur cette éclipse. Dans le troisseme Recueil du Pere E. Souciet, il est

fait mention de cette éclipfe, & on y voit qu'il paroît que le texte de l'éclipfe rapporte un faux calcul : ce qui a besoin

d'explication.

Le 15 Avril (1) de l'an 676 fut jour de conjonction, & la conjonction fut écliptique: le soleil étoit dans le dixhuitieme degré du signe Aries; c'étoit donc la cinquieme lune du calendrier de la Cour de Lou. J'ai fait plusieurs calculs pour cette éclipse, & quoique ces calculs représentent une éclipse considérable, mais de peu de durée, avant le coucher du soleil, à la Cour de Lou (2), je n'oferois affurer qu'avant le coucher du soleil, qui fut après six heures 20 minutes, on pût voir l'éclipse selon un de ces calculs, on put voir presque toute l'éclipse, & elle sut de 8/1; mais je n'ose l'assurer.

L'Auteur d'un Commentaire du Tchun-tsieou, nommé Kouleang-tchouen ou Tradition-Kouleang vivoit du temps

(1) Les caracteres Chinois de ce jour sont. Gin-tse, quarante-neuvieme jour du cycle.

<sup>(2)</sup> Cette Cour étoit dans le pays où est aujourd'hui Yen-tcheou-fou, Ville de la Province du Chan-tong. Latitude bor., 35° 41', 30' à l'orient de Peking; ainsi, c'est à l'orient de Paris, en temps, 7 heures 38 minutes.

des Disciples de Confucius. Cet Auteur parle (1) de l'éclipse de soleil, marquée la troisieme lune, & il dit que la nuit il y eut éclipse, & que le Prince en fit la cérémonie au soleil (2). Il traite cette éclipse d'éclipse de nuit, c'est-àdire, d'éclipse qui ne fut pas vue, & qui arriva après le coucher du foleil. Ĉet Auteur n'a pas l'autorité de celui du Commentaire Tso - tchouen; mais l n'étoit pas éloigné du temps de Conucius, & il pouvoit savoir le trait d'hisoire de l'éclipse. S'il étoit bien consaté que l'éclipse ne fut pas vue à Yencheou-fou, on pourroit juger sûrement les calculs sur le temps de la conjoncion du 15 Avril. La lune étant si près lu nœud, on ne peut pas douter s'il eût éclipse de foleil; mais fût-elle isible, cela dépend de la vraie cononction. Il paroît encore certain que, upposé qu'à Yen-tcheou-fou, l'éclipse e fut pas vue au coucher du soleil, I s'en falloit de bien peu. J'ai déja dit

(I) Kouleang-tchouen, dix-huitieme année lu Prince Tchoang-kong.

<sup>(2)</sup> Cette cérémonie dut se faire au lever lu soleil, le 16 Avril; c'est ce que disent les nterpretes.

que si les éclipses de soleil étoiens marquées dans le Tchun-tsieou, avec plus de détail pour le temps & les phases, elles seroient bien utiles pour examiner les fondemens des Tables af tronomiques. J'ai mis cette addition parce que peut-être quelque habile Cal culateur se donnera la peine d'examine le temps de la conjonction, le 15 Avri julien, & pourra nous assurer ici si l'é clipse fut visible ou non à Yen-tcheou

Quoique la lune ne soit pas marqué dans la forme du calendrier de Lou, i paroît hors de doute que l'éclipse de 15 Avril est celle que rapporte le Tchun tsieou. Dans la copie du livre, on aur mis le caractere de trois, au lieu di caractere cinq pour la lune. On peu encore avoir pris cette éclipse d'un ca lendrier de la forme de la Dynasti Hia. Ce calendrier de Hia étoit suiv dans les Etats des Princes des pays of sont les Provinces du Chensy & Chan sy, &c.Dans ces Etats, il y avoit de Astronomes & des Observatoires, au moins dans le Chanfy.

L'Astronome Kocheou-king qui a tant écrit sur l'Astroomie, & a fait beaucoup d'observations dans le temps du

regne

regne de Yuen-chitsou (1), assure qu'il y eut éclipse le 15 Avril, & que la conjonction sut à Chin (2). Au contraire, d'autres Calculateurs Chinois assurent qu'il n'y eut pas d'éclipse.

60. Sur des observations célestes rapportées par quelques Auteurs ou Astronomes postérieurs au temps de quelques anciens Empereurs Chinois.

Quelques abrégés d'Histoire, & quelques Astronomes, depuis l'an 206 avant l.C., ont rapporté une ancienne conoction du soleil, de la lune & de cinquantes dans la constellation Che, au emps de l'Empereur Tchouen-hiu, au our du Lit-chun (3).

Cette conjonction ne se trouve ni lans aucun monument avant l'incentie des livres, ni dans les premiers listoriens Chinois de la Dynastie l'an. Lette conjonction est l'époque seinte e plusieurs millions d'années, ou au aoins d'un grand nombre de siecles

<sup>(1)</sup> C'est l'Empereur Mogol Koublay. Il mount à Peking, l'an de J.C. 1294, le 23 Février. (2) Temps de 3 heures, à 5 heures après

<sup>(3)</sup> C'est au milieu du signe du Verseau.

Tome XXVI.

avant le temps de Tchouen-hiu, selon la methode d'un calendrier qui portoit le nom de Tchouen-hiu, & qui fut fait ou peu de temps après l'an 206 avant J. C., ou quelque temps devant (1). Au temps de Tchouen-hiu, quelque systeme de chronologie probable qu'on suive, on ne sauroit trouver une conjonction des Planetes de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus & de Mercure dans la constellation Che, & il implique que dans ce temps-là le soleil & la lune fullent en conjonction au temps du Litchun, dans la constellation Che, puisque le lieu de cette constellation étoit bien éloigné du lieu du Litchun, Les Historiens & Astronomes ne sont pas d'accord dans ce qu'ils disent de cette conjonction, & elle a été régardée par les vrais Astronomes Chinois, comme une conjonction systématique

<sup>(1)</sup> Il me paroît que le Pere E. Souciet n'auroit pas dû mettre dans ses fastes aux années 2112 & 1852 avant J. C., les deux époques Chinois qu'on y voit; la fauss'eté de ces deux époques est démontrée.

Dissertation du Pere E. Souciet; Paris

d'un temps très-éloigné, & non comme une conjonction historique, au temps de Tchouen-hiu.

Plusieurs Astronomes Chinois, en conséquence de leurs systèmes sur le nouvement propre des fixes & du temps où ils ont fait vivre Yao avant l'an 2300 avant J.C., ont dit qu'au temps de Vao, le solstice d'hiver étoit au premier legré de la constellation Hiu, au sepieme degré, au dernier degré, ou à une utre constellation. Ce qu'ils disent, est e résultat de leurs calculs, & non une befervation qu'ils rapportent. Il est nutile d'indiquer d'autres calculs de juelques Astronomes ou Astrologues ostérieurs, donnés pour d'anciennes observations; il est aussi inutile de ire mention de ce que des Auteurs ostérieurs à l'an 206 avant J. C., ont it de l'Astronomie, aux temps fabueux, avant l'Empereur Fouhi : ce n'est u'un tissu de fables dont l'Astronomie e peut tirer aucun avantage. Après le emps de Tchun-tsieou, plusieurs Chiois mettoient entre leur temps & celui le Fouhi des 100000, & 200000 ans & lavantage; cela donna, dans la suite, ccasion à faire des époques qui remonoient à des millions d'années, pour

placer les conjonctions de toutes les sept Planetes, au Litchun, au solstice d'hiver, à une certaine année & jour du cycle de 60.

# ,7°. Sur la division des parties de l'année solaire Chinoise.

J'ai dit que les Chinois ont toujours dans leur calendrier, divisé l'année solaire en parties égales, jusqu'au temps de l'entrée des Jésuites au Tribunal

d'Astronomie.

Dans le fragment de l'ancien livre Tcheou-chou que j'ai cité, on voit les douze Tchong-ki & les douze Tsie-ki qui font ving-quatre parties de l'année solaire de 365 jours \(\frac{1}{4}\). On y voit ces vingt quatre parties divisées également, en forte que chacune d'elles est de quinze jours, cinq heures, quinze minutes.

Dans les éclipses du livre Tchun-tseou en examinant les jours, on peut con clure que, dans l'arrangement des douze lunes de l'année tantôt de 354 jours tantôt de 384 jours, les espaces entre les solstices & les équinoxes étoien

comptés égaux.

Dans les calendriers des années de

la Dynastie Han (1), avant qu'on eût connu quelque inégalité entre les intervalles des quatre saisons de l'année, les douze lunes sont clairement marquées dans la supposition de cette égalité. Ensuite, après que les Astronomes Chinois eurent connu l'inégalité des espaces, ils distinguerent les équinoxes vrais & moyens. Ils commençoient toujours par le moment du solstice d'hiver, & rapportoient, comme les anciens, le lieu du soleil aux constellations. On avoit des catalogues des degrés de chaque constellation, & la somme de ces degrés étoit de 36501. Dans l'arrangement de douze lunes, malgré la connoissance de l'inégalité des espaces, on comptoit les jours de l'année comme étant divisée en parties égales, & sans employer aucune équation, on donnoit par jour au soleil un degré Chinois, & on commençoit par le moment du solstice: comme l'année solaire fut connue moindre que la julienne, la division pour chacune de vingt-quatre parties se trouve dans ces calendriers d'un peu moins de 15 jours 5 heures 15 minutes. Je pour-

<sup>(1)</sup> Premiere année de cette Dynastie, 206 avant J. C.

rois rapporter beaucoup d'exemples, je

me contente de quelques-uns.

L'an de J. C. 637, à Sigan-fou, Capitale du Chensi, le solstice d'hiver étois supposé arriver le 19 Décembre, entre quatre heures & cinq ou six heures du matin. Il ne s'agit pas ici de voir si ce calcul est juste ou faux; il sussit de savoir

cette supposition.

L'année 638, on marque (1) le vingtunieme Mars, premier jour de la feconde lune intercalaire; donc felon la regle le 20 Mars, dernier de la feconde lune fut l'équinoxe. L'intervalle entre le fol flice d'hiver est clairement supposé de 91 jours au moins. On ne marque par l'heure du 20 Mars où fut l'équinoxe on savoit alors que le vrai équinoxe étoit au moins deux jours avant ce équinoxe du 20 Mars dans le calendrier

L'Astronomie Chinoise rapporte une éclipse de soleil le 21 Mars de l'année 638: M. Cassini, dans ses Elémens de l'Astronomie Indienne, rapporte une éclipse de soleil au 21 Mars; il parle d'un équinoxe moyen au 20 Mars.

<sup>(</sup>I) Astronomie Chinoise.

#### NOTE.

L'Astronomie Chinoise marque l'éclipse au jour Keng-tchin (dix-septieme du cycle de 60): par les regles du calcul des jours Chinois, ce jour Keng-tchin sur le 21 Mars. Le calcul de l'éclipse fait par M. Cassini au 21 Mars, fait voir que la méthode pour rapporter les jours Chinois aux jours juliens, est bonne & sûre: on peut la vérisser par beaucoup d'autres exemples.

L'an de J. C. 1049, les Astronomes Chinois suppossiont le solstice d'hiver arriver à Caisong-sou (1), peu de temps après minuit, le 16 Décembre. Ces Astronomes marquerent dans le calendrier l'équinoxe du printemps au jour Kimao (2) de la seconde lune (3): on ne trouve pas l'heure de l'équinoxe. Les jours du solstice & de cet équinoxe sont voir un espace de 91 jours au moins entre le solstice d'hiver & l'équinoxe du printemps. On avoit des regles pour réduire cet équinoxe du 12 Mars dans le calendrier au vrai équinoxe qu'on savoit arriver plus de deux jours avant l'équinoxe du calendrier.

<sup>(1)</sup> Capitale du Honan.

<sup>(2) 17</sup> Mars.

<sup>(3)</sup> De l'an 1050.

On a encore des éphémerides Chinoises, depuis l'an 1576 de J. C., jusqu'à l'entrée des Jésuites au Tribunal d'Astronomie (1): ces éphémerides publiées à Peking dans ce temps-là, sont faites pour le méridien de Peking. Elles démontrent ce que j'ai dit, comme on va le voir; cela achevera d'éclaircir ce que j'ai dit à l'occasion de l'éclipse de solieil de l'an 2155 avant J. C., année quatrieme du regne de Ouanly (2). Le vingt deuxieme jour de la onzieme lune, jour Keng-su(3), solstice d'hiver à 8 heures du soir. Le soleil dans le 4° de la constellation Ki (4).

Douzieme lune, grande (de 30 jours), premier jour Ki-ouey (20 Décembre), conjonction vraie après midi, 1 heure 28' 48"; c'est par le moment de minuit qu'on commence à compter le lieu du

foleil.

Année cinquieme du regne de Ouan-

(2) Ping-tse, treizieme du cycle de 60,

année de I. C. 1576.

<sup>(1)</sup> Le commencement du jour, au momént de minuit; depuis l'an 1111 avant J. C., jusqu'à aujourd'hui, on a gardé ce commencement.

<sup>(3)</sup> Quarante-septieme du cycle de 60, 11 Décembre.

<sup>(4)</sup> Voyez les constellations.

ly (1577), premiere lune grande, premier jour Ki-tcheou (1), vraie conlonction, matin, 7 heures, 43' 12".

Deuxieme lune, petite (de 29 jours), premier jour Ki-ouey (18 Février), conlonction vraie après minuit, 2 heures 28' 48"; au jour Ginou (13 Mars) équinoxe du printemps, après minuit, 3 heures 28' 48".

Troisieme lune, grande, premier jour Ou-tse (19 Mars) vraie conjonction, soir

3 heures 28' 48".

Quatrieme lune, grande, premier our Ou-ou (dix-huitieme Avril), vraie conjonction, matin 11 heures 43' 12".

Cinquieme lune, petite, premier jour Ou-tse(18 Mai), vraie conjonction après

ninuit, 43' 12".

Au jour Gin-tse (2) (11 Juin), vingtinquieme de la cinquieme lune; soltice d'été à 11 heures du matin.

Sixieme lune, petite, premier jour Ting-se (16 Juin) vraie conjondion,

matin 10 heures 43' 12".

Septieme lune, grande, premier jour

<sup>(1) 19</sup> Janvier.

<sup>(2)</sup> C'est une erreur du livre; on la corrige dans la suite : le jour est Kouey-tcheou, 122. Juin

Ping-su (15 Juillet), vraie conjonction. foir 7 heures 28' 48".

Huitieme lune, petite, premier jour Ping-tchin (quatorzieme Août), vraie

conjonction, matin 4 heures.

Au jour Kia-chin (11 Septembre) vingt - neuvieme de la huitieme lune équinoxe d'automne, foir 6 h. 28' 48".

Huitieme lune intercalaire, petite premier jour Y-yeou (12 Septembre) vraie conjonction, 14'24" après midi

## NOTE.

Les Calculateurs des éphémerides avoier pour époque du lieu du foleil le folftice d'h ver, déterminé l'an de J.C. 1280, à Peking après minuit, I heure 26'24", le 14 Décembre. Ce folftice fut déterminé à Peking pabeaucoup d'observations faites avant & aprè le folftice, avec beaucoup de soin, par u Gnomon de 40 pieds Chinois. On marque qu'e avoit soin de prendre le centre de l'image d'soleil, qu'on prenoit le niveau, & qu'on mu suroit exactement.

Suite des Ephémerides de la cinquien année du regne de Ouan-ly, de Jesus Christ 1577.

Neuvieme lune, grande, premier jou Kia-yn (11 Octobre), vraie conjonction foir 9 heures 14' 24".

Dixieme lune, petite, premier jour Kia-chin (10 Novembre), vraie conjonction, matin 7 heures 43' 12".

Onzieme lune, grande, premier jour Kouey Tcheou (9 Décembre), vraie con-

jonction, foir 8 heures 28' 48".

Au jour Ping-Tchin (12 Décembre), quatrieme de la onzieme lune; folssice

d'hiver, matin 1 heure 57' 36".

Douzieme lune, grande, premier jour Kouey-ouey (huitieme Janvier de l'an 1578), vraie conjonction, matin 11 h. 14' 24".

Trentieme jour de la douzieme lune Gin-tse (6 Février de l'an 1578) (1).

### NOTES.

1°. J'ai réduit au temps Européen le temps exprimé en caracteres Chinois, pour les heures

& les parties d'heure.

2°. On a vu le lieu du foseil marqué l'an 1576 au fossitice d'hiver rapporté au quatrieme degré de la constellation Ki. Ensuite, jour par jour on ajoute un degré Chinois dans les constellations, jusqu'au fossitice d'hiver de l'an 1577. On avoit alors des regles pour les équations qui réduisoient au lieu vrai les lieux moyens : on n'en parle pas dans les éphéme-

<sup>(1)</sup> Les premiers Missionnaires Jésuites n'entrerent en Chine qu'aux années 1581 & 1583.

rides; les lieux moyens suffisoient pour l'ar rangement de 12 lunes, & pour savoir la lune qui devoit être intercalaire. Cette méthode est clairement énoncée dans les Astronomies Chinoifes, depuis le temps de Ouanly, jusqu'à l'an 206 avant J. C., on la donne comme celle qui étoit en usage avant l'incendie des livres. Les conjonctions vraies de la lune & du foleil sont marquées telles depuis qu'on savoit la méthode de réduire au lieu vrai les lieux moyens de la lune & du foleil; car aux années 206, 105 avant J. C. & plusieurs années après, on marquoit les conjonctions movennes. Les Tartares Kitan, dits Leao, ont été long-temps maîtres de la Tartarie occidentale & orientale & de quelques Provinces boréales de Chine. Leur Cour fut à Peking. Ils ont une histoire & Astronomie Chinoise; leurs Astronomes Chinois ont marqué les léttres cycliques du premier jour de la lune intercalaire, depuis l'an de J. C. 913 jusqu'à l'an 1125 de J. C. On voit que ces Astronomes rangeoient aussi leurs 12 lunes dans la supposition des intervalles égaux entre les folflices & équinoxes, ils avoient des regles pour réduire les équinoxes moyens aux vrais.

3°. Selon la méthode du calendrier des éphémerides, du temps de Ouanly, l'année folaire étoit de 365 jours 5 heures 49' 12". Par des équations fautives, introduites pour le calcul des solstices, on faisoit cette année tantôt plus courte, tantôt plus longue; mais on gardoit toujours à peu de chose près l'égalité des intervalles.

4". Outre le lieu de soleil au moment de minuit dans les éphémerides, on y marque le lieu de la lune & celui des Planetes de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus & de Mercure; celui des nœuds de la lune & celui de la progression de la lune. Il seroit à souhaiter qu'on est en détail des éphémerides plus anciennes, on n'en trouve pas de telles.

8°. Sur une éclipse de soleil, au mois d'Octobre, l'an 2128 avant J. C.

La chronique Tchou-chou marque les caracteres cycliques Ki-tcheou (1) à la premiere année du regne de Thong-kang, quatrieme Empereur de la Dynastie Hia.

Cette chronique dit: à la cinquieme année du regne de Tchong-kang, en automne, à la neuvieme lune (2), au premier jour Keng-su (3), éclipse de soleil. L'Empereur ordonna au Prince Yn de se mettre à la tête d'une armée pour punir Hi, Ho.

La premiere année de Tchong-kang ayant les caractères Ki-tcheou du cycle, la cinquieme année doit nécessairement avoir les caractères cycliques

<sup>(1)</sup> Vingt-sixieme du cycle de 60

<sup>(2)</sup> Il s'agit de la forme du calendrier de la Dynastie *Hia*; on en a parlé.

<sup>(3)</sup> Quarante-septieme du cycle de 60.

Kouey-se (1). Les caracteres pour le jour Keng-su, premier jour de la neuvieme lune, & les caracteres Kouey-se pour l'année, joints ensemble, ne conviennent qu'à l'année 2128 avant J. C., 13 Octobre. Dans nulle autre année, bien des siecles avant ou après l'an 2128, on ne fauroit trouver une année Kouey-se qui ait un jour Keng-su, premier de sa neuvieme lune, & jour d'éclipse.

L'année Kouey-sse étant l'an 2128, l'année Ti-tcheou est nécessairement l'an

2132 avant J. C.

### NOTES.

1°. Selon la chronique, Tchong-kang succéda à Tay-kang. Tay-kang mourut à la quatrieme année de son regne. La premiere année de ce regne a les caracteres cycliques Kouey-eucy (2); c'est donc l'an 2138 avant J. C.

Tay-kang succéda à Ki. Ki mourut à la seizieme année de son regne, & la première année de ce regne a les caracteres Kouey-hay (3); c'est donc l'an 2158 avant J. C.

Ki succéda à Yu, premier Empereur de la Dynastie Hia. Yu mourut à la huitieme année de son Empire. La premiere année de cet Empire a dans la chronique les caracteres Gin-

<sup>(1)</sup> Trentieme du cycle de 60.

<sup>(2)</sup> Vingtieme du cycle de 60.
(3) Soixantieme du cycle de 60.

the (1); c'est donc l'an 2169 avant I. C., qui fut la premiere année de l'Empire de Yu & de la Dynastie Hia. Selon la chronique Tchouchou, c'est par les caracteres cycliques (2) de l'année, qu'il faut voir à quelle année julienne avant J. C. répondent les premieres années des regnes des Empereurs Tchong-kang, Tay-kang, Ki, Yu.

2°. La chronique met la Cour de Tchonghang & de Tay-kang au lieu où est aujourd'hui la ville de Tay-kang-hien dans le Honan.

3°. Le texte de la chronique pour la cinquieme année de Tchong-kang, fait manifestement allusion à ce que le livre classique rapporte au temps de Tchong-kang (3) d'une éclipse de soleil, vue le premier jour de la neuvieme lune. Le texte de la chronique ne met pas, comme le Chou-king, le caractere Fang, nom de la constellation où le lieu du soleil est rapporté dans le Chou-king, au temps de la conjonction.

Par les Tables de M. Monnier on voit au treizieme Décembre de l'an 2128, une éclipse visible à *Tay-kang-hien*, d'un peu plus de quatre doigts; par celles du P. Grammatici (4), l'éclipse fut de

<sup>(1)</sup> Quarante-neuvieme du cycle de 60:

<sup>(2)</sup> Le Tchou-chou met un intervalle de temps entre la mort des Empereurs Yu, Ki, Tay-kang, & la premiere année de leurs fuccesseurs pour le dueil.

<sup>(3)</sup> Voyez ce qui est dit de cette éclipse à

l'an 2155 avant J. C.

<sup>(4)</sup> Je parle ici des Tables de ce Pere; rédi-

trois doigts, & bien visible. Selon ses Tables de M. Halley, l'éclipse fut visible à Tay-kang-hien, mais seulement

d'un doigt 1 ou 1 (1).

On nous a averti ici d'une équation à ajouter au mouvement du soleil pour les temps antérieurs; & selon ce qu'on en a dit, les calculs des éclipses de l'an 2155 & de l'an 2128, feroient voir des éclipses considérables; mais je ne sais si cette équation proposée par M. Euler dans un nouveau livre, est bien constatée; mais quand même il faudroit la diminuer, elle seroit toujours très-savorable pour l'éclipse Chinoise de l'an 2255, & apparemment aussi, pour l'éclipse Chinoise de l'an 2128.

Le livre classique Chou-king ne parle que d'une éclipse de foleil au temps de Tchong-kang. Si l'éclipse de l'an 2155 est celle dont le Ckou-king parle, celle de l'an 2128 ne fauroit être celle du

gées à Peking par le Pere Kogler, pour l'usage du Tribunal Chinois d'Astronomie. Le Pere Kogler eut des éclaircissemens du Pere Grammatici & de quelques Jésuites d'Ingolstad qui étoient en possession des écrits du Pere Grammatici.

<sup>(1)</sup> A la fin voyez les calculs & le type de l'éclipse.

Chou-king. S'il conste bien que l'éclipse le l'an 2128 est réelle, elle seroit pré-Férable à celle de l'an de 2155; car outre qu'elle répond bien aux circonftances & caracteres marqués dans le Chou-king, comme l'éclipse de l'an 2155, elle a l'avantage de désigner net-tement & le jour & l'année de l'éclipse. l'attends la réponse de M. de l'Isle sur rationds la reponie de M. de l'Anciente de l'an 2128, en cas qu'elle fut bien conftatée, & je lui proposois un système, selon lequel on pouvoit très-bien se servir des éclipses de l'an 2155 & de l'an 2128. L'autorité des Tables de M. Halley me paroît d'un grand poids pour rejetter l'éclipse de l'an 2128, ou du moins pour faire voir qu'on doit s'en tenir à l'éclipse de l'an 2155; comme celle du Chou-king, on peut admettre celle de l'an 2128; mais avant de prendre mon parti, je crois devoir attendre les éclaircissemens que j'ai demandé à M. de l'Isle.

C'est l'an de J. C. 279 (1) qu'on trouva dans un tombeau d'un Prince de Ouey dans la Province du Honan, la chro-

<sup>(1)</sup> Il y en a qui placent le temps de cette découverte peu d'années après.

nique Tchou-chou & le livre Tcheou cheou dont j'ai parlé dans ce que j'a dit de l'Astronomie, au temps de l Dynastie Tcheou. Dans les livres trou vés il y avoit des endroits avec de lacunes & des caracteres ou effacés ou difficiles à reconnoître; c'étoien d'anciens caracteres.

Chin-yo (1), Historien de la petit Dynastie Leang, sit une Edition de l'chronique Tchou-chou. Il y joignit un courte explication qu'on distingue d texte du Tchou-chou. Yu-ko, Astronome estimé, étoit contemporain de Chin yo. Il prétendit que l'année de l'éclips de soleil, conformément au texte d'Chou-king, devoit être marquée no à la cinquieme année, mais à la premiere année du regne de Tchong-kang Lieou-hiuen (2), fort savant dans l'Littérature Chinoise, assure que que temps avant lui, des Astronome trouvoient une éclipse de soleil (3) a

<sup>(</sup>I) Il étoit en grande réputation peu d temps après l'an 504 de J. C.

<sup>(2)</sup> Il vivoit & écrivoit vers l'an 600 de J. (

<sup>(1)</sup> Lieou-Hiuen ajoute que ces Astronome trouvoient au temps de la conjonction le solei à deux degrés Chinois, au nord de la constellation Fang.

our Keng-su, premier de la neuvieme lun de l'année Kouey-sse, cinquieme innée du regne de Tchong-kang. Lieou-hiuen ne parle pas là de ces caracteres, comme étant du livre Tchou-chou; mais comme le résultat des Astronomes pour me éclipse solaire, au temps qui répond au treizieme d'Octobre de 2128 avant sesses.

Les Astronomes dont parle Lieou-liuen pour l'éclipse de l'an 2128, ne peuvent pas être bien au-dessus de l'an 463 avant J. C.; car ce n'est que depuis cette année 463, qu'on voit dans les Astronomes Chinois un mois synodique & un mois draconitique très-approchants de ceux des meilleures Tables d'aujourd'hui. Ainsi, ces Astronomes pouvoient trouver pour le 13 Octobre de l'an 2128 une conjonction moyenne & en général écliptique; mais ces Af-tronomes n'étoient nullement en état d'assigner, pour des temps si anciens, en détail, la quantité & le temps des phases d'une éclipse de soleil pour un lieu assigné. Aussi, tout ce qu'on peut conclure de ce que dit Lieou-hiuen, c'est que les Astronomes trouvoient par leur calcul une conjonction moyenne, & en général une éclipse le 13 Octobre

de l'an 2128. Dans ce qui reste de Astronomes avant le temps de Lieou hiuen, jusqu'à l'an de J. C. 463, il y bien des articles qu'on ne sauroit bier déchiffrer; mais on voit clairemen qu'on n'étoit pas assez au fait sur le parallaxes & fur les équations, pou réduire juste aux vrais les fieux moyen de la lune & du foleil. Du temps d Lieou-hiuen & quelque temps devant plusieurs Astronomes connoissoient asse bien le mouvement propre des fixes ils pouvoient trouver au temps de l'é clipse de l'an 2128, le soleit à deu degrés Chinois, nord de la constellatio Fang. Cela ne fauroit regarder ni l'Al tronome Tsou-tchong (1) en 463, 1 l'Astronome Yu-ko(2); cela regard apparemment quelques Astronomes pe avant lieou-hiuen, parce qu'ils admet toient un mouvement propre des fixe qui pouvoit décrire le lieu du foleil rapporté aux fixes.

Dans les premiers examens que je f des éclipses folaires des années 2155 &

<sup>(1)</sup> Il mettoit moins de 50 ans pour le mou vement d'un degré des fixes.

<sup>(2)</sup> Il assignoit plus de 100 ans pour un de gré des fixes.

1128 avant J. C., je rejettois comme ausse l'éclipse de l'an 2128. Les Tables que nous avions ici, donnoient bien me éclipse en général, le 13 Octobre; nais elle n'étoit visible qu'aux pays ilus boreaux que la Cour de l'Empereur Tchong-kang. Cela me fit penser que lans le Tchou-chou, on auroit bien pu près coup mettre les caracteres cyclijues de l'an & du jour, conformes au alcul pour le 13 Octobre de l'an 2128. de que dit Lieou-hiuen, fortifioit ce oupçon, mais il paroît sans fondement; ar depuis l'édition du livre, publiée par Chin-yo, les Astronomes Chinois, même eux qui rejettent l'éclipse de l'an 2128, egardent les caracteres cycliques Kengu pour le jour, & les caracteres Koueyle pour la cinquieme année de I chongang, de même que les caracteres d'auomne & de premier jour de la neuviene lune, comme caracteres du livre Ichou-chou, & non comme un calcul ait après coup : d'ailleurs, si l'Astronome Tsou-tchong, l'Astronome Yuo, ou autres Astronomes, ou Histoiens avoient, pour confirmer leur calul, ajouté ces caracteres, à ce que dit e Tchou-chou, à la cinquieme année de Tchong-kang, ils auroient corrigé les

autres dates du livre, & qui y ont été laissées avec leur défaut maniseite. Comme il y avoit, dans le livre trouvé, bien des caracteres ou qui manquoient, ou qui étoient effacés, ou peu lisibles, il y eut nécessairement des années ou mal exprimées, ou mal mises dans les années des regnes. Ces défauts peuvent se corriger par les caracteres cycliques qui restent pour les jours & pour les années. Dans la chronique, par exemple, en comptant à la rigueur le nombre des années du livre, on trouve que l'année Kouey-sse pour la cinquieme année de Tchong-kang, jointe aux caracteres Kengsu pour le premier jour de la neuvierne lune, désignent le 28 Octobre de l'an 1948 avant J. C.; mais comme on marque le jour Keng-su, premier de la neuvieme lune, on trouve que cela ne peut convenir qu'au 13 Octobre de l'an 2128. Delà il est évident que, depuis le temps de Tchong-kang, en descendant, les caracteres qui manquent, ou qui étoient effacés, contenoient 180 ans de plus. L'addition de 60 ans, en conféquence des caracteres cycliques marqués dans la chronique pour la Dynaftie Tcheou, est évidente, comme je l'ai dit dans la chronologie. Il n'y a pas

l'addition à faire pour la Dynastie Hia: es autres 120 ans à ajouter, sont donc lémonstrativement à ajouter aux années le la chronique pour la Dynastie Chang lont Tching-tang sut premier Empeeur. On voit tout cela expliqué dans la hronologie que j'ai envoyée.

## NOTE.

Ce que je dis ici fur le temps de l'Empesur Tchong-kang & de l'éclipse du soleil, clon le Tchou-chou, dérange bien le système e M. Freret, developpé dans sa nouvelle listertation sur la chronologie Chinoise; mais que je dis, ne diminue en rien la gloire qu'il est acquise. En développant d'une maniere si récise & si claire, son système dans cette nouelle Dissertation & dans les précédentes, si n Savant, de ce caractère, avoit fait quelque jour en Chine, & vu par lui-même les livres hinois, il auroit infailliblement fait les plus ntéressantes & utiles découvertes dans l'antinité Chinoise.



# CYCLE de 60 années avant J. C.

ANNÉES	ANNÉES
Avant Jesus-Crist.	Avant Jesus Christe
1 777. Kia-tse.	31 747. Kia ou.
2 776. Y-tcheou.	32 746. Y-ouey.
3 775. Ping-yn.	33 745 . Ping-chin
4774. Ting-mao.	34 744. Ting-yeou
5 773. Ou-tchin.	35 743. Ou-su.
6772. Ki-se.	36742. Ki-hay.
7 77 1. Keng-ou.	37741. Keng-tse.
8 779. Sin-ouey.	38 740. Sin tcheou.
9769. Gin-chin.	39 7;9. Gin-yn.
10768. Kouey-yeou.	40 738. Kouey mao
11767. Kia ſu.	41 737. Kia-tchin
12766. Y hay.	42 736. Y. Se.
13765. Ping-tse.	43 735. Ping-ou.
14 764. Ting-tcheou.	44 734. Ting-oney
15763. Ou-yn.	45 733. Ou-chin.
16 762. Ki-mao.	46 732. Ki-yeou.
17 761. Keng-tchin.	47 731. Keng Su.
18760. Sin sse.	48 . : 730. Sin hay.
19 759. Gin-ou.	49 729. Gin-tse.
20 758. Koue youey.	50.728. Kouey-tcheou
21 757. Kia chin.	51 727. Kia-yn.
22 756. Y-yeou.	52 726. Y mao.
23 755. Ping-su.	53.725. Ping-tchin
24 754. Ting-hay.	54 724. Ting-ffe.
25 753. Ou-tse.	55723. Ou-ou.
26752. Ki-tcheou.	56722. Ki-ouey.
27751. Keng-yn.	57 721. Keng-chin.
28750. Sin-mao	58720. Sin yeou.
29 749. Gin-tchin.	59719. Gin su.
30 748. Kouey-se.	60 718. Kouey-hay.



### CYCLE de 60 années avant J. C.

ANNÉES	ANNÉES Avant Jesus Christe
Avant Jesus-Crist.	Avant Jesus Christe
1 777. Kia-tse.	31 747. Kia ou.
2 776. Y-tcheou.	32 746. Y-ouey.
3 775. Ping-yn.	33 745. Ping-chin
4774. Ting-mao.	34 744. Ting-yeou
5 773. Ou-tchin.	35 743. Ou-su.
6772. Ki-sse.	36742. Ki-hay.
7 77 1. Keng-ou.	37741. Keng-tse.
8 770. Sin-ouey.	38740. Sin tcheou.
9769. Gin-chin.	39 7:9. Gin-yn.
10768. Kouey-yeou.	40 738. Kouey mad
11767. Kia Ju.	41 737. Kia-tchin
12766. Y hay.	42. 736. Y-sse.
13765. Ping-tse.	43 735. Ping-ou.
14764. Ting-tcheou.	44 734. Ting-oney.
15763. Ou-yn.	45733. Ou chin.
16 762. Ki-mao.	46 732. Ki-yeou.
17 761. Keng-tchin.	47 731. Keng su.
18760. Sin sse.	48.: 730. Sin hay.
19 759. Gin-ou.	49 729. Gin-tse.
20 758. Koue youey.	50.728. Kouey-tcheou.
21 757. Kia chin.	51 727. Kia yn.
22 75 6. Y-yeou.	52726. Y.mao.
23755, Ping-su.	53725. Ping-tchine
24 754. Ting-hay.	54 . 724. Ting-sse.
25. 753. Ou-tse.	15723. Ou-ou.
26752. Ki-tcheou.	56 722. Ki-ouey.
27751. Keng-yn.	57721. Keng-chin.
28750. Sin-mao	58720. Sin yeou.
29749. Gin-tchin.	59719. Gin su.
30748. Kouey-se.	60 718. Kouev-hay.

			Ajtronomite	Chinoije.	
CARACTERI CHINOIS.		OMS CHINOIS DES CONSTEL.	ÉTENDUE felon L'ÉQUATEUR.	ETOILE par où comm.laConstel.	LONGIT, au com. LATITUDE. de l'an deJ. C.1700.
角	I.	Kio.	– 12 degrés Chin.	Spica Virginis	₾. 19° 40′ 3″ 2° 1′ 49″. a.
九	2.	Kang. —	- 9	x. in my	**P. 0 19 41, · . 2 55 58. b.
武	3.	Ti.	-15	a. in lanco austr.	m. 10 54 28 0 21 52. b.
嘉	4.	Fang.	<del>-</del> 5	π. in ed. ped. 2'.	mp. 28 44 58 5 26 42. a.
المار	5.	Sin.	- 5	s. occ. propè cor Scorpii.	+>. 3 35 48 3 5 10. a.
尾	6.	Ou-y.	18	μ. in 2°. cingulo.	+). 11 5 0 14 50 0. a.
歪	7.	Ki.	_ II	γ. in cuspide +>.	+). 27 4 18 6 36 37 a.
平	8.	Teou.	- 26	$\varphi, in \Longrightarrow \dots$	%. 5 59 48 3 54 23. a.
华	9.	Ni-eou.	_ 8	******	%. 29 51 48 4 37 2. b.
女	10.	Nu.	12	•, in ∞≈	∞. 7 34 30 8 10 15. b.
虚	II.	Hiu.		β. in ∞	aa. 19 13 17 8 38 20. b.
急	12.	Ou-ey.	-17		∞≈. 29 11 13 10 39 40. b.
室	13.	Che.		Prima ala Pegas.	M. 12 17 2 19 24 58. b.
産	14.	Pi.	_ 9	Ala extrema	V. 4 57 13 12 36 30. b.
座车	15.	Kou-ey.	<b>–</b> 16	In fin. Brachandr.	Y. 16 31 0 17 48 20. b.
達	16.	Le-ou.	12	β. in Υ	Y. 29 46 13 8 38 35. b.
女胃	17.	Ou-ey. —	-14		8. 12 47 36 11 8 29. b.
弱	18.	Mao.	II	Lucid. pley	8. 25 47. 8 4 x 3. b.
4	19.	Pi.	16	Oc, taurib	H. 4 14 59 2 36 21. a.
桑	20.	Tfan.	_ 9	S, orion	月. 18 9 43 23 36 O. a.
新	21.	Tfe.	_ 2 ,	λ. in ori ex. 3. Bor. in capite	月. 19 30 38 · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
井	22.	Tfing.	33	$\mu$ , in $\square$	5. 1 450 0 53 30. a.
鬼	23.	Kou-ey.	_ 4		Q. 1 31 58 0 48 8. a,
		Li-eou.	I5		Q. 6 7 30 12 27 0. s.
2)/1				Cor hydra	Q. 23 6 23 22 25 20. a.
延	26,	Tchang.	18		m. 1 30 0 26 12 0. a.  mp. 19 33 0, 22 41 0. a.
記	27	Υ,	18		m. 19 33 9 22 41 0. d.
	. 8.	Tching.	17	. , . , . , . , ,	e. 63418 1425 o a.
10.49	4 24 04	9			

LE Catalogue qu'on voir ici pour l'ordre des Constellations & leur étendue, est ce qu'on a de plus ancien avant le temps de J. C., temps relatif aux Mémoires qu'on envoye. Il feroit inutile de rapporter les arrangemens postérieurs; cela ne serviroit de rien.

La fomme des degrés des Constellations = 365°: fans doute on a négligé le ¼ de degré, & on n'a pas mis les fractions pour quelques Constellations. Le cercle Chinois étoit de 365° ¼, & il faut y avoir égard, si l'on veut rapporter les degrés Chinois aux 360° Européens.

C'est à ces 28 Constellations & à leur étendue équatorienne, qu'on rapportoit les lieux du Soleil & de la Lune, &c. Il est facile de réduire le tout à l'écliptique; il faut distinguer tout cela dans l'ancienne Astronomie.







Cycle de 60 pour 60 jours & 60 années.

	•		,		- diriiicoo	1
I.	Kia-tse.	甲子	21. Kia-chin.	申申	41. Kia-tchin.	甲辰
2.	Y-tcheou.	乙丑	22. Y-yeou.	乙首	42. Y-se.	乙己
3.	Ping-yn.	为寅	23. Ping-su.	丙茂	43. Ping-ou,	两千
4.	Ting-mao.	丁卯	24. Ting-hay.	丁亥	44. Ting-ouey.	丁未
5.	Ou-tchin.	戏尾	25. Ou-tse.	浅子	45. Ou-chin.	<b></b>
6.	Ki-sse.	己已	26. Ki-tcheou.	色五	46. Ki-yeou.	己膏
	Keng-ou.	惠平	27. Keng-yn.	<b>真</b> 演	47. Keng-fu	萬 浅
_	Sin-ouey.	辛未	28. Sin-mao.	辛卯	48. Sin-hay.	辛亥
9.	Gin-chin.	主申	29. Gin-tchin.	王浪	49. Gin-tse.	至子
	Kouey-yeou.	癸酉	30. Kouey-sse.	) 癸已	50. Kouey-tcheou	·癸丑
	Kia-fu.	甲戌	31. Kia-ou.	甲午	51. Kia-yn.	甲寅
	Y-hay.	乙亥	32. Y-ouey.	乙未	52. Y-mao.	乙弥
	Ping-tse.	两手	33. Ping-chin.	丙申	53. Ping-tchin.	历辰
	Ting-tcheou.	丁丑	34. Ting-yeou.	丁頁	54. Ting-sse.	TZ
	Ou-yn.	戊寅	35. Ou-su.	戊戌	55. Ou-ou.	龙平
	Ki-mao.	已即	36. Ki-hay.	已亥	56. Ki-ouey.	已未
	Keng-tchin.	连 展	37. Keng-tse.	萬 子	57. Keng-chin.	萬 申
	Sin-sse.	幸已	38. Sing-tcheou.	正辛	58. Sin-yeou.	辛會
	Gin-ou.	壬午	39. Gin-yn.	手寅	59. Gin-su.	壬戌
	Kouey-ouey.	癸未	40. Kouey-mao.	秦卯	60. Kouey-hay.	奏亥

Les 12 Tchi,支. Les 12 Tchi s'appellent les 12 Tchin, R. I. 3 Tfe. On les nomme aussi 12 Tse, Le cycle de 60 est composé, comme on voit, par 2. A Tcheou. l'union des 12 Tchi avec les 10 Kan. Les 10 Kan étoient anciennement un cycle de 10 jours. 寅 Yn. HP Mao. 5. 辰 Tchin. 己 Sfe. 永 Ou-ey.

Chin.

Su.

Kia.

Ping.

Ting. Ou. Ki.

Keng. Sin.

Gin. 孝 Kou-ey.

甲

II.

Y-eou.

Les 12 Tchi faisoient autresois de même qu'aujourd'hui un cycle particulier de 12 années. Les 12 Tchi expriment les 12 mois, ou lunes Yn; premiere lune. Mac, seconde lune. \ du Printemps. Tchin, troisieme lune. Sse premiere lune. Ou feconde lune. de l'Eté. Ou-ty, troisieme lune.) Chin, premiere lune. Y-eou, seconde lune. de l'Automne. Su, troisieme lune. Hay, premiere lune. Tse, seconde lune. de l'Hiver. Tcheou, trois. lune. Les 12 Tchi expriment les 12 heures.

Après minuit. Après midi. Les 10 Kan, 7. Tse, de 11 heures à une h. Ou, de 11 heures à une h. Tcheou, d'une heure à 3. Ou-ey, d'une heure à 3. Yn, de j à 5. Chin, de 3 à 5. Mao, de 5 à 7. Y-eou, de 5 à 7. Tchin, ce 7 à 9. Su, de 7 à 9. Sse, de , à 11. Hay, ce 9 à 11 h. du soir.

Commencement des cycles de 6c ans avant J. C.

\$7. 117. 177. 237. 297. 357. 417. 477. \$37. 597. 659.	717. 777. 837. 897. 957. 1017. 1077. 1137. 1147. 1217.	1377. 1437. 1497. 1557. 1617. 1677. 1737. 1857. 1917.	2037. 2097. 2157. 2217. 2277. 2337. 2397. 2457. 2517. 2637.	2697. 2757. 2817. 2877. 2937. 2997. 3057. 3117. 3177. 3237. 3297.	3357· 3417· 3477· 3537· 3597· 3617· 3677· 3737·
---	---	---	--	---	--



IOMS du jour Chinois, du premier Janvier julien, dans une période de 80 ans juliens avant J. C.

A	NNÉES.	Noms du premier Janvier,
X.	biss. 721.	Sin-ouey.
2.	720.	Ting-tcheou.
3 -	719.	Gin-ou.
40	718.	Ting-hay.
5.	b. 717.	Gin-tchin.
6.	716.	Ou-fu.
7.	715.	Kouey-mao.
8.	714.	Ou-chin.
9.	6. 713.	Kouey-tcheou.
0.	712.	Ki-ouey.
I.	711.	Kia-tse.
2.	710.	Ki-sse.
3.	b. 709.	Kia-su.
4.	708.	Keng-tchin.
5.	797.	Y-yeoù.
6.	706.	Keng-yn.
7.	b. 705.	Y-ouey.
8.	704.	Sin-tcheou.
9.	703.	Ping-ou.
9.	702.	Sin-hay.
I.	b. 701.	Ping-tchin.
20	700.	Gin-su.
3 4	699.	Ting-mao.
4.	698.	Gin-chin.
5-	b. 697.	Ting-tcheou.
6.	696.	Kouey-ouey.
70.	695.	Ou-tse.
8.	694.	Kouey-se.
9,	6. 693.	Ou-ju.
Q.	692.	Kia-tchin.

ANNÉES.	Noms du premier Janvie
31. 691.	Ki-yeou.
32. 690.	Kia-yn.
33. biff. 689.	Ki-ouey.
34, 28 688.	Y-tcheou.
35. 687.	Keng-ou.
36, 686.	Y-hay.
37. b. 685.	Keng-tchin.
38. 684.	Ping-su.
39, 683.	Sin-mao.
49. 682.	Ping-chin.
41. 6. 681.	Sin-tcheou.
42. 680.	Ting-ouey.
43. 679.	Gin-tse.
44 6.78.	Ting-sfe.
45: 6. 677.	Gin-su.
46. 676.	Ou-tchin.
47. 675.	Kouey-yeou.
48. 674.	Qu-yn.
49, 6.673.	Kouey-ouey,
50. 672.	Ki-tcheou.
51. 671.	Kia-ou.
52. 670.	Ki-hay.
53. 6. 669.	Kia-tchin.
54. 668.	Keng-su.
55. 667.	Y-mao.
56. 666.	Keng-chin.
57. 6.665.	Y-tcheou.
58, 664.	Sin-ouey.
59, 663.	Ping-tse.
60. 662.	Sin-ste.
61, b. 661.	Ping-su.
62, 660.	Gin+tchin.
63. 659.	Ting yeou,
64. 658.	Gin-yn.
65 657.	Ting-ouey.

A	NNÉE	s.	Noms	du pren	nier Janvier.		
6.	- 4- <del>-</del>	656.	Kouey-tcheou.				
7.		655.	Ou-ou.				
18.		. 654.	Kouey-hay.				
19.	bill		Ou-tchin.				
10.		652.	Kia-	Kia-ſu.			
11.		651.	Ki-mao.				
12.		650.	Kia-c	hin.			
3.	Rowin	b. 649.	Ki-to				
4.	3 46 1	648.	Y-oue				
5.	ja 5 .	647.	Keng	-tse.			
6.		646.	Y-sse.	_			
17.	. 31	645.	Keng				
8.		644	Ping-tchin.				
9.		643.	Sin-yeou.				
10.		642.	Ping-	yn.			
	commenc. des périodes in Commenc. des périodes						
de 8	o ans av.	J. C.		ans apro			
1.	961.	1921.	80.	1040.			
81.	1041.	2001.	160.	1120.			
161.		2081.	240.	1200.			
:41.		2161,	320.	1280.			
12I.	1281.		400.	1360.			
POI.	1361.	,	480.	1440.			
18I.		2401.	560.				
;6I.		2481.	640.	1600.	11Jan.gr.		
541.	1601.	2561.	720.	1680.	11Jan.gr.		
72 I.	1681.	2641.	800.	1760.	12 Jan.gr.		
BOI.	1761.	272I.	880.		1		
381.	1841.		960.				

Dans toutes ces années juliennes, le premier l'anvier julien a les caracteres Sin-ouey; dans les années communes, les caracteres Chinois du Premier Janvier reviennent les 2 Mars,

1er Mai, 30 Juin, 29 Août, 28 Octobre 27 Décembre.

Aux années bissextiles, les caracteres Chinois du premier Janvier Su se retrouvent un jou plus tôt, les 1er Mars, 30 Avril, 29 Juin, 28 Août, 27 Octobre, 26 Décembre.

DE L'USAGE DE LA PÉRIODE DE 80 ANS JULIENS, POUR RAPPORTER LES JOURS CHINOIS.

Du cycle de 60 jours juliens de l'anné julienne de 365 jours 1/4.

Après avoir divisé les jours julien de 4 ans juliens par 60, il reste 21 jours

Après 12 ans, il reste donc jours; après 16 ans, il reste 24 jours après 20 ans, il reste 45 jours; 80 an juliens donnent donc, après toutes le divisions par 60 jours, le nombre de 180 jours: ce reste se divise exactemen par 60. Ainsi, divisant le nombre de jours de 80 ans juliens, par 60, il n reste rien: donc, les caracteres Chinoi des jours du cycle de 60, reviennen les mêmes aux mêmes jours de l'anné julienne, après 80 ans juliens.

Si on a donc les caracteres Chinoi du premier Janvier de chaque anné julienne, dans la période de 80 ans on a tous les jours de 12 mois julien lans la période de 80 ans. On voit dans a Table, tous les jours de l'année juienne qui ont les caracteres Chinois

lu premier Janvier julien.

Dans quelqu'année que ce foir, avant ou après J. C., on veut savoir es caracteres du jour Chinois qui répondent au jour julien assigné, il faut voir a place de l'année proposée dans la période de 80 ans; à côté on trouve les caracteres Chinois du premier Janvier, les par-là on a tous les caracteres Chinois les jours Chinois qui répondent aux ours juliens.

### Premier exempte.

Scaliger rapporte une éclipse de soleil, le 19 Avril de l'an 481 avant C.; on veut savoir les caracteres Chi-

10is de ce 19 Avril.

L'an 481 commence une des périodes le 80 ans; tous les commencemens de les périodes de 80 ans ont les caracteres. Chinois Sin-ouey (1). L'année est bissextile; les caracteres du premier Janvier se retrouvent au premier Mars, 30 Avril, &c. En suivant les jours du cycle de 60, dans la Table du cycle

<sup>(1)</sup> Huitieme jour du cycle de 60. Niii

de 60, on trouve les caracteres Keng chin (1) pour le 19 Avril. Le livre Tchun tsseou rapporte une éclipse de soleil, l'at 481 avant J. C., au jour Keng-chin premier de la cinquieme lune du calendrier Chinois de ce temps-là: c'est la même éclipse dont parle Scaliger & quand même il y auroit de l'erreur dans le calendrier Chinois pour l'ordre des lunes, Keng-chin désigneroit toujours le 19 Avril dans l'année 481 avant J. C. Devant & après, il n'y a pu avoir d'autre éclipse de soleil au jour Keng-chin.

## Second exemple.

On veut savoir les caracteres Chinois qui répondent au premier Janvier de l'an 1111 avant J. C.; cette année 1111 est la onzieme année de la période de 80 ans, dont le commencement sur le premier Janvier de l'an 1121 avant Jesus Crist. A côté de cette onzieme année, on voit dans la Table les caracteres Kiatse (2): ce sont les caracteres du premier Janvier de l'an 1111 avant J. C. Je crois inutile de donner d'autres exemples;

<sup>(1)</sup> Cinquante-septieme jour du cycle de 60. (2) Premier jour du cycle de 60.

on voit la méthode. Dans l'Histoire de l'Astronomie, je parle souvent des jours lu cycle de 60, & j'y suppose la méhode pour calculer ces jours (1).

#### NOTES.

1°. L'an 1111 ayant J. C., l'Empereur Ouvuang ordonna que le commencement du jour civil seroit au moment de minuit; cela s'est observé depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui. La Table pour les jours de la période de 80 ans est faite dans la supposition du commencement du jour à minuit. Dans les occasions, le parle dans l'Histoire des commencemens du jour à midi, & au lever du soleil, dans la forme des calendriers avant l'an 1111 ayant Jesus-Christ.

2°. Les Astronomes Chinois qui ont écrit vers l'an 105 avant J. C., ont eu connoissance de la période de 80 ans juliens, & faisoient usage de cette période pour calculer les jours des années antérieures; ils ne s'attribuent pas cette connoissantérieurs avoient sans doute cette connoissantérieurs avoient sans de la cette de la cette période pour calculer les jours des années antérieures; ils me s'attribuent pas cette connoissant sans de la cette période pour calculer les jours des années antérieures; ils me s'attribuent pas cette connoissant sans de la cette cet

julienne.

<sup>(3)</sup> M. Alphonse de Vignoles, en examinant les jours Chinois, avec leurs caracteres & quelques dates, a trouvé la période de 80 ans & son usage pour le calcul des jours Chinois. Miscell. Berol. tom. 4. Berol. ann. 1734.

### MÉMORIAL

Envoyé en Europe par le P. Thomas, Vice-Provincial des Jésuites en Chine.

Cet Ecrit simple & fidele renferme le récit de ce qui s'est passé à Peking dans tour le temps de la visite de l'illustrissime Seigneur Charles-Thomas Maillard de Tournon; il nous a paru propre à éclairer le Public sur un événement aussi intéressant.

#### ARTICLE PREMIER.

LORSQUE M. de Tournon eût été nommé Légat à la Chine, il écrivit de Rome au P. Grimaldi, pour le prier de lui obtenir la permission d'aborder dans un des ports de cet Empire; il invita même ce Missionnaire à l'aider de ses conseils. La Lettre du Légat étoit du 7 Février de l'année 1702. Le P. Grimaldi répondit à M. de Tournon par plusieurs voies dissérentes. Ses Lettres surent adressées à Fokien & à Canton, & il y parloit au Légat avec sincérité sur ce qu'on avoit à craindre ou à espérer dans sa Légation.

Quand M. le Patriarche fut arrivé à Canton, le 8 Avril 1705, il prit conseil

les plus anciens Missionnaires du pays, x il résolut de cacher sa dignité jusju'au temps qu'il seroit à propos de la lécouvrir. Il fit cependant écrire aux Vissionnaires de Peking qu'il alloit pren-ire sa route vers Nankin, & qu'ils pourvient lui adresser leurs Lettres dans ette Ville. Cette résolution changea pientôt, à la persuasion de quelques personnes qu'il écouta, contre l'avis commun. Il écrivit aux Missionnaires le Peking d'annoncer sans réplique à Empereur que le Patriarche d'Antiohe, &c. étoit arrivé pour faire la visite le toutes les Missions, avec un plein ouvoir de Sa Sainteté. Depuis ce tempsà, M. le Patriarche ne demanda plus onseil à aucun Missionnaire de Peking, i ce n'est qu'il écrivit au P. Grimaldi, our le prier de lui donner sincérement es avis qu'il jugeroit à propos. On sentit vien qu'après avoir donné l'ordre d'exéuter ses commandemens sans réplique, l n'étoit guere en disposition de croire ce qu'on lui manderoit de contraire ux idées & aux fentimens qu'on lui woit inspirés. Il demanda austi qu'on ui présentât un Jésuite pour être Vi-caire Apostolique à Nankin. Il n'ignoroit rependant pas que nous étions dans l'impossibilité de répondre sur cela aux

desirs qu'il nous témoignoit.

Pour obéir au premier ordre de M. le Patriarche, nous écrivîmes deux fois en Tartarie à l'Empereur qui y étoit alors: nous demandâmes qu'on permît à M. le Patriarche d'user à la Chine de ses pouvoirs. On ne fit point de réponse déterminée à nos deux premieres Lettres: on nous refusa son entrée à la Cour à la troisieme; enfin, on la permit à la quatrieme. L'Empereur ordonna de faire prendre au Légat un vêtement à la Tartare, & le fit défrayer jusqu'à son arrivée à Peking. Par-là on ferma, ou du moins on dut fermer la bouche à ceux qui répandoient le bruit dans Rome & ailleurs que les Missionnaires établis à la Cour de l'Empereur de la Chine, empêcheroient le Légat d'entrer dans ce Royaume.

M. de Tournon partit de Canton le neuvieme Septembre, & fut recu partout avec de grands honneurs. Cependant la grandeur & la pefanteur des bateaux qu'on lui avoit donné pour le transporter à Pekin, retarda un peu son arrivée & le desir que les Missionnaires avoient inspiré à l'Empereur de voir un homme revêtu d'une aussi émi-

rente dignité que celle de Légat du aint Siège: nous en avions donné une rès-haute idée à Sa Majesté Chinoise. Vers la mi-Novembre, l'Empereur envoya exprès dans la Province de Canon, pour étudier le Légat, sous le prétexte de faire hâter son voyage. Le 25 du même mois, il fit partir son fils Cum-yo, & le fils du Vice-Roi, pour aller au-devant du Légat. Un Missionnaire de chacune des trois Eglises accompagna ces deux Mandarins. Ils trouverent le Patriarche à 24 lieues de Peking, embarrassé à continuer son voyage, parce que le fleuve étoit glacé. Ils le conduisirent par terre à la Capitale, où il arriva le quatrieme Décembre. M. de Tournon fut loger dans celle des maisons des Missionnaires que l'Empereur leur avoit bâtie dans l'enceinte de son Palais. Ce fut afin qu'il fût plus à portée de recevoir les faveurs de la Cour. En effet, on assigna au Légat des provisions de bouche, aux frais de l'Empereur, pour tout le temps de son séjour à Peking. Un des domestiques du Patriarche étant venu à mourir, l'Empereur, à la priere du Légat, sui donna un champ pour sa sépulture : de-là la grande espérance que concut le Présat

NV

d'établir une maison de Missionnaires Italiens à Peking. On appelloit déjà ce Cimetiere le Cimetiere des Italiens. Il auroit été peut-être plus convenable d'accepter une portion de celui qui étoit destiné aux anciens Européens. On l'offrit au Patriarche; mais il en voulut un nouveau, & montra par-là une espece de séparation de nous à un Prince

rrès-pénétrant.

L'Empereur cependant faisoit observer par des espions si l'on ne changeroit rien aux cérémonies accoutumées des chrétiens dans l'enterrement du défunt. Il apprit qu'il y avoit eu de la différence. Il en fut fâché, mais sans rien faire éclater. Au contraire, il envoya au Patriarche deux faifans destinés pour la table Impériale. Il lui permit même de se faire transporter à son Audience, tout malade qu'il étoit, faveur qui n'avoit point encore en d'exemple. L'Empereur reçut donc le Légat dans un jardin peu éloigné de la premiere porte du Palais, pour ne lui point donner la peine de traverser avec fatigue de grandes cours & de longs appartemens. Ce sut le 31 Décembre que M. de Tournon fut admis pour la premiere fois en la présence de l'Empereur. Il

stoit suivi de toute sa maison & de tous es Missionnaires de Peking. Les difféentes cohortes au milieu desquelles il ui fallut passer, avoient ordre de le dispenser des cérémonies Chinoises en considération de sa personne & de sa naladie. Il falua donc Sa Majesté Impériale par ces fortes de génuflexions que l'on traite en Europe d'adoration. L'Empereur fit asseoir se Légat sur un nonceau de coussins: il lui demanda des 10uvelles de la santé du Pape, & il fit out cela d'un air de bonté & de familiaité qui nous ravit. Une réception de la forte est ordinaire en Europe; mais à a Chine, elle fut regardée comme un niracle de faveur. Les bontés de l'Empereur pour le Patriarche parurent de outes les manieres : on lui fit présenter lu thé par les plus grands Seigneurs de a Cour : l'Empereur lui-même lui mit en main une coupe pleine de vin; enin, on lui servit une table couverte de 36 plats d'or : l'Empereur n'y avoit presque pas touché. Cette table sut envoyée au Patriarche dans son logis. On l'entretint de choses agréables après le liner; enfin, l'Empereur invita le Patriarche à s'expliquer sur le sujet de sa Légation. Il l'entendit discourir affez

long-temps, & le redressa avec bonté, lorsqu'il s'égaroit. Enfin il sit tout pour l'engager à avoir de la consiance dans

sa personne Impériale.

On peut protester que dans toutes les Histoires de la Chine, on ne trouvera pas d'exemple d'une réception faite à aucun Ambassadeur, qui égale celle de M. le Patriarche. Si les Européens nouveaux venus ne peuvent se le persuader, parce qu'ils ignorent les usages de cette Cour, tous les Tartares & tous les Chinois en sont convaincus, & le Prince, héritier de la couronne, l'a témoigné. Avec le commencement de l'année chrétienne, on vit recommencer les bontés de l'Empereur pour M. de Tournon. Le premier de Janvier, l'Empereur promit qu'il enverroit des présens au Pape, & le second de Janvier il les fit délivrer. Il nomma aussi le P. Bouvet pour les présenter de sa part à Sa Sainteté, & M. le Patriarche nomma M. Sabini pour aller à Rome en son nom. Le P. Bouvet & M. Sabini ne furent chargés que des présens les moins considérables, parce qu'on apprit à Peking que les vaisseaux alloient partir pour l'Europe. L'Empereur se réserva d'envoyer les plus précieux par le même

cependant Sa Majesté alla prendre e plaisir de la chasse d'hiver, & comme M. le Patriarche ne crut pas qu'il fût le la bienséance d'accompagner l'Empereur dans ce voyage de plaisir, on e pria de nommer quelqu'un de sa part qui pût être témoin de ce magniique divertissement. On ordonna à des Vandarins de porter de trois en trois ours des provisions à M. le Légat, qui

toit indisposé.

Le commencement de l'année Chinoise approchoit, lorsque nous com-nençâmes à craindre que la libéralité de la Cour ne se refroidit à l'égard de M. le Patriarche, & sur-tout qu'on ne le traitât pas avec toute la distinction que nous souhaitions dans la distribution des présens que fait l'Empereur au renouvellement de chaque année. Notre crainte augmenta lorsque année. Notre crainte augmenta lorsque nous vîmes que le dernier jour de l'année étoit arrivé sans qu'il parût aucun vestige de présens de la part de l'Empereur. Enfin, Sa Majesté ordonna qu'on apportât à M. le Patriarche un esturgeon d'une grandeur prodigieuse; il étoit accompagné d'autres poissons, avec des cerfs, des sangliers, des faisans & une table, plus riche encore par une belle garniture d'argent, que par les mets dont on devoit la couvrir. Rien ne fur plus magnifique que l'appareil avec lequel on conduisit au Prélat les présens de la Cour.

Le 26 Février, l'Empereur invita M. le Patriarche à prendre sa part du spectacle d'un beau seu d'artissice qui devoit être tiré dans une maison de campagne appartenante à Sa Majesté. Comme M. de Tournon étoit toujours indisposé, l'Empereur le sit transporter à travers ses jardins; on lui assigna une place commode; on lui sit entendre un concert d'Eunuques, qu'on ne fait chanter que dans l'appartement des semmes; ensin on le sit coucher la nuit dans un appartement de sa maison Impériale à la campagne, & deux Mandarins surent toute la nuit de garde à sa porte. Au commencement du printemps,

Au commencement du printemps, l'Empereur alsa dans la Province de Peche-li, pour y prendre le divertissement d'une chasse de certains oiseaux aquatiques qui s'y assemblent en quantité. C'est un amusement de la belle saison, que l'Empereur prend d'ordinaire avant que d'alser en Tartarie passer les grandes chaseurs de l'été. M. le Patriarche

ecut du Prince héritier, pendant l'abence de l'Empereur, les mêmes présens 't les mêmes distinctions qu'il avoit eçu de l'Empereur. Les chaleurs du nois de Mai inviterent M. le Patriarche prendre les bains d'eau chaude qu'on ui croyoit nécessaires pour sa santé. l y alla accompagné d'un Mandarin ui lui fit préparer un logement comnode. Souvent l'Empereur s'informa le sa santé; & enfin, vers le dixieme our de Juin, il le fit inviter à venir rendre son audience de congé. La maadie de M. le Patriarche étant augmenée, il ne put paroître devant l'Empeeur. Deux Mandarins du troisieme rang urent ordre de ne point quitter M. le 'atriarche, & de donner souvent de ses louvelles à la Cour. Aussi-tôt que l'Emereur eût appris sa convalescence, il ui envoya un présent (car c'est la coutune à la Chine d'en faire aux convalef-:ens); c'étoient 15 pieces de brocard & me livre de la précieuse racine de Ginsem.

Sur la nouvelle qu'eut M. de Tourion du prochain départ de l'Empereur jour la Tartarie, il ne voulut pas laisser chapper l'occasion d'avoir encore une audience de Sa Majesté. Il fut admi dans une maison Impériale hors de 1 Ville, & il y fut conduit par des Man darins avec pompe. L'Empereur, ayan toujours égard à son incommodité, lu permit de se faire servir à sa maniere par ses Officiers. On le mena ensuite dans une salle intérieure où après avoi fait les neuf génuflexions du cérémo nial, foutenu par les PP. Gerbillon & Pereira, il s'assit en présence de l'Empereur. Le Prince héritier se trouva? l'audience, avec le neuvieme & le treizieme fils de l'Empereur & peu d'autre Courtisans. Après qu'il eût remercie l'Empereur de ses bontés, il fut invite à voir le lendemain la maison de cam pagne de l'Empereur & les jardins di Prince héritier.

M. le Patriarche fut reçu dans l'une & dans les autres avec toute la distinction possible. Le Prince héritier le conduisit lui-même dans ses jardins. Il avoir fait préparer deux barques pour le promener sur le canal, l'une pour le Patriarche, & l'autre pour le Prince. Tantôt la barque du Prince précédoit le Légat, comme pour le conduire, tantôt elle le côtoyoit pour pouvoir l'entrete-

enir. Enfin, le Prince régala M. de l'ournon d'un rafraîchissement de liqueurs délicieuses; ensuite le Légat prit congé & sortit aux applaudissemens le toute la Cour, surprise de la réception que les Missionnaires du Palais avoient procuré à un étranger : plusieurs même nurmuroient de la familiarité avec laquelle, disoient-ils, l'héritier d'un grand

Empire s'étoit ravalé.

Il est vrai que le Seigneur a lui même léchi le cœur de l'Empereur en faveur le M. de Tournon; mais on peut dire que les Peres des Peking n'ont pas peu contribué à lui attirer en sa personne l'Eglise tant de marques de consitération. Les Infideles par-là sont disossés à embrasser une Religion honorée usques dans les Cours de la Gentilité. Plût à Dieu que l'Empereur eût continué traiter M. le Patriarche avec la même listinction! mais tout choqué qu'il a té contre lui pendant deux mois, il ne lui a pas cependant refusé les marques de sa libéralité : on lui a toujours fourni gratuitement des provisions, & c'est aux frais de l'Empereur qu'il a été reconduit à Canton.

## ARTICLE II.

SUR les Controverses en matiere de Religion.

Nous nous contenterons, pour cet article, de dire que quand M. de Tournon arriva à Peking, & qu'il y infinua aux Missionnaires qu'il y trouva, que le Décret qui décidoit les contestations sacheuses qui les divisoient, avoit été porté à Rome, ils supplierent son Excellence de le leur faire connoître, & même de le leur signifier, protestant qu'alors ils sacrisseroient à l'obéissance dûe à l'Eglise tous les intérêts de la Mission, & jusqu'à leur propre vie; qu'ils abandonneroient même la Chine, si le souverain Pontise l'ordonnoit ainsi.

Nous supprimons les autres détails relatifs à ces controverses, parce que nous nous faisons une loi de respecter & d'obéir aux ordres des souverains Pontifes, qui désendent d'en parler ni directement, ni même indirectement.

## ARTICLE III.

CONDUITE de M. le Pairiarche dans différentes négociations qu'il traita à la Cour de Peking.

Le 25 Décembre de l'année 1705,

'Empereur fit demander au Patriarche a cause de sa Légation. L'Empereur, parfaitement instruit de tout ce qui se rasse dans son Empire, n'ignoroit pas e sujet de nos divisions. Ainsi, quand 1 vit arriver un Commissaire Apostoique, il concut assez qu'il ne venoit que pour rétablir la paix entre les Misionnaires d'Europe. Il fit donc dire à Male Légat par des Mandarins, qu'une iavigation de 6000 lieues n'avoit été entreprise que pour un grand dessein, k qu'il lui importoit d'en être informé. Le Patriarche répondit qu'il venoit seuement à la Chine pour rendre graces à sa Majesté, au nom du Pape, de la proection qu'elle vouloit bien donner à la Religion chrétienne & aux Missionnai-es qui l'annonçoient. M. le Patriarche e seroit expliqué plus nettement sur es véritables motifs de sa Légation; nais les sieurs Sabini & Appiani l'en empêcherent. Enfin, il résolut de les aire savoir à l'Empereur, mais en seret, par le canal des Mandarins.

Le 26 Décembre, il mit entre les mains des Mandarins un Mémoire pour l'Empereur, écrit en Italien, & dans une conférence secrette, il déclara aux Mandarins qu'il venoit faire la visite des

Peres de Pekin. Nous fumes le foir de Patriarche lui-même, que l'Empereur avoit répondu à fon Excellence de la bonne conduite & de la régularité de Peres de fa Cour, & qu'il lui avoit permis feulement d'aller visiter ceur qui étoient répandus dans les Provinces. Tout cela fe fit avant qu'on en traduit en Chinois le Mémoire Italier du Légat: nous en parlerons bientôt

Le 27 Décembre, les Mandarins di rent à son Excellence que l'affaire étoi terminée. Ce mot d'affaire terminée donna bien de la joie au Patriarche. I crut que l'Empereur lui accordoit tout ce qui étoit renfermé dans son mémoire. Le P. Kiliani & les autres Peres crurent devoir rabattre un peu de se joie, & lui apprendre que l'expressior des Chinois ne vouloit dire autre chose sinon que son affaire alloit son chemin D'ailleurs ils lui firent comprendre que son Mémoire n'ayant pas encore éte traduit, il étoit difficile que l'Empereur eût sitôt consenti à toutes ses demandes : voici les propres termes du Mémoire, sidellement traduits de l'Italien.

» Pour obéir aux ordres de Votre Majesté Impériale, je lui dirai que Sa Sainteté a un si grand zele pour le salut

le son ame, qu'elle desire ardemment l'avoir une correspondance éternelle vec cette Cour, & de savoir sans cesse les nouvelles de sa royale personne : de ui faire part de toutes choses; de la prévenir sur tout ce qui pourra lui faire plaisir: pour cela, Sa Sainteté souhaiteroit tablir ici une personne d'une grande prulence, d'une grande intégrité; d'une émiiente doctrine, en qualité de Supérieur général de tous les Européens. Ce Supérieur satisfera tout-à-la-fois aux desirs de Sa Sainteté, aux prétentions de Votre Majesté & au bon gouvernement de la Mission que la protection, l'exemple & es bons avis de Votre Majesté honorent fi fort ».

L'Empereur eut tant d'impatience de voir ce Mémoire, qu'il se le sit apporter, quoiqu'il ne sût qu'à demi-traduit en Tartare. Lorsqu'il l'eût lu tout entier: ce ne sont-là que des demandes srivoles, dit-il: le Patriarche n'a-t-il rien autre chose à négocier ici? Les Courtisans surent surpris de la pénétration de l'Empereur.

Le 28 Décembre, les Mandarins rapporterent au Patriarche que l'Empereur jugeoit à propos que ce Supérieur général des Missions sût un homme

connu à fa Cour; qui y eût au moin demeuré dix ans, & qui en connût le manieres. Ils fortifierent ce sentimen du Prince de très-bonnes raisons. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Patriarche. Il s'écria d'un air de vivacité & d'émotion, qu'on voulut bien at tribuer à sa maladie, qu'on lui avoit tout accordé la veille, & qu'on lui refusoit tout aujourd'hui; qu'il falloit bien que l'Empereur eût reçu de nouvelles infpirations par certains canaux. Le P. Pereira, qui prévit les suites de cette émo tion, pria humblement M. le Patriarche de ne rien laisser échapper qui pût contrister l'Empereur; qu'après tout, ce Prince ne lui avoit rien accordé la veille, & qu'il ne lui refusoit rien aujourd'hui; qu'il ne faisoit que proposer ses conditions, en vue d'exécuter sa demande. Le Patriarche prit mal l'avis du P. Pereira, & dit qu'il ne prétendoit pas être interrompu lorsqu'il parloit. Il ajouta qu'il vouloit qu'on traduisît ce qu'il venoit de dire, & qu'on le portât à l'Empereur. Les PP. Gerbillon & Pereira prirent donc le parti de se taire, quoiqu'ils comprissent le mauvais effet que devoit produire le discours du Patriarche. M. Appiani

Ionna donc par écrit sa réponse aux Mandarins. Aussi-tôt qu'ils la lurent, la colere & la douleur parurent sur leur risage; ils s'écrierent qu'on manquoit le respect à leur Maître, le plus grand Prince de l'univers : ils se plaignirent qu'on l'accusoit de légéreté d'esprit, n le taxant de défaire le lendemain e qu'il avoit fait la veille. Pour se plaindre plus à l'aise, ils se retirerent lans un autre appartement. Cependant es PP. Pereira & Gerbillon, restés seuls wec M. le Patriarche, lui remontrerent nodestement qu'il falloit en cette Cour me maniere plus modérée de négocier. A ces mots le Patriarche ne se contint dus; il éclata en reproches contre le Pereira : il lui dit, avec mépris, que lepuis 30 ans il faisoit le métier de il artisan auprès de l'Empereur. Enin, il le fit examiner par son Auditeur, près l'avoir obligé par ferment à dire a vérité. Le Pere plus froid que le narbre se préparoit à s'excuser, lorsque l'Auditeur le prit par le bras, & e conduisit ailleurs.

L'Empereur apprit, lorsqu'il étoit à a chasse, par un Eunuque, tout ce qui 'étoit passé chez M. le Patriarche, & lès le soir, il sit faire au sieur Appiani

une bonne réprimande qui retombo fur le Légat : ainsi avorta la premier

négociation.

Le 29 Décembre, l'Empereur di tout haut à sa Cour : notre nouveau vend'Europe s'est imaginé que les ancier Européens de mon Palais ont brigué! nouvelle dignité dont il parle dans so Mémoire; il se trompe très-certaine ment : car, outre qu'une commissio de la sorte n'a parmi nous ni rang ni prérogatives, ce seroit pour eux un charge bien pesante. Les Romains voi droient absolument rendre comptable leur Agent de tous les mauvais succe de leurs négociations à Peking. Je cor nois nos anciens Européens, & je su sûr qu'aucun d'eux ne voudroit se cha ger d'un pareil fardeau. D'ailleurs j'est merois bien peu quiconque d'entr'et prendroit une commission semblable L'Empereur nous ordonna au mên temps de présenter à l'Auditeur d Patriarche une protestation sur toute qui s'étoit passé sur l'affaire du Supe rieur de la Mission. Nous déclarions, p cette protestation, 10, que nous n'avior en aucune maniere empêché l'Emperer d'accorder à M. le Patriarche ce qui souhaitoit; 20, nous ajoutions que, quan

ien même l'Empereur nous obligeroit ous les plus grandes peines d'accepter l supériorité sur toutes les Missions e la Chine, nous la refuserions. Le atriarche recut notre protestation avec outes les cérémonies de Légat Apostoque: nous étions tous à genoux devant ii. Il entendit lire la protestation, & orès l'avoir entendue, il ajouta qu'il toit sûr que quelques-uns, ou du moins uelqu'un de nous, avoit détruit sa néociation auprès de l'Empereur; que ous prissions garde à ne point nous poser aux intentions du souverain ontife & de l'Eglise; que son dessein voit été d'établir une bonne corresondance entre la Cour de Rome & elle de Peking, pour le bien de la Mifon. Nous entendîmes ce discours du atriarche, & nous nous retirâmes tous i filence.

Une seconde négociation sur une ite de la premiere. Les PP. Gerbillon Pereira avoient entendu dire à M. Patriarche que le faint Pere souhait qu'on établit un homme à Peking, our être l'entremetteur entre le deux ours. Ils prirent la résolution d'en arler à l'Empereur, espérant que le rince auroit moins de peine à souffrir

à Peking un Agent qu'un Supérieur g néral de toute la Mission. Ils en fire porter la parole à l'Empereur par se grand Chambellan : Sa Majesté en par le lendemain à M. le Patriarche lu même, dans une audience qu'il lui donn En effet, le 31 Décembre, le Patriarcl s'étant fait porter chez l'Empereur proposa de la part du Pape un Agen pour porter à l'Empereur les Lettres Rome, & pour envoyer à Rome cell de la Cour de Peking. L'Empereur r pondit que la chose étoit facile, & qu'e pouvoit donner cette commission quelqu'un des anciens Européens son Palais. Le Patriarche répliqua qu étoit plus à propos que ce fût un hon me de confiance, connu en Cour Rome, & qui en sût le style & les m nieres. Que voulez-vous dire par c homme de confiance, répondit l'Er pereur? nous ne parlons point ainsi la Chine. Tout sujet est pour moi 1 homme de confiance, & je compte s la fidélité d'eux tous, J'ai à ma Co & à mon service des Mandarins de tre ordres différents : je dis indifféremme à quelqu'un d'eux d'exécuter mes volontés, & qui d'entr'eux oferoit y ma quer? Supposé que je vous accordate Agent tel que vous fouhaitez, ce puveau venu pourroit-il m'entendre & faire entendre? Il faudroit un Interecte & de-là des foupçons & des dénces comme on en a aujourd'hui. Le atriarche témoigna qu'il avoit en vue a homme appliqué, qui nuit & jour loit travailler à apprendre le Chinois. Empereur refusa de l'accepter, &

tte affaire fut terminée.

La troisieme négociation de M. le triarche ne fut pas plus heureuse. . de Tournon, fondant de grandes pérances sur les marques de distincon qu'il avoit reçu de la Cour, oublia double refus qu'il venoit de recevoir. écrivit donc au Mandarin Kan-kama, l'il avoit des affaires secrettes à lui mmuniquer pour l'Empereur. Kanıma se rend chez M. le Patriarche. Il prend de lui qu'il avoit envie d'acher à ses frais une maison à Peking ; a'il ne s'agissoit plus que d'en obter la permission de la Cour. Kan-kama oit souvent entendu dire à l'Empeur que le Patriarche paroissoit avoir 1 chagrin contre les anciens Européens e son Palais. Ainsi, pour le sonder, cet lroit Mandarin lui représenta l'affaire omme aisée à obtenir. Seulement il

lui demanda pourquoi il ne se servoi pas du canal des Peres pour demande la grace qu'il fouhaitoit. Il s'informa ensuite du Patriarche s'il avoit des su jets de se désier d'eux, & sur qui es particulier tomboient ses défiances L'habile Tartare trompa le Romain. I tira de lui les sujets vrais ou faux d la défiance qu'il avoit conçue, le non de ceux dont il se défioit. Celui-ci rap porta le tout à l'Empereur. Cependan Kan-kama entretint M. le Patriarch dans l'espérance qu'il feroit son affair auprès de l'Empereur, quand il auroi trouvé le moment favorable. Enfin, l 4 Février, il lui parla de la sorte : vou fouhaitez une maison dans Peking, i est également facile à l'Empereur 8 de vous permettre d'en acheter une & de vous la donner (Kan-kama parloi ainsi de concert avec l'Empereur); vou voyez ce qu'il a fait pour les Peres, i est prêt d'en faire autant pour vous, s vous vous servez de leur organe pour de mander ce que vous desirez. Faites don paroitre un esprit de paix & d'union joignez-vous à ces anciens Européens agissez d'accord avec eux : ils sont le seuls qui disent du bien de vous à l'Em pereur. Qui vous reconnoîtroit ici pou

in homme confidérable en Europe, s'ils l'avoient rendu bon témoignage de rous? Sachez qu'ils ont ici du crédit, & que vous ne réussirez que par leur noyen. M. le Patriarche sut gré au Mandarin de son avis. Le lendemain il fit venir les PP. Grimaldi, Gerbillon, Thomas & Pereira. L'Empereur sut que le Patriarche avoit vu ces Peres, & leur ordonna de venir lui rendre compte de leur conversation avec son Excellence. Les Peres comptoient déjà qu'on leur accorderoit ce qu'ils alloient demander pour M. le Patriarche. Cependant l'Empereur, qui étoit informé de tout par Kan-kama, fit entendre à ces Peres que son intention n'avoit pas été d'accorder par leur moyen, la demande du Patriarche. Le Patriarche, leur ajouta-t-il, prétend que je ferois grand plaisir au Pape, & que par-là je rendrai mon nom illustre dans toute l'Europe; mais que sais-je, continua Sa Majesté, de quelles gens on la remplira cette maison? On ne me dit pas de quelle Nation, ni de quel Ordre seront ceux qui l'habiteront. Le Patriarche dit, continua l'Empereur, que la vie de ceux qu'il a destinés à habiter la nouvelle maison, est différente de celle des anciens Européens; mais

sa conséquence va trop loin. Il faudra donc que j'en accorde à tous ceux qui ne seront pas de même institut que celui des Peres de mon Palais; ce qui seroit incommode, & pourroit être un sujet de désordre, ou du moins de discorde; car enfin, j'aime l'uniformité. Kankama osa dire qu'on pourroit accorder la nouvelle maison, à condition qu'elle seroit commune à tous. C'est un projet impraticable, répondit l'Empereur, & alors il renvoya les Peres. Après notre départ, Sa Majesté dit à ses courtisans: ne voyez-vous pas par quels degrés le Patriarche est venu à me demander une maison dans Peking? il vouloit d'abord un Supérieur général de toutes les Missions; il se réduit ensuite à demander un Agent entre la Cour de Rome & moi; enfin, il est venu à demander une maison dans Peking, & cela pour remonter, par degrés, à demander un Agent, après avoir obtenu une maison, & un Supérieur général, après avoir obtenu un Agent. Enfin, il déclara aux Jésuites, qu'il leur désendoit d'insister désormais sur cette demande. Les Peres en parurent affligés. L'Empereur eut la bonté de leur faire dire qu'ils pouvoient folliciter encore pour cette maison; mais

u'il ne la leur accorderoit pas. Le Paiarche apprit, par d'autres que par ux, que la négociation n'avoit pas réussi; en eut du chagrin, & conçut de iolents soupçons contre les Jésuites.

La quatrieme entreprise du Patriarhe fut au sujet des présents que l'Emereur envoyoit au Pape. Le succès n'en it pas heureux pour lui. Sa Majesté lui voit permis de choisir quelqu'un pour es conduire, & pour les présenter à l'Sainteté. M. de Tournon jetta les eux sur M. Sabini, son Auditeur. Le landarin qui devoit conduire M. Sabini ısqu'au port de Canton, représenta à a Majesté qu'il n'entendoit point le eur Sabini, & qu'il n'en étoit point en-endu; qu'ainsi il étoit à propos de leur lonner quelqu'un des Peres qui leur ervît d'Interprete. L'Empereur fit quelque chose de plus : il considéra qu'il toit plus décent de joindre à ses préents un Envoyé de sa part, que de es laisser conduire, & de les saire préents un envoyé de les saires préents de les saires preents de les sair enter par un domestique de M. de Fournon: il jetta donc les yeux fur les Peres de son Palais, & nomma le Pere Bouvet pour aller à Rome en son nom. Les présents ayant donc été apportés M. le Patriarche, on en recommanda

Q y

le soin au P. Bouvet & à M. Sabini. Le Mandarin qui portoit la parole pour l'Empereur, ne s'adressa qu'au P. Bouvet. Ainsi, personne ne doutoit à la Cour que le P. Bouvet ne fût le seul Député de la part de l'Empereur, & que M. Sabini ne devoit être que comme le Député de M. le Patriarche; car enfin, personne ne peut avoir le titre d'Envoyé que par la députation du Prince. Dans l'audience qu'eurent le P. Bouvet & M. Sabini, l'Empereur n'adressa la parole qu'au Pere, & ne recommanda qu'à lui feul de faluer le Pape de fa part. Il y eut plus: M. Sabini ayant demandé des Lettres de créance, on les lui refusa, & l'on donna au seul P. Bouvet des Lettres de députation. Les Jésuites le dirent à M le Patriarche, qui ne fit pas semblant de les entendre. Ainsi, nous ne savons pas ce qu'il pensoit de la députation du P. Bouvet: on sait seulement qu'il écrivit dans les Provinces que le P. Bouvet avoit été donné pour Adjoint à M. Sabini par l'inspiration de quelqu'un. On peut croire que de bonne foi il étoit persuadé que le P. Beuvet n'alloit point à Rome en qualité de Député : il le manda même au Pape. Peut - être croyoit-il

que l'acte de députation du Pere étoit informe, puisqu'il l'avoit accepté à son insçu, & qu'étant le Supérieur des Missionnaires, ils ne pouvoient recevoir de commission de l'Empereur qu'avec sa permission. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'ait pas voulu se faire instruire de la députation de ce Pere, quoiqu'elle sût publique, & que tout

le monde en parlât.

Il songeoit à procéder sur cela, par la voie de fait & de sa propre autorité, dans un pays éloigné & dans une Cour jalouse de ses droits. Le Tribunal Pimpin ayant fait emballer les présents, n'en donna les clefs qu'au feul P. Bouver. Le Patriarche les lui demanda; celuici obéit, & les remit entre les mains de son Excellence. Il les lui redemanda ensuite jusqu'à six sois, en présence de témoins, & le Patriarche ne lui fit point de réponse. Enfin, il fallut partir. M. de Tournon donna les clefs à M. Sabini, avec défense de les remettre aux mains du Pere qu'en cas qu'il vînt à mourir dans le voyage. Quand on fût arrivé à Canton, & que le Mandarin, leur conducteur, fut déjà prêt de repartir pour la Cour, M. Sabini lui demanda la Lettre de députation qui avoit

O vj

été expédiée pour le P. Bouvet; on la Jui montra. Le Pere déclara alors à M. Sabini que, puisqu'il ne pouvoit ignorer sa qualité, en ayant reçu le témoignage de la main du Mandarin, il devoit lui donner les cless des présents, de peur que le Mandarin ne rendît à la Cour des témoignages désavantageux de M. Sabini. M. le Patriarche fut bientôt instruit des prétentions du P. Bouvet. Il en fut très-mécontent, & écrivit à M. Sabini de jetter plutôt les présents à la mer, que d'en donner la clef au P. Bouvet, & qu'il alloit enjoindre au P. Gerbillon, Supérieur du P. Bouvet, d'ordonner à ce dernier de se démettre de fa commission.

En effet, le P. Gerbillon, quoiqu'il n'ignorât pas en quel danger il alloit fe jetter, avant même qu'il eût recu l'ordre du Patriarche, écrivit au P. Bouvet de remettre les préfents à M. Sabini, & lui promit que lui & les Peres du Palais alloient s'efforcer d'appaiser l'Empereur. Le P. Gerbillon fit favoir au Patriarche les ordres qu'il venoit d'envoyer au P. Bouvet.

La cinquieme affaire qu'eur M. le Patriarche en cette Cour, se passa de la sorte : il déclara au Mandarin Kan-

ama qu'il étoit dans l'impatience d'avoir ne audience particuliere de l'Empe-eur, & de lui ouvrir son cœur sans éserve. C'étoit ce que Sa Majesté sou-aitoit depuis long-temps. Le jour de audience sut fixé au premier Juin; mais le grandes incommodités empêcherent e Patriarche d'y aller. L'Empereur fit lonc dire au Patriarche qu'il pouvoit onfier à un Mandarin ce qu'il avoit à lire. Le Patriarche le refusa jusqu'à leux fois, & protesta que les affaires ju'il avoit à traiter avec Sa Majesté, toient des plus importantes; qu'il ne 'agissoit ni des intérêts du Pape, ni le ceux de sa Mission, mais de l'intéêt de l'Empereur même & de la fanille Impériale; qu'ainsi il ne s'expliqueroit sur cela qu'à une personne commise expressément par Sa Majesté. les refus réitéres du Patriarche chojuerent l'Empereur. Il fut étonné qu'un iomme vînt de si loin lui communiquer des affaires qui le regardoient personnellement & sa famille. Un peur mu, il prit le pinceau à la main, marqua au Patriarche dans un billet les ujets de plaintes qu'il avoit à faire de les procédés, & fur la fin il lui ordonna de s'expliquer fans détours.

Le Patriarche se trouvant pressé par l'ordre de l'Empereur, en notre présence & en présence des Mandarins, déclara que les affaires qui touchoient personnellement l'Empereur, étoient: 10. que le P. Bouvet se donnoit pour son Député à Rome; 20. que les Portugais empêchoient les autres Nations de venir à la Chine. Nous concumes tous quelle tempête le Patriarche alloit exciter, & personne de nous ne voulut, sur le dernier article sur-tout, servir d'interprete à son Excellence. M. Appiani fit donc entendre aux Mandarins ce que M. le Patriarche vouloit faire favoir à l'Empereur. Ceux-ci refuserent de rapporter de bouche à Sa Majesté des affaires si importantes. On les leur donna par écrit. Cependant on amusa ces Mandarins chez nous, & on ne les fit partir que fort tard, pour retourner au Palais. Dans l'intervalle, on engagea M. l'Evêque de Peking à représenter à M. le Patriarche les dangers de la déclaration qu'il alloit faire porter à l'Empereur. Les Ecclésiastiques même de sa suite sirent des instances pour l'en détourner. M. de Tournon ne fit d'autre réponse sinon, qu'il falloit obéir au faint Siege. Le Mémoire donc

de M. le Patriarche fut écrit en Italien, cacheté & mis entre les mains des Mandarins. M. Appiani leur dit en leur délivrant le papier, qu'il y avoit-là deux articles bien fâcheux; que le premier étoit une plainte de ce que le P. Bouvet, qui n'avoit été donné que pour Adjoint & en qualité d'Interprete à M. Sabini, prétendoit prendre la qualité de Député de l'Empereur; que le fecond étoit une autre plainte contre les Portugais, qui ne vouloient laisser entrer personne à la Chine qui n'eût passé par leur pays, & qui ne se fût soumis aux loix de leur Nation.

On attendoit à la Cour la déclaration du Patriarche, avec une impatience incroyable. On l'envoya à l'Empereur en fa maison de campagne. Dès que le fils aîné de l'Empereur l'eût lue, il s'écria : de quoi se mêle cet étranger? Le P. Bouvet est véritablement notre Envoyé; le domestique du Patriarche peut-il lui en disputer la qualité? L'aurions-nous choisi pour en faire notre Ambassadeur? Le Prince porta ensuite la déclaration de M. le Patriarche à l'Empereur son pere. Sa Majesté, après avoir lu l'écrit, en parut extraordinairement choqué, & demanda aux anciens Missionnaires

si en Europe, & M. le Patriarche & le sieur Sabini sur-tout, ne seroient pas jugés dignes de la plus grande punition, pour une pareille conduite. L'Empereur répondit de sa main à M. de Tournon. 10. Il justifia le P. Bouvet; 20. il l'avertit qu'en qualité de Légat du faint Siége, il ne devoit se mêler que des affaires de la Religion; 3º. qu'il ne parloit que de couper la racine des discordes, quoiqu'il en semât en tous lieux; 4°. que les Européens s'étoient jusques-là bien conduits dans ses Etats, & qu'ils n'étoient brouillés que depuis son arrivée; 50. il le menaça de ne recevoir plus de Missionnaires dans l'étendue de fon Empire sans les avoir fait examiner dans ses ports.

Les Peres prierent M. Appiani de prévenir M. le Patriarche sur la dureté de la réponse qu'il alloit recevoir de l'Empereur, asin qu'il se modérât quand il la recevroit, & qu'il édissat par sa douceur les Mandarins qui l'apporteroient. M. le Patriarche prosita du confeil de M. Appiani. Il sit remercier l'Empereur des bons avis que Sa Majesté sui donnoit. L'Empereur demanda aux Mandarins, à leur retour, si le Patriarche commençoit à reconnoître que son

Auditeur n'étoit pas l'Envoyé Impérial? Il écrivit un second ordre plein de menaces; mais il défendit qu'on le donnât à M. le Patriarche, s'il ne montroit de l'obstination ou de l'empressement à le voir. Les Peres, qui eurent le vent de ce nouvel écrit de l'Empereur, en firent avertir son Excellence par M. Appiani. Ainsi, quand les Mandarins revinrent, le Patriarche témoigna qu'il acquiescoit aux ordres de l'Empereur, & ne montra point d'empressement pour recevoir le nouvel écrit dont les Mandarins étoient porteurs. M. de Tournon, interrogé s'il jugeoit à propos qu'on rappellât le P. Bouvet, comprit le danger qu'il y auroit à le faire révoquer; car enfin, dans le système, M. Sabini ne feroit pas parti feul avec commission de porter les présents, ce qui auroit encore retardé leur départ. À la proposition des Mandarins, M. le Patriarche ne put retenir ses larmes. Jamais il n'en versa de plus à propos. Les Mandarins lui en demanderent le sujet : c'est, dit-il, que le souverain Pontise m'imputera la faute du retardement des présents qu'il doit recevoir de Sa Majesté Impériale, & que si le Pere tarde à partir, les présents arriveront trop tard. Ce qui l'engageoit à parler ainsi c'est qu'il avoit sait savoir des nouvelles de ces présents au Pape par la voie de Manille. Il supplia donc Sa Majesté qu'on laissât partir les présents & le P. Bouvet.

La sixieme affaire que M. le Patriarche s'attira, fut à l'occasion d'un mécontentement qu'il avoit donné à l'Empereur, & pour lequel on exigea qu'il fit quelques excuses. La moindre satisfaction en termes vagues & généraux, lui auroit suffi. M. le Patriarche s'obstina à n'en point faire. Par-là M. de Tournon s'attira toute la colere du Prince. Il reçut coup sur coup des ordres de la Cour très-durs & bien peu convenables à sa dignité. Enfin, il sur obligé de se plaindre qu'on violoit son caractere de Légat Apostolique. Dans une Cour profane, on n'a guere d'égard à un titre si respectable. Quoi qu'il en foit, on lui déclara qu'on auroit égard à son caractere de Légat; mais on lui demanda sa Lettre de créance & le monument de sa légation. On le pressa de les montrer, s'il en avoit. M. le Patriarche produisit seulement deux Lettres écrites de Rome, l'une à M. l'Evêque de Peking, l'autre à M. l'Evêque de Conon, qui rendoient témoignage

à fa légation. Cependant ces Prélats euxmêmes ne les jugeoient pas suffisantes, dans un pays sur-tout qui n'étoit point fait au style de la Cour de Rome. M. le Patriarche ayant sans doute de sortes raisons de ne point montrer ses pouvoirs, s'en abstint, & l'Empereur songea à le faire partir de Peking, non pas en lui en donnant un ordre positif, mais en lui faisant désense de prolonger le temps marqué pour son départ. On manda aussi de faire revenir à la Cour le P. Bouvet & M. Sabini, avec les présents. On se réserva à les envoyer par quelqu'autre Légat qui montreroit des pouvoirs en forme. D'abord ce projet ne fut annoncé à

M. de Tournon que comme une menace, afin de le ramener à ce que defiroit l'Empereur. M. le Patriarche ne prit nulles mesures pour appaiser la Cour. Ainsi, on exécuta le projet de renvoyer M. de Tournon en Europe. Un Mandarin eut ordre d'aller en poste à Canton déclarer au P. Bouvet & à M. Sabini qu'ils eussent à revenir à Peking, & qu'on reconduisît les présents. Le décret Impérial qui leur étoit adressé, portoit que Tolo, c'étoit le nom Chinois de M. le Patriarche, n'étoit pas muni de pouvoirs suffisants pour être reconnu comme Legat du faint Siége; qu'à la vérité les anciens Européens rendoient témoignage à fa députation, mais qu'on n'étoit pas obligé de les croire.

Il est vrai que nous n'avons rien omis pour remettre M. de Tournon dans les bonnes graces de l'Empereur, & pour sauver ici l'honneur du saint Siége. Nous avons représenté que la punition de M. le Patriarche ne devoit pas retomber sur le saint Pere, à qui l'on avoit mandé par la voie de Tartarie & de Manille, qu'on faisoit partir de la Chine des présents pour sa Sainteté. Nous n'avons rien obtenu. Nous envoyons en Europe l'original de nos requêtes présentées à l'Empereur, pour y prouver que nous n'avons cessé d'intercéder à la Cour en faveur de M. le Patriarche, que quand nous en avons reçu la défense la plus expresse. Ce qui nous touche le plus, c'est de voir nos grandes espérances renversées. L'Empereur lui-même avoit témoigné à M. de Tournon qu'il n'avoit rien de plus à cœur que de voir tous ses. Etats convertis au Christianisme. II lui reprocha ensuite que, par son entêtement, il alloit tout renverser. Enfin, Sa Majesté ordonna à M. le Patriarche d'écrire au faint Pere, qu'il n'avoit pas tenu à Elle que le Christianisme n'eût fait de grands progrès dans ses Etats.

Ce qui nous console un peu dans ce désastre, c'est que l'Empereur a fait reconduire M. le Patriarche avec les mêmes honneurs qu'il l'avoit fait venir, & que par-là les insultes ont été arrêtées. On peut dire encore qu'au milieu des mécontentemens qu'on a eu de M. le Patriarche, on a toujours respecté le souverain Pontife. Des courtisans s'étant émancipés à dire qu'il falloit juger du Pape par son Légat, l'Empereur leur imposa silence, & leur dit : c'est un défaut assez commun aux Députés de traiter les affaires de leurs Maîtres à leur fantaisie : on fait le petit Souverain lorsqu'on est revêtu de l'autorité d'un puissant Prince. Ainsi, à juger sainement des choses, la Cour de Rome n'a point ici perdu beaucoup de son crédit.

Ce qui augmente encore notre douleur, c'est la détention de M. l'Evêque de Conon, de M. Guetti & du Catéchiste de M. de Conon. L'Empereur se plaignoit que M, de Conon lui avoit parlé peu respectueusement, ce qui n'étoit sûrement

pas le projet de ce Prélat.

Pour M. Guetti, d'Horloger, il avoit été fait Prêtre à la Chine, & conduit ensuite à Peking, pour y exercer son talent. Il fut appellé en Tartarie lorsque M. de Conon y parut devant l'Empereur, & il fut retenu pour travailler à des montres pour l'Empereur. Tandis qu'il étoit occupé de la forte, M. le Patriarche envoya à l'Empereur son Médecin Italien, nommé Borghesios, pour tenter de l'établir à la Cour. Le Médecin se chargea de quelques Lettres pour le sieur Guetti. Jusques-là M. Guetti n'étoit point en faute; mais ces Lettres lui causerent une affaire. L'Empereur, attentif à tout, lui demanda s'il en avoit recu. M. Guetti avoua franchement que le Médecin Borghesios lui en avoit apporté deux. L'Empereur lui ordonna de les lui montrer. Le sieur Guetti dit qu'il les avoit laissées dans sa cassette. On apporte la cassette, M. Guetti en déchire une, & cache l'autre dans un endroit où il ne crut pas que personne s'avisât de les chercher. Le Mandarin qui vit le manége de M. Guetti, porta les fragmens de la Lettre au Prince héritier, & celui-ci à l'Empereur. On se récria contre la tromperie de l'Européen; on l'obligea de rassembler les

morceaux de la Lettre déchirée, & de produire celle qu'il avoit cachée. M. Guetti obéit : ni l'une, ni l'autre ne contenoient des choses fort importantes. Dans la premiere on lisoit ces paroles: Ces gens, c'étoit des Jésuites qu'on parloit, feront tout l'imaginable pour vous faire sortir de la Cour; & ces autres mots: M. le Patriarche souhaiteroit fort que vous puissiez vous établir auprès de l'Empereur; mais il faut prendre garde d'en parler. Dans la seconde, on ne trouva que des nouvelles domestiques : tout cela étoit léger. L'imprudence de M. Guetti fut d'avoir voulu le dérober à la connoissance de l'Empereur par un mauvais artifice. Il s'attira par-là bien de la confusion. Pour réparer sa faute, il promit de mourir plutôt que de mentir.

## ARTICLE IV.

L'état de la Religion à la Chine, depuis le départ de M. le Patriarche.

1º. L'Empereur regrette d'avoir prodigué ses faveurs à M. le Patriarche, & reproche tous les jours aux Missionnaires de son Palais les instances qu'ils ont faites à Sa Majesté pour obtenir l'entrée de ce Prélat à la Chine & juf-

qu'à fa Cour.

20. Le même Prince prétend qu'or lui a manqué de respect; il menace de s'en venger, & il a donné des marques de son indignation en révoquant ses présents, & en renvoyant M. le Patriarche.

3°. On s'est imaginé à la Cour que les dissentions des Missionnaires ne pouvoient naître que de quelques grands desseins d'ambition. Dans cette vue, le Prince héritier a fait faire des informations secrettes dans les Provinces. Il a même engagé un de ses domestiques à prendre le Baptême, afin d'être informé par son moyen du mystere de nos assemblées. C'est à ce dessein encore qu'on a intimidé M. Guetti, qu'on lui a fait dire tout ce qu'il savoit des Téfuites.

40. On commence à invectiver contre le Christianisme en présence de l'Empereur, ce que personne n'avoit osé faire jusqu'ici. Le Prince héritier est un des plus animés. Bien des Mandarins veulent obliger leurs femmes, leurs enfants & leurs esclaves à renoncer au Christianisme, par la seule raison que le Chef de cette Religion, ou du moins

son Représentant a irrité l'Empereur.

5°. Les Bonzes triomphent & annoncent certaines réponses de leurs dieux

qui pronostiquent notre ruine.

6°. Notre Religion commence à devenir suspecte: elle s'étoit beaucoup accrue par le témoignage que l'Empereur rendoit à sa Sainteté & à la probité des Missionnaires. Maintenant qu'ils les voyent accusés sur des articles esfentiels, ils ne savent qu'en penser.

7°. L'autorité du souverain Pontise, que nous avions si fort exaltée, commence à diminuer dans les Eglises de la Chine. On est étonné de voir que ceux qui doivent le plus à ses bienfaits, ne songent qu'à rabaisser les autres. On est étonné qu'on commence par prêcher son autorité & ses pouvoirs, avant que de prêcher J. C., & qu'on veuille s'attirer du respect par des rangs dans la Religion, de ceux-mêmes qui ne l'ont pas encore embrassée.

80. La réputation des Missionnaires

a souffert une surieuse atteinte.

9°. Il n'en est pas ici comme dans les Cours d'Europe où l'on rit impunément aux dépens des Jésuites: on y sait à quoi s'en tenir; mais ici c'est aux dépens du salut des ames qu'on les

Tome XXVI.

décrédite. Cependant nous croyons pou voir l'assurer, personne ne travaille ic plus qu'eux, & personne ne soussire plus qu'eux.

## ARTICLE V.

RÉPONSE aux plaintes que M. le Patriarche prétend avoir à faire des Jésuites,

10. IL dit que nous n'avons pas envoyé nos Peres à son arrivée, pour le

recevoir, & pour l'aider.

Réponse. Il n'y a ici que deux ports celui de Canton & celui de Fokien. Fal loit-il envoyer un Jésuite de Peking dans l'un & dans l'autre, à plus de 400 lieues de la Capitale, pour attendre M. le Patriarche une ou deux années entieres? L'Empereur qui ne leur permet pas de s'éloigner de Peking plus de deux jours leur auroit-il permis de faire le voyage de Canton, ou de Fokien? S'ils étoien allés au-devant de M. le Patriarche auroient-ils fait cesser les murmures N'auroit-on pas dit qu'ils alloient le prévenir, l'obséder & lui ôter la liberte de faire les informations nécessaires?

que les ballots de M. le Patriarche &

des personnes de sa suite, sussent exempts des tributs & des douannes.

Réponse. M. le Patriarche convient lui-même dans une Lettre au P. Grimaldi, que nous nous y sommes employés avec zele : elle est datée du 8 de Mai 1705. Si nous n'avons pas réussi, en sommes - nous responsables? Que pourroient les Lettres de recommandation du Recteur des Jésuites de Rome, ou du Prieur de la Minerve, auprès d'un avide Douannier, pour faire exempter un Mandarin du premier Ordre des tributs qu'on paye à la douanne de Rome, sur-tout si le Mandarin ou ses gens venoient chargés des plus riches marchandises de l'Asse?

3°. Les Jésuites n'ont point écrit à M. le Patriarche pendant l'espace de cinq mois qu'il a demeuré à Canton.

Réponse. M. le Patriarche ne les avoit-il pas fait avertir par le P. Beauvoillier, leur Procureur à Canton, qu'il alloit en partir pour Nankin, & qu'on lui écrivît-là? Il est vrai qu'il révoqua cet ordre le 8 Mai; mais ces Peres ne purent en être instruits que sur la fin de Juin, & alors il auroit été inutile de lui envoyer à Canton des Lettres qu'il n'y auroit pas reçues. Depuis ce temps-là, les Jépas se fait avertir pas reçues.

Pi

suites ont-ils manqué à leur devoir?

4°. Les Jésuites n'ont pas procuré qu'on envoyât de la Cour un Député pour conduire M, le Patriarche de Can-

ton à Peking.

Réponse. On nous soupçonnoit d'abord de vouloir empêcher que M. le Patriarche ne sût reçu à la Cour. On vit que nous avions obtenu sa réception non sans peine. On nous sit aussi-tôt un crime de ne lui avoir pas fait députer un Mandarin pour le conduire. Les desirs des hommes sont sans bornes. Au reste, la plainte est si frivole, que M. le Patriarche lui-même, par une Lettre au P. Grimaldi, du 4 Septembre, lui mande qu'il a de la joie de n'avoir point de Mandarin pour condudeur; qu'il en seroit géné.

5°. Le P. Grimaldi n'a rien répondu à M, le Patriarche qui lui demandoit un Jésuite pour être Vicaire Apostoli-

que à Nankin,

Réponse. 1º. Nos constitutions désendent à nos Supérieurs de proposer aucun Jésuite pour des dignités ecclésiastiques. 2º. Le Primat des Indes avoit déjà nommé à ce poste. 3º. Il ne nous convenoit point de prendre parti dans un procès encore pendant en Cour de Rome, sur

les droits de l'Archevêché de Goal 6°. Le P. Grimaldi n'a rien répondu fur la foumission qu'il falloit rendre aux

Vicaires Apostoliques.

Réponse. M. le Patriarche écrivit au P. Grimaldi en ces termes : j'espere que votre Révérence avertira les Peres de Peking de recevoir MM. les Vicaires Apostoliques avec toute l'attention que mérite le Décret du saint Siège. 1º. Son Excellence ne demandoit point de réponse, mais l'exécution du Décret. 2º. M. le Patriarche n'ordonnoit pas, mais il avertissoit, & le P. Grimaldi manqua-t-il en conséquence d'avertir ses Confreres? 30. Le P. Grimaldi répondit en quelque sorte au Patriarche sur la réception des Vicaires. Il hii manda que, quand son Excellence seroit arrivée, ils conféreroient sur cela en particulier.

7°. Les Peres n'ont pas engagé le Vice-Roi de Canton à venir en personne visiter M. le Patriarche; il s'est contenté

d'y envoyer son fils.

Réponse. Aucun des Peres de la Cour ne connoît ce Mandarin: c'est un homme qui a toujours été élevé à Canton, & employé dans les Provinces. Il ne faisoit que d'être nommé au Mandarinat de Canton. 80. Les présents que les Mandarins ont fait aux gens de la suite de M. le Patriarche ont été de peu de valeur.

Réponse. En sommes-nous la cause? L'objection ne vaut pas la peine d'y répondre. Ces plaintes de M. le Patriarche se sont trouvées dans les Lettres qu'il a écrites, ou qu'il a fait écrire en Europe. Il a fait les suivantes de bouche.

90. Les Peres de Peking n'ont pas

reçu M. de Tournon à genoux.

Réponse. Voici ce qui nous en a empêché: l'Empereur avoit ordonné que M. le Patriarche prît un habit Tartare, & qu'on ne lui rendît d'honneurs que selon le Cérémonial de la Chine. Cependant certaines gens qui ne trouvent aucuns genres d'honneurs tivils tolérables que ceux qui viennent d'Europe, usoient du Cérémonial d'Italie à l'égard de M. le Patriarche déjà vêtu à la Tartare. Ils se prosternoient à ses pieds; ils embrassoient ses genoux, & le Patriarche imposoit la main sur leurs têtes, tandis qu'il leur parloit. Ils contraignoient les chrétiens Chinois de les imiter. Nous ne savions rien de tout cela à Peking: l'Empereur en étoit parfaitement informé, & l'avoit appris des espions qu'il avoit auprès de M. le Patriarche. Il s'en plaignit à nous : est-ce ainsi, disoit-il, qu'on oblige mes sujets de rendre à un étranger des honneurs qui ne sont dûs qu'à moi? On sait la délicatesse des Chinois sur le Cérémonial. Enfin, il nous défendit absolument de fléchir le genoux devant M. le Patriarche. Nous fimes favoir à M. le Patriarche les ordres que nous avions reeus de la Cour; mais nous ne fûmes pas exempts de ses soupçons. Il ne put se persuader que l'Empereur regardat ces sortes d'honneurs comme des actes de jurisdiction temporelle dans celui qui les reçoit. Nous eûmes beau représenter à ce Prince que cet honneur ne se rendoit au Légat que comme au Ministre de J. C. : le caractere spirituel ne fait point d'idée sensible dans l'esprit des Gentils, avec quelque vivacité qu'on le leur présente. Du reste, lorsque nous avons pu sans crainte parler à son Excellence à genoux, nous l'avons fait sans répugnance.

100. Les Peres de Peking n'ont pas fait assez exactement leur cour au Légar

Apostolique.

Réponse. Tandis que M. le Patriarche. a demeuré dans notre Maison, nous lui avons tenu compagnie autant que nous

avons pu. Lorsqu'il eut pris une Maison éloignée de la nôtre, nous lui avons rendu de moins fréquentes visites. Nous n'étions alors que six Jésuites à Peking. Le P. Grimaldi gardoit la chambre à cause d'une infirmité habituelle. Un autre vieillard ne sortoit plus depuis trois ans. Le P. Pereira sut deux mois en Tartarie avec l'Empereur. Les autres étoient souvent appellés auprès du Prince, sans compter les occupations de notre ministere. M. le Patriarche en a été convaincu par ses yeux, & l'on ne peut croire qu'il ait conservé sur cela aucun ressentiment contre nous.

110. Les Peres n'ont pas aidé le

Légat de leurs conseils.

Réponse. Nous prenons Dieu à témoin que nous lui en avons donné de salutaires, & qui n'ont point été écoutés. Nos avis lui étoient suspects; il n'en demandoit à personne de nous; il s'en moquoit. Nous en prenons encore à témoin les personnes de la suite du Patriarche & M. l'Evêque de Peking. C'est sans nous consulter, qu'il a demandé à la Cour un Supérieur général, un Agent, une maison à acheter dans Peking. Ce n'est pas de notre avis qu'il nous contraignit de demander sans replique sa

prompte réception à la Cour; qu'il nous fit aller à l'enterrement de son domestique, revêtus de surplis dans les rues de Peking; qu'il méprifa le conseil du P. Grimaldi sur la demande d'un nouveau Cimetiere pour la fépulture du mort; qu'il traita mal le P. Kiliani qui le supplioit de ne faire paroître aucun emportement en présence des Mandarins; qu'il prit des airs d'une extrême hauteur à l'égard du P. Pereira; qu'il méprifa le rapport de M. l'Evêque de Peking & du P. Gerbillon, au sujet de l'indignation que l'Empereur commençoit à montrer contre lui; enfin, c'est M. le Patriarche lui-même que nous prenons à témoin. Combien de fois a-t-il dit qu'il suffisoit aux Jésuites d'exécuter ses ordres, sans vouloir entrer dans ses affaires ; qu'il n'en devoit rendre compte qu'à Dieu & au faint Siege!

12°. Les Jésuites ont détourné l'Empereur d'accepter le Médecin que M. le Patriarche vouloit introduire à la

Cour.

Réponse. Il s'en faut bien que cela foit vrai : ces Peres présenterent à Sa Majesté un écrit de conjouissance sur l'arrivée d'un Médecin Européen à la Chine. Il étoit même difficile que les

Jésuites pussent lui préjudicier. Pour peu qu'il eût fait voir d'habileté, dans la disette où l'on est ici de bons Médecins, on n'eût écouté perfonne à fon désavantage: c'est donc par un malheur qu'il est arrivé qu'on n'ait pas assez connu son mérite. Voici les raisons qui lui ont fait tort: 1°. il paroissoit trop jeune; 20. il n'avoit pas apporté assez de livres de Médecine : l'Empereur jugea par-là qu'il étoit peu appliqué à étudier son Art; 3°. l'Empereur l'ayant invité à lui tâter le poulx, il ne toucha l'artere qu'un moment, & prononça sur l'état de ce Prince. Cet air de précipitation fut un mauvais augure de son attention sur ses malades; 4°. ayant une ordonnance à faire, on s'apperçut qu'il la transcrivoit dans un livre; 5° il avoit laissé mourir un domestique de M. le Patriarche, sans connoître son mal, & assurant que la maladie n'étoit pas dangereuse; 60. il avoit fait dans le voyage l'office de pourvoyeur dans la Maifon du Patriarche; il étoit entré à la Chine mal vêtu, rendant à M. de Tournon les services des plus vils domestiques. L'Empereur qui se faisoit informer de tout, jugea qu'un homme de la sorte ne pouvoit pas être un Médecin de considération en Europe. Quelle part les Jésuites ont-ils à tout cela?

13°. Les Jésuites ont empéché que M. le Patriarche ne réussit dans ses

négociations.

Réponse. Plus l'accusation est sérieuse, plus elle demande de preuves. Peut-on aisément le penser de Prêtres, de Religieux attachés au faint Siége, & les soupçons de leurs adversaires suffisent-ils pour les rendre coupables? Où sont les témoins qui le déposent, & sur quel sondement le déposent-ils?

14°. Ce font les Jésuites qui ont empêché que M. le Patriarche ne sit dans les formes la visite de leur Maison de

Peking.

Réponse. M. le Patriarche n'ignore pas que les Jésuites, en demandant à l'Empereur son entrée à la Cour, déclarerent qu'il venoit pour être le Visiteur général de toutes les Missions & de tous les Missionnaires : étoit-ce pour l'empêcher de les visiter? Si les Jésuites avoient appréhendé la visite, ils n'avoient qu'à s'en tenir au resus que l'Empereur avoit sait d'abord de laisser venir M. le Patriarche à Peking. Cependant ils réitérerent leur demande jusqu'à quarre

fois, & elle fut enfin écoutée. Il est vrai que M. le Patriarche ayant déclaré à quesques Mandarins qu'il alloit commencer d'informer sur la conduite des Peres, & que ces Mandarins l'ayant redit à l'Empereur, il ne jugea pas à propos de permettre qu'on fit des perquisitions sur la conduite & sur les mœurs de gens qui vivoient sous ses yeux, dans l'enceinte de son Palais. Il eut donc la bonté, sans que nous le sussions, de répondre de l'innocence de nos mœurs & de la régularité de notre conduite. Cependant on verra affez à Rome par les dépositions de M. le Patriarche contre nous, qu'il a fait quelque chose de plus que de nous visiter. Il est constant ici, & M. de Peking peut l'attester aussi bien que les personnes les moins passionnées de la suite de M. le Patriarche, qu'on a tâché d'engager des Chrétiens & des Gentils à rendre témoignage contre nous. On s'est efforcé même de les gagner par des présens. Nous le savions, & nous n'avons jamais fait le moindre mouvement pour l'empêcher.

15°. Les Jéluites ont parlé peu refpectueusement de M. le Patriarche.

Réponse. Si quelqu'un d'eux peut

être convaincu d'avoir parlé avec peu de considération de son Excellence, nous consentons qu'il soit sévérement puni. Il est vrai qu'il ne sût pas possible de disconvenir de la vivacité que sit paroître M. le Patriarche, lorsqu'il soula aux pieds les requêtes des chrétiens. Nous avons parlé encore des soupçons qu'il avoit donné à l'Empereur contre la Nation Portugaise. L'affaire étoit trop sérieuse pour s'en taire. Il s'agissoit du mal commun que nous crûmes en conscience devoir détourner, en détrompant l'Empereur.

16°. Les Jésuites n'ont pas arrêté la

révolte des chrétiens.

Réponse. Qu'entend-on par ces expressions, arrêter la révolte? Veut-on dire que les Jésuites n'ont pas exhorté les chrétiens à obéir aux ordres de M. le Patriarche? On a tort en ce sens de se plaindre de nous: nous n'avons cessé de leur prêcher la vénération & les avons pas empêché de présenter des requêtes, & d'exposer leurs raisons, peut-on dire que nous ne les ayons pas excités à le faire avec modération & avec respect. On sait ici que nous avons empêché les suites sâcheuses qu'alloient

avoir les vivacités de M. de Tournon, lorsqu'il foula ces requêtes à ses pieds:

prouvera-t-on le contraire?

17°. Les Peres n'ont pas fait rendre à la Cour plus d'honneur au caractere épifcopal qu'on a coutume d'en rendre au commun des Missionnaires Euro-

péens.

Réponse. Voici le fait : MM. les Evêques de Peking & de Conon vinrent à la Capitale : on ordonna de leur faire rendre par les chrétiens & par les Gentils les respects dûs à leur caractere. On sait avec quel zele nous imprimâmes à nos chrétiens des idées sublimes de la prééminence épiscopale. A l'égard des Gentils, nous ne fumes pas assez heureux pour leur faire concevoir tout le respect que nous aurions voulu leur inspirer pour un caractere purement spirituel. L'homme animal ne conçoit point ce qui ne s'apperçoit pas par les fens. Ils étoient choqués d'entendre dire que les Jésuites n'étoient destinés dans le vaisfeau de l'Eglife, qu'à faire la manœuvre : que leurs fonctions se réduisoient à enseigner les ignorants & les petits enfans; qu'il falloit traiter les Evêques avec toute une autre considération. Ces discours ne persuaderent point la Cour,

parce que les degrés eccléfiastiques ne parurent point respectables à un Prince Gentil. La science & les talens extérieurs frappent plus les sens que des prérogatives d'un caractere invisible. Si l'Empereur a bien voulu distinguer nos anciens services, & nous traiter en hommes plus considérables que nous ne le sommes, Dieu nous est témoin que nous avons fait tous nos efforts pour lui faire comprendre la prééminence de l'état épiscopal.

18°. Les Jésuites n'ont pas sait leurs efforts pour obtenir de la Cour la délivrance & le départ de M. de Conon.

Réponse. Nous nous y sommes employés si vivement, que l'Empereur en a marqué contre nous de l'indignation. Il nous a fait des reproches de réitérer si souvent des harangues capables de l'émouvoir à compassion en faveur d'un Prélat qui nous paroissoit si opposé. En vain nous avons tâché de lui faire entendre qu'on pouvoit s'aimer & penfer différemment; que d'ailleurs un des points de notre Religion étoit de rendre le bien pour le mal, & que M. de Conon n'avoit sûrement point prétendu nous faire du mal, en soutenant un sentiment différent du nôtre. L'Empe-

reur ne goûta point nos raisons; & quand nous en vinmes à M. Guetti, il nous désendit de parler jamais en sa faveur. Il a déjà coûté cher à cet Ecclésiastique d'avoir parlé avec si peu de mesure contre nous. Le malheur est que l'Empereur fait faire des informations pour notre justification, & pour convaincre M. Guetti de calomnie. Nous déclarons que nous ne sommes pas responsables de la nouvelle tempête qui va peut-être bientôt fondre sur sa tête, & nous désirons bien pouvoir la prévenir, & l'en garantir.

19°. Les Jésuites de Peking ont exercé des violences contre leurs créanciers, & ils ont fait des contrats usuraires.

Réponse. Les Procureurs que nous avons député en Europe, y portent sur ces deux points les actes les plus authentiques de notre justification. Ce Mémoire abrégé ne souffre point une si longue discussion.

200. Ce sont les Jésuites qui ont sait nommer le P. Bouvet à la députation

de Ronie.

Réponse. C'est un fait que nos adverfaires avancent sans preuves, & dont ils ne fourniroient jamais de témoins. Au reste, qu'y auroit-il d'étonnant qu'ils cussent autant d'empressement à faire députer un de leurs freres à Rome, que M. le Patriarche en a eu à y faire envoyer un de ses domestiques?

21°. Les Jésuites n'ont pas empêché que la dignité de M. le Patriarche ne tombât quelquesois dans le mépris.

Reponse. M. le Patriarche ne l'a pas empêché lui-même. D'ailleurs les deux caracteres différents de M. de Tournon & de l'Empereur de la Chine ont été les seules causes des mortifications que M. le Légat a essuyées à la Cour de Peking. Les Jésuites n'y ont eu d'autre part que de travailler, tant qu'ils ont pu, à adoucir l'Empereur. La vivacité de M. de Tournon & le flegme joint à la fermeté de l'Empereur, rendoient celui-là peu propre à négocier auprès de celui-ci. Le Mandarin Chao en avertit M. le Patriarche, en lui faisant le portrait de l'Empereur. Il épargne le satin, lui dit le Mandarin, & il brise les diamants. Trop de résistance vous fera traiter avec rigueur, & si vous savez plier, vous fléchirez le cœur du Prince. Le narré fidele que nous venons de faire, convaincra toutes les personnes équitables que M. de Tournon est la seule cause du mauvais succès de sa

Lettres edifiantes

354

négociation. Les Journaux que les personnes de sa suite ont fait en particulier, prouveront les résistances brusques & réitérées du Légat aux volontés de l'Empereur. Le moindre manque de respect pour le Souverain, est un crime irrémissible à la Chine; qu'aura donc dû produire une habitude continuelle d'opposition à ses desirs & un manque soutenu de complaisance? Nous avons pu empêcher quelquefois les mécon-tentemens du Prince d'éclater; mais l'avons-nous pu toujours? Ce que nous avons obtenu par un effort de crédit, c'est que la libéralité du Prince ne manquât jamais à M. de Tournon, & qu'il fût reconduit de Peking aux frais de la Cour, comme il avoit été défrayé en venant ici de Canton.



## EXTRAIT

De la relation de la persécution qu'a essuie M. Gleyo, Missionnaire Aposto-lique du Séminaire des Missions étrangeres, dans la Province de Sut-chuen en Chine. Cette persécution a duré depuis le 30 Mai 1769 jusqu'au 29 Juin 1777, E le récit en a été fait é écrit par lui-même après son élargissement dont nous avons dejà donné la relation dans le Tome XXIV de ce Recueil.

## OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Ordres: celles du premier embrassent dans leur Gouvernement plusieurs autres Villes du second & du troisieme Ordre. Celles du second sont des Villes dont le Gouverneur a autorité & inspection sur trois ou quatre petites Villes. Celles du troisieme Ordre n'ont qu'un district ou territoire d'environ 15 lieues de diametre. Telle est celle de Yun-tchong où j'ai été arrêté: elle est située dans la partie orientale de la Province dépendante de Tchon-kin-son, Ville du premier Ordre.

2º. Dans les Villes du quatrieme Ordre, il n'y a que quatre Mandarins; le premier est le Gouverneur appellé Taiye. Le second, qui est à peu-près comme un Exempt de Maréchaussée, s'appelle Pa-ye. Le troisseme, qui a inspection sur les Lettrés & sur les Nobles, se nomme Sam-ye. Le quatrieme, qu'on nomme Lao-ye, est comme le Lieutenant ou Vice-Gérant du Gouverneur. Le Gouverneur d'une Ville du premier Ordre, s'appelle Tou-thai-ye.

3°. Chaque partie principale de la Province a encore un autre Gouverneur supérieur appellé Tao-ye, il a autorité sur toutes ses Villes & les Gouverneurs de cette partie-là. Le Tao-ye de la partie orientale où j'ai été pris, étoit beau-pere de l'Empereur actuel. Il étoit exilé dans cette Province, parce qu'on le trouvoit à la Cour d'un caractere trop

inquiet.

4°. Les instrumens dont j'ai à parler, sont 1°. le Kia-kouen, qui est une machine composée de trois ais d'un bois sort dur, fortement liés par un bout, & qui s'ouvrent dans leur largeur. On y inserre les chevilles des pieds pour les serrer. Il y a des cavités creusées dans le bois pour enclaver les chevilles

des pieds. Dans un des côtés de celle où je fus serré, les cavités ne se correspondoient pas, ce qui augmenta mon tourment. 20. L'instrument pour les soufflets est composé de deux semelles de cuir de bœuf, semblables à celles de nos souliers d'Europe, cousues par le talon, & détachées dans le reste de la longueur : celui qui donne les soufflets, le tient à la main par le talon. 3°. Les bamboux sont de gros roseaux d'environ deux pouces de diametre; on les fend dans la longueur de cinq à six pieds en trois ou quatre parties. Celui qui frappe, prend une de ces parties, & avec le bout de la racine, qui est fort noueux, il frappe à grands coups sur le derriere des cuisses à nu. Quand on a frappé des coups de bâton sur les chevilles des pieds, on les appuie d'un côté sur une pierre, & on frappe sur l'autre avec un bâton long d'environ un pied, & de l'épaisseur en quarré d'un pouce & demi. 50. La Capitale de cette Province

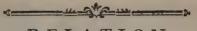
5°. La Capitale de cette Province s'appelle Tchen-tou. Le Gouverneur de toute la Province qu'on appelle Tsongtou, y fait sa résidence. Il a au-dessus de lui un grand Mandarin qu'on appelle Ngan-tcha-ssou (Lieutenant-Criminel).

Les coupables de délits considérables sont conduits devant eux de toutes les parties de la Province. Ensuite les procèsverbaux sont envoyés à Peking, afin que les Sentences de mort ou d'exil y foient confirmées, avant que d'être mises en exécution.

60. Ceux que j'appelle satellites sont des hommes qui suivent le Gouverneur, & font les fonctions à peu-près de ceux qu'on appelle en Europe Sergents de Justice. Ils servent par quartier, & sont distribués en bandes ou brigades, dont j'appelle les Chefs, Brigadiers, n'ayant pas d'autres termes.

7°. Il y a dans cet Empire une Secte de rebelles, ennemis de la Dynastie actuelle, qui fermente sourdement & éclate par intervalle en différents endroits. Il n'y a point de supplices dont on ne les punisse. Ils sont accusés d'hor-ribles sortiléges : on les appelle Pe-Ien-kiao.





## RELATION

De la persécution & de la délivrance de M. Gleyo, Missionnaire Apostolique.

En 1769, premiere année de mon administration, étant dans le district de la ville Ngan-yao, je fus averti que, dans un Village des environs, demeuroit un Ouvrier en cuivre; que de trois apprentifs qu'il avoit, le plus jeune, âgé d'environ 17 ans, étoit très-disposé à embrasser la Religion chrétienne, & avoit une maladie de langueur qui le menacoit d'une mort prochaine. A cette nouvelle, je me rends, le soir même, chez le jeune homme. Je le fis apporter dans la chambre qu'on me donna, afin de lui parler plus à loisir & dans la pensée que je n'avois à parler qu'à lui; mais les deux autres apprentifs voulurent aussi me venir entendre, & leur Maître se joignit à eux. Je leur parlai environ une heure & demie pour leur montrer la vanité des idoles, leur faire connoître l'existence de Dieu, créateur de toutes choses & juge de tous les hommes, & la nécessité de l'adorer & de le servir pour parvenir au bonheur du ciel, & éviter les tourmens éternels. Après que j'eus fini, je demandai au malade ce qu'il pensoit de ce que j'avois dit, il me répondit qu'il n'en avoit pas perdu un mot, & qu'il vouloit être absolument chrétien. Je restai auprès de ce cher ensant, pour en prendre soin. Je l'ai assisté jusqu'à sa mort, & sa docilité, son empressement pour s'instruire, m'a comblé de consolation. Quelques jours après avoir reçu le baptême, il mourut dans les sentimens les plus chrétiens.

dans les fentimens les plus chrétiens. L'Ouvrier en cuivre & un des apprentifs se convertirent aussi. Il y en eut deux autres qui, l'ayant su, voulurent s'instruire de notre Religion, & l'embrasserent après les instructions & les épreuves accoutumées. Je partis ensuite de cet endroit, pour aller visiter d'autres chré-

tiens plus éloignés.

Revenu à Ngan-yao, après trois mois d'absence, j'appris que l'Ouvrier en cuivre n'y étoit plus, & qu'il s'étoit retiré dans sa famille qui demeuroit dans le district de la ville de Yun-tchang. J'envoyai chercher cet homme dont j'avois la conversion fort à cœur. Il vint me trouver, & me dit qu'il ne s'agissoit pas de lui seul, mais de toute sa famille qui con-

fistoit

sisteire de cinq grandes personnes & plusieurs petits enfans. Il les avoit instruit de son mieux, & m'assuroit que si je voulois aller chez lui, comme il m'en prioit avec les plus vives instances, ils se feroient tous chrétiens. Je desirois plus que lui d'aller à leur secours; mais pour ne point faire de démarches inutiles, je lui demandai quel étoit celui de qui il affermoit le terrein qu'il occupoit: il me répondit que c'étoit d'un de ses parens, instruit de sa conversion, & qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là, ni même du côté des voisins; qu'il avoit tout examiné, & que je pouvois le suivre: il se trompoit en cela; mais sur sa parole, je me décidai à y aller avec lui.

J'avois avec moi un écolier, âgé de 17 ans, nommé André Yang, fils d'un chrétien qui m'avoit appris la langue du pays. J'emmenai aussi deux autres chrétiens, l'un nommé Oang-tse-koui; l'autre Thang-pe-kouen, pour servir de parrains à ceux que je devois baptiser. Deux autres voulurent aussi m'accompagner. Nous partimes tous ensemble de la ville de Ngan-yao, & nous arrivâmes à la Ville de cet Ouvrier, le 24 Mai, la vieille de la Fête-Dieu.

Tome XXVI.

Peu-a-pres notre arrivée, le maître du terrein, dont on ne se mésioit pas, du terrein, dont on ne se mésioit pas, vint sous prétexte de visite, pour savoir qui nous étions, & ce que c'étoit que notre Religion. Les chrétiens lui répondirent ce qu'ils jugerent à propos; car je m'abstins de paroître devant lui. Il demanda si nous n'avions point de livres de Religion; on lui présenta un calier imprimé en Chinois contre le culte des idoles. Il le prit, l'emporta, en disant qu'il reviendroit bientôt, & que peut-être il embrasseroit aussi notre Religion.

Religion.

Il revint effectivement le mardi matin, 30 Mai, avec quatre ou cinq payens qu'il avoit rassemblés. Ils nous prirent & nous lierent, pour nous conduire à la ville d'Yun-tchan, difant qu'ils vou loient savoir du Gouverneur si nous loient favoir du Gouverneur si noure Religion étoit bonne, ou si elle étois superstitieuse. Ils arrêterent aussi avec nous l'Ouyrier en cuivre, son frere & son beau-frere, tous trois prosélytes Je baisai la corde qu'on me mit au col je voulus en même temps fauver mor crucifix, en le cachant dans un de me bas (qui sont fort larges dans le pays) mais ils s'en appereurent, me l'arra cherent avec fureur, & le garderen pour servir de piece d'accusation contre moi. Il ne me resta plus de choses saintes qu'une boîte de reliques & celle des faintes huiles, que je portois dans une bourse qu'ils n'apperçurent pas. Etant arrivés à la Ville sur le soir,

notre affaire fut portée devant le Lao-ye dans l'absence du Gouverneur. Pendant que nos accusateurs dressoient leur procès-verbal, nous fûmes gardés dans une auberge où nous eûmes à essuyer les importunités & les moqueries des payens qui s'assembloient en foule autour de nous. Environ deux heures après, on vint nous prendre pour nous mener devant le Lao-ye. Alors le Maître du terrein & un de ses parens se préfenterent, & firent leur déposition contre nous. Le Lao-ye répondit qu'il leur favoit bon gré de leur zele pour le bien public; qu'ils avoient fait très-fagement de lui déférer des gens comme nous; qu'assurément notre Religion étoit la même que celle des Pelen-kiao. Il cita enfuite devant lui l'Ouvrier en cuivre, & lui demanda compte de notre doctrine & de nos prieres : il voulut en-fin favoir qui l'avoit instruit. Pour m'épargner & ne me pas compromettre, l'Ouvrier en cuivre lui répondit que

 $Q^{ij}$ 

c'étoit un Chinois appellé Oang-thiensto: on appella aussi-tôt ce Chinois qui dir au Lao-ye que l'Ouvrier en cuivre, demeurant chez lui, il lui avoit effectivement parlé de la Religion chrétienne, & expliqué notre doctrine. Alors le Lao-ye fit frapper ce pauvre Chinois de vingt soufflets; ensuite s'adressant à moi, il me demanda d'où j'étois : je lui répondis que j'étois Européen. Qu'êtes-vous venu faire ici, m'ajouta-t-il? Je suis venu, lui dis-je, prêcher la Religion chrétienne, & ce n'est pas, comme vous le pensez, la Secte des Pelen-kiao. Notre Religion est connue de l'Empereur; il y a jusques dans sa Cour des Européens qui l'enseignent tout comme moi : ils ont dans Peking des Eglises ouvertes, où l'on fait publiquement les exercices de notre sainte Religion : l'Empereur Canghi a été sur le point de l'embrasser; il y a des chrétiens dans toutes les Provinces de l'Empire, & ceux qui connoissent leur doctrine, ne l'ont jamais confondue comme vous, Seigneur, avec la Secte infâme des Pelen-kiao,

Le Lao-ye me demanda pour lors de quelle utilité pouvoit donc être notre Religion; je lui répondis qu'elle préfervoit ceux qui l'embrassoient & la pratiquoient, de la damnation éternelle, & qu'elle les conduisoit au bonheur du ciel. Il me demanda aussi si nous n'adorions pas des idoles : ayant répondu à cette question avec indignation & de maniere qu'il n'eut pas un mot à me répliquer, il me dit : mais à t'entendre, ta Religion est bien nécessaire? oui, lui dis-je, indispensablement nécessaire. Quel intérêt, ajouta-t-il, as-tu de venir de si loin pour prêcher ta Religion dans cet Empire? Point d'autre, lui répondisje, que l'amour que je dois avoir pour Dieu & pour les hommes, à cause de Dieu. As-tu ton pere & ta mere? Ma-mere seule vit encore. Pourquoi n'es-tu pas resté pour l'assister? Comment regarder comme bonne une Religion qui autorife ceux qui l'embrassent à aban-donner leurs parens? Ma mere, lui ré-pondis-je, n'a pas besoin de mon secours; elle a été très-contente que je vinsse ici, pour faire connoître ma Re-ligion. Alors prenant mon crucifix, il me demanda l'explication de cette image. La lui ayant donnée le mieux qu'il me fut possible, il voulut savoir en combien de lieux j'avois été pour prê-cher cette doctrine, & combien j'avois de Disciples. Je nommai la famille Toan

& quelques autres, mais d'une maniere générale : j'aurois peut-être mieux fait de ne nommer personne; mais je crus qu'il convenoit de parler ainsi, pour n'avoir pas l'air de gens de rébellion, & qui refusent de nommer ceux qu'ils fréquentent & avec qui ils font liés d'amitié ou d'intérêt. Nous devions, à ce qu'il me sembloit, montrer la sim-plicité qui convient à des personnes qui sont sûres de leur innocence, & qui ne craignent pas de se faire con-noître. Je dis ceci pour déclarer ce que j'ai dans le cœur, & non pas pour me disculper. Si j'ai mal répondu en cette occasion, je prie ceux qui liront cette relation, de m'en obtenir de Dieu le pardon; déclarant au reste que mon dessein n'est pas moins de rapporter ici mes fautes, que les graces dont Dieu m'a favorisé: voilà tout ce que je puis me rappeller de mon premier interrogatoire.

Après moi, on cita le jeune André Yang, qui m'avoit suivi par-tout, & quoique je ne me souvienne pas de toutes ses réponses, je me rappelle qu'elles revenoient à ce que j'avois dit moi-même: après cela, le Lao-ye ordonna de nous traîner en prison.

Le lendemain 31 Mai, il alla avec s satellites dans l'endroit où j'avois é e pris, pour faire la recherche de mes effets. Il y trouva toute ma chapelle, à l'exception du calice qu'on avoit eu soin de cacher. Quand il vit les ornemens sacerdotaux, il me crut plus que jamais de la Secte des Pelen-kiao. La chasuble étoit mon manteau royal; le devant d'autel, l'ornement de mon trône; le fer à hostie, l'instrument pour battre monnoie; mes livres, des livres de sorcellerie. Le soir, quand il sur de retour, & qu'il eut raconté cela à ses gens, l'un d'eux étant venu à l'ordinaire pour nous renfermer, m'annonça la mort comme prochaine, & tout de suite on fit ajouter à ma chaîne un collier de fer, avec un bâton aussi de fer, long d'un pied & demi, attaché par un bout à mon collier, & de l'autre à mes menottes, pour m'empêcher de faire aucun usage de mes mains, parce que le Lao-ye me croyant sorcier, vouloit m'ôter le pouvoir de faire des maléfices. Le même soir, il me fit appliquer son sceau dans le dedans de ma chemise; ensuite de quoi il ordonna qu'on me fouillat plus exactement. On m'enleva alors les reliques & la boîte des faintes huiles que j'avois conservées jusqu'à ce moment. Le Lao-ye étoit si entêté à nous faire passer pour des Pelenkiao, que sans plus ample information il dépêcha un courrier à la ville de Tchongkin, pour avertir le Gouverneur de ce qui se passoit, & demander main-sorte contre les Pelen-kiao qui commençoient à se montrer dans son district, ayant

un Européen à leur tête.

Le lendemain jeudi, en attendant l'arrivée du Gouverneur, il se mit à lire les livres de Religion qu'il avoit trouves parmi mes effets. Il tomba sur un volume où les Commandemens de Dieu étoient expliqués assez en détail, avec quelques saintes histoires. Il fut fort étonné d'y trouver une aussi belle & si sainte doctrine; il connut alors sa bévue, & fut forcé d'avouer que notre Religion enseignoit à faire le bien; mais il étoit trop tard. Son accusation devant le Mandarin, son supérieur, étoit déjà faite, & voyant que l'affaire alloit tourner contre lui, il chercha le moyen de se justifier à nos dépens. Pour cela, il nous fit venir en sa présence, l'après - midi, pour voir s'il ne se trouveroit pas quelque chose de répréhensible dans nos réponses. Il cita d'abord Oang-thien-kio.

Il ne tira de lui que la confession de la doctrine du Décalogue & l'explication de quelques-uns de mes ornemens. Enfuite il fit venir André Yang: ne pouvant le faire convenir que nous avions des livres de forcellerie, & voulant à toute force nous faire passer pour sectateurs d'une mauvaise Religion, il s'acharna sur cet enfant, pour le sorcer à avouer des horreurs qui ont fait tomber le feu du ciel sur Sodôme. Pour le punir de sa fermeté à les nier, il le sit frapper à différentes fois de cinquante soufflets. Ce traitement si rude n'ayant point ébranlé sa constance, il lui fit donner en quatre fois vingt coups de bâton sur la cheville du pied droit. Cet enfant, dont les cris me percoient le cœur, commença alors à perdre la voix & bientôt toutes ses forces, en sorte que le Lao-ye fut obligé de s'arrêter, & de le renvoyer. L'ayant fait mettre à l'écart, il m'envoya chercher. Il fe contenta de me faire quelques questions fur mes ornemens sacerdotaux, auxquelles je répondis. Il me demanda encore le nombre de mes Disciples; je lui dis que tant hommes que semmes il y en avoit environ cinquante. Il s'é-tonna qu'il y eut aussi des semmes; à

quoi je répondis : les femmes aussi-bien que les hommes, n'ont-elles pas une ame à sauver? Mes réponses ne l'ayant pas satisfait, il s'adressa à un Chinois chrétien. Il lui demanda son nom de baptême, & pourquoi nous prenions de tels noms? On lui dit que nous étions dans cet usage, pour nous proposer un Saint à imiter, afin d'arriver au ciel comme lui. Voilà ce qui se passa dans le second interrogatoire, après lequel on nous fit reconduire en prison. J'eus la douleur d'y trouver mon enfant André Yang, le visage extrêmement enflé, le fang extravasé dans les yeux, & ne pouvant presque plus se soutenir, à cause de la torture qu'il venoit de souffrir aux pieds. Malgré les douleurs que lui causoit son état, il revint en me voyant, à l'aimable douceur & à la joie innocente qu'il a par caractere, & contre l'ordinaire en semblables occasions, le sur-lendemain il se trouva rétabli.

Le 2 Juin, le Gouverneur d'Yunchang arriva, & prit connoissance de notre affaire avant l'arrivée des Mandarins de Tchon-kin. Il nous cita devant lui, & nous parla d'abord avec beaucoup de douceur, montrant qu'il désapprouvoit l'esclandre qu'avoit sait le Lao-ye en son absence. Après quelques questions indifférentes pour savoir d'où j'étois, il me demanda si je n'adorois pas les idoles comme les autres : non assurément, lui répondis-je. L'article sur lequel il insista le plus, sur comment instruisois les femmes. Il y revint à plusieurs reprises, afin de donner le temps à son Secrétaire d'écrire mes dépositions. Je lui répondis toujours de la même maniere, savoir; que, quand j'étois dans une famille, je m'asséyois aux heures d'instruction tout au bout de la salle commune des hôtes; que les hommes se rangeoient d'un côté, & les femmes de l'autre, vers la porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; que ceux qui croyoient à ma doctrine embrassoient la Religion chrétienne; mais que je n'y forçois jamais ceux qui refusoient d'y croire. Après m'avoir tenu devant lui environ un quart-d'heure & demi, on vint annoncer l'arrivée du Tao-ye, & l'on me renvoya bien vîte.

Ce Prince qui est beau-pere de l'Empereur actuel, parut avec beaucoup de pompe, & accompagné, selon l'usage, de plusieurs Mandarins inférieurs, & suivi de 900 soldats, avec leur Colones & leurs Chess subalternes. Ce grand appareil causa beaucoup d'étonnement dans tout le voisinage. Tant de Mandarins venus à la fois pour procéder & combattre contre les Pelen-kiao, virent avec joie qu'ils avoient été trompés, par l'imprudence du Lao-ye. On lui en sit des reproches bien ameres, & il sut condamné à des amendes pécuniaires qui ne lui surent pas moins sensibles.

res qui ne lui furent pas moins sensibles. Le lendemain 4 Juin, le Toutai-ye, ou Gouverneur du Tchou-kin, Ville du premier Ordre, nous cita devant lui. Il nous interrogea peu & seulement pour s'assurer que nous étions chrétiens & non des Pelen-kiao. Le foir, pendant la nuit, on nous mena devant le Sous-Gouverneur. Il interrogea le jeune André Yang & moi ensuite. Il me fit subir un interrogatoire très-long & très-minutieux; il me demanda si j'étois venu feul Européen en cette Province, queftion fort embarrassante, étant venu avec M. Mary. Je répondis qu'en même temps que j'étois à canton, il y avoit aussi deux autres Européens; qu'ils étoient allés à Pekin, & que j'étois parti pour venir ici : cela étoit exactement vrai; car deux Jésuites s'étoient rendus cette même année dans la Capitale de l'Empire. Je m'en tins toujours à cette réponse, & enfin il n'insista plus sur cet article. Il me demanda ensuite si le Prince dont j'étois sujet, savoit que j'étois venu ici, à quoi je répondis que non : il voulut que je lui déclarasse en ma langue d'Europe les noms de ceux de ma Nation qui étoient à Pekin & celui du Royaume où j'avois pris naissance. Il sit tout cela pour s'assurer de plus en plus que j'étois Européen. Ensin, il me questionna sur le nom & le nombre des chrétiens. Je resusai de lui répondre, en le suppliant de ne pas l'exiger de moi : il ne répliqua rien, & me

renvoya en prison.

Le lendemain lundi, ; Juin, nous fûmes cités pour la seconde sois, dans la matinée, devant le Toutai-ye, en présence d'un autre grand Mandarin. André Yang reçut cinq sousseles; Oangthien-tsio en reçut dix, pour avoir parlé en faveur de nos livres; Tcheou-yongkoui en reçut aussi dix, pour avoir dit qu'il ne savoit pas lire, ce qui étoit très-vrai. Ensuite le Toutai-ye s'adressant à moi, entreprit de me faire dire que j'étois venu ici non pour prêcher ma Religion, mais pour chercher à m'enrichir (il vouloit par -là civiliser mon affaire); il ajouta que, si je m'ob-

stinois à le nier, il alloit me faire trancher la tête. Je m'obstinai cependant, & alors il me fit donner quelques soufflets, disant : si ta Religion peut quelque chose, qu'elle t'arrache d'entre mes mains. Je lui répondis que notre Religion n'étoit pas établie pour nous procurer un bonheur temporel; mais pour nous conduire au bonheur du ciel. Là-dessus il me fit frapper de nouveau, disant en colere: le lieu de la félicité céleste, n'est-ce pas la Chine? Je crus qu'il étoit inutile de répondre à de pareilles extravagances. Je gardai donc le silence, me recommandant à notre Seigneur qui sur la croix ne répondit pas autrement aux blasphêmes qu'on prononçoit contre lui. Je ne recus en tout que seize soufflets.

Le Touthai-ye voyant qu'il ne pouvoit pas venir à bout de nous faire dire ce qu'il vouloit, employa un dernier moyen. Il fit apporter la machine Kia-kouen, pour me faire donner la torture aux pieds. Pour lors les foldats vinrent autour de moi, & me laissant toujours à genoux, ils me pousserent & me firent reculer jusqu'au bas de la falle. Là ils m'ôterent mes souliers & mes bas, me mirent la machine aux pieds,

& commencerent à la serrer. En même temps le Touthai-ye crioit du haut de la salle: dis donc que tu es venu ici pour chercher des richesses. Je lui répondis que je ne le dirois pas. Pourquoi es-tu donc venu? pour prêcher la Religion. Quelle Religion? la Religion chrétienne. Voyant qu'il ne pouvoit pas m'arracher l'aveu qu'il désiroit, il se mit à dire aux bourreaux, écrasezlui les os. La violence de la douleur me fit évanouir; je ne voyois presque plus; je n'entendois plus que la voix des bourreaux qui me crioient à pleine tête: dis donc que tu es venu ici pour avoir du riz & de l'argent. A la fin j'entrevis le Sous-Gouverneur qui disoit au Touthai - ye: Monseigneur, cet homme ne reniera point sa Religion; il est inutile de le tourmenter davantage. Alors il ordonna de lâcher la machine, & tout de suite les soldats me prirent par-dessous les bras, & me porterent hors de la falle. Après cette torture, on fent un violent mouvement dans les entrailles & un mal-aise dans tout le corps, qui dure assez long-temps. Lorsqu'on m'eût remis en prison, j'é-prouvai ces accidens, & il s'y joignit une fievre qui dura deux heures. Je crus que j'allois avoir une bonne maladie, & que mon heure déstrable ne tarderoit pas d'arriver. Il n'en fut pas ainsi; ayant pris un peu de nourriture, à la sollicitation des chrétiens, mes douleurs se dissiperent, & je me trouvai

presqu'entiérement guéri.

L'après-midi on nous appella encore pour nous conduire devant le grand Mandarin, appellé Tao-ye. Il nous fit peu de questions : s'adressant à moi, il me dit que si j'étois venu ici pour chercher de l'argent, mon affaire seroit peu de chose; mais que c'étoit un crime à moi de dire que j'étois venu pour cause de ma Religion. Après cela, adresfant la parole aux autres Mandarins qui étoient tous présens, il leur dit tout haut : cette affaire n'en vaut pas la peine; c'est inutilement qu'on nous a fait venir; vous n'avez qu'à vous en retourner; j'irai moi-même à Tchenton, arranger toutes choses avec le Tsongtou. Sur cela, on nous ramena en prison. Le lendemain 6 Juin, il partit pour Tchen-ton, & trois jours après on nous fit partir aussi pour y aller accompa-gnés du Touthai-ye de Tchon-kiu. Nous arrivâmes dans cette Capitale de la Province, le 21 du mois Juin.

En entrant dans la Ville, nous fûmes conduits à la porte d'un grand Mandarin, où on nous fit attendre environ deux heures. Après quoi on nous mena devant le Touthai-ye de cette Capitale. Aussi-tôt qu'il nous vit, il s'assit sur son tribunal, & il me sit comparoître tout de suite devant lui, ne voulant aucun témoin. Je trouvai un homme aucun témoin. Je trouvai un homme qui n'aimoit pas les perfécutions; mais il ne vouloit pas m'entendre dire que j'étois Européen, foutenant que ma figure feule prouvoit que j'étois de Canton; c'étoit pour me fuggérer de dire comme lui, ce qui auroit mis fin à tout. Je refufai d'entrer dans fes vues, & je dis toujours que j'étois Européen. A la fin, la grande envie que j'avois d'empêcher le progrès d'une telle perfécution, fit que je répondis qu'en un certain fens je pouvois me dire de Canton, y ayant une demeure; mais Canton, y ayant une demeure; mais cette réponse ne le contenta pas : il insista pour me faire dire que j'étois originaire de Canton, ajoutant d'un ton de colere : tu ne t'embarrasse pas de faire mourir les gens avec ton nom d'Européen, & là-dessus il appella ses sa-tellites, & me fit donner cinq sousseless. L'état de soiblesse où j'étois, me fit tomber évanoui, ce qui l'obligea à me renvoyer bien vîte en prison. J'y fus long-temps étendu par terre, sans pouvoir recouvrer mes forces. Douze jours après, il me cita pour la troisieme fois. Dans tout le chemin depuis la prison jusqu'à la salle, il avoit aposté des gens qui me pressoient à chaque pas de me dire de Canton. Alors voyant l'envie qu'il avoit d'élargir les chrétiens qui avoient été pris à mon occasion, & considérant le danger où il me disoit que je les exposois, je crus pouvoir lui dire qu'il pouvoir me traiter comme étant de Canton, puisque j'y avois une demeure dans le district de la ville Sinxan: je me trompai de nom, c'étoit Hian-xan. Ce fut le dernier interrogatoire que je subis dans cette Capitale où j'étois détenu prisonnier avec les chrétiens. La prison dans laquelle on nous renferma, étoit le vrai séjour de la misere humaine. Des chaleurs excessives, une odeur insupportable, de la malpropreté, de la vermine, &c. Les prisonniers logés tous ensemble, étoient ordinairement au nombre de plus de soixante : une grande partie dans une misere qui fait horreur. Outre cela, il y regnoit une maladie contagieuse qui

en faisoit mourir un grand nombre; les malades étendus par terre, dans un état que la décence ne permet pas de décrire, le tumulte, les criailleries, les vexations des Geoliers, sans parler des abominations auxquelles se livroient

plusieurs de ces malheureux.

André Yang y fut malade : fon état me causa une vive affliction; mais rien de plus édifiant que sa patience & sa douceur. Il me disoit qu'il mourroit content, parce que j'étois auprès de lui. Dieu qui avoit d'autres desseins sur ce saint enfant, lui rendit la santé en peu de temps. Trois des chrétiens qui avoient été arrêtés avec moi, furent atteints de la maladie contagieuse, & deux d'entre eux furent en danger pendant plusieurs jours. Il ne mourut dans cette prison qu'un seul chrétien qui n'étoit point prisonnier pour cause de Religion. Il avoit eu la soiblesse de dé-ferter pendant la guerre du Yun-nan. Dès qu'il eût appris qui nous étions, il se joignit à nous; j'eus la consolation d'entendre sa confession, & de le voir mourir dans les plus grands sentimens de piété. J'entendis encore la confession de Tchang-kouen qui mourut aussi après qu'on l'eut changé de prison. Ce jeune

Chinois étoit fort aimé des Payens même qui le regretterent à cause de ses bonnes qualités. Il tomba malade, à ce que je pense, pour avoir exercé la charité envers l'autre chrétien dont j'ai parlé; il étoit trop assidu auprès de lui, & il lui parla de trop près pour l'exhorter à la mort. Combien les desseins de Dieu sont admirables! Je penserois volontiers que la Providence nous avoit conduit dans cette prison pour l'ame de ce déserteur. Depuis plusieurs années il avoit été privé des secours de la Religion & de ses Ministres, & il profita si bien de ceux que je lui donnai, qu'il mourut pénétré de crainte & d'amour pour Dieu.

Peu après sa mort, il vint un ordre de faire changer de prison aux chrétiens. Je demandai si mon nom étoit sur la liste, on me dit que non. Ainsi, André Yang, mon jeune écolier, & les trois autres Chinois surent séparés de moi, & je restai seul chrétien dans celle où j'avois été mis d'abord. Nous y avions été ensemble 21 jours. Leur séparation me sut sort amere, & j'avoue qu'elle me coûta bien des larmes. Je me vis privé désormais de toute consolation de la part des hommes, dans des détresses

& des peines d'esprit de toutes especes. J'étois habituellement réduit dans un tel état de foiblesse, que j'avois de la peine à tenir la tête droite, & à lever les mains liées de deux menottes fort serrées. J'offris à Dieu le facrisse de mon cœur, & me soumis à demeurer dans cet état tant qu'il lui plaîroit, & vraisemblablement jusqu'à la fin de la

persécution.

Environ un mois après la féparation des chrétiens d'avec moi, ils furent élargis & renvoyés chez eux. André Yang depuis fon retour à King-tang où résidoient ses parens, fut encore détenu six mois en prison. Le Mandarin de cet endroit voyant que l'affaire avoit été terminée à Tchen-ton, n'osa pas le frapper. Il employa seulement les menaces, & le retint si long-temps en prison, pour essayer d'ébranler sa constance, & le faire apostasier. Cet enfant répondoit toujours qu'on lui couperoit plutôt la tête. Enfin, voyant qu'on perdoit son temps avec lui, on le renvoya dans sa famille.

Cet enfant avoit été dans la prison de Tchen-ton la confolation & l'appui des Néophites qui y étoient avec lui. Il leur répétoit mes instructions qu'il avoit

retenues, & les fortifioit sans cesse par ses paroles & ses exemples. Il lui vint dans cette prison un ulcère cruel à la jambe; il en souffrit long-temps: il n'y avoit à cela ni secours, ni remede, & le fer qu'il avoit à la jambe, irritoit l'enflure, & rendoit la playe plus douloureuse & presqu'incurable. Enfin, à la recommandation d'un ancien prisonnier, celui qui gouvernoit la prison prit compassion de cet enfant, & sit ouvrir le fer qui lui lioit & serroit la jambe malade. Il souffrit dans ce moment & lorsque le sang reprit sa circulation, de très-grandes douleurs; mais cela sut court, & fans doute par la protection de Dieu: il guérit si promptement de son ulcère, que tout le monde en sut furpris.

Je rapporterai ici un trait de sa générosité envers moi. En partant de Tchenton, il trouva le moyen de se procurer dix liards: il les donna au soldat qui m'apportoit mon riz, le priant de machetter un peu de viande. Le soldat en garda cinq pour lui, & des cinq autres, il m'achetta un petit morceau de viande cuite; en me le présentant, il me dit que c'étoit de la part d'André Yang, en témoignage de son souvenir;

qu'il me saluoit avec affection, & qu'il s'en retournoit chez ses parens. Ce trait, je l'avoue, m'arrache encore des larmes au moment même où je l'écris. Enfin, le lendemain que les chrétiens eurent été élargis, il y eut ordre de me faire changer de prison, & trois jours après on me fit partir pour retourner Yun-tchang. En chemin je fus atteint de la maladie qui avoit fait mourir tant de prisonniers à Tching-tou. Etant arrivé dans la prison de Yun-tchang, je demandai le secours des Médecins. Le Mandarin me le refusa, en disant que je ferois bien de mourir, puisque j'étois venu chez lui pour lui causer tant de tort & de chagrins. Dieu qui ne vouloit pas encore ma mort, suppléa aux moyens humains, & dans peu de jours je me trouvai guéri; mais ce fut pour entrer en de nouveaux combats. Le quatorzieme de la seconde lune de 1770 (car je ne me ressouvenois plus des époques solaires), arriva une lettre du Tsoung-tou, qui ordonnoit au Mandarin d'Yun-tchang de me faire déclarer au vrai d'où j'étois. En conséquence le Mandarin me cita devant lui : je répondis à fa question que j'étois Européen. Pourquoi le dire, ajouta-t-il? Il

t'en coûtera la vie. Je lui répondis que je ne dirois jamais autrement, & que je n'avois jamais dit le contraire : après quoi je fus reconduit en prison.

Le 29 de la même lune, le Mandarin n'ayant pas encore répondu à la lettre du Tsong-tou, il en arriva une seconde fort sérieuse & fort pressante à mon sujet. Aussi - tôt le Mandarin envoya dans la prison deux Ecrivains de causes criminelles, qui me presserent en toute maniere de me dire né & élevé à Canton. Je leur répondis qu'ils perdoient leur temps, & que je ne consentirois jamais à faire un mensonge qui offenseroit le Dieu de vérité que j'avois le bonheur de servir. Le lendemain ils vinrent encore, & ils engagerent un ancien prisonnier, homme intelligent, qui avoit soin de me préparer mon riz, de se joindre à eux pour me faire avouer ce qu'ils vouloient. Je dis à cet homme de ne point se mêler de cette affaire; que mon parti étoit pris sans retour. Il alla leur rapporter que j'étois un homme inflexible; qu'il avoit beau m'exhorter, que tout étoit inutile. Puisqu'il est si entêté, dirent les deux Ecrivains, le Mandarin va l'appeller devant lui, & à force de Kia-kouen & de coups de bâton

bâton il viendra à bout de son entêtement : c'étoit le vingt-cinquieme ou le

vingt-sixieme jour du Carême.

Pour me disposer à souffrir les tortures, à mes prieres ordinaires, j'ajoutai la récitation du Rosaire. Je le commençai avec assez grande émotion & palpitation de cœur, que la crainte des tourmens me causoit; à la moitié de mon Rosaire, je sentis que je recouvrois la paix. Quand j'eus finis, j'ajoutai une dixaine pour invoquer notre Seigneur devant Pilate Il daigna m'exaucer, me remplit de joie & de force, & il me sembloit qu'il me disoit intérieurement d'espérer en son nom tout-puissant de Jesus.

Le jeudi de la semaine de la Passion, je sus malade d'un vomissement qui m'assoiblit encore. Je ne voulus pas pour cela interrompre le jeûne, dans la pensée que la diete ne pourroit pas nuire à mon estomach. Le mercredi de la Semaine-Sainte, je me mis à gémir devant Dieu de ce que j'étois privé le lendemain du bonheur dont jouissent les Prêtres dans la sainte Eglise, de recevoir notre Seigneur, pour satissaire au devoir paschal. Il voulut bien m'en dédommager en me donnant la facilité

de penser à lui, & de goûter, en le priant, une paix & une joie que je ne

saurois bien exprimer.

Le lundi de Pâques, le prisonnier dont j'ai parlé, vint à moi le visage pâle & les yeux mouillés de larmes : il me dit que le fils du Mandarin venoit de lui lire la teneur de la seconde lettre du Tsong-tou, dans laquelle il lui ordonnoit que, sans plus ample information, il trouvât le moyen de me faire mourir en prison, ajoutant qu'il prenoit sur lui les suites de cette affaire. Le prisonnier ajouta que le Mandarin avoit différé de répondre sous divers prétextes; mais qu'il ne pouvoit pas retarder plus long-temps, & que voyant mon entêtement à refuser de me dire de Canton, il ne pouvoit plus répondre au Tsong-tou qu'après ma mort. La nuit étant venue, je me jettai sur mon mauvais lit, tout habillé, attendant le moment où l'on viendroit m'en tirer pour me conduire à la mort. Je passai cette nuit & les deux jours suivants dans cette attente. Dans le troisieme, mes craintes se dissiperent, & il me sembla que Dieu lui-même me disoit intérieu-rement qu'il ne permettroit pas ma mort. Quoi qu'il en soit, le Mandarin

qui m'avoit refusé si durement un Médecin, & qui paroissoit desirer que je mourusse en prison, ne put se résoudre à exécuter l'ordre cruel de son Supérieur. Ce changement doit paroître merveilleux à quiconque connoît la Chine; car enfin, les Mandarins subalternes tremblent comme des esclaves devant. le Tfong-tou, de qui dépendent leur fortune, leur dignité & leur élévation. Il employa 20 jours à chercher les moyens de me soustraire à la cruauté de son Supérieur, & lorsqu'il sembla résolu d'exécuter ses ordres, un seul mot du prisonnier dont j'ai parlé, le déconcerta. Ne craignez-vous pas, lui représenta ce prisonnier, que la mort de ce chrétien ne soit sue de trop de monde? Ce pauvre homme, quelques jours après, voyant que le danger étoit passé, ne put s'empêcher de me dire. tout payen qu'il étoit : il faut véritablement que votre Dieu soit bien puis-sant & le seul vrai Maître, puisqu'il vous protége d'une telle manière.

Ce Mandarin fut déposé cette même année. Un mois après, un autre lui succéda pour deux mois seulement. Il en arriva un second de Peking, dans le courant de la douzieme lune. Deux chrétiens s'aviserent de lui présenter un placet en ma faveur. Jugeant par ce placet que j'étois dans l'indigence, il répondit froidement qu'il me seroit donner le viatique des prisonniers, qui consiste en une mesure d'environ un boisseau de riz & 150 liards par mois. Ce Mandarin sut encore déposé l'année suivante 1771.

Le 26 de la sixieme lune, arriva un autre Mandarin, nommé Tchang, sous lequel j'eus beaucoup à souffrir. Le 28 il vint visiter la prison, & y adorer les idoles. Il appella ensuite les prisonniers pour prendre connoissance de leurs causes. Il m'appella exprès le dernier; il me demanda si je n'avois pas à mon usage certains instrumens de sorcellerie? Je lui répondis que non, & que ma Religion détestoit & défendoit la sorcellerie. Il me demanda si je savois écrire : je lui répondis que je l'ignorois en lettres Chinoises; mais, dit-il, écris-moi en tes lerres d'Europe le contra le proposition de l'Europe de le contra d'Europe de le contra de l'Europe de le contra de l'Europe de le contra d'Europe de le contra de l'Europe de le contra de le contra de l'Europe de le contra de le contra de le contra de le contra de l'europe de le contra de le co en tes lettres d'Europe le nom de Dieu. Je lui obéis, en écrivant ces deux mots: Thien-thou. Il dit ensuite aux Geoliers de me serrer de près; que j'étois un prisonnier de la plus grande importance; qu'ils ne me connoissoient point; que j'étois un homme plus rusé qu'on ne le peut dire, puisque j'étois venu à bout de tromper tant de gens, & d'esquiver tant de Mandarins depuis Canton jusqu'ici; qu'il savoit ce que c'étoit que les Européens, &c. Après cela, s'adressant à moi, il se mit à me dire : cependant tu es criminel. A cela je ré-pondis que je n'étois venu que pour une feule chose. Il me demanda pour quelle chose? pour prêcher la Religion chrétienne. Il ne sut plus que dire, & après avoir donné quelques ordres sé-veres contre moi, il s'en alla. Pendant plusieurs mois de suite, j'eus à soutenir des peines d'esprit bien fortes & presque continuelles. Dieu me soutint par des graces bien marquées, & m'empêcha de succomber. Je me trouvai ensuite exposé à de terribles tentations contre l'espérance. Je suis naturellement pusillanime, porté à l'abattement, à ne me rien pardonner, à regarder comme grieves les moindres fautes que je commets, & toujours aux dépens de cette con-fiance que Dieu demande de nous. Il la ranima cependant par sa miséricor-de; il me sit triompher de ces tentations, & répandit dans mon cœur une joie pure & une douce paix. Il me survint ensuite une croix que je n'envisageois qu'avec frayeur. J'eus pendant un mois de tels éblouissemens, que j'avois tout lieu de craindre de perdre la vue. La pensée d'un tel état au milieu des compagnons auxquels j'allois être livré, m'étoit si amere, qu'il me sembloit que je n'avois d'autre ressource, ni d'autre consolation que de desirer la mort, tant j'avois de répugnance pour une telle af-fliction. Enfin, un foir étant renfermé dans l'intérieur de la prison, je me mis à répandre mon cœur avec larmes en présence de mon Dieu; je m'abandonnai à fa miséricorde, & lui fis le sacrifice de ma vue. Aussi-tôt que j'eus fait cela, je me sentis tranquille.Il me sembla même que Dieu me promettoit intérieurement que je ne perdrois point la vue. Je crus à cette parole intérieure; je ne m'occupai plus de mon infirmité, & ma vue se rétablit peu-à-peu & assez promp-

Enfin, dans les derniers jours de Juillet 1772, le Mandarin Tchang renouvella la perfécution contre les chrétiens. Le premier jour de la nouvelle lune, après avoir été le matin visiter la Pagode, il entra brusquement dans la prison, & après avoir rendu à l'idole qu'on y honoroit, son culte supersti-

tieux, il s'assit & cita tous les Geoliers devant lui, & leur demanda s'il n'y avoit personne qui me vînt voir, & prît soin de moi? Îls lui répondirent que non. Il leur dit que le Tsong-tou, en l'envoyant à Yung-tchang, s'étoit plaint à lui que les Mandarins précédents n'avoient pas su conduire mon affaire comme il falloit; qu'il lui en confioit le soin, & le chargeoit, à mon sujet, des ordres les plus séveres; qu'ainsi ils fissent d'exactes recherches sur cela; que lui, de son côté, en feroit, & s'il venoit à découvrir qu'ils l'eussent trompé, ils devoient s'attendre à avoir les os des jambes & des pieds écrasés à coups de Kia-kouen & de bâton; qu'il reviendroit au premier de la lune suivante, & qu'il vouloit pour ce jour-là avoir une preuve claire. Après avoir dit cela, il s'en alla. Pour connoître combien le danger étoit grand, il faut remarques que deux chrétiens qui m'avoient assisté les années précédentes, étoient demeurés dans la Ville où l'étois prisonnier, chez un nommé Kieou. C'étoit-là qu'on mettoit l'argent destiné à m'assister, & l'un des enfans de cette famille venoit me servir avec beaucoup d'affection. Rien n'étoit plus facile que de

Riv

découvrir tout cela. Je le sentois, & j'en avois une inquiétude bien amere. Celui-là seul qui pouvoit me secourir dans de telles peines, mon Dieu, mon pere adorable, vint en esset me consoler & me fortisser. Il répandit tout-àcoup en moi une douce joie, une serme consiance, une grande abondance de force & de lumiere; il me promit intérieurement de n'abandonner ni moi, ni mes chers disciples.

Le premier jour de la dixieme lune, le Mandarin vint, comme il l'avoit promis; il appella les Geoliers pour leur demander réponse & compte des ordres qu'il leur avoit donnés. Il s'en présenta un qui étoit des plus rusés qu'il y eût dans le pays; il nia qu'il y eût quelqu'un qui m'assissant Sa simplicité hypocrite jetta de la poussière aux yeux du Mandarin, & il suit la dupe

du Geolier.

Cependant le Mandarin Tchang, toujours furieux contre moi & contre la Religion chrétienne, résolut ensin de nous persécuter. Il commença par faire arrêter le pere de la famille Kieou & ses deux fils qui venoient souvent me visiter dans ma prison. Les ayant mandés, il les sit attendre tout le jour à sa porte : le soir il les cita devant lui. Il interrogea le second fils sur la doctrine chrétienne, se servant d'un Catéchisme qu'il avoit à la main. Celui-ci, qui le savoit trèsbien, répondit à ses questions, après quoi il le renvoya; mais en même temps il fit chercher Tcheou-yang par des satellites. On ne le trouva pas chez lui, & on ammena à sa place son frere Tcheou-yong-tchang. Pour lors le Mandarin fit rappeller le jeune chrétien Kieou. On donna 20 foufflets à Tcheouyong-tchang, & on les mit tous deux à la cangue. Quelques jours après, ayant appellé ce dernier, il lui dit qu'il vouloit absolument son frere. Tcheou-yongtchang, pour lui épargner les vexations des satellites, lui écrivit de venir sans les attendre. Il arriva le lendemain de S. Laurent, & se présenta de lui-même au Mandarin. Je regrettois d'être seul épargné, & je desirois de partager leurs souffrances. Dieu, qui vouloit m'exaucer, m'y prépara pendant cinq ou six jours qu'il me fit passer dans un état d'assez grande paix & d'une douce consolation en lui. Le Mandarin me fit bientôt appeller, & après avoir expédié quelques autres affaires, il m'adressa la parole, & me demanda si c'étoit moi qui avoit

instruit Tcheou-yong-chang. Je lui ré-pondis que oui. Sur cela il me sit donner quarante soussless. J'eus la précaution de ne pas ferrer la bonche, pour empêcher que la violence des coups qui me tordoient la machoire inférieure, & me faisoient cracher le sang, ne me fit aussi partir toutes les dents. Aux coups qu'on me donnoit, le Mandarin ajoutoit des malédictions & des injures. Puis il me disoit: Pourquoi ne meurs-tu pas? Tous les jours j'attends à être délivré de toi, pourquoi ne creves-tu pas? Il me fit plusieurs fois cette question, à laquelle je ne répondois rien, prenant cela pour une malédiction. Alors les bour-reaux qui m'avoient frappé, me dirent: le Mandarin t'ordonne de lui expliquer pourquoi tu ne meurs pas? Je répondis qu'il n'étoit pas au pouvoir de l'hom-me de déterminer le temps de sa mort. J'avois les levres si durcies, si enslées, que je ne pouvois presque pas articuler. Tcheou-yong-chang, voyant qu'on ne m'entendoit pas, leur dit que le sens de ma réponse étoit: que la naissance & la mort ne dépendent point de l'hom-me; ce qui étoit mieux pour l'élégance de la phrase.

la phrase. Alors le Mandarin ajouta : n'as-tu pas pris une corde pour te pendre (il vouloit me suggérer de me désaire moi-même, & tâcher de me désespérer)? Je répondis que je n'y avois pas pensé. Je m'en vais t'aider à mourir répliqua-t-il. Tout de suite les soldats me saisirent, & m'ayant étendu ventre à terre, un d'entr'eux commença à me frapper à coups de bamboux sur le milieu des cuisses nues. Le Mandarin avoit ordonné de frapper trente coups. Après qu'on m'en eût donné vingt, je sentis que j'alsois m'évanouir:dans ce moment Dieu changea le cœur du Mandarin, & il ordonna de cesser. Il faut convenir que ce genre de supplice est bien pro nomine Jesús contumeliam pati-J'avoue que j'en eus de la joie, & que je m'en retournai content dans ma prison. Avant que de me renvoyer, le Mandarin me dit qu'il m'appelleroit encore le lendemain pour m'en fairs donner autant, & m'aider à mourir. Tcheou-yong-chang reçut vingt soufflets, & les deux autres chrétiens seize coups de bamboux, & furent élargis.

Pour moi, de retour dans ma prison, je sentis dans tout mon corps un mal-aise si considérable, qu'il me sembloit que je ne pourrois pas supporter

R vj

plusieurs tortures de cette espece sans mourir. Je m'y préparai par la priere, & asin de moins sentir mon mal, & d'avoir l'esprit plus libre, je m'assis pour prier, dans la cour de la prison. Je me mis à répandre mon cœur en présence de mon bon & divin Maître, pour lui recommander ce que je regardois comme mes derniers combats. Dieu écouta mes gémissemens; il remplit mon cœur de force & de courage, & il me reprocha intérieurement mon peu d'espérance en ses promesses, & je sortis de la priere avec l'assurance que le Mandarin ne me feroit pas fouffrir davantage; ce qui arriva en effet. Peu-à-peu mes douleurs diminuerent; mon visage désen-fla; il ne me vint point d'ulceres aux cuisses, & dans l'espace de 15 jours, je me trouvai guéri.

Aux vexations du Mandarin contre moi, j'ajouterai encore ici que cette année-là il fit effacer par deux fois mon nom de dessus la liste des prisonniers qui recevoient une certaine mesure de riz & quelques pieces d'argent pour leur nourriture: cela alloit à me faire mourir de faim. Dieu cependant lui changea le cœur, & il continua à fournir ce qui étoit nécessaire à ma sub-

sistance. Pendant que les hommes sembloient s'adoucir, Dieu m'éprouva, & me fit fouffrir des peines d'autant plus ameres, qu'elles étoient intérieures. Le Mandarin fut envoyé à King-tchoan pour la guerre; il n'en revint qu'au mois d'Octobre 1773. Son féjour ne fut que de 14 jours, au bout desquels il repartit pour Tchin-ton où il resta jusqu'à l'année suivante. L'idée de son retour & de sa cruauté m'occupoit tristement, & me faisoit craindre pour ceux qui m'assission, & particuliérement pour cette pauvre famille Kieou. Je demandai à Dieu qu'ils ne fussent pas inquiettés à mon sujet, & il me l'a accordé dans sa miséricorde. Le Mandarin les laissa tranquilles, malgré le desir qu'il montroit toujours de me tourmenter. Combien de fois en effet ne m'a-t-il pas harcelé par des menaces, des injures, des blas-phêmes & des ordres cruels! Mais quand il faut fouffrir, Dieu nous aide & nous donne une force surnaturelle : je l'ai souvent éprouvé; & quand il n'y avoit rien à soussirir, il me laissoit le senti-ment de mes miseres & de ma soiblesse, afin que je ne doutasse jamais que mon courage ne venoit que de lui. Au bout de trois mois, le Mandarin

repartit encore pour Tchig-ton, d'où il ne revint que le 7 du mois de Novembre 1775. Il ne parut pas dans la prison tout le reste de cette année. Le 19 Février 1776, il me cita devant lui, & il appella les Geoliers. Le plus ancien se présenta; il sui demanda ce que faisoit pour moi la famille Kieou. Ce vieillard répondit qu'il n'étoit question de rien, sinon que j'acceptois quelquesois un peu de vin de cette famille. Le Mandarin demanda si c'étoit quesqu'un de la famille qui me l'apportoit. Le Geolier soutint que non, en s'ossrant à la rigueur des tortures, si l'on pouvoit le convaincre de contravention aux ordres qu'on lui avoit donné. Cette réponse persuada le Mandarin.

Quand le Geolier eût été renvoyé, le Mandarin s'adressa à moi, & me dit toutes sortes d'injures & même d'insamies. Je restai les yeux baissés, sans rien répondre. Voyant que je ne disois rien, il me parla d'un ton un peu plus radouci, & après m'avoir dit que j'avois l'air d'un assassim il me demanda si je n'avois pas sur moi quelques poignards? Je lui répondis que non. Puis ne sachant que me dire, il ne m'adressa plus la parole; mais il continua de parler contre moi,

assurant que j'étois un criminel digne de la mort; qu'il vouloit m'assommer; ce qu'il répéta plusieurs fois, en y ajoutant beaucoup de blasphêmes contre

ma Religion.

Cela ne sussifiant pas au Mandarin, il ordonna brusquement aux Geoliers de lui apporter tout ce que je pouvois avoir à mon usage, pour en faire l'inspection: il demanda ensuite aux prisonniers s'ils n'avoient point à se plaindre de moi. Ils répondirent que non, & le Mandarin ne sachant plus que dire, se mit, en élevant la voix, & me nommant par mon nom, à faire des crialleries, & à me traiter de sou. Il exigea aussi des prisonniers qu'ils ne m'écouteroient jamais, & qu'ils ne croiroient point à ce que je pourrois leur dire de ma Religion, ce que ces gens perdus de crimes & de toutes sortes d'excès, n'eurent point de peine à lui promettre.

rent point de peine à lui promettre.

Tant de menaces & de précautions contre moi me défolerent, je l'avoue, & me firent penser que je n'avois plus rien à attendre qu'un abandon général & nécessaire de tout le monde. Je voyois les dangers & les obstacles humains; je m'offusquois de tout cela, & je ne faisois pas attention que ces tristes &

ameres réflexions affoiblissoient en moi la foi & l'espérance. Mon bon Ange, que j'invoquois souvent, m'en avertit sans doute. Je sentis quatre fois des reproches pressants & intérieurs; je rougis de ma foiblesse; j'en demandai pardon à Dieu, & je me trouvai alors tout différent de ce que j'étois un moment auparavant. Ma confiance; ma foumission & mon abandon à la volonté de mon divin Maître, se ranimerent & se fortisierent.

Vers la fin du mois d'Octobre, j'eus à souffrir dans la prison une persécu-tion domestique, pour ainsi dire, de la part des prisonniers révoltés contre moi. Je fus rassassé d'opprobres, & accablé de menaces de m'assommer, de me hacher à coups de couteaux. Ils disoient entr'eux ( ce qui humainement parlant, étoit bien vrai), que, pour m'avoir tué; ils ne seroient pas réputés coupables d'un nouveau crime; qu'ils en recevroient plutôt récompense que punition. Au milieu de tous ces orages, je pris le parti de ne chercher d'autres armes que le filence, la patience & le secours du ciel, lui recommandant sans cesse ma cause, & lui abandonnant ma défense.

Cependant n'osant pas me mastraiter,

ces prisonniers prirent la résolution de m'accuser devant le Mandarin, dans l'espérance qu'il me feroit assonimer, comme il m'en avoit tant de fois me-

Le 11 Octobre, le Mandarin vint dans la prison; il demanda de nouveau aux prisonniers si quelqu'un me venoit voir. Ils répondirent encore que non. L'oc-casion étoit belle de m'accuser: chose admirable! personne ne le fit. Le Man-darin renouvella ensuite aux Geoliers ses ordres contre moi, & leur dit que si je m'échappois, il y alloit pour lui de sa dignité, & pour eux, de la vie, ou au moins de l'exil: il n'a jamais cessé de me croire sorcier.

La persécution domestique, que je croyois éteinte, se ralluma & devint plus forte que jamais. Quatre jours après, le Mandarin cita devant lui mon principal ennemi. Les autres prisonniers le presserent de m'accuser; il le sit & dit (ce qui étoit très-faux) que je lui cherchois querelle fur ce qu'il ne payoit pas ses dettes. Dieu changea le cœur du Mandarin; car il lui répondit que peut-être n'entendoit-il pas bien ce que je lui disois. Après quoi, il demanda si je faisois des prieres dans la prison? Mon accusateur répondit que oui, mais que c'étoit dans une langue étrangere.

Avant que de quitter l'article de ce Mandarin Tchang, qui craignoit tant pour sa dignité, & prétendoit se faire un mérite de me persécuter, j'ajouterai que cette année 1777 il a été déposé.

Pour mes autres persécuteurs, le Mandarin qui m'a condamné à mort, a été lui-même condamné par l'Empereur, pour d'autres affaires, & s'est pendu lui - même il y a trois ou quatre ans. Le Mandarin de Tching-non, dans la prison duquel j'étois si exposé à mourir de misere, s'est aussi étranglé, au moins on me l'a assuré. Celui qui vomissoit de si horribles blasphêmes en me sai-sant donner la torture, a été déposé ignominieusement, ainsi que le Mandarin qui m'avoit refusé les secours d'un Médecin dans ma maladie, & le Mandarin fubalterne qui a été le premier auteur de toute cette perfécution.

Telle est l'histoire de tout ce que j'ai éprouvé dans ma longue prison; elle a duré huit ans, & je n'en suis sorti que par une espece de prodige.

Nous avons donné dans le Tome XIV de ce Recueil, la relation de la délivrance de M. Gleyo. Ce zélé & fervent Missionnaire, des qu'il sut délivré, s'abandonna avec une nouvelle ardeur aux sondions de son Ministere. Dieu a béni ses travaux : il a découvert des pays jusqu'à présent ignorés, & où il espere que la semence de l'Evangile, qu'il a entrepris d'y répandre, fructissera avec abondance. Aux extrémités de la Chine, du côté du midi, on a trouvé des contrées inconnues. M. Gleyo, que Dieu paroît destiner à en être l'Apôtre, y a envoyé des Catéchistes pour se mettre au fait du local, & examiner les obstacles & les facilités qui pourroient s'y rencontrer à la prédication de l'Evangile. Voici ce qu'ils lui ont rapporté.

Le pays des Lolo est situé au midi

Le pays des Lolo est situé au midi de la Province du Yun-nan. Les habitans, dans quelques endroits, sont mêlés avec les Chinois; mais un peu plus loin, ils sont indépendants & gouvernés par une semme, qui sans doute, est montée sur le trône par succession, après la mort du Roi. Ils sacrissent des bœufs & des brebis à un certain Dieu qu'ils n'ont pas voulu nommer aux Catéchistes, à moins qu'ils ne promissent de sacrisser avec eux. Ils adorent aussi le ciel & la terre; ils enseignent qu'au-

trefois il y avoit douze foleils & douze lunes; qu'un Dieu du ciel voyant que ces foleils brûloient tout ce qui étoit fur la terre, en avoit gardé un feul, & détruit les autres.

Ils gardent, en certains endroits, la tablette de l'ame, comme les Chinois. Au lieu d'enterrer les morts, ils les brûlent, en ramassent les cendres, & les suspendent en l'air, dans l'idée que l'ame du mort va loger dans ces cendres. Ils paroissent adonnés à l'Astrologie judiciaire; ils ont des livres où est écrite leur Religion. Leur écriture est différente de la Chinoife, de même que l'arrangement de leurs lignes; car au lieu de les écrire verticales, comme font les Chinois, ils écrivent horizontalement & de la gauche à la droite, comme les Européens & les Siamois. Les Lolo paroissent moins orgueilleux que les Chinois; ils aiment le vin: leurs femmes sont habillées aussi modestement qu'à la Chine.

Nos Catéchistes ont préché à ces Gentils un seul Dieu créateur de toutes choses. Ils les ont écoutés avec attention; mais ils n'ont pas voulu leur promettre de quitter les divinités du pays, disant que, s'ils les abandonnoient, ils ne pourroient plus se marier. Les Catéchistes, en les quittant pour venir faire leur rappott à M. Gleyo, ont engagé deux familles chrétiennes du Yunnan, à aller s'établir dans le pays des Lolo, pour tâcher de les amener peuà-peu à la connoissance du vrai Dieu.

Ces renseignemens, quoiqu'assez superficiels, ont paru suffisants à M. Gleyo, pour l'autoriser à faire une tentative dans ce nouveau pays. Il est parti pour aller voir les choses par lui-même, & tâcher de faire connoître la véritable Religion à ces idolâtres, dont le langage est sans doute le même que celui du Yun-nan.

M. Gleyo a écrit, en partant, à M. d'Agathopolis qu'avant de se déterminer à faire cette démarche, il y avoit pensé long-temps devant Dieu, & qu'il entreprenoit ce voyage avec une grande consiance en sa protection. Après avoir marché dans des chemins très-difficiles, traversé des montagnes presqu'inaccessibles, parcouru de vastes pays arides & ingrats à l'excès, où l'eau & le bois manquent aussi bien que le bled & le riz, il est ensin parvenu, non sans bien des fatigues & beaucoup de dangers, au pays gouverné par les Lolo indépendants des Chinois, quoiqu'il y en ait

plusieurs établis dans ces contrées peu

éloignées de la Chine.

Avant que d'y arriver, on trouve de fort belles plaines & d'autres ensemencées de froment. La principale nourriture du pays est cependant du bled noir & une autre espece de graine à peuprès semblable, appellé Kon-kiao-ts. Ils ont aussi des troupeaux de moutons; mais ils paroissent en général fort

pauvres.

M. Gleyo a préché la Religion dans cinq ou fix familles; il a trouvé des gens simples & affables, sans fierté, pleins de fincérité dans leurs paroles, & de fidélité dans leurs conventions. Les femmes quoique moins timides que les Chinoises, y sont cependant mo-destes & réservées. Les Chinois qui sont mêlés parmi ce Peuple, ne sont pas méchants comme les Infideles de la Province de Sseu-tchoan. Cet air sociable, que M.Gleyo a remarqué dans cette Nation, lui a fait juger que le meilleur moyen d'y établir la Religion chétienne, seroit d'y transplanter quelques pieuses familles de la Province de Sseu-tchoan, lesquelles, par la voie de la fréquentation, pourront, sans beaucoup d'obstacles, infinuer peu-à-peu, & faire

goûter à ces Infideles les vérités de la Religion, fous la protection d'un grand Mandarin chrétien, nommé Sou-te-jen, qui fait sa résidence aux environs du Royaume, pour garder le désilé qui a donné entrée à l'armée du Roi d'Ava

pendant la derniere guerre.

Pour tout faire dans l'ordre & avec plus de maturité, M. Gleyo, de retour à Yun-nan, en a conféré avec M. l'Evêque d'Agathopolis, & par de bons avis, il a engagé deux familles chrétiennes à aller s'établir dans le pays des Lolo. Il est reparti pour les conduire lui-même, accompagné de deux ou trois Prêtres Chinois qu'il avoit déjà formés au Ministère, & auxquels il avoit inspiré le zele & la piété dont il est rempli, & sur-tout l'esprit de pauvreté, de mortification & d'humilité qu'il a puisé au Séminaire de Saint Sulpice, où il a reçu sa premiere éducation ecclésiastique.

Ce vrai Missionnaire, écrit un de ses confreres (M. Duhamel), est parti dans un assez mauvais état pour son dernier voyage des Lolo, sa santé depuis quelque temps étant un peu altérée. Il n'a cependant emporté pour tout équipage qu'une seule chemise, un caleçon, une paire de bas & une couverture de lit

des plus minces, dans une saison où le froid commençoit à se faire sentir, s'abandonnant ainsi à la divine providence qui ne lui a point manqué; car malgré la mauvaise nourriture, l'incommodité des logemens & les continuelles fatigues d'un long voyage fait à pied & dans des chemins très-difficiles, il est revenu mieux portant qu'il ne l'étoit le jour de son départ. Nous avons tout lieu d'efpérer que le fecond voyage qu'il va faire, aura encore plus de succès que le premier, si son zèle ne trouve point d'obstacles du côté des nouveaux troubles qui viennent de s'élever dans l'Etat, & dont les suites seroient très à craindre, si l'on ne trouve bientôt le moyen de les arrêter.

Le Missionnaire qui rapporte le départ de M. Gleyo pour cette nouvelle Mission, parle ensuite de ce qui regarde la sienne, & il fait mention d'une tribulation que son zele pour le baptême des ensans des Payens, venoit de lui attirer. Comme je sortois, dit-il, de la ville de Yun-tchang pour aller à Soui-sou, Ville du premier Ordre, au sudouest de Tchon-khin, je rencontrai un Payen qui portoit un ensant moribond, que je baptisai sans aucun obstacle. Je

me félicitois de cette heureuse rencontre, lorsqu'un moment après j'en fis une autre qui n'eut pas tant de succès. Une famille Payenne qui déménageoit pour aller se loger ailleurs, passoit pour lors dans le même chemin. Comme elle marchoit à côté de moi, j'apperçus un jeune homme qui portoit entre ses bras un petit ensant enveloppé, selon la coutume du pays, pour le met-tre à couvert des injures de l'air. Voulant m'assurer s'il étoit aussi dans le cas d'être baptisé, je m'approchai de celui qui le portoit, & je lui demandai si cet enfant ne seroit point malade. J'aurois dû me borner à lui faire cette question, & me contenter de sa réponle; mais suivant un peu trop mon zele, & voulant connoître par moi-même l'état de l'enfant, j'avançai la main pour lui découvrir le visage. Il n'en fallut pas davantage pour me susciter une affaire qui manqua d'avoir les plus fâcheuses suites. Le jeune homme qui por-toit l'ensant, ne se sut pas plutôt apperçu du mouvement que je venois de faire, qu'il appella avec empressement le pere qui conduisoit la famille, & l'avertit de ce qui venoit de se passer. Cet homme, s'imaginant que j'avois Tome XXVI.

voulu faire un fortilége à cet enfant, courut fur moi comme un furieux, me poussa avec violence, & m'ayant jeté par terre, il se mit à me charger de malédictions, & à me frapper. Mes compagnons de voyage étant venus à mon secours, il sut obligé de cesser; mais pour m'empêcher de fuir, il m'arracha mon bonet, & me força de le suivre jusqu'au corps-de-garde qui se trouvoit sur le chemin. Il vouloit y porter ses plaintes, & me faire punir par le Chef des soldats. Dans une autre circonstance, son accusation ne m'auroit circonstance, son accusation ne m'auroit pas inquiété; mais alors je portois avec moi les ornemens pour célébrer la fainte Messe. On pouvoit visiter mes paquets, m'embarrasser par beaucoup de ques-tions, & tirer de mes compagnons des réponses capables de mettre la Religion en danger, & d'exciter une persécution. Il fallut cependant marcher & suivre mon adversaire qui vouloit absolument avoir raison de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue de moi. Il étoit si impatient d'en tirer vengeance, qu'il ne put se contenir & attendre notre arrivée auprès du petit Mandarin. Le mouvement de sa colere, qui duroit encore, le mettoit hors de lui-même. Il courut

de nouveau sur moi, m'arracha mes habits, me donna de grands coups de poings; puis redoublant ses malédictions, il leva de terre une grosse pierre avec les deux mains, & la lança sur moi avec tant de violence, que si Dieu ne s'en sût mêlé, je devois rester sur la place; car de la force dont cette pesante pierre fut jetée, elle devoit m'enfoncer toutes les côtes. Je ne reçus cependant qu'une légere contusion au coude & à la main que j'avois avancée pour tâcher de parer le coup. Enfin, nous arrivâmes au corps-de-garde; le Préfet des soldats s'étant présenté pour savoir de quoi il étoit question, le Gentil se mit à genoux, selon l'usage du pays, pour faire son accusation. Il dit que j'avois attenté par sortilége à la vie de son enfant. Le Préfet l'ayant écouté, se tourna vers moi, pour entendre ma réponse: je lui dis que je n'avois pas touché son enfant; que je m'étois contenté de m'informer s'il étoit malade, par l'intention de lui faire du bien, comme j'avois coutume d'en faire à beaucoup d'autres.

Mes compagnons ayant confirmé ma réponse, & ajouté que je savois un peu de Médecine, l'accusation du Gentil ne sut point reçue. Par un nouveau trait

de la Providence, on ne visita point mes paquets; mais on me fit beaucoup de questions qui me jeterent dans un grand embarras à cause du danger qu'il y avoit de compromettre la Religion & les Chrétiens, si je répondois à ce qu'on me demandoit, ou de blesser la vérité, si je répondois d'une autre maniere. Il s'étoit assemblé autour de moi beaucoup de monde qui vouloit savoir d'où j'étois, d'où je venois & où j'allois. A tout cela je ne répondis autre chose, sinon que je demeurois à Tchon-chien, aimant mieux passer pour imbécille dans leur esprit que de m'embarrasser dans des réponses qui auroient pu m'exposer, ou à faire connoître qui j'étois, ou à pro-férer quelques paroles peu conformes à la vérité. Cette conduite me réussit mieux qu'il n'y avoit lieu de l'espérer. On ne fit que rire de mes réponses, & l'on ne me demanda rien qui eut rapport à la Religion, Bien plus, la Providence tourna si bien les esprits en ma faveur, que plusieurs de ces Gentils, voyant que mon adversaire m'avoit en-levé mes habits, l'allerent trouver, & les lui firent restituer.

L'affaire n'étoit cependant pas encore entiérement terminée. Le Gentil qui m'avoit conduit devant le petit Manda-rin, voyant qu'il n'avoit pas réussi au gré de ses desirs, vouloit absolument porter l'affaire devant un autre, & me faire punir à quelque prix que ce fût. A peine commencions-nous à reprendre notre route, qu'on nous donna avis que cet homme avoit pris les devants, & qu'il nous attendoit fur le chemin, pour recommencer les mêmes pourfuites. Afin d'éviter fa rencontre, & pour pour fautreire à de nouvelles vevations nous foustraire à de nouvelles vexations, nous prîmes un chemin détourné; mais ce fut inutilement : cet homme ayant aussi enfilé un chemin de traverse, se présenta à nous bientôt après. Il recommênça à me faire violence, persistant à vouloir me traîner devant le Gouverneur de la Ville prochaine; mais il ne trouva pas de la part de mes compa-gnons de voyage la même condescen-dance qu'auparavant. Un d'entr'eux, homme vigoureux & plein de courage, ennuyé d'une vexation qui lui parut poussée beaucoup trop loin, s'approcha de ce Gentil, & voulut essayer de le mettre à la raison. J'arrêtai ce chrétien, & l'empêchai de maltraiter mon ennemi; mais celui-ci craignant d'être le plus foible, jugea qu'il feroit sagement de se retirer. Il prit vîte son parti, & alla rejoindre sa troupe. Nous rentrâmes alors dans notre premier chemin, & nous continuâmes tranquillement notre voyage jusqu'à Soui-sou, où je restai environ douze jours pour administrer les Chrétiens. La Mission étant finie, j'en partis après les Fêtes de Noël, 1779, pour m'en retourner à Tchon-kin.

A mon arrivée, je fus témoin d'une conversion qui paroît avoir quelque chose d'extraordinaire. Un Payen d'un caractere violent, frere d'un petit Mandarin Rural, alloit souvent chez quelques Chrétiens de sa connoissance, pour chercher occasion de les troubler dans leur Religion. Ces Néophytes, fachant par expérience que les Payens ne combattent pour l'ordinaire la Religion que parce qu'ils ignorent la beauté de sa morale, porterent à celui-ci les livres qu'on a coutume de donner à ceux qu'on instruit pour le baptême, c'est-àdire, les livres où l'on explique dans le plus grand détail la doctrine de la Religion par rapport aux mœurs. Ce Payen les ayant reçus, les lut avec attention. Il en fut si ébranlé, qu'il commença à marquer un grand desir de se faire Chrétien. Etant tombé malade

quelque temps après, il demanda le baptême. Les Chrétiens, le voyant à l'extrémité & le jugeant suffisamment disposé, le baptiserent en mon absence. Etant arrivé quelques jours après, j'allai le voir pour le préparer à la mort, & lui administrer les autres Sacremens qu'il reçut avec de grands sentimens de Religion, & deux jours après, il mourut en donnant les marques les plus satisfaisantes de la sincérité de sa foi.

Les Chrétiens, enhardis par cette con-quête qu'ils venoient de faire d'un de ses plus puissans adversaires, l'enterre-rent publiquement avec les cérémonies de l'Eglise, à la vue d'un grand nom-bre de Payens & du Mandarin son frere, qui ne manqua pas d'assister à son enterrement. Cette pompe sunebre, si nouvelle dans un pays idolâtre, sit tant d'impression sur ce Peuple, qui a naturellement beaucoup de goût pour le cérémonial, que plusieurs d'entr'eux demanderent à s'instruire de notre Religion. Huit jours après, il en vint sept ou huit demander à l'embrasser, & en particulier la famille du mort qui a été la premiere à y entrer. J'ai déjà baptisé sa femme & ses deux fils mariés. Les deux brus se préparent à recevoir bientôt la même grace.

Nous trouvons pour l'ordinaire la même disposition dans presque tous les Payens que nous avons occasion d'instruire; de sorte que l'on peut afsurer que, pour faire ici beaucoup de Chrétiens, il ne manque que des Missionnaires, soit pour instruire les Insideles qui se présentent tous les jours, soit pour les fortisser dans la soi après les avoir convertis; car faute de Prêtres qui puissent cultiver ces Néophytes, ils sont exposés à laisser affoiblir leur soi au milieu des Payens qui les environnent de toute part, & qui n'offrent à leurs yeux que les superstitions de l'Idolâtrie & le déréglement des mœurs qui en est la suite ordinaire.

Il y a eu cette année de grandes inondations; des Villages entiers très-peuplés

ont été submergés.

Au mois de Juin 1780, il y a eu à Peking un incendie qui a confumé dix mille maisons, dans la ville Tartare. Le seu a gagné jusqu'aux premieres avenues du Palais de l'Empereur. Il n'a cependant duré qu'une nuit. Cet accident a causé la disgrace de plusieurs Mandarins accusés d'avoir manqué de vigilance pour le prévenir. C'est la Garde de l'Empereur qui a éteint le feu.

### LETTRE

De M. Bourgeois, Missionnaire en Chine; à M. l'Abbe de Charvet, Prévôt de l'insigne Collégiale de Pont-à-Mousson.

# Monsieur,

JE n'ofe vous parler de nos malheurs, parce que je sais combien votre bon cœur & votre zele vous y rendent sensible. Un mot de consolation de votre part seroit bien venu cette année: jamais nous n'en eûmes un besoin plus marqué; mais soit que vos lettres aient été interceptées, soit que vos affaires ne vous aient pas permis d'écrire, il ne nous est rien venu. Soumettons-nous & adorons, Dominus est. Je vous avoue cependant que, malgré la résignation la plus entiere, mon cœur est blessé à ne guérir jamais: sa plaie durera autant que moi.

L'an passé, nous perdîmes trois Misfionnaires: le P. Benoît, de notre Province, est de ce nombre. Dans le même temps, il arriva ici un événement qui nous sit passer de bien mauvais momens.

Depuis trois ans un nommé Ouanglun, habitant du Chan-tong, tramoit avec un Bonze, nommé Fan-ouei, une horrible conspiration. Leurs menées avoient été si secrettes, que, malgré la vigilance du Gouvernement, ils avoient déjà sous leurs ordres 10 à 12 mille rebelles prêts à tout. Le Tchi-hien de la ville de Cheoutchang fut le premier instruit de ce qui se pafsoit; il prit des mesures pour arrêter Ouang-lun qui n'avoit point encore rassemblé les conjurés. Malheureusement parmi les foldats qu'il destina à cette expédition, il y en avoit un qui étoit l'éleve de Ouang-lun. Il lui donna aussitôt avis du danger où il étoit. A l'inftant Ouang-lun prit son parti: suivi de 4000 honimes, qu'il ramassa sur-le-champ, il alla se présenter aux portes de Cheou-tchang-hien. Le soldat qui l'avoit averti, étoit justement de garde ce jour-là. Il trouva le moyen de lui ouvrir les portes de la Ville. Ouang-lun entra sans bruit & sans aucune résistance; il alla droit au Gouvernement, tua le Tchi-hien, & devint à l'instant maître de la place.

Ce n'étoit, si vous voulez, qu'une Ville du troisieme Ordre; mais c'étoit beaucoup. Un des Commandants de la Province accourut pour arrêter le mal. C'étoit un jeune homme qui n'avoit point encore vu d'ennemis. Il ne se donna pas le temps d'amasser assez de troupes. Ouang-lun le fit reculer. Cependant la nouvelle se répandit à Peking que Ouang-lun s'étoit révolté, & qu'il avoit du fuccès. L'alarme y fut grande. L'Empereur, qui est ce qu'on peut appeller un très-grand Prince, ne s'étonna pas. Il fit partir 2000 hommes seulement, pour ne pas effrayer le Peu-ple. En même temps il donna ordre au Chou-tagin, qui alloit visiter une Province du midi, de se rabattre sur le Chan-tong. On se rassura dès qu'on sût que le Chou-tagin étoit à la tête des troupes Impériales. Le Chou-tagin est un de ces hommes rares, qui a par devers lui des traits qui feroient honneur aux anciens Romains. Il est actuellement premier Ministre de l'Empire.

Cependant Ouang-lun se sit proclamer Empereur à la tête de sa petite armée : il créa des Régulos, des Comtes, des Généraux : ses semmes surent des Impératrices & des Reines. Il prit tous les ornemens de la Dynastie précédente. Après avoir pillé l'arsenal & les greniers de Cheou-tchang, il s'avança vers

Lieou-ling. Sur son passage il sorçoit tous les hommes en état de porter les armes, de le suivre & de courir sa fortune. Il se présenta ensuite devant Lingtsing-tcheou, Ville du second Ordre. La Ville vieille étoit sans désense; elle lui ouvrit ses portes. Les Man-tcheoux se retirerent dans la Ville neuve, bien déterminés à se battre en braves. Ouang-lun voulut l'emporter d'emblée; il avança malgré le seu qu'on faisoit sur lui; mais il sut blessé & ses gens repousses

avec une perte de 300 hommes.

Dès ce moment vous eussiez dit qu'un esprit de vertige s'étoit emparé de Ouang-lun, & au lieu de s'approcher de Peking, & d'entraîner à sa suite un Peuple immense que la misere des temps réduisoit au désespoir, il s'arrêta à Ling-tsing-tcheou. Ce ne surent plus que des sêtes & des repas. Deux bandes de Comédiens jouoient sans interruption. Ouang-lun ne sortoit de la Comédie que pour se donner lui-même en spectacle. Il se promenoit dans les rues, avec un appareil & une pompe qui ne lui convenoient pas. Il n'avoit qu'un pouce de terre, & il se croyoit déjà Empereur. La Comédie ne dura pas long-temps: le Chou-tagin ayant recu le ren-

fort de Peking, forma un cercle d'en-viron 10 à 12 lieues de diametre, pour envelopper tous les rebelles. Puis à la tête des Man-tcheoux, il alla droit à Ouang-lun. Dès que cet insensé en sut averti, il devint furieux; il ne pensa plus qu'à tuer tout ce qu'il pouvoit attein-dre; vieillards, femmes, enfans, tout tomboit sous ses coups. Il commit en peu de jours tous les défordres possibles. Il fallut cependant penser à se défendre. Il fit construire à la hâte un pont de bateaux sur le canal Impérial; il le passa avec toutes ses troupes. Le Chou-tagin n'eut qu'à fe montrer, elles fuirent devant lui comme un troupeau de moutons. Il y avoit ordre de l'Empereur de prendre Ouang-lun vivant. On vouloit savoir de lui-même les vrais motifs de sa rebellion. Ses troupes s'étant débandées, lui fecond s'étoit sauvé dans une métairie; le Chou-tagin, qui le ferroit de près, détacha huit braves pour l'enlever. Ils le garrottoient déjà lorsque le fameux Bonze Fan-ouei accourut & le délivra. Ce ne fut pas pour long-temps; le Chou-tagin arriva presqu'aussi-tôt que le Bonze; il l'arrêta. Ouang-lun n'eut que le temps de gagner une maison voisine qui sut investie à l'instant par les troupes

de l'Empereur. On alloit le forcer dans fa retraite, lorsqu'il prit le parti de mettre lui-même le feu à la maison qui lui servoit d'asyle, aimant mieux périr ainsi de ses mains, que de tomber dans celles de son Empereur si cruellement offensé. On le reconnut à la forme de son sabre & à un bracelet d'argent que Fan-ouei, ce Bonze imposteur, lui avoit donné, lui promettant que, moyennant ce bracelet, il se rendroit invisible. Pendant plusieurs jours on sit main-basse sur les plus notables, au nombre de 47, surent envoyés à l'Empereur, qui les interrogea tous plusieurs sois, avant que de les livrer au Tribunal des crimes.

Fan-ouei lui dit: Prince, votre bonheur est grand; 1000 hommes que j'avois à Gehol, devoient vous enlever, lorsque vous étiez à la chasse: votre bonheur est grand, Ni-ti-fou-ta. Tous ces misérables ont été coupés en pieces, selon les Loix. Quoique cette révolte n'ait guere duré qu'un mois, on estime qu'elle a fait périr environ cent mille ames.

J'ai dit que cette conspiration nous tint ici dans les plus vives alarmes: si

Ouang-lun eut réussi, nous courrions tous les risques des Man-tcheoux; comme eux, étrangers à la Chine, comme eux, nous eussions été exposés à toutes les fureurs des rebelles. Je vous avouerai cependant que c'étoit-là ce qui nous tou-choit le moins. Des Missionnaires Jésuites ne quittent ordinairement l'Europe qu'après avoir fait le facrifice de leur repos & de leur vie. Un intérêt plus pressant, celui de notre fainte Religion, causoit nos alarmes. Nous favions qu'à Ling-tsing-tcheou & dans les environs, il y avoit beaucoup de Chrétiens. Si malheureusement quelques-uns oubliant leur devoir, ou entraînes par force, eussent suivi les rebelles, tout étoit perdu. Le bruit courut d'abord que trois familles chrétiennes s'étoient mises du côté de Ouang-lun. En même temps le Chou-tagin écrivit à l'Empereur que la conspiration ne venoit que des mauvaises Religions qui avoient séduit les Peuples. Il parloit, sans la nommer, d'une Secte qu'on appelle Pei-lin-kiao, Secte détestable, répandue dans tout l'Empire, toujours prête à se révolter, parce que son dogme principal est qu'elle donnera un Empereur à la Chine. Ouang-lun étoit Pei-lin-kiao, & c'est par le moyen de cette Secte & des espérances qu'il donnoit qu'il s'étoit for-

mé un parti dangereux.

La divine Providence qui console les

La divine Providence qui confole les siens, nous rassura bien-tôt, & nous donna en même temps des preuves touchantes de la plus sensible protection. Les ames sideles y verront peutêtre des especes de miracles.

Dès qu'à Ling-tsing-tcheou Ouang-lun eût pris le parti de mettre tout à seu & à sang, il se répandit dans la Ville avec tous ses gens. Ce sur un carnage horrible dans toutes les rues & dans les maisons. Ils prépargnement que les les maisons. Ils n'épargnerent que les hommes qui pouvoient porter les armes, & les femmes qui étoient d'âge à servir leurs passions brutales, ou à leur préparer du riz à manger: 70 femmes chrétiennes, dans la consternation où elles étoient, suyoient au hasard. Une jeune Chrétienne, aveugle de naissance, leur dit : où allez-vous? Avez-vous oublié que nous avons ici une chapelle dédiée à la fainte Vierge? c'estlà qu'il faut nous rendre. Notre bonne Mere sera pour nous un refuge assuré. Il n'en fallut pas davantage pour ré-veiller la confiance de cette troupe si justement alarmée. Elles entrerent toutes

dans la chapelle, & en fermerent les portes. Là, prosternées jusqu'à terre, elles conjuroient sans cesse la fainte Vierge d'avoir pitié d'elles. Plusieurs fois les conjurés approcherent de la chapelle avec de grands cris, tuant à droite & à gauche tout ce qu'ils rencontroient; mais comme si une main invisible les eût repoussés, ils s'éloignerent tout-à-coup, sans savoir pour quoi.

Une femme chrétienne ne fut pas assez heureuse pour se trouver avec les autres : elle fut enlevée avec sa bellemere, qui étoit encore idolâtre. On les mit ensemble pour préparer du riz. La fille dit à sa mere : ô ma chere mere, où fommes-nous? Qu'allons-nous devenir? Sa mere lui dit : ayez courage, ma fille, ceci ne durera pas. J'ai oui dire que l'Empereur envoyoit des braves pour nous délivrer; la scene changera bientôt de face. Elle parla trop haux. Un soldat de Ouang - lun étoit à la porte; ayant entendu ce qui se disoit, il entra brusquement, & sendit la tête à cette femme d'un coup de sabre. La chrétienne se crut perdue : elle se jeta aux pieds du soldat, le conjurant d'a-voir pitié d'elle. Le soldat se trouva changé tout-à-coup; il la traita honnêtement, & lui permit de se retirer. Quand la révolte du Chan-tong fut totalement éteinte, un bon Catéchiste de Ling-tsing-tcheou même vint me voir, conduisant par la main un de ses petits-fils, d'environ 8 à 9 ans. Quoiqu'il soit déjà d'un certain âge, il est encore plein de santé & de forces. Il s'appelle Ouang-ko-so-me (Cosme). Je lui demandai comment lui & toute sa famille s'étoient tirés d'un danger si pressant? Il me raconta ingénuement tout ce qui s'étoit passé par rapport à lui. Dès que je sus, me dit-il, que les révoltés met-toient tout à seu & à sang, je cachai les femmes & les jeunes gens entre deux murailles, moi & mes fils nous montâmes sur le toît de la maison. Nous n'étions pas sans armes; mais que pouvions-nous contre tant de milliers d'hommes furieux? Nous mîmes toute notre confiance en Dieu. Je portai un crucifix sur le revers du toît. Là, prosternés aux pieds de notre divin Sauveur, nous le conjurions avec larmes de nous protéger. J'entendis toutà-coup un bruit horrible; c'étoient des rebelles qui enfonçoient la porte de ma maison. A l'instant je sautai à bas du toît, le sabre à la main. Je désarmai celui qui s'étoit avancé. La penfée me vint de le tuer; mais je me fouvins que j'étois Chrétien, & qu'il falloit pardonner. Je me contentai de le pousser rudement hors de la porte, que je fermai sur lui.

Mon premier soin sut d'aller rassurer les semmes & les jeunes gens que j'avois caché entre les deux murailles; mais je fus bien furpris de n'y trouver perfonne. La peur les avoit faisis, & ils avoient quitté brusquement leur re-traite pour s'enfuir. Je me mis aussi-tôt à leur suite avec le reste de ma famille. Nous les atteignîmes à quelque distance de Ling-tsing-tcheou, du côté de l'Orient où les rebelles n'avoient point encore pénétrés. La peur donnoit des jambes aux plus foibles. En peu d'heures nous fûmes tous à six lieues de Ling-tsing-tcheou. Nous nous arrêtâmes chez un bon Chrétien qui nous recut avec beaucoup de charité. Ce pauvre enfant que vous voyez, n'avoit pas mangé depuis deux jours. Quand les troupes de l'Empereur curent ré-tabli l'ordre, nous revinmes tranquil-lement dans notre maison. Quoique tout fut ouvert, on n'avoit touché à rien, pas même à de l'argent qui fautoit

aux yeux. Je visitai ensuite les Chrétiens de Ling-tsing-tcheou & des lieux circonvoisins. Quelle Providence! Il n'y en a pas un seul qui ait été enveloppé dans le malheur commun.

Il me raconta encore d'autres particularités qui me confolerent beaucoup.

Cependant l'Empereur donna un Edit terrible, portant ordre de rechercher avec la derniere rigueur les mauvaises Sectes de l'Empire. Son intention n'étoit sûrement pas d'y comprendre notre sainte Religion; mais il étoit bien à craindre que plusieurs Mandarins des Provinces ne compromissent les Chrétiens, & ne les arrêtassent, du moins pour en tirer de l'argent. Le Seigneur n'abandonna point encore les siens dans cette occasion: il inspira sans doute à l'Empereur de dire deux mots qui montroient de la bonne volonté pour les Missionnaires. C'en sut assez aucun Mandarin ne remua.

Tout ceci se passa aux mois de Septembre & d'Octobre 1774. Au mois de Novembre on avertit l'Empereur de la mort du P. Benoît. Il donna 100 taëls pour son enterrement, ce qui revient à 750 livres de notre monnoie. Ce premier bienfait sut suivi d'un second

bien plus considérable. L'Empereur, pour se délasser un moment du tracas des affaires, va tous les deux ou trois jours voir les nôtres, qui sont occupés au Palais. Alors il oublie presque qu'il est le plus grand Prince du monde; il leur parle d'un air de bonté qui charme. Il voulut qu'ils lui racontassent en détail comment le P. Benoît étoit mort. Puis en présence de quelques Eunuques & de quelques Mandarins, il ajouta ces paroles, que les Chinois achetteroient au poids de l'or: Benoît étoit un brave homme, Hao-gin; il a été plein de zele pour mon service, Tang-téhaye, Kin-cheu.

Quelque temps après, dans la crainte peut-être que les affaires de Ouang-lun ne nous inquiétassent, & peut-être encore pour faire savoir aux Grands sa façon de penser sur notre compte, il dit aux nôtres: vous priez pour les morts, je le sais; votre intention est bonne. Vous ne vous assemblez que pour demander à Dieu qu'il leur donne un lieu

de rafraîchissement.

Ce mot ne paroît rien; mais ce mot dit beaucoup: c'est que les Pei-lin-kiao s'assemblent aussi pour leurs morts, & que c'est dans ces assemblées surtout qu'ils complottent contre l'Etat. Croiriez-vous, cher ami, qu'on a fait tout l'imaginable pour prévenir ce grand Prince contre notre chere & infortunée Mission. On est allé jusqu'à lui faire présenter un Ecrit dans lequel on accusoit hautement le P. Benoît & le P. Lesebvre d'avoir trempé dans le prétendu assassinat du Roi de Portugal. Peut-être qu'un Prince moins éclairé eût été frappé de tout ce qu'on osoit dire contre nous. Il n'y fit pas seulement attention. Un coup-d'œil suffit à un grand homme, pour voir le vrai. Il voulut que nous sussions qu'il ne s'étoit point laissé tromper; il permit la lecture de cet Ecrit au P. Benoît, sans demander ni éclaircissement, ni justification.

Quelqu'un disoit : si l'Empereur de Chine eût été Empereur d'Occident, les Missionnaires ne craindroient pas de manquer de successeurs. Un autre Chinois disoit encore quelque chose de plus fort : je n'ose le répéter. Mais je l'ai dit; je ne veux ni me plaindre, ni être plaint. Il faut boire le calice jusqu'à la lie. Heureux, si, nous élevant jusqu'aux sentimens généreux de l'Apôtre des Indes & du Japon, notre grand

Saint Xavier, nous disons avec lui:

Amplius, Domine, amplius!

Cependant, pour dire le vrai, il se-roit difficile d'ajouter à nos malheurs. Au mois de Février de cette année 1775, il nous en est arrivé un qui nous a percé jusqu'au vif. Peut-être est-il la suite & le pendant des autres. Je n'ose juger les hommes si méchants. Voici

Il y avoit au Collége une magnifique Eglise bâtie à l'Européenne. Ce monument auguste de la piété & du zele des Princes chrétiens, dominoit cette superbe Ville, & annonçoit à sa façon la gloire du vrai Dieu. L'Orient n'avoit rien de si beau, ni de si touchant.Le jour de la Fête de sainte Catherine de Ricci, grand'tante du respectable & faint Vieillard du même nom, qu'on dit être au Château Saint-Ange, le P. Sucro, Chinois, alla dire la derniere Messe qui se dit à 7 heures, parce que l'usage des Chinois est de dîner à 8. Pendant la Messe, il se trouva mal. Il sortoit de dessous l'autel une odeur forte qui l'incommoda au point qu'il eut bien de la peine à finir le saint sacrifice. Il en avertit le Sacristain: on chercha de tout côté, & on n'apperçut rien. Le P. Sucro alla déjeûner. A 8 heures & un quart, on vint le chercher pour baptiser un Idolâtre converti. Il ne sentit plus l'odeur qui l'avoit incommodé, apparemment, parce qu'il n'approcha pas de l'autel. À peine étoit-il rentré dans sa chambre, qu'on cria dans la Cour: le feu est à l'Eglise. Il crut d'abord qu'on se trompoit d'endroit. Cependant il fortit, & à l'instant il vit des tourbillons de flammes qui s'élançoient de toutes les fenêtres de l'Eglise. Le P. Procureur de la Maison voulut du moins sauver le faint Sacrement. Il s'avanca vers les flammes; mais il en fut repoussé. Comme il tomboit à la renverse, des domestiques qui le suivoient, le retirerent par les habits. Il tenta une autre voie, mais il ne fut pas plus heureux. Le feu étoit si violent, & il avoit pris en tant d'endroits à la fois, qu'en une heure de temps, ce vaste édifice sur consumé.

Nota. Nous avons déjà parlé de cet incendie, mais avec beaucoup moins

de détail.

Le Sous-Gouverneur de la Ville se rendit aussi-tôt au Collége avec 8 mille hommes. On y accourut de toutes parts. La foule devint si grande, qu'on ne pouvoit plus en approcher, même de loin.

loin. Ce ne fut qu'à 10 heures & un quart, que nous apprimes confusément cette triste nouvelle. Nous étions au Réfectoire: aussi-tôt toute la Communauté se leva de table, pour aller devant le saint Sacrement. Je me mis en route, dès qu'il fut possible de percer la foule. De loin je cherchois des yeux cette belle Eglise que j'avois vu si souvent avec tant de plaisir. Je l'avoue, si mon cœur a jamais souffert, ce fut dans ce moment. N'appercevant qu'une fumée noire, je ne pus retenir mes larmes devant ce monde d'Idolâtres : les forces me manquerent, & tout ce que je pus faire, ce fut de gagner la chambre d'un de nos Missionnaires, où hors d'état de consoler les autres, j'eus moi-même besoin de consolation.

De retour à la maison, il nous vint bien des pensées : toute la nuit nous simes la garde autour de notre Eglise; mais nos soins étoient bien peu de chose. Notre résidence & celle du Tongtang auroient probablement eu le sort du College, si la Providence n'étoit encore venue cette sois à notre secours. Elle ne se sit point attendre : celui qui tient entre ses mains le cœur des Rois, toucha celui de l'Empereur. Il

Tome XXVI.

parut sensible à nos malheurs, & il eut soin qu'on le sût dans tout l'Empire,

Dès le lendemain il donna ordre au Tribunal des Ministres de s'informer de ce que son aïeul, l'Empereur Kamhi, avoit fait pour le College, lorsqu'il donna à son Eglise la sorme qu'elle avoit ci-devant. Il se trouva qu'il avoit prêté à nos Peres un Ouan, c'est-à-dire, cix mille onces d'argent; ce qui revient ici à 75 mille livres de notre monnoie, En Chine, les anciens usages sont loi, L'Empereur en donna autant. Cette grace n'étoit que le prélude d'une autre

bien plus considérable.

Il y avoit dans l'Eglise de Nan-tang trois grandes & magnifiques inscriptions. Je crois vous en avoir parlé dans ma Lettre de 1769, à l'occasion de Majoche, cet illustre Confesseur de J. C. L'Empereur Kam-hi les avoit écrites lui-même de son pinceau rouge. C'est un de ces présens rares dont on ne connoît bien le prix, que lorsque l'on voit de ses yeux quel cas l'on en fait ici. Nous avons vu une de ces inscriptions Impériales en trois caracteres seulement. C'est un mot gracieux de Kamhi au Pere Parennin. Elle est exposée dans l'endroit le plus honorable de la

Salle où nous recevons les Grands. J'ai vu un Prince du Sang n'ofer s'affeoir au-deffous : il fe retira par respect dans un coin.

Selon les mœurs du pays, perdre de tels présens, c'est toujours une faute : il faut s'en accuser auprès de l'Empereur. Nos Peres du College le firent dans un Ecrit qu'ils présenterent à Sa Majesté. L'Empereur les recut avec cet air de bonté qu'il sait si bien prendre quand il veut : il leur pardonna, comme on pardonne une faute qu'on sait bien être involontaire. Ensuite, pour réparer leur perte, il donna ordre à son ancien Maître qu'il a fait Ministre de l'Empire, de préparer de belles inscriptions pour la nouvelle Eglise. Je veux les écrire moi-même, ajouta l'Empereur; je les écrirai de mon pinceau rouge.

Cette nouvelle se répandit aussi-tôt par-tout. On vint de tout côté au College, féliciter nos Peres du Nantang. Il y eut même de nos Chrétiens en place qui ne pouvoient presque s'empêcher de regarder comme une espece de bonheur l'accident qui étoit arrivé.

Depuis ce temps-là, nous fommes tranquilles: on rebâtit l'Eglife. Elle fera

magnifique. Nos Peres du College ne voyant plus de successeurs après eux, ne craignent pas de se mettre à l'étroit. Ils veulent offrir à Dieu, en finissant, ce qu'ils ne gardoient que pour le faire

connoître & aimer.

Quoique nous tâchions de ne rien laisser échapper au-dehors de nos défastres, cependant nos Néophytes savent tout. Ils sont désolés : ils sont quelque chose de plus. Par attention pour nous & pour s'honneur de la Religion, ils évitent de parser de nos malheurs & des leurs. Les choses vont leur train. Il nous est encore venu des Provinces près de 200 Chrétiens pour les Fêtes de Pâques. Ils ont montré une ferveur qui nous a d'autant plus touché, que nous ne pouvions nous empêcher de penser que dans la suite il n'en sera peut-être pas ainsi.

Par le moyen de deux Catéchismes nouveaux, nous étions venu à bout de porter dans nos familles chrétiennes plus d'instructions qu'il n'y en avoit cidevant. Nos Néophytes se formoient : nous avions eu la consolation d'ouvrir une nouvelle Mission dans la Tartarie. Elle eut été bien-tôt florissante : nous comptions l'étendre jusqu'au Hai-long-

kiang qui sépare les Domaines de l'Empereur de ceux de la Russie. J'ai eu l'honneur de voir deux Rois dans ces contrées. L'un est venu dans notre Eglise: j'ai rendu visite à l'autre, avec l'ancien de notre Maison. Ils sont tous deux d'une bonté qui permettoit d'espérer beaucoup. Vaine espérance! si l'on ne se

presse de nous remplacer.

Quels gens que les Loppins, les Rois, les Beuth, les Forgeot & tant d'autres que notre Province seule a fourni à la Chine! Nous les vîmes partir il y a de longues années: nous ne pouvions assez admirer leur piété, leur zele, leur détachement, leur recueillement, cet esprit intérieur, cet esprit d'oraison qui les tenoit sans cesse dans la présence de Dieu; & qui les rendoit si souples sous sa main. J'ai eu le bonheur de les suivre, sans avoir leur vertu. J'ai su, depuis que je suis ici, que bien loin de se démentir, ils sont allé en croissant. Après avoir fourni une carriere méritoire & bien glorieuse à la Religion, ils sont morts en saints.

Il y a fans doute de faintes gens & de bons Missionnaires parmi les Religieux & les Prêtres, qui ont voulu partager les travaux de la Compagnie: qu'on

ne tarde donc pas d'en envoyer.

O Dieu! combien d'ames vont se replonger dans les ténebres de l'Idolâtrie! Combien n'en sortiront pas! Qui sait ce qui s'est passé au Parraguai, peut gémir par avance sur toutes les autres Missions étrangeres. Ici, Dieu aidant, les choses pourront encore se soutenir quelques années, parce que, vu les circonstances & le local, on ne voudra pàs nous interdire; parce qu'il est plus dissicile qu'on ne pense, de nous remplacer; parce qu'il est moralement impossible de toucher à notre état, c'est-à-dire, à notre façon de vivre & d'être au Palais. Mais ensin, nous ne sommes pas immortels: Peking tombera ensin, & suivra le malheureux sort des autres Missions.

Je finis de bâtir une belle Congrégation; j'en envoie le plan à Paris. Il est de six pieds de haut, quatre de large; il comprend encore l'Eglise & tout le terrein que parcourt la procession du faint Sacrement, le jour de la Fête-Dieu: c'est un beau morceau.

Je falue de tout mon cœur nos chers amis : ils doivent à notre amitié de redoubler de prieres pour nos pauvres Missions. L'an passé, je n'eus pas la consolation de recevoir de leurs cheres nouvelles: sans doute que leurs Lettres ont été perdues ou interceptées: il faut nous accoutumer à ne vouloir que ce que le bon Dieu veut. Je me recommande à vos saints sacrifices & aux leurs. En attendant le grand jour où nous nous reverrons tous, je suis dans l'union de vos prieres & saints sacrifices,

### Monsieur,

Votre très-humble & trèse obétifiant serviteur & ami Fra Bourgeois, Supérieur de la résidence des Missions naires François.

A Peking, le 15 Mai 17750



### LETTRE

De M. Fr. BOURGEOIS, Missionnaire en Chine, à M. l'Abbé DE CHARVET, Prévôt de l'insigne Collégiale de Pontà-Mousson.

A Peking, le 15 Septembre 1778.

# Monsieur,

L'an passé, je ne reçus point de vos cheres nouvelles: elles eurent le sort de toutes les autres. Aucune ne vint; c'est cependant pour nous une vraie consolation de savoir où en sont tant de braves gens que nous avons quittés. Peut-être cette année-ci serons - nous plus heureux. Quoi qu'il en soit, la volonté de Dieu sur-tout.

On imprime en France toutes fortes de livres sur la Chine. Vous voudriez savoir qui a raison. J'écrirois, & vous n'en seriez probablement pas plus avancé. Mes pensées ne seroient pas celles des autres. Je ne vois qu'un moyen de

s'en tirer, c'est de lire le pour & le contre, & ensuite de former soi-même son jugement. La vérité a ses couleurs, & à la longue elle se montre. Il y a des choses dont tout le monde convient, & qui peuvent servir à sixer certaines idées, moyennant lesquelles on va à d'autres.

M. Bertin a vu, je ne sais comment, la copie d'une Lettre que j'écrivis à M. l'Abbé Gallois qui avoit sait le voyage de Chine avec moi. Il sut étonné de ce que je dis dans cette Lettre de Nankin; il a souhaité avoir là-dessus une explication. Je la joins ici; else est telle que je l'ai envoyé à Sa Grandeur (1). J'ai cru que vous la verriez volontiers, & je ne suis pas sâché qu'elle se répande, asin qu'on sache ce que j'ai dit, ou ce que j'ai voulu dire. Vous me connoissez, cher Abbé, j'aimerois mieux mourir que de tromper : vous pouvez ajouter une créance pleine & entiere à ce que je raconte, comme l'ayant vu. J'ai pris toutes les précautions possibles pour

<sup>(1)</sup> Note de l'Editeur. Nous n'imprimerons point ici cette Lettre sur Nankin, parce qu'elle se trouve dans les Mémoires de la Chine, imprimées par ordre de M. Bertin.

ne point me méprendre. Pour ce qui est de raisonnement ou de critique, je ne le garantis pas de même. On juge fouvent comme on est affecté: on a peut-être des préventions qu'on ne connoît pas. En genéral les nouveaux venus sont pour l'Europe, & les anciens, pour la Chine; mais tout cela ce font des bagatelles. Nous n'avons pas passé les mers, pour nous noyer enfuite dans ces miseres. O cher Abbé, que l'état de notre pauvre Europe nous afflige! Si nous ne la voyons pas de trop loin, il nous femble que les bons principes, l'honnêteté & la Religion même s'altérent étrangement. Nous n'osons répéter ce que les gens du monde & du grand monde nous en mandent. Ah! si nous pouvions du moins nous confoler, en jettant les yeux sur notre infortunée Chine! mais non: elle est aveugle; elle est fiere de son étendue, de son ancienneté, de ses livres, de ses loix, de ses coutumes; & plus que tout cela, elle est abimée dans toutes fortes de défordres. Hélas! nous en fauvons peu; mais c'est un miracle que nous en sauvions un feul.

Le Roi digne successeur de St. Louis & de Louis XIV qui aima tant la Chine,

a pris sous son auguste protection notre chere Mission. Nous sommes touchés de son zele, & infiniment reconnoissants de ses bontés.

Mes respects à tous nos Confreres & en particulier à vos deux chershôtes. l'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect & d'attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & trèsobéissant serviteur Fr. Bourgeois,



## LETTRE

De M. DUFRÊNE, Missionnaire du Séminaire des Missions étrangeres, d M. \*\*\*.

En Chine, dans la Province du Ss-tchoun, le 12 Octobre 1779.

# Monsieur,

La Lettre que vous m'avez écrite. m'est heureusement parvenue; mais je ne sais combien d'années elle a employé à faire le voyage de France en Chine; car elle est sans date d'année, de mois & de jour. Vous êtes maintenant, dites-vous, en Théologie, & vous balancez si vous ne, prendrez point la charge de M. votre pere. Lorfque ma Lettre vous arrivera, vous aurez sans doute fait votre choix; ainfi je n'ai rien à vous dire là-dessus. Je souhaire seulement que vous ayez fait celui que Dieu exige de vous. Vous me parlez de la belle maison que M. votre pere a fait bâtir, de ses jardins qu'il a aggrandis, en forte qu'on ne s'y reconnoît plus; e ne vous conseille pas de mettre tout

cela dans votre cœur: demeurez dans la maison, à la bonheur; mais que la maison ne demeure pas dans vous: promenez-vous dans le jardin; mais que le jardin ne se promene pas dans vous. Vous entendez assez ce que je veux dire par ces tours de phrases, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas y mettre vos assections. Tournez-les vers la maison encore plus superbe du ciel, vers les jardins encore plus vastes de l'éternité. Votre maison sera un jour démolie, les sleurs de votre jardin se faneront, les arbres seront arrachés; mais les tabernacles du ciel subsisteront éternellement.

Il se convertit ici à la Foi chaque année un assez grand nombre de Gentils; il s'en convertiroit encore davantage, s'il y avoit un plus grand nombre d'ouvriers. Il y a eu cette année des persécutions dans plusieurs parties de cette Province. Dans les unes, elles ont été légeres & les Chrétiens renvoyés sans avoir été beaucoup maltraités: dans les autres, elles ont été assez violentes, & les Chrétiens ont éprouvé d'assez rudes tourmens. La famine a été extrême dans plusieurs Provinces de cet Empire. Nous n'en avons appris aucun détail; mais ce que nous avons eu sous

les yeux, nous fait assez sentir ce qui s'est passé ailleurs. Il est mort ici de faim un nombre prodigieux de personnes, foit enfans, foit hommes & fem-mes, fur-tout dans la partie orientale de la Province, où la famine paroît avoir été extrême. Si ce fléau a enlevé d'un côté un grand nombre de citoyens à la terre, il en a donné d'un autre un grand nombre au ciel. On a baptisé beaucoup d'enfans d'Infideles : on envoyoit par-tout des Néophytes tant hommes que femmes, pour administrer ce Sacrement à ceux qui étoient dans un vrai danger de mort. Dans la partie orientale où la famine a fait les plus grands ravages, on en a baptisé 20000; dans cette partie où la famine étoit moins cruelle, on n'en a baptisé que

Les Chrétiens d'Europe qui font des aumônes, pour contribuer à cette bonne œuvre, soit directement, en les déterminant formellement pour cela, soit indirectement, en les accordant pour la subsistance des Missionnaires, ont maintenant autant d'intercesseurs dans le ciel auprès de Dieu. Ce doit être une grande consolation pour eux, & un motif pour les autres riches de consa-

erer à une si bonne œuvre au moins

quelque chose de leur superflu.

Au retour de nos courriers de Canton, il est entré cette année un Missionnaire Européen. Il a été reconnu à une douanne : on a aussi-tôt enchaîné le bateau, pour ne pas le laisser passer outre. Alors le Commis est entré en composition avec nos gens, pour ne pas les conduire devant le Mandarin. Ceux-ci, pour se tirer de cette mauvaife affaire, ont donné tout l'argent qu'ils avoient pour sors en especes. Le Commis a encore emporté une assez grande quantité d'effets, & après cela, les a laissé partir. L'argent & la valeur des effets, c'est presque tout ce qui étoit destiné à l'entretien des Missionnaires qui font ici; mais la Providence ne nous a pas abandonné: nous avons trouvé à emprunter, & plusieurs riches Chrétiens nous ont fait des aumônes.

La perte que nous avons faite, ne fe borne pas à l'argent; le Missionnaire est arrivé attaqué d'une dangereuse maladie dont il est mort un mois & quelques jours après. Sit nomen Domini benedictum.

M. de Saint-Martin a manqué d'être pris cette année par les fatellites. Ils sont arrivés au nombre de huit ou newf dans une maison où il étoit allé visiter un malade, très-peu de temps après

qu'il en étoit sorti.
Voilà, M., les principales nouvelles de ce pays, ou du moins de ce canton. Il ne me reste plus qu'à vous dire que si vous vivez dans le monde, vous êtes exposé à bien des dangers. Vous avez besoin d'une grande vigilance sur vousmême; du secours de la priere & de la fréquentation des Sacremens. Vigi-late & orate. La vie est courte, M., & passe comme l'ombre; les biens, les honneurs & les plaisirs du monde passent avec la même rapidité. Tout n'est que vanité ici bas : Vanitas vanitatum. Que notre cœur s'attache à Dieu feul; qu'il ne soupire qu'après l'éternité, voilà le réel & le solide. Je recommande à vos prieres & à celles des bonnes ames que vous connoissez, la conversion des Infideles, le maintien de la Foi, le baptême des enfans : je m'y recommande aussi moi-même, ainsi que tous les autres Missionnaires. Adieu, M.; j'ai l'honneur d'être dans les sentimens du plus sincere attachement,

#### LETTRE

De M. LAMATHE, Missionnaire à la Chine, à M. DUGAD.

Ce 12 Juin 1780.

# Monsieur,

Nous n'avons reçu par la derniere moussion aucune Lettre de France : sans doute que le sléau de la guerre trouble notre chere Patrie, & que c'est-là la seule raison qui nous prive de vos cheres & intéressantes nouvelles.

Malgré tout ce qui est arrivé de sacheux depuis quelques années, nous allons toujours notre train, & nos Missions se sont avec autant de zele que si nous jouissions de la paix la plus profonde, & que nous sussions dans l'Etat le plus florissant. Après tout, pourrions-nous, devrions-nous du moins changer de conduite? C'est pour Dieu que nous travaillons; il vit & regne toujours: spectateur de nos travaux, il ne les laissera pas sans récompense. Les hommes peuvent pervertir les hommes; mais ils ne peuvent rien sur le cœur de

Dieu, & leurs jugemens dépravés ne le changeront pas. Voilà le grand motif de ma consolation, de ma joie dans nos tribulations, & de ma persévérance dans mes travaux. Ils seroient bien diminués, si l'ennemi du salut nous laissoit tranquilles; mais où ne s'étend pas fa rage? Un Missionnaire, un Chrétien effrayent le Gouvernement politique; on s'en défie comme de l'ennemi le plus dangereux de l'Etat, & avec qui il ne faut faire ni paix, ni treve : de-là cette source intarrissable de persécutions. Presque tous les ans j'aurois pu vous en marquer quelques - unes : je vous ai déjà parlé de celle qui s'étoit élevée sur la fameuse montagne, de 10000 familles. Je vous ai mandé que les Chrétiens en avoient été chassés avec la dernière infumanité, dans le cours du mois de Mai 1778, temps auquel il est trop tard pour aller défricher, ou même semer de nouvelles terres déjà défrichées; qu'on leur avoit laissé le choix de l'apostasse ou de la transmigration, & que fideles à leur devoir, ils avoient presque tous mieux aimé perdre leurs biens, que la précieuse qualité de chrétien. Leurs tribulations auroient fini-là,

fi le chef le plus foumis à la volonté de

Dieu, n'avoit pas eu la témérité d'aller à l'Empereur même demander la justice qu'on lui resusoit dans ses Tribunaux, depuis plus de 30 ans qu'il soutenoit le procès contre les Insideles qui vou-loient usurper des montagnes qu'il avoit mises en valeur avec des soins & des travaux infinis.

Les Tribunaux de la Capitale ayant recu l'ordre de faire justice, & ayant délégués des Juges extraordinaires dans la Province où nous sommes pour connoître de cette affaire, les plaideurs chrétiens n'ont gagné autre chose que des tribulations. Arrêtés de nouveau & conduits à la Capitale, il a fallu y souffrir les rigueurs d'une étroite prison & de la plus affreuse indigence; car on ne leur sournissoit guere que la moitié de ce qui leur auroit été nécessaire pour l'entretien d'une vie misérable.

Renfermés dans ces cachots, on a essayé de les tenter par la cupidité, en leur faisant entendre que, s'ils vouloient être dociles aux ordres de leurs Supérieurs, & abandonner cette nouvelle loi venue d'Europe, on leur feroit justice sur le temporel; qu'on condamneroit leurs adversaires comme usurpateurs; mais que, s'ils le resusoient, ils

perdroient leurs montagnes & leur la berté. Dieu leur a fait la grace de ne pas se laisser prendre à ce piege dangereux. Deux seulement qui n'étoient guere fideles aux loix & aux pratiques du Christianisme, y ont été pris; ils ont abjuré, & n'en ont pas été moins dépossédés. Les autres se sont montrés devant les grands Mandarins de la Capitale tels qu'ils avoient parus dans la Ville de leur district, inébranlables dans leur foi. On dit même que leur Chef Luc Tching-y a parlé avec une fermeté digne des Chrétiens de la primitive Eglise. En conséquence, ils ont été condamnés, 10. comme usurpateurs des montagnes Impériales, tandis qu'on innocente le Vendeur, & qu'on le récompense même; 2º. comme attachés opiniâtrement à une loi Européenne, profcrite par l'Empereur. On a fait confirmer la Sentence à Peking, & on l'a mise en exécution vers le commencement de Septembre 1779, qu'on les a fait partir pour les endroits respectifs de leur bannissement. Six font morts en-prison ou en chemin. Ceux qui restent, pourront, après trois ans de bannissement, retourner dans leurs familles. Leur condamnation a été suivie d'un

Edit du Chef du Tribunal des crimes de notre Capitale. Dans cet Edit fort long & tout tissue de faussetés, au sujet du procès, il fait de séveres désenses d'entrer, ou de persévérer dans notre sainte Religion; ordonne de faire de nouvelles recherches & plus exactes, sur-tout dans notre Cou-tching où il apprend qu'il y a toujours des Chrétiens, parce que ceux mêmes qui promettent de ne l'être plus, manquent à leurs promesses, &c.; qu'à présent il faut les forcer à apostasier sincérement & de bonne foi; que s'ils resusent, il n'y qu'à les lui envoyer, pour en faire justice, &c., &c.

Mais son Edit n'a point eu de suites, on l'a affiché sans aller plus loin; on l'a laissé tomber, & on lui a répondu comme auparavant qu'il n'y avoit plus de Chrétiens: ce n'est pas qu'à notre petit Tribunal on ignore qu'il y en a; mais on les a arrêtés tant de fois sans jamais les trouver en faute, & on a pris tant de leurs livres dans la lecture desquels on a pu se convaincre pleinement de la sainteté de la loi chrétienne, que bien loin de croire qu'il y ait à craindre de la conduite & des a semblées de nos Néophytes, ils ont

la bonne foi , au moins de temps en temps, de convenir qu'il seroit à souhaiter pour la tranquillité de l'Empire, que toute la Chine fût véritablement chrétienne. On dit qu'à notre Ville un des principaux Tribunalistes seroit en état de précher la doctrine si belle des dix Commandemens, aussi bien qu'un Catéchiste bien instruit. Ces connoissances le tranquillisent sur le compte des Chrétiens dont il empêche, autant qu'il peut, les recherches inutiles. Que n'y a-t-il dans chaque Tribunal un ou deux hommes de ce caractere? presque toutes les persécutions cesseroient, & la Religion s'étendroit. Cette tranquillité dont on m'a laissé jouir, m'a mis en état de faire mes visites à l'ordinaire, & de procurer aux Chrétiens les secours spirituels qu'ils attendent de nous. Les baptêmes vont toujours leur train, & il n'y a pas d'année où je n'en aie plusieurs d'adustes, mê-me dans les endroits où l'on voit de ses yeux les tracasseries qu'on fait aux Chrétiens. Je ne puis cependant désavouer que la crainte en arrête un grand nombre qui embrasseroient vo-lontiers notre sainte Loi, s'ils le pouvoient sans danger. Que l'amour de la

Croix est difficile à persuader! ne l'éprouvons-nous pas nous-mêmes? C'est un don de Dieu: demandez-le-lui, je vous en conjure & pour eux & pour moi. Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, dans l'union desquels j'ai l'honneur d'être avec un très-prosond respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Recevez les affurances de respect de notre vénérable Doyen & de mon Collegue, M. Ko, & permettez que M. Lesebvre trouve ici celles de ma respectueuse reconnoissance. Pressé d'aller à une grande journée secourir un malade, je n'ai pas le temps de lui écrire.



## EXTRAIT

D'une Lettre de M. DOLLIERES, Missionnaire à Peking, à M. son frere, Curé de Lexie, près Longwi.

Le 15 Octobre 1780.

## Mon très-cher Frere,

J'ai reçu avec bien de la joie, le 4 Novembre de l'an passé 1779, votre Lettre datée du 29 Décembre 1776, la premiere & la seule qui me soit parvenue de toutes celles que vous m'avez écrites. Je ne sais quel a été le sort de toutes celles que je vous ai adressées, tant de Riojenor & de l'Isle de France, que de Macao & de Peking, soit à vous, soit à plusieurs personnes de Nancy. Le seul P. Sauvage a assez constamment répondu. Des Annonciades une seule Lettre m'est parvenue, rien de chez M. Platel, ni de vous. Un silence si constant & dont je ne pouvois deviner la cause, voyant sur-tout qu'on me répondoit exactement de Saint Nicolas de Laon, de Paris, d'Orléans, de la Fleche, de l'Orient & de Rome, me fitcraindre

craindre qu'en effet mes Lettres ne fussent à charge, & je cessai d'écrire en 1774. Cependant en 1775, je fis une derniere tentative, pour obtenir quelque nouvelle de ma famille, ou du moins quelque adresse par laquelle je pusse en avoir. Le peu que vous me dites de ces Lettres, est tout ce qu'elles ont produit. Je n'en ai jusqu'ici reçu aucune réponse: je vous avouerai que parmi bien des peines que la Providence m'a menagées depuis ma sortie de France, cette privation longue & si universelle de tout rapport avec les personnes qui m'étoient à tous égards les plus cheres, n'a pas été la moins dure pour moi. Enfin, après 22 ans & plus, voilà le commerce rétabli entre nous, & le premier fruit qui m'en revient, est encore, Dieu le voulant ainsi, un fruit de souffrances. Que de désastres, que de morts & quelles morts vous m'apprenez! Tous ces coups qui n'ont été portés que de loin en loin dans l'espace de 20 ans, sont venus m'accabler à la fois tous ensemble.

Mon cœur, depuis bien des années, me disoit que notre tendre mere n'étoit plus de ce monde, & je ne priois plus pour elle à l'autel que dans cette persuasion, que tant de chagrins & de Tome XXVI.

maux dont sa vie a été tissue, ne lui laisseroient pas pousser sa carriere au-delà de 60 ans. Ce qu'elle a vécu de plus, étoit au-delà de ce que j'osois es-pérer. Nous devons sentir sur-tout ce qu'elle a fait & souffert, pour nous procurer une éducation que nous n'aurions jamais eue sans le courage que Dieu lui avoit donné, & qu'elle a tout employé pour cet objet. Notre Tante, Madame Henrion, a à cet égard les mêmes droits sur ma reconnoissance. C'est elle qui m'a élevé dans cette partie de la jeunesse où l'éducation est la plus dégoutante pour ceux qui en sont chargés. Je vous prie, en lui présentant mes asfurances de respect, de l'assurer aussi que je conserverai toujours le souvenir le plus vif de toutes les obligations que je lui ai. Je vous félicite de la bonne maniere dont vous vous êtes arrangé dans votre Paroisse, sans surcharger votre pauvre Peuple. J'ai fait part à M. Colas de ce que vous me dites de sa famille. Il en étoit déjà instruit par des Lettres de plus fraîche date que la vôtre. Je passe à présent à ce qui me regarde, & puisqu'aucune de mes Letteres ne vous est parvenue, je commence par l'histoire très-abrégée de mon voyage.

Nous partîmes de l'Orient le 7 Mars 1758, M. Cibot, qui est mort cette année le 8 Août, un jeune Chinois. mort deux ans après son retour, & moi, sur le d'Argenson, le second d'une escadre de neuf vaisseaux, tous armés de la batterie haute, le Commandant & une fregate purement en guerre. Vers le cap Finistere, deux vaisseaux traîneurs nous avoient dejà quittés. L'un d'eux fut pris par les Anglois. Une tempête violente en sépara plusieurs autres. Nous prîmes un petit vaisseau Anglois qu'on coula à fond, après en avoir tiré les hommes. Dès ce jour-là, nous commencâmes à faire route nous seuls. Vers les Canaries, nous vîmes une flotte de 20 à 30 vaisseaux qui nous fit faire fausse route pour l'éviter. Peu de jours après, nous apperçûmes derriere nous, mais loin, deux vaisseaux; ensuite un troisieme, de notre force, parut de l'avant & venant à nous. La crainte de nous trouver entre deux feux, fit prendre la ré-folution de forcer de voiles, & d'aller prêt au combat droit à ce dernier II Te mit d'abord en travers, comme pour nous intimider, en nous montrant sa grandeur & sa force. Le nôtre le valoit, & nous continuâmes d'aller droit à lui;

vages. Nous trouvâmes - là un grand nombre de Missionnaires de toutes les Nations d'Europe, rappellés de leurs Missions, & attendant les vaisseaux qui devoient les porter à Lisbonne. Nous entrâmes dans ce port, le plus vaste qu'il y ait au monde, avec trois vaisseaux de Roi qui alloient joindre M. d'Ascher dans l'Inde. Les Missionnaires crurent que nous étions les vaisseaux destinés à les enlever, & tous surent dans l'alarme.

Nous partîmes de-là pour l'Isle de France, le jour de Saint Jean. En même temps que nous sortions, entroit, pour se faire remâter de misaine, le vaisseau l'Eléphant, parti de France, pour aller droit en Chine, avec le Chameau. Nous leur dîmes que nous allions les attendre à l'Isle de France, & qu'ils ne manquassent pas de venir nous y prendre. Nous ne pensions dire qu'un badinage, & cependant le temps qu'il fallut pour se remâter, fut si long, qu'il n'en resta plus assez pour gagner la Chine. Ainsi, force sut à l'Elephant de venir nous trouver à l'Isle de France, pour y passer l'été qui est l'hiver ici & chez vous. Le Chameau qui avoit continué sa route, manqua les détroits, & sut obligé de

se retirer de même à l'Isle de France. Nous y arrivâmes les premiers, après une traversée assez heureuse, à l'exception d'une tempête qui nous fit beau-coup souffrir pendant 24 heures aux environs du banc des Aiguilles, nous déchira quelques voiles, & gâta une partie des hautes mâtures. Nous débarquâmes cependant à l'Isle de France, le jour de Saint Augustin : nous y fûmes reçus de la maniere la plus cordiale, par MM. de Saint Lazarre, avec lesquels nous travaillâmes pendant huit mois. Les trois vaisseaux de Roi arriverent peu après nous. Faute de vivres, dont l'Isle étoit dépourvue, ni eux, ni un autre vaisseau que nous y trouvâmes, ne purent aller joindre & renforcer M. d'Ascher, lequel, deux mois après, revint luimême, & fut forcé de laisser l'Inde à la discrétion des Anglois qu'il n'avoit pu battre. Il fallut envoyer une partie des vaisseaux au cap de bonne-Espérance & ailleurs, pour tirer des vivres. Ce fut nous qui partîmes les premiers: ce fut le 20 Avril 1759. Nous passâmes quelques jours à l'Isse de Bourbon, d'où nous simes voile pour la Chine, le premier Mai, montés tous les trois sur le vaisseau l'Eléphant, où nous Viv

avions, parmi les Officiers & supercargues, six ou sept de ces prétendus es-prits forts, devenus, à ce que l'on dit, si communs en France. La peur des Anglois ne nous permettoit pas de passer par le détroit de la Sonde, qui est la route ordinaire. Nous cherchions celui de Bailly, & nous avions dû approcher beaucoup de la nouvelle Hollande. Ce détroit n'étoit connu de personne des deux vaisseaux, & l'on étoit fort en peine, lorsque nous vîmes terre à droite & à gauche du vaisseau. On courut aux Cartes, & on reconnut avec la plus agréable surprise, que c'étoit le détroit de Bailly dans lequel nous entrions. Il étoit de bonne heure; le vent étoit à faire sept lieues par heure. On avanca dans l'espérance de le passer; mais avant que nous fussions au milieu, le courant vint si fort contre le vent, que bientôt nous commençames à reculer. Le canot qu'on avoit mis à la mer, fut poussé par le courant avec tant de violence contre le flanc du vaisseau, qu'il s'y brisa, & coula bas. On prit le parti de jetter l'ancre après le coucher du foleil. On avoit tellement perdu la tête, qu'aulieu de jetter une forte ancre, on n'en jetta qu'une petite,

& faute de donner à notre compagnon le fignal de jetter l'ancre, il faillit à s'aller jetter sur un des côtés du détroit. Il nous avertit de son danger par un coup de canon. Alors on se souvint de lui en tirer deux, signal convenu, pour avertir de jetter l'ancre. On mesura la rapidité du courant : elle étoit de sept à huit lieues par heure. Nous passâmes la nuit dans ce courant, sur notre petite ancre, non sans bien des transes. On s'appercut le lendemain qu'on avoit eu raison de craindre; car au premier effort qu'on voulut faire pour lever l'ancre, le cable cassa. Comment avoit-il tenu toute la nuit contre l'effort d'un tel courant? Premier trait de Providence & d'une Providence bienfaisante! En voici un autre. Aulieu d'appareiller de bonne heure, tandis que le courant étoit le plus foible, on tarda trop d'une heure ou deux, & cela fur cause que nous nous vîmes encore sur le point d'être obligés de jetter l'ancre comme la veille, sans pouvoir débou-quer. Heureusement le courant devenoit moins rapide, à mesure que le canal s'élargissoit. Dans le premier moment qu'on se vit hors de danger, on promit un Te-Deum en actions de gra-

V v

ces, & la clique de nos mécréans, la plus poltrone de toutes, n'ofa s'y opposer. Dès que le danger sut un peu loin, elle alla agir auprès du Capitaine, pour l'engager à rétracter le Te-Deum, & il eut la soiblesse de le faire. Nous leur dîmes que Dieu les en puniroit; on ne fit qu'en rire. Cependant, après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes enfournés dans l'Archipel des Unambas, ce qui nous tint en échec pendant plusieurs jours, & sur - tout pendant les nuits, on n'osoit avancer, de peur de s'échouer sur quelqu'une de ces Isles. Sortis de-là, ce fut tous les jours, de nuit & de jour, nouveaux dangers. On auroit dit que nous cherchions exprès tous les rochers de ces parages, ou plutôt, c'étoit la Providence qui s'appliquoit à humilier devant elle l'orgueil de nos prétendus Philo-sophes, pour les obliger à renoncer à leurs propos impies; à revenir, du moins par la crainte de la mort toujours présente, à des sentimens raisonnables & chrétiens; à réparer leurs scandales, & à s'acquitter avec les dispositions nécessaires, du devoir paschal. Un jour, à neuf heures du soir, comme on vouloit remettre le vaisseau dans la route

qu'on avoit été obligé de quitter, pour éviter un écueil, on s'appercut en levant la grande voile de misaine, que le vaisseau alloit toucher à un brisant qui s'étendoit depuis nous en avant, jusqu'à perte de vue. Les cris d'alarmes & presque de désespoir que jetta l'équipa-ge, interrompirent les propos philosophistiques. Je ne sais comment le vaisseau tourna assez promptement de la gauche à la droite, & fut à temps, pour éviter de toucher : ce que je sais, c'est que je vis les brisans à moins de vingt pieds de distance du vaisseau : la mer qui les battoit, paroissoit toute en seu. Vous pouvez juger qu'il se fit alors un grand silence, & que peut-être nos jeunes mécréans commençerent à se repentir d'avoir empêché le Te-Deum. Ce silence dura une heure : à 10 heures, on crut le danger fort loin: on voulut remettre en route; mais à peine y fut-on, qu'on se vit encore près des brisans. Il fallut de nouveau faire fausse-route, & quitter les propos anti-chrétiens qu'on avoit repris. Après deux ou trois autres jours, tous semés d'inquiétudes & de dangers, qui nous obligeoient à revenir la nuit fur le chemin que nous avions fait pendant le jour un matin, au soleil levant,

Vvj

nous nous apperçûmes que notre compagnon le Chameau, avoit disparu. Nous avions grand vent de l'arriere, & allions bon train. Vers huit heures, on découvrit de l'avant des rochers fort étendus & contre lesquels la mer brisoit d'une maniere effroyable. Nous ne pouvions pas reculer; on prit le parti de prendre vent largue, & de courir vers le Nord la bordée de bas bord. Après une demi-heure de marche, nous découvrîmes notre compagnon, qui ent la complaisance de venir vers nous, & de se mettre de moitié dans nos dangers. A peine l'eûmes-nous découvert, que nous vîmes devant nous deux autres brifans aussi très-étendus & tout couverts de l'écume de la mer en furie. Il fallut donc vîte virer de bord, & courir vers le midi la bordée de stribord. Après une heure & demie de cette bordée, nous vîmes encore de l'avant un troisseme écueil aussi effrayant que ses deux autres. On revira; mais ce n'étoit plus que pour différer la mort qui paroissoit inévitable, puisqu'en courant ainsi sur la droite & sur la gauche, nous trouvions toujours un naufrage certain, & que le vent qui venoit de l'ouest, nous poussoit toujours, malgré

nos revirements contre les rochers que nous avions à l'est. Ce fut alors que nous vîmes toute la foiblesse de nos esprits prétendus forts. Ces hommes, qui peu auparavant bravoient la Divinité, rioient de la Religion, &c. parurent alors tels qu'ils étoient; gens sans courage, sans resolution, la foiblesse, la lâcheté même : un air morne, triste, avoit pris la place de ces airs insultans & dédaigneux qu'ils se donnoient, & le silence le plus stupide avoit succédé aux propos libres & impies qu'ils lâchoient sans cesse contre les mœurs & la Religion. Vers midi, on voulut prendre hauteur; mais on ne put le faire d'une maniere affez précife, parce qu'à midi, nous avions le foleil presqu'au Zénith, & que tous les Observateurs avoient perdu la tête. La mer étoit. couverte d'oiseaux : cela me fourait un sujet de méditation pour nos Philosophes à faces blêmes. Voyez, leur dis-je, nos cadavres vont être la curée de ces oiseaux; mais l'ame d'un chacun de nous où ira-t-elle? Ils se retirerent, & c'étoit ce que je voulois, & ce qu'on fouhaitoit, parce que leur air effrayé faisoit perdre courage à l'équipage. A dîner, ces Messieurs ne penserent seulement pas. à desserrer les dents; il n'y eut que moi à la premiere table, & mon Collègue à la seconde, qui dînâmes à l'ordinaire. Ces Messiieurs étoient les uns à pleurer, les autres à s'étourdir sur le danger qui nous menaçoit de si près. Lorsque j'eus dîné & dit mes graces, je me re-tournai vers eux, & leur donnai encore ce sujet de méditation: Messieurs, leur dis-je, voilà le premier repas que j'ai fait sur ce vaisseau, sans entendre ni équivoque sale, ni impiété. Ce mot dit, je partis & les laissai y penser. Bientôt je vis que plusieurs d'entr'eux me suivoient avec un air contrit, & changeoient de place lorsque j'en changeois: je ne saisois pas semblant de m'en appercevoir. Je voulois d'eux quelque chose de plus abrésies. Quelques chose de plus abrésies. chose de plus chrétien. Quelques-uns, qui avoient fait leurs Pâques presqu'en cachette de cette clique, pour éviter ses persécutions (car quoi que disent ces Messieurs en saveur de la tolérance, ils n'en ont point pour les Chrétiens), me demanderent à se réconcilier, & je descendis à fonds de cale, pour les entendre. Ceux-là confessés, ils furent suivis par plusieurs de Messieurs les Philosophistes, qui se souvinrent enfin qu'ils étoient chrétiens & pécheurs. Je ne

m'étois pas attendu à les voir si-tôt, & je ne m'étois pas concerté avec mon Collégue sur la façon douce, mais ferme, dont il faudroit se conduire avec eux. Je pris le parti de dire devant lui, & avant que d'entrer en matiere, ce que j'aurois voulu lui dire à l'oreille. Les premiers qui me vinrent, avoient à se reprocher des propos libres, des discours impies & des haines, le tout bien public, bien connu dans le vaisseau. Je les aidai à faire une bonne accufation de leurs iniquités; puis, pour unique satisfaction possible dans le moment, je seur ordonnai d'aller sur le champ se réconcilier publiquement, & faire une réparation publique aussi de deux especes de scandale qu'ils avoient donnés en genre de mœurs & en genre de Religion. Je leur dis qu'à cette condition, leur accusation étant faite, dès que je verrois le rocher contre lequel il faudroit périr, je leur donnerois l'absolution; que cependant ils s'excitassent à la crainte de Dieu, à son amour, au vrai regret de leurs, ingratitudes, & qu'ils ne crussent pas que la feule crainte d'une mort prochaine suffit pour les sauver. Dès que les deux premiers se surent acquittés de cette satisfaction publique, les au-

tres s'ébranlerent; mon Collégue ent aussi de la besogne, & voyant que la méthode avoit bien sait, il l'employa. Entre trois & quatre heures, on vint de la part du Capitaine me prier de monter sur le gaillard. J'obéis: on étoit encore à courir tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre; mais on approchoit sensiblement des rochers que nous avions à l'est sous le vent. Je trouvai ces Messieurs. pleins de politesse, qui m'attendoient avec un air de consiance & de cordialité auquel je n'étois guere accoutumé. Le Capitaine me dit que les deux vais-feaux s'approchoient pour se parler par le moyen des porte-voix, & qu'on sou-haitoit que je susse présent. Je deman-dai à quelle intention? Quelqu'un qui n'avoit pas entiérement retrouvé sa tête, me dit que je passois pour avoir la vue supérieurement bonne (c'est-à-dire, longue: d'où vient qu'à 40 ans j'ai eu besoin de sunettes), à la bonne heure, dis-je; mais il s'agit de parler avec l'autre vaisse, mais it sagit de parier avec rau-tre vaisseau, & pour cela, il faut bonne voix & bonnes oreilles; les yeux n'y font rien. Cela est vrai, reprit le Ca-pitaine; mais vous êtes tranquille & de sang froid: vous entendrez mieux que nous qui ne sommes pas disposés de

même. Cela arrêté, comme les vaisseaux s'étoient assez approchés, le Capitaine demanda à l'autre vaisseau où il croyoit que nous fussions. Réponse. Dans la queue du Scorpion. Ce mot su un coup de foudre qui sit tomber les bras à ces Messieurs, parce que la queue du Scorpion passe pour un endroit d'où on ne peut se sauver. Cependant le Capitaine, après avoir repris ses esprits, demanda encore si on voyoit moyen de s'en tirer? R. Oui. Cette réponse que je rendis hautement, comme l'autre, trouva peu de créance. Néamoins notre Capitaine, comme Commandant, dit à l'autre qu'il marchât devant, & que nous serions comme il feroit. Sur même. Cela arrêté, comme les vaisseaux que nous ferions comme il feroit. Sur le champ, l'autre mit toutes ses voiles dehors, & avança droit vers les rochers que nous avions sous le vent. Pour moi, je descendis & allai reprendre mes confessions. A six heures, tout étant sini, je remontai fur le gaillard où je vis notre position bien dissérente de ce qu'elle étoit deux heures auparavant. M. Homerat, meilleur marin & plus ferme dans la Religion qu'on ne l'étoit chez nous, savoit qu'entre les rochers de l'est & ceux du nord, il y avoit un passage, & il l'avoit pris. Ainsi, lorsque

je montai, nous avions derriere nous



les brisans du sud.
Ceux de l'est étoient
à stri-bord, ou à
droite, & ceux du
nord à bas-bord,
& avant la nuit,
nous sûmes hors de
danger. La petite

figure que je mets ici, vous donnera assez l'idée de notre position. Nous marchions de l'ouest à l'est, lorsque nous vîmes les rochers à l'est, désignés en haut par une grouppe de points : les zigzags que vous voyez entre les rochers du nord & ceux du sud ( désignés aussi par des grouppes de points ) font les bordées que nous courûmes vers le nord & vers le sud, & qui nous poussoient toujours vers les rochers de poussoient toujours vers les rochers de l'est. Le dernier de ces ricochets vers l'est est celui d'où nous partîmes à 4 heures à la suite de M. Homerat; & le point x est celui où nous nous trouvions à six heures, lorsque je sortis du fond de cale, après les confessions si-nies. Les quatre ou cinq jours que nous passâmes en mer, avant que de voir les terres de Chine, furent exempts de tout danger, mais non pas de bien

des craintes. Tout faisoit peur à nos pauvres esprits forts : les plantes de goémont dont la mer étoit par fois couverte, leur paroissoit des rochers, découverts, & pendant la nuit, ils prenoient pour des récifs cachés sous l'eau, les bancs ou troupes de poissons qui, par leur mouvement, rendoient l'eau de la mer lumineuse; comme elle l'est fur les récifs. Ce fut du goémon qui nous fit manquer l'attérage de Chine. Près des Isles de Lemme, nous vîmes une plage immense, couverte de cette plante, à travers de laquelle il auroit fallu passer. La peur persuada au Capitaine que c'étoient des rochers, & que ses Isles de Lemme étoient les Ladrones, & on s'y enfourna. Cela nous jetta fous le vent de Macao. Comme je favois quelques mots Chinois, je demandai à ceux qui vinrent apporter des vivres à vendre, comment s'appelloient ces Isles: ils nous dirent que c'étoient bien celles de Lemme: on soutint que c'étoient les Ladrones. Ainsi, il fallut prendre le parti de rester à l'ancre jusqu'à ce qu'il nous vînt & des pilotes côtiers & un vent contraire à celui qui souffloit. Nous attendîmes cinq jours, & nous avions besoin de ce temps de

repos, pour finir les confessions. Ce fut le 25 Juillet, jour de Saint-Jacques, que nous descendimes à Macao. On donna d'abord avis de notre arrivée aux Peres de Peking. La Mission Françoise y avoit perdu quatre sujets depuis deux ans, & le quatrieme mouroit comme nous arrivions à Macao. On répondit de Peking qu'il falloit nous y envoyer tous deux. Je représentai que je n'étois pas un homme fait pour la Cour. L'obeifsance fit taire mes représentations, & nous partîmes vers la mi-Mars 1760, pour la Capitale de la Chine. Après environ trois mois de voyage, tant par eau que par terre, nous arrivâmes le 6 Juin. Le P. Defroberts, Supérieur, qui nous avoit fait venir, étoit mort depuis un mois & denif. Ainfi, nous ne tronvâmes plus à Peking de Missionnaires François que trois Prêtres & deux Freres. Il reste un seul des premiers; les deux autres sont morts, & avec eux, mon Collégue, le P. Cibot, deux autres Prétres & un Frere qui étoient venus depuis nous. Voyant notre Mission réduite à trois Ouvriers, dont deux passoient 50, & le troisieme 60 ans, je me sus bon gré des avances que j'avois pris pour le Chinois, tant à la Fleche,

qu'en voyage, dans les relâches & à Macao. Je me mis à l'étude, & surtout à l'exercice de la Langue. Au bout de trois mois, je sis, à l'aide d un hom-me qui parloit bien, des instructions sur la Pénitence & l'Eucharistie : je les travaillois avec lui pendant deux ou trois jours de la semaine; j'en mettois autant pour les bien apprendre, & je les disois le Dimanche aux écoliers de l'école domestique dont on me chargea de faire les examens pour les confesfions de chaque mois, & les instructions dominicales. Comme celles-ci étoient claires, méthodiques, bien analyfées, & en bon Chinois bien coulant, les enfans aimoient à en recueillir les morceaux qu'ils me récitoient. Bientôt les Chrétiens & même les Catéchistes vinrent m'écouter, & copier entr'eux mes instructions. Je les répétai l'année suivante & celle d'après, vers la Fête-Dieu, pour préparer les enfans à la premiere communion, & les Chrétiens les sui-virent avec assiduité. Je ne vous mande pas cela, pour que vous admiriez mon talent, mais pour que vous bénissiez Dieu de la bénédiction qu'il répandoit sur les travaux d'un si pauvre Ouvrier. C'est lui qui fait tout, & il le fait

par nous, quand nous n'y mettons pas d'obstacles, & que nous ne cherchons uniquement qu'à le faire servir, aimer & glorisser. Ces petits succès engagerent les Chrétiens à demander qu'on me sit précher à l'Eglise après un peu plus de deux ans de sejour ici. Quoique j'eusse pour le Chinois plus de facilité que le commun des Européens, & que je me susserue de classe cependant je me fusse accoutumé à ne plus écrire mes instructions de classe, cependant, pour l'honneur du Ministere, je redoutois d'avoir à parler pendant une heure ou plus, avec la mince provision de Chinois que l'usage du Tribunal & l'instruction des ensans avoient pu me mettre à la main. J'obéis; je me sis de bonnes analyses que je ruminois en Chinois d'abord pendant sept ou huit, & par la suite pendant deux ou trois jours, & j'allois précher avec cela; mais il s'y mêla encore long-temps bien des désauts; trop de longueur, parce que je ne pouvois pas savoir ce que mes analyses Latines ou Françoises devoient analyses Latines ou Françoises devoient rendre dans le débit en Chinois; dé-faut d'expressions simples qui m'obli-geoient à des circonlocutions toujours languissantes; désaut quelquesois de clarté, lorsque je voulois circonscrire

l'expression, pour éviter les longueurs. Les Européens qui venoient m'entendre, trouvoient aussi le désaut d'une diction trop rapide; mais cette volubilité n'étoit un désaut que pour eux & non pour les Chinois, à qui elle ne déplaisoit pas. Les autres désauts diminuerent peu-à-peu; mais je ne pus me rensermer dans l'espace d'une heure, qu'en partageant & diminuant mes analyses, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Trois ou quatre ans après, notre Ancien, qui étoit chargé de la Congrégation du St. Sacrement, qui fait ici la base de notre Chrétienté, mourut. On me chargea de le remplacer. Cela me mit comme à la tête de toutes les opérations du saint Ministere, & outre les instructions particulieres & le sermon du fecond Dimanche de chaque lune, dont j'étois déjà chargé, j'eus à précher celui du quatrieme Dimanche. Voilà pour le Ministere de la parole le gros de mon emploi depuis 15 ans. J'ai donné des Retraites en particulier à six, huit, dix personnes. Nous en avons fait deux publiques où j'étois chargé des examens, des conférences & d'une partie des sermons ou méditations. J'ai été dix ou douze fois dans les Missions du

dehors, dans le besoin. J'ai même passé au-delà de la grande muraille; mais, pour éviter d'être reconnu, j'étois obligé de prendre des sentiers suspendus au-dessus de précipices esfrayans, où j'aurois peine à passer aujourd'hui, si nous manquions encore de gens du pays qui peuvent aller par les grandes routes. Les confessions que j'entends, montent chaque année au-delà de trois, & ne vont pas à quatre mille; c'est àpeu près le tiers de ce qui se fait en ce genre dans notre Mission Françoise de Peking & dépendances, dont les confessions vont par an dans notre diftrict à 10 ou 12 mille, tant au-dedans qu'au-dehors. J'en ai plus que les autres, parce que je suis Européen, & que je parle passablement la Langue. Les Chi-nois prennent peu de consiance aux Prêtres de leur Nation. Les baptêmes tant de la Ville que des Missions dépen-dantes de notre Eglise, vont à six ou sept cents par an; mais cela n'a rien d'assez fixe, tant pour les adultes que pour les enfans, soit des sideles, soit des infideles que les parens présentent eux-mêmes au baptême : les extrêmes-onctions & les mariages sont en petit nombre, proportionnellement à celui des Chrétiens,

Chrétiens, parce que, excepté ceux qui sont dans la Capitale ou aux environs, les autres ne peuvent point avoir facilement un Prêtre qui leur administre ces Sacremens. Les femmes ne viennent & ne peuvent venir à l'Eglise. De temps en temps elles s'assemblent au nombre de 15 à 25 dans une maison où il y a une Chapelle. Le Missionnaire va les y confesser, dire la Messe, & les communier. S'il y a des prosélytes, ou des ensans non-baptisés, il les baptise. Celles qui sont de la Congrégation, s'assemblent tous les mois, un jour marqué, dans la maison de leur quartier où il y a un Oratoire destiné à cet usage. Après leurs prieres, qu'elles font (ainsi que les hommes à l'Eglise) en commun, toutes à genoux, à voix haute, & en un certain plein-chant fort gracieux & très-touchant, & qui n'est qu'une routine assez variée, mais facile à retenir & à suivre. Un Catéchiste envoyé pour cela, leur donne à chacune la fentence du mois, qu'il leur explique en peu de mots. Cela fini, il se retire, après leur avoir donné les ordres ou avis dont il peut être chargé: comme, par exemple, les jours où elles peuvent faire leurs pâques, soit à la lune de Mars,

foit à celle de Septembre, qui sont de regle. Lui retiré, la Catéchiste, semme, examine sur le Catéchisme celles qui en ont besoin, & en explique quelque chose. Voilà un plan assez grossier de la maniere dont se fait notre Mission Françoise, Ci-devant nous n'avions de bien fait qu'un Catéchisme sur le Symbole, pour préparer au baptême. J'y en ai ajouté trois autres sur la Confession, la Communion, la Messe & la Consirmation. Chaque Dimanche, on en récite un après la priere commune & avant le sermon qui suit la grande-Messe.

A peine avions-nous mis notre Chrétienté sur le pied où vous voyez à-peuprès qu'elle est, que les nouvelles que nous reçûmes d'Europe, nous en sirent craindre la prochaine ruine. Le Portugal n'envoyoit plus de sujets: la France en faisoit passer assez abondamment; mais ce n'étoit plus des sujets qui eussent reçu toute leur éducation, ni qui eussent passé eux & leur vocation par les épreuves si sagement établies. Celuici ne pouvoit se mettre à étudier les Langues ni Tartare, ni Chinoise; celuilà ne vouloit ni précher, ni caréchiser un autre vouloit aller prier lorsque les

Chrétiens venoient pour se consesser. Ceux que quelques talens pour les Arts avoient mis en emploi au Palais, ne vouloient plus s'y conduire, ni sur les erremens des Anciens, ni sur la direction de l'obéissance : tel autre, sous différents prétextes, refusoit de donner au saint Ministere les forces qu'il avoit, & aimoit mieux les dévouer à des objets scientifiques, curieux ou amusans. Nous avons grand besoin que Dieu nous regarde en pitié, & nous envoie des successeurs qui fassent mieux que nous. Il est impossible que la Mission se soutienne long-temps dans l'état où nos désastres l'ont réduite. Nous sommes très-peu d'Ouvriers; on ne peut plus déformais nous en envoyer qui aient été élevés comme nous : il faut donc recourir à quelques Communaurés où il regne beaucoup de piété, un grand zele pour le falut des ames, quelque goût pour les Sciences, mais fur-tout beaucoup de douceur, de modéra-tion, de patience, d'abnégation & de charité. Je voulois vous dire beaucoup de choses; j'ai peu de temps à moi; j'ai été à tire de plume, & elle se refuse à vous décrire tout ce qui m'alarmo & me désole.

X ii

484

Je pense que vous me demanderez encore si j'ai aussi quelque chose à faire au Palais; car vous savez que je faire au Palais; car vous favez que je ne suis ni peintre, ni horloger, ni machiniste, qui sont les trois qualités principales qui nous y sont employer. La facilité avec laquelle on a vu que j'avois appris à parler Chinois, a été cause que dès la seconde année de mon arrivée ici, on me sit apprendre encore le Tartare qui est une trèsbelle Langue. Je l'ai donc apprise, & en voici l'usage: lorsque nos voisins, les Moscovites, ont quelque affaire avec l'Empire, ou l'Empire avec eux, ils écrivent en Latin. On nous appelle au Palais chez les Ministres, M. Amiot & moi, ou l'un des deux, selon l'ouvrage Palais chez les Ministres, M. Amiot & moi, ou l'un des deux, selon l'ouvrage dont on nous veut charger. Nous traduisons ce Latin en Tartare, & on le présente à Sa Majesté. Les réponses de Sa Majesté, qui sont courtes & substantielles, & les explications du Ministere nous sont remises en Tartare; nous les mettons en Latin, & elles sont envoyées en Moscovie. Il y a communément de l'ouvrage pour trois ou quatre jours cela arrive quelquesois cinq ou six sois l'an, quelquesois une ou deux sois, ou point du tout. Vous voyez que cela ne m'ôte pas beaucoup de mon temps, &s ne peut pas nuire aux foins que je dois à la Mission. Du reste, l'Astronomie & le besoin d'Interpretes sûrs & instruits, sont les deux seules choses pour lesquelles on tient ici aux Européens. L'Empereur actuel aime la peinture : elle sera indissérente à un autre de ses successeurs. L'Europe envoie de l'horlogerie & des machines plus qu'on n'en veut.

J'ai oublié de vous dire qu'il ne falloit pas croire que les Chinois Prêtres fussent une ressource capable de soutenir la Religion en Chine; il est bien à craindre qu'elle ne se perde complettement, si jamais elle est réduite à ses propres sujets.

Les Prêtres de la Nation peuvent servir utilement, si on les force à travailler; s'ils sont tenus de court & surveillés de près: sans cela, ils détruisent plus qu'ils n'édifient. Il est bien temps de finir, & de me recommander à votre tendre amitié & à vos saintes prieres. Je suis de tout mon cœur,

MON TRÈS-CHER FRERE,

Votre, &c.

X iij

## LETTRE

De M. BOURGEOIS, Missionnaire à Peking, à M. DOLLIERES, Curé de Lexie près de Longwi, en Lorraine.

Ce 17 Novembre 1781.

## Monsieur,

L'année derniere, pour la premiere fois depuis 20 ans, votre frere, M. Dollieres, recut de vos nouvelles; ce fut pour lui une grande confolation, & pour nous, ses amis, un sujet de joie. Il nous consulta pour savoir si, dans sa réponse, il pouvoit vous mettre au fait de l'état de cette infortunée Mission; nous lui dîmes qu'il le pouvoit, parce que vous n'useriez qu'avec sagesse & discrétion des connoissances qu'il vous donneroit, & que peut-être le tableau qu'il vous en seroit, exciteroit le zele de quelques saints Eccléfiastiques, & les engageroit à venir partager des travaux auxquels nous ne pourrons bientôt plus suffire, tant notre nombre diminue, & tant nous avons peu d'espérance de nous voir remplacés aussi-tôt qu'il le faudroit, & que nous le desirons.

Depuis ce temps-là, nos malheurs sont toujours allé en croissant; les contradictions, les divisions, le désaut sur-tout d'Ouvriers, le démon s'en sert pour traverser nos travaux, & empêcher la récolte abondante que nous présentent des campagnes vastes & fertiles. Le cher M. Dollieres n'a pu y tenir; is en a été la victime, ou plutôt le martyr. Il mourut le 24 Décembre 1780. Le Bref de 1773 lui fit une plaie qui ne s'est point fermée : malgré fa résignation qui étoit grande, on sentoit que son cœur étoit blessé. Peut-être eût-il cependant survécu plus longtemps à ce qu'il regardoit comme un grand malheur pour lui & pour la Mission, s'il eût pu soutenir cette grande Mission dont il étoit une des principales colonnes, par son zele, ses vertus & ses talens; mais malgré ses soins & ses travaux qui ne se sont point rallentis, il ne voyoit que des ruines dans le présent, & pour l'avenir un désastre total. Voilà ce qui l'a tué.

M. Dollieres avoit une ame grande digne encore des Ouvriers apostoliques qui ont fondé cette Mission. Dès son

entrée en Religion, il fut éprouvé, comme vous le favez, par de longues & violentes douleurs. Il les soutint avec une résignation & un courage qui édifioient ceux qui en étoient témoins, & qui faisoient admirer sa vertu. Déjà en Europe, sa sagesse, sa piété, ses lumieres lui avoient gagné la confiance des personnes serventes & vraiment chrétiennes, lorsque le Seigneur l'ap-pella dans ces pays lointains, pour y précher l'Evangile. M. Dollieres étoit alors dans un état de fanté déplorable, & pour ainsi dire entre la vie & la mort : on le lui représenta; mais il n'écouta que la voix de Dieu. On eur beau lui dire qu'il ne passeroit pas quatre jours sur le vaisseau sans y succomber à ses infirmités, ces annonces ou ces menaces ne l'effrayerent point. Il s'embarqua, pour obéir à cet attrait intérieur qu'il reconnoissoit pour un signe de la volonté de son divin Maître. Il partit, & tout le long de la route, il oublia le foin de sa santé, & ne s'occupa que du salut des ames. Arrivé ici, il se livra tellement à l'étude du Chinois, qu'en cinq mois de temps, il se mit en état d'exercer le saint Ministere. Les Ouvriers commençoient à

manquer, & il est incroyable combien M. Dollieres travailla, pour suppléer à seur disette. Missionnaire infatigable, il n'écoutoit que son zele; il donnoit le jour aux bonnes œuvres & la nuit à l'étude. Il falloit, avec aussi peu de forces de corps, une grace particuliere pour n'y pas succomber. Au Chinois, il joignit l'étude de la Langue Tarcare & de l'Astronomie. Il embrassoit tout ce qui pouvoit être de quelque utilité à la Mission, & il réussissoit en tout. Dans une année, il préchoit sans cesse, il catéchisoit & entendoit plus de 3000 confessions. Ici nous sommes censés de la famille de l'Empereur, & nous ne pouvons nous éloigner de la Ville sans permission. Le zele de M. Dollieres souffroit beaucoup de cette loi : il trouvoit le moyen de faire dans les campagnes des excursions de 40 à 50 lieues. Le Gouvernement fermoit les yeux, & le laissoit faire. Nos chers Néophytes en étoient enchantés, & le prioient sans cesse d'aller dans leurs cantons; mais le respect pour sa loi le forçoit à ménager ses courses, & à se refuser, plus souvent qu'il n'auroit voulu, au saint empressement qu'ils avoient de l'entendre

490

Dans ses momens libres, il mettoit en Langue Tartare nos livres de Religion. Nous avons de lui un Catéchisme en Chinois qui a fait un bien infini. J'en ai fait imprimer plus de 50000 exemplaires qui ont été répandus dans presque tout l'Empire. Les croix sont la récompense du vrai zele : notre cher ami n'en a pas manqué. Plein des idées de la Foi, il les recevoit de la main de Dieu, comme une grace. Je l'ai vu & ne l'oublierai jamais : un jour il fut appellé par un miférable chrétien pour confesser sa femme qu'il disoit a la mort. M. Dollieres accourut avec fon domestique qui devoit lui servir d'acolyte: il en revint le visage en sang & fes habits tout déchirés : c'étoit de & fes habits tout déchirés: c'étoit de l'argent qu'on vouloit & non pas des Sacremens. M. Dollieres n'en avoit pas, & par conféquent il en refusa: le mari & la femme se jetterent alors sur lui, & avec leurs grands oncles lui mirent le visage en sang. Son domestique & son chartier eurent bien de la peine à le délivrer de leurs mains. Dès que je le vis dans cet état, les larmes me vintent aux veux ie ne pus cependant rent aux yeux; je ne pus cependant m'empêcher de le féliciter de ce qu'il avoit eu le bonheur de verser au moins

un peu de fang, en voulant remplir le faint Ministere. Il reçut mon compliment avec un air de joie intérieure & pénétrante. Jamais depuis il ne s'est plaint; jamais il n'a parlé de cet indigne traitement, & on eut été trèsmal reçu, si on lui eut proposé d'en

faire punir les auteurs.

Il eut à souffrir des croix encore plus sensibles, des contradictions plus ameres à son cœur, parce qu'elles lui venoient de personnes de qui il devoit attendre du fecours & des confolations. II les supporta toutes avec douceur & avec fermeté. Il n'oublia dans ces traverses ni ce qu'il devoit à la charité, ni ce qu'il croyoit devoir à la regle & aux principes de conduite qu'il vouloit suivre; mais son courage ne lui ôtoit rien de sa sensibilité, & l'image d'une Mission qui sui étoit chere, où les difficultés croissoient en même temps que le nombre des Ouvriers diminuoit, étoit toujours présente à son esprit, & faifoit sur son cœur une impression si vive, qu'il y succomba enfin. Le 23 Décembre au matin, il sut frappé d'apoplexie. Des que j'en fus averti, j'envoyai chercher le P. Bernard, Missionnaire Portugais & Médecin; il lui prodigua X VI

inutilement ses soins. Nous eumes cependant le temps de profiter de quelques momens lucides, pour lui administrer les Sacremens. Peu de moments
avant sa mort, je lui donnai encore
une derniere absolution, & il expira
entre mes bras, le 24, à 11 heures du
matin. Dès que la nouvelle en devint
publique, ce sut une consternation générale parmi nos Chrétiens de la Ville
& ceux de la campagne, que la solemnité de Noël avoit rassemblés dans notre
Eglise. M. Colas en sut si affligé, qu'il
ne lui a guere survécu.

C'est, à ce que j'espere, un frere que vous avez dans le ciel; moi, un

ami, & la Mission, un protecteur.

J'ai l'honneur d'être, &c.



#### EXTRAIT

De quelques Lettres de Peking.

LA Mission vient de faire en trèspeu de temps de très-grandes pertes. Trois de nos Confreres nous ont été enlevés à assez peu de distance les uns des autres, & dans un âge, avec des talents & des vertus qui nous faisoient espérer qu'ils seroient ici long-temps

& grandement utiles.

Le premier des trois que la mort a moissonné, s'appelloit Pierre-Martial Cibot, né à Limoges en 1727. Il étoit entré fort jeune chez les Jésuites, & après y avoir prosessé les Humanités avec succès, & fait son cours de Théologie avec beaucoup d'application & de soins, il demanda à ses Supérieurs la permission de suivre son attrait pour les Missions de Chine. Il l'obtint, & partit de l'Orient en 1758. Il a passé 22 ans dans cet Empire, & en a demeuré plus de 20 à Peking. Il avoit beaucoup d'esprit, de Littérature, de dispositions pour toutes les Sciences, & son zele, encore plus que son applica-

tion, le faisoit réussir dans tout ce qu'il entreprenoit; Astronomie, Méchanique, étude des Langues & de l'Histoire, il ne se resusoit à rien de ce qu'il croyoit pouvoir être utile & propre à ménager des protecteurs à la Religion. Les Infideles même avec qui il avoit des rapports dans le Palais de l'Empereur, ne pouvoient lui refuser ni leur estime, ni leur amitié; ils conviennent qu'ils n'ont guere vu d'homme plus doux, plus modéré, plus honête, plus empressé à obliger & à rendre service; mais ce qu'il y avoit de plus estimable dans lui, c'étoit une piété rendre & solide, un renoncement parfait à lui-même, une union intime avec Dieu, & une ardeur inexprimable pour le faire connoître & aimer. Il a laissé beaucoup de regrets, & tous ceux qui nous connoissent, nous plaignent d'avoir perdu un Confrere d'une société si douce, si sûre, si agréable & si édifiante. Il a beaucoup travaillé pour les Memoires que les Missionnaires de Peking ont fait passer en Europe, & qui y ont été imprimés par les soins & fous les auspices de M. Bertin, Ministre d'Etat; mais jamais il n'a voulu que ses Ouvrages parussent sous son nomContent de marquer son respect pour les ordres qu'il recevoit de notre illustre bienfaiteur, sa modestie, ou plutôt son humilité, se resusoit à tout ce qu'il auroit pu y gagner du côté de

la réputation.

Quelque temps après mourut Jacques-François-Dieu-donné-Marie Dollieres; il étoit né à Longunion, dans le Barrois, fur le Cher, entre Verdun & Longwi, Diocèfe de Treves, le 30 Novembre 1722, de Pierre Dollieres, Substitut du Procureur-Général de Lorraine & de Bar, & de Thérese Chevillard. Après ses études finies au College de Luxembourg, il entra chez les Jésuites, l'an 1744, & partit, comme on l'a vu dans la Lettre précédente, pour la Chine, en 1758. Nous n'ajouterons rien aux détails que donne M. Bourgeois sur son caractère, ses talens & ses vertus.

Sa mort sut suivie de celle de M. Colas, natif de Thionville; il étoit trèsversé dans les Mathématiques. On a de lui le Type exact & sidele de la comete de 1764, dont il avoit suivi la marche à l'Observatoire de Pont-à-Mousson, & que peu d'Astronomes ont bien observé: tout annonçoit alors un

Lettres edifiantes

496

homme profond, qui porteroit fort Ioin la gloire des connoissances astronomiques. Il étoit Mathématicien du Palais, & Missionnaire très-zélé & très-laborieux. Des hommes ainsi formés aux Sciences, aux vertus & aux travaux apostoliques, se remplacent bien difficilement. Priez le Seigneur d'avoir pitié de cette Mission & de tant d'autres menacées d'une prochaine ruine, si l'on ne s'empresse pas de venir les cultiver. Rogate Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.



#### EXTRAIT

D'une Lettre de M. BUSSON(1), Missionnaire aux Indes orientales; à M. DE BRASSAUD, Prêtre du Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet.

A Pondicheri, ce 6 Mars 1780.

# Monsieur,

J'A I reçu avant-hier la Lettre de l'année 1778, que vous m'avez fait écrire par le respectable & très-cher M. du Fougerai. Je bénis Dieu de ce qu'il vous rend la santé, & je le prie de la sortisser de jour en jour pour sa gloire & pour votre sanctification. Vous me marquez que depuis long-temps vous n'avez reçu aucune nouvelle directe de moi, ce n'est pas ma faute; je vous ai écrit le plus souvent que j'ai pu, & quand j'ai écrit à nos amis communs, j'ai toujours prié qu'on vous communiquât tout ce qui pouvoit vous intéresser. Lorsque vous me faissez écrire cette derniere Lettre, nous venions d'être délivrés d'un long siège, qui a fini par

<sup>(1)</sup> Nous vanons d'apprendre la fainte mort de M. Buffon.

la reddition de la Place, ainsi que vous l'avez vu sans doute dans les papiers publics. Nous sommes donc sous la domination Angloise; & quoi que l'on ait toujours l'exercice libre de la Religion & des sonctions du Ministere, comme tous les Employés, Officiers & autres gens qui sont au service des Anglois sont des Payens, la plupart sort mal disposés pour notre sainte Religion, nous avons la douleur de voir triompher la Gentilité de toutes parts, & nous ne pouvons que prier le Pere des miséricordes qu'il daigne jetter un regard de compassion sur ces Peuples, & leur ouvrir le chemin à la Religion chrétienne & au salut éternel.

Je suis toujours à la tête du petit Collége du Malabare, & je me vois seul chargé de ce Séminaire & d'une Paroisse de 800 Chrétiens. L'on sent bien qu'un seul Missionnaire ne sussit même pas pour le Collége; mais les circonstances n'ont pas permis qu'on me donnât de second, comme l'on y pensoit. Après même que M. l'Evêque de Tabraca, Supérieur de cette Mission, m'eût nommé un Adjoint, il a été obligé de le retenir auprès de lui. Je suis dans une Eglise, à une lieue de

Pondichery, & en possession, avec nos ensans au nombre de 35, du bâtiment ci-devant bâti pour eux. L'on a pensé aussi à nous réunir au Collége de Chinois, Cochinchinois & Siamois, que Messieurs des Missions étrangeres ont à Virumpatanam. J'ai fait de mon côté tout ce que je devois faire pour cette réunion; mais la chose est restée suspendue. Le grand obstacle à tous ces projets, c'est, 1°. qu'on ne se trouve pas assez muni d'argent pour se charger de ce Collége; 2°. qu'on a écrit à MM. de la Maison de Paris, comme j'y ai aussi écrit conjointement avec nos autres Messieurs, & s'on attend la réponse à toutes ces Lettres. Quant à moi, j'adore toutes ces Lettres. Quant à moi, j'adore en secret les desseins, toujours tant adorables, d'un Dieu qui dispose tout avec une bonté & une miséricorde infinie. J'ignore quels sont ses desseins sur moi qui ne mérite pas le nom de Missionqui ne merite pas le noni de Minion-naire de J. C., & qui n'ai aucune des qualités qui feroient nécessaires pour cela; mais je ne demande & ne desire que ce qu'il veut, comme il le veut, & parce qu'il le veut. J'en dis autant de tout ce qu'il voudra opérer par moi, prêt à rester toujours un néant, pauvre & inutile, tant qu'il lui plaira,

ou qu'il ne demandera rien autre chose de moi. Je sens que nous ne sommes tous rien en présence de sa divine majesté. Il se sert de qui il lui plaît, pour ce qui lui plaît, comme il lui plaît, non qu'il ait besoin de qui que ce soit; mais il nous demande peu, afin de nous donner infiniment, en se donnant lui - même à nous : c'est-là, je vous assure, toute ma consolation. Avec cela, je vois ma misere & mon néant dans un grand esprit d'abandon. Je demande à Dieu, seul auteur de tout don parfait, toute la bonne volonté que lui-même il demande de moi, & la sidélité que je dois avoir à son service. Pattends l'une & l'autre de sa trèspure miféricorde, & je me tiens renfermé dans mon pauvre néant, sans aucun autre souci, sinon que je ne réponds pas, comme je le devrois, à la volonté de Dieu & à ses desseins sur moi. Du reste, je vois, sans me troubler, que je n'ai rien de ce qui seroit nécessaire pour m'acquitter de la moindre partie de ce que j'ai à faire, & que les choses souffrent de mon incapacité. Dieu est ma caution; c'est sui qui réparera tout, & qui disposera tout pour sa plus grande gloire & d'une maniere qui sui

sera d'autant plus glorieuse, qu'il sera évident que les instrumens humains y

auront moins de part.

Quant à notre Collége, il n'a pas laissé de trouver des difficultés; je l'ai abandonné de mon mieux à la Providence, ne demandant que ce qui seroit selon son bon plaisir; la priant que, si cet Etablissement n'étoit pas son seul ouvrage & pour sa seule gloire, elle l'anéantit à l'instant, ou qu'elle le soutint elle-même, s'il lui étoit agréable. Aussi, Dieu a dissipé les orages, & a donné de moment en moment les secours convenables. Du reste, Dieu seul est ma vie, mon soutien & mon espérance, en ceci comme en tout. Je ne vois rien; mais je sais que Dieu seul est toute lumiere, & cela me sussit. Je ne sais rien, Dieu seul est toute sagesse, & je lui abandonne tout. Je ne puis rien, Dieu seul a tout pouvoir; il dispose, il arrange tout avec une douceur, une bonté, une miséricorde sans bornes & sans mesure; à lui seul toute gloire & tout Empire. C'est tout ce que je puis vous dire par rapport à cet Etablisse-ment, & tout ce que j'en sais. Quant à notre réunion avec MM. des

Missions étrangeres, elle paroissoit né-

cessaire dans les circonstances, nonseulement parce que la Mission leur étoit donnée; qu'ils sont très-capables de la soutenir & de nous diriger, & qu'ils n'avoient pas dans ce moment un nombre de Missionnaires sussissant pour la dixieme partie de ce qu'il y a de plus essentiel à faire, mais encore parce que nous nous trouvions nous-mêmes hors d'état d'y perpétuer le bien. Le manque de sujets auroit été bien-tôt sensible parmi nous. D'ailleurs, dans des temps aussi nébuleux, dans des circonstances aussi critiques que celles où nous nous trouvions, nous avions besoin de cet appui, de ce soutien; & c'est sans doute Saint François Xavier, qui est le protec-teur de la Maison de ces Messieurs, qui nous a procuré cette ressource.

Depuis ce moment, chacun s'acquitte de son emploi sans tant de contradiction. Les Missionnaires, nos voisins, qui nous regardoient presque comme des excommuniés, se sont réunis avec nous. Notre Evêque qui ne demande que le bien, nous procure tous les secours qu'il peut pour cela: nous ne pouvons que nous louer de toutes les bonnes façons de tous les nouveaux Missionnaires qui travaillent, comme nous & avec nous,

à la vigne du Seigneur. Nous ne voyons pas non plus le même déchaînement qu'on voyoit auparavant dans la plu-part des Séculiers. Vous favez fans doute que M. l'Evêque chargé de cette Mission, a cédé la Cure de Chandernagor aux RR. PP. Capucins. Sur ce que le P. Sébastien ayant les pouvoirs de Préfet apostolique, par rapport aux François, & cette Ville n'ayant que des François, ou leurs domestiques, de Chrétiens, il l'a regardée comme de la dépendance immédiate de ces Peres: mais felon ce que j'ai entendu dire aux Missionnaires qui s'y trouvoient, c'est nn grand bien pour nous, de nous trouver déchargé d'un pareil fardeau. On y a affaire avec des gens qui ne viennent pas pour se sanctifier dans ce pays, & auprès desquels il est rare qu'on fasse quelque fruit.

Les Missions des Portugais sont dans un état bien triste: elles ont perdu, il il y a quelques années, l'Archevêque de Tranganor, ancien Missionnaire du pays. C'étoit un saint Présat, instruit, plein de zele, & dont l'autorité & les exemples soutenoient toute la Mission. A présent les Missionnaires de ces quartiers se trouyent sans les secours nécessaires dans bien des endroits, sans Supérieurs qui aient une autorité suffifante, & sans personne qui puisse les sixer, & leur servir de point de réunion. Ils sont la plupart fort âgés, cassés par la maladie, & chargés de plusieurs districts qu'ils ne peuvent soigner comme ils voudroient, & comme il saudroit, pour y faire un bien solide. D'ailleurs, ils attendent de jour en jour le moment où on viendra les relever: ils le souhaitent même; car, quoiqu'on en dise, notre vœu le plus général & le plus vrai, est qu'on travaille à faire connoître & servir Dieu, & nous disons de tout notre cœur: Utinam omnes prophetent!

L'on a assuré que cette Mission avoit été donnée à d'autres Religieux qui avoient fait quelques démarches préliminaires pour s'en mettre en possession, mais qui n'ont pas été au-delà. Il est venu cependant d'un côté un Missionnaire Franciscain, envoyé par l'Archevêque de Goa, lequel a pris l'habillement des anciens Missionnaires, & qu'ils ont laissé se fixer dans une de leurs meilleures Eglises: de l'autre côté, la Congrégation de la Propagande a envoyé deux autres Missionnaires,

Carmes

Carmes-Déchaussés, avec ordre de ne rien changer à ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent, sans un nouvel ordre

de la facrée Congrégation.

Nous avons reçu ici de cette Congrégation une réponse à M. l'Evêque de Tabraca, qui au commencement de sa Su-périorité dans cette Mission, lui avoit écrit, à la demande de tous les Missionnaires, pour tranquilliser les consciences, & s'assurer que chacun étoit suffisamment autorisé à suivre ce qui sembloit tolérable dans les rits Maiabares, sans aller contre les ordres des fouverains Pontifes, & ce qui sembloit indispensable, pour ne pas révolter ce Peuple, & l'éloigner entiérement de notre sainte Religion. Cette réponse porte que l'on peut tolérer, au moins pour le présent, lesdits rits, tels qu'ils sont en pratique dans la Mission, vu la grande nécessité où l'on se trouve de les suivre. Or, tout ce qui faisoit le plus de peine, a été marqué à Rome, soit par un Evêque qui a demeuré ici long-temps en qualité de Supérieur du Collége de Virampattanam, lequel fut chargé par Clément XIV de faire des informations, & de les envoyer; soit par M. l'Evêque de Tabraca, comme je viens de le dire. Ainsi, nous n'avons plus rien qui puisse embarrasser, ni qui puisse altérer l'union, la concorde & la bonne intelligence qui regnent entre nous & Messieurs des Missions étrangeres, sur-tout depuis que nous leur sommes soumis & associés.

M. Andrea est toujours avec les Portugais; il a eu beaucoup de peine à s'y accoutumer pour bien des raisons qu'il seroit trop long de détailler. De plus, il a été attaqué d'une longue maladie qui a manqué de l'enlever, & qui a fort altéré son tempérament; ce qui l'avoit porté à revenir parmi nous, & je le lui aurois conseillé dans le temps de sa maladie, dont il se seroit bien mieux guéri à Pondichéry qu'ailleurs; mais il paroît que ce n'étoit pas l'ordre de la Providence. Il est actuellement chargé d'une Eglise dans la Mission Portugaise, & il me marque qu'il est en état de la soigner, quoiqu'il ne soit pas encore bien rétabli.

Je vous ai écrit deux fois depuis la reddition de cette Ville, par deux occasions qui m'ont paru sûres, & j'espere que vous aurez reçu mes Lettres. Je vous marquois que j'ai reçu l'aumône en argent que vous me faisiez passer, avec une caisse où se trouvoit bon

nombre de livres latins, un ornement en soie & beaucoup de chapelets. Tout cela a été parfaitement bien reçu, & nous est d'un grand secours. Quand vous nous enverrez des chapelets, tâchez qu'ils ne soient point en bois. Dans un climat brûlant & brûlé comme celuici, ils se fendent incontinent, & deviennent inutiles. Il y en a de petits de verre bleu qui ne sont pas chers, qui sont fort solides; ce sont ceux qui conviennent le mieux ici. Qu'on nous les sasse passer tels qu'on les achette à la Verrerie; nous les ferons enfiler; mais il ne saut pas que les grains soient trop petits, ni les trous trop sins.

Je suis chargé d'une Paroisse & d'un

Je suis chargé d'une Paroisse & d'un Collége que je voudrois bien munir de reliques. Si vous pouviez m'en procurer, vous nous rendriez un grand service, en nous donnant des protecteurs que nous honorerions de notre mieux. Si elles étoient sans reliquaires, nous en serons faire ici où nos ouvriers sont capables de semblables ouvrages, quoique leur travail ne soit pas comparable

à celui des ouvriers d'Europe.

Je voulois proposer à M. de Tabraca de demander à Messieurs des Missions étrangeres quelque jeune Ecclésiassique

qui ait bien fait ses études, & à qui il ne manque que l'âge pour recevoir la Prêtrise, ou qui l'ait reçue depuis peu. Il pourroit venir former un Collége avec quelqu'ancien Missionnaire. Celui dont je suis chargé, sui tiendroit lieu de fondement; il réformeroit ce qui en a besoin, & le mettroit sur un bon pied; mais il est à propos, pour de semblables Etablissemens, qu'un seul en soit char-gé ou en chef, ou en second, pendant plusieurs années, & un jeune homme a communément plus de zele & d'activité, & se fait mieux écouter des jeunes gens. Je n'ai pu encore en parler à Sa Grandeur, mais je lui en parlerai.

Je vondrois profiter de cette occasion, pour écrire à M. du Fougeray à qui je fuis toujours tout dévoué; mais l'or m'attend pour porter cette Lettre à la Ville, & je n'ai plus le temps que de me recommander à vos prieres, & de vous assurer de la reconnoissance & du

respect avec lesquels je suis, &c.



#### EXTRAIT

D'une Lettre du P. Ansaloni, de la Congrégation de la Mission, à \*\*\*.

Goa, ce 21 Mars 1782.

JE tiens la parole que je vous ai donnée de vous faire le rapport fidele de ce qui s'est passé à Goa, lors de la reconnoissance faite du corps de l'Apôtre des Indes, Saint François Xavier. Monseigneur Emmanuel de Sainte Catherine, de l'Ordre des Carmes - Déchaussés, Evêque de Cochin, & en même temps Administrateur de l'Archevêché de Goa où il réfide, & le Gouverneur général de cette Capitale de la domination des Portugais dans l'Inde, ont jugé qu'il étoit à propos de faire cette reconnoissance, pour dissiper les bruits qui s'étoient répandus que ce saint & précieux dépôt avoit été enlevé. Le corps de ce zélé Missionnaire est dans un beau fépulcre de marbre, dans l'Eglise du Jesus, à laquelle est unie une des trois Maisons que les Jésuites avoient ici. Y iii

Dans cette même Eglise, hors du Sanctuaire, on avoit préparé une estrade couverte de damas cramoisi. Sur cette estrade, on avoit placé une grande urne de cristal, avec des ornemens dorés; au-dessus, à une certaine hauteur, étoit un magnifique baldaquin de da-mas, avec des franges d'or. Autour de l'estrade, regnoit une balustrade de bois peint, & sur laquelle étoient de grosses torches de cire. Ces préparatifs ainsi fairs, & le jour pris secrétement, pour la cérémonie, le samedi avant la Quinquagésime, 9 Février, vers la fin du jour, on posa des gardes dans l'Eglise & dans la Maison. Peu après M. l'Administrateur entra avec les personnes de sa suite, M. le Gouverneur, l'Officialité, quantité de Nobles, les Juges, les Conseillers, tous en habits de cérémonie, un bon nombre de Chanoines, de Prêtres féculiers, de Religieux & de Dames

On distribua d'abord de gros ssambeaux allumés à plus de 50 personnes, & avec un dais on se rendit au lieu du sépulcre, par la porte intérieure de la Maison (car celle de l'Eglise étoit fermée); on monta au haut du mausolée, par un escalier pratiqué pour

cela, & le sieur Cazalani, Ingénieur de ces contrées, & ci-devant Frere de la Compagnie de Jesus, portant huit cless que l'Evêque, le Gouverneur & les autres personnes préposées à la garde de ce dépôt conservent, ouvrit le sépulcre du côté de la partie des pieds du Saint, en présence de tous les spectateurs, tira le cercueil qui renferme le Saint. Ce cercueil est de deux pieds de haut, long de huit; le couvercle est en dos d'âne, fermé par trois ferrures, & couvert de drap d'or. Cela fait, on porta processionnellement le cercueil sur l'estrade qu'on avoit élevée au milieu de l'Eglise. L'Evêque, le Gouverneur, quatre de nos Missionnaires & quatre autres Ecclésiastiques voulurent le porter. Une érésipelle & une jambe fort enslée me priverent alors de cet avantage; mais, quand on le remit dans le mausolée, mon indisposition ne m'empêcha pas de me joindre à ceux qui avoient l'honneur & le bonheur de porter une si précieuse relique.

Quand le cercueil eût été posé dans le lieu qu'on avoit préparé pour le recevoir, on leva le couvercle & ensuite un voile de soie qui couvroit tout le corps du Saint. (Ce voile est envoyé à la Reine de Portugal par le même vaisfeau qui porte ma Lettre.) On vit alors le corps entier. Les pieds & les jambes sont en bon état & encore palpables; la tête est couverte de sa peau, mais seche, & en quelques endroits on appercoit le crâne: malgré cela, la physical de fionomie n'est pas tout-à-fait esfacée, & si on le vouloit, on pourroit encore en tirer des portraits; le bras & la main gauche sont assez bien conservés & posés sur la poitrine. Il est vêtu des habits facerdotaux qui paroissent encore neufs, quoique la chasuble soit un présent de la Reine de Portugal, de la Maison de Savoie, femme de Pierre II. Il est à observer que le Saint étoit de stature très-basse; ses pieds sont demeurés assez noirs, peut-être parce qu'il étoit dans l'usage de faire pieds nuds tous ses voyages. Au pied droit, il manque deux doigts qui par un pieux larcin ont été enlevés : on sait que le bras droit est à Rome. Quand le corps fut ainsi découvert, les assistans le baiferent les uns après les autres, avec vénération & sans aucune confusion. Ils y firent toucher aussi avec respect des mouchoirs, des chapelets & des croix, après quoi on ferma le cercueil, & on le mit dans une urne de cristal, destinée à le recevoir. On chanta ensuite le Te-Deum, & le corps resta exposé à la vénération publique, sur l'estrade placée au milieu de l'Eglise. La premiere nuit, la Communauté des Dominiquains veilla avec les soldats commandés pour la garde. Le Dimanche suivant, 10 Février, de très-bon matin, commença le concours du Peuple qui, le second & le troisseme jour, sut encore plus grand & toujours en bon ordre. Un des cristaux de l'urne sut cependant rompu par la soule que les Prêtres & les soldats ne purent empêcher de s'approcher.

Parmi la multitude des personnes accourues pour visiter le corps du saint Apôtre des Indes, on vit plusieurs Gentils & un frere du Roi de l'Indoustan, peu éloigné de Goa. Le Regolo déclara par son Interprete qu'il croyoit que motre Religion étoit la seule véritable. On ne vit néanmoins aucune conversion. Les PP. Observantins passerent la seconde nuit dans l'Eglise, & les Peres de Saint-Philippe de Neri, la troisieme. Pendant ces trois jours, deux ou trois processions de dissérentes Communautés, se rendirent dans l'Eglise de Jesus.

pour y chanter le Te - Deum & des

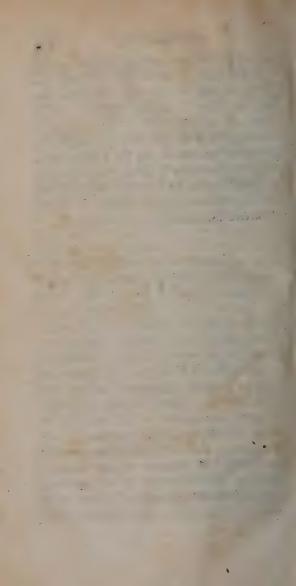
Messes solemnelles.

Le premier jour, elle fut chantée par le Doyen, premier Dignitaire du Chapitre, qui s'y trouva assemblé, ainsi que MM. l'Evêque & le Gouverneur. Notre Supérieur la chanta le second jour: nous y assistames tous, les Séminaristes, l'Evêque & le Gouverneur. Le troisieme jour, la Messe sur Pontificale. Le Gouverneur y assista en grande cérémonie, avec le Conseil, les Magistrats & les Officiers. Quand la Messe sur achevée, l'Evêque donna la bénédiction au nom du Pape, & publia une Indulgence pléniere au bruit du canon de toutes les forteresses.

Dans l'après-midi du troisieme jour, 13 Février, la foule étant diminuée, on put aisément & sans violence fermer les portes de l'Eglise. Il y resta quelques personnes pour la garde du saint dépôt, & dans la nuit, en présence de MM. l'Evêque, du Gouverneur, & dans le même ordre que dans le commencement de la cérémonie, on transporta le corps dans le mausolée de marbre. On le couvrit d'un nouveau voile brodé: on ferma ensuite le sépulcre avec les huit cless, & on dressa.

un acte de tout ce qui s'étoit passé. Ainsi finit cette reconnoissance so-lemnelle du corps de l'Apôtre des Indes, Saint François Xavier, de la Compagnie de Jesus. Il est vraisemblable qu'on ne la renouvellera pas souvent, & parce qu'on n'aura pas les mêmes motifs, & parce que le saint corps s'altere & semble pâtir de l'air, des lumieres & de la chaleur qu'occasionne la soule qu'attire une aussi pieuse cérémonie.

FIN.



## TABLE

Des Matieres contenues dans le XXVIe Volume.

MÉMOIRE sur la vie de M. Picquet, Missionnaire au Canada; par M. de la Lande, de l'Académie des Sciences. Pages 1. Histoire de l'Astronomie Chinoise, depuis le commencement de la Monarchie Chinoise, jusqu'à l'an 206 avant Jesus-Christ. Mémorial sur le voyage & la visite d Peking & en Chine, du Cardinal Ch.-Thom. Maillard de Tournon. 296 Extrait de la relation de la persécution qu'a essuié M. Gleyo, Missionnaire Apostolique du Séminaire des Missions étrangeres, dans la Province de Sutchuen en Chine. Lettre de M. Bourgeois, Missionnaire en Chine, à M. l'Abbe de Charvet, Prévôt de l'insigne Collégiale de Pont-à-Mouffon. 417 Lettre du même au même. Lettre de M. du Frêne, Missionnaire Tome XXVI,

### Table des Matieres.

Apostolique du Séminaire des Missions étrangeres, à M. \*\*\*. Pag. 444 Lettre de M. Lamath, Missionnaire à la Chine, à M. Dugad. 449 Lettre de M. Dollieres, Missionnaire d Peking, à M. son frere, Cure de Lexie, près Longwi. Lettre de M. Bourgeois, Missionnaire à Peking, à M. Dollieres, Cure de Lexie, près Longwi en Lorraine. Extrait de quelques Lettres de Peking. Extrait d'une Lettre de M. Busson Missionnaire aux Indes orientales, d M. de Brassaud, Prêtre du Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet. 497 Extrait d'une Lettre du P. Ansaloni, de la Congrégation de la Mission,

Fin de la Table:

509









